



HAL
open science

Andocide, Sulla pace con gli Spartani: introduzione, traduzione e commento storico e letterario

Amelia Moro

► **To cite this version:**

Amelia Moro. Andocide, Sulla pace con gli Spartani: introduzione, traduzione e commento storico e letterario. Archaeology and Prehistory. Université de Strasbourg; Università degli studi (Gênes, Italie), 2022. Italian. NNT: 2022STRAG021 . tel-04261784

HAL Id: tel-04261784

<https://theses.hal.science/tel-04261784>

Submitted on 27 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÀ DEGLI STUDI
DI GENOVA

Università degli Studi di Genova

Corso di Dottorato in Letterature e Culture
Classiche e Moderne,
curriculum Filologia classica (XXXIV ciclo)



Université de Strasbourg

École doctorale 519
Sciences Humaines et Sociales
Perspectives européennes
UMR 7044 Archimède

TESI IN COTUTELA

presentata e sostenuta da

AMELIA MORO

a Genova il 15 giugno 2022

Andocide, Sulla pace con gli Spartani

Περὶ τῆς πρὸς Λακεδαιμονίους εἰρήνης

Introduzione, traduzione e commento storico e letterario

DIRETTORI DI TESI

Prof. WALTER LAPINI
Università degli Studi di Genova

Prof.ssa DOMINIQUE LENFANT
Université de Strasbourg

COMMISSIONE

Prof. ssa SOPHIE GOTTELAND – Université Bordeaux-Montaigne. Rapporteur

WALTER LAPINI – Università degli Studi di Genova

Prof.ssa DOMINIQUE LENFANT – Université de Strasbourg

Prof. ssa MADDALENA VALLOZZA – Università degli Studi della Toscana. Rapporteur

***Andocide, Sur la paix avec les Lacédémoniens,
Introduction, traduction et analyse historique et littéraire***

Résumé long du contenu de la thèse en français

Cette thèse a été rédigée sous la direction de monsieur Walter Lapini, professeur de littérature grecque à l'Université de Gênes, en cotutelle avec l'Université de Strasbourg, sous la direction de madame Dominique Lenfant, professeure d'histoire grecque. La thèse vise à présenter une traduction en italien du discours *Sur la paix avec les Lacédémoniens* de l'orateur athénien Andocide, avec un commentaire historique et littéraire.

En 395 av. J.C., un conflit territorial entre les habitants de la Phocide et ceux de la Locride, auquel prirent part Sparte (à l'appui des premiers) et Thèbes (à l'appui des seconds), déclencha un conflit plus large : la guerre de Corinthe. Ce conflit opposa la Ligue du Péloponnèse à une coalition composée de Thèbes, Athènes, Argos et Corinthe. La guerre se poursuivit jusqu'en 392, avant qu'une délégation athénienne n'arrive à Sparte dans le but de négocier la paix.

L'orateur Andocide, qui faisait partie de l'ambassade, s'exprima en faveur d'un accord avec le discours *Sur la paix* devant l'assemblée athénienne. Sparte offrit à son adversaire le permis de reconstruire ses fortifications et sa flotte, ainsi que le contrôle de Lemnos, Imbros et Skyros. Cependant, le travail des ambassadeurs ne fut pas approuvé par leurs concitoyens et Andocide, accusé d'avoir désobéi aux instructions, prit le chemin de l'exil. Le conflit dut se terminer en 386 avec la paix d'Antalcidas, une paix commune entre tous les Grecs, garantie par le roi de Perse.

Dans son exposé, selon une vision clairement philolaconienne, Andocide tente de présenter les faits sous leur meilleur jour pour étayer sa thèse. Ce sont cependant des reconstructions manipulées, qui, souvent, ne correspondent pas à la version des faits relatée dans d'autres sources. C'est la raison pour laquelle la "reconstruction historique" présentée par Andocide est souvent considérée par la critique moderne comme une véritable galerie d'erreurs, parfois même jugées comme graves. Néanmoins, il faut se demander si, et dans quelle mesure, les Athéniens étaient conscients des erreurs historiques commises par l'orateur. Dans le commentaire, j'ai donc analysé les différents événements mentionnés par l'auteur en les situant dans leur contexte historique et en soulignant comment Andocide expose les faits. Il s'agit en effet de relever ses omissions et ses réélaborations ainsi que de comprendre la vision politique et idéologique derrière les arguments allant dans le sens de la paix et de l'alliance avec Sparte. Une telle analyse vise aussi à reconstruire partiellement les positions des opposants d'Andocide (auxquels l'orateur répond sans toutefois préciser leur identité). J'ai aussi analysé le discours d'un point de vue stylistique et littéraire en mettant en évidence les caractéristiques rhétoriques mises en place par l'auteur pour persuader son public et retenir son attention.

En outre, ce texte offre de nombreuses informations sur la manière dont les missions diplomatiques se sont déroulées : le discours contient un témoignage précieux – presque un *unicum* – des récriminations que l'assemblée pouvait avancer sur le travail des ambassadeurs grecs (§ 41). Il s'agit par ailleurs d'un chapitre globalement important de l'histoire de la diplomatie ancienne, en particulier pour la définition de la figure de l'ambassadeur « de plein pouvoir » (αὐτοκράτωρ) dont les prérogatives et les

différences avec les simples ambassadeurs font encore l'objet de discussions entre les spécialistes. J'ai donc essayé d'exposer ces problèmes dans le commentaire à la lumière du témoignage d'Andocide et de la représentation des ambassadeurs de plein pouvoir dans son discours.

L'introduction de ma thèse est composée de cinq parties : la première est dédiée à un résumé du contenu du discours, la deuxième à la vie de l'auteur, la troisième au contexte historique et au problème de la datation du discours, que j'ai mis en rapport avec les autres sources témoignant des négociations de 392, à savoir les *Helléniques* de Xénophon et le fragment de Philochorus (*FGrHist* III B 328 F 149). La quatrième partie est consacrée à une discussion de l'utilisation globale de l'Histoire par Andocide (les aspects précis sont traités dans le commentaire), en la comparant à l'utilisation de l'Histoire faite par les autres orateurs attiques de la période classique. Enfin, une partie est consacrée à un résumé de la question de l'authenticité du *De Pace*, laquelle a suscité un débat puisque remise en question par Denys d'Halicarnasse (selon l'ὑπόθεσις qui accompagne le discours) et par des chercheurs contemporains (en particulier Harris 2000 et 2021). Ce thème permet d'aborder un certain nombre d'aspects fondamentaux du discours : le style de l'auteur, l'interprétation des "erreurs" historiques, le rapport avec *Sur l'ambassade* d'Eschine et le problème de la définition des prérogatives des ambassadeurs « de plein pouvoir ».

Enfin j'ai écrit une annexe consacrée à la comparaison entre And. 3.3-9 e Aeschin. 2.172-176 : Eschine, en effet, reproduit les paragraphes 3-9 de *Sur la Paix* presque mot pour mot dans un passage de son discours en apportant des modifications, légères mais significatives, qu'il est intéressant de souligner afin de montrer comment chaque orateur peut adapter les mêmes exemples historiques en fonction de la thèse qu'il doit soutenir et des aspects qu'il veut mettre en valeur.

Résumé du contenu du discours

Tout d'abord, il est nécessaire d'analyser la stratégie argumentative que l'auteur utilise pour atteindre son objectif.

L'oraison s'ouvre sur un postulat si unanimement partagé qu'il n'a pas besoin d'être expliqué : une paix juste est meilleure qu'une guerre. Le second point, en revanche, est beaucoup plus risqué et représente le cœur même de l'oraison : cette paix doit-elle être considérée comme juste ? L'objection qui a été faite à Andocide (ou qu'il attend) est qu'une paix avec les Spartiates pourrait être un danger pour la démocratie athénienne. L'orateur déclare qu'il n'est pas d'accord avec cette idée et essaie de prouver la validité de ses opinions en utilisant l'histoire, puisque les faits qui se sont produits dans le passé doivent être utilisés comme indices de ce qui se produira dans le futur.

Le thème de l'histoire comme *magistra vitae* est utilisé très souvent, mais le sujet qu'Andocide veut démontrer, au contraire, est assez surprenant (c'est-à-dire qu'Athènes a toujours eu intérêt à faire la paix avec Sparte) et lui demandera de présenter une série d'exemples historiques qui, souvent, ne correspondent pas à la version des faits relatée dans d'autres sources.

Le sujet est traité dans les §§ 3-12, à travers quatre exemples (ou, pourrait-on dire, 3 + 1), pour montrer comment Sparte a toujours été fidèle aux accords conclus avec Athènes : la paix de Cimon (§§ 3-5), la paix de Trente Ans (§§ 6-7), la paix de Nicias (§§ 8-9) et enfin la paix après la guerre du Péloponnèse (§§ 10-12), qui, selon Andocide, ne doit pas être considérée comme telle, car il s'agit plutôt d'un traité imposé à Athènes après une défaite.

Après la conclusion de cette section, consacrée aux avantages de la paix, Andocides expose quelles sont les raisons de poursuivre la guerre et il conclut que ces raisons ne sont pas valides dans la situation actuelle (§§ 13-16). Suit un examen de la position des principales villes impliquées dans le conflit, des avantages et des inconvénients qu'ils pourraient tirer de la paix, de l'intérêt pour Athènes de s'allier avec l'une ou l'autre : Andocide présente la situation des Spartiates (§§ 17-19), celle des Béotiens (§ 20), celle des Athéniens et la générosité dont Sparte

fait preuve à leur égard (§§ 21-23), celle des Corinthiens et des Argiens (§§ 24-27). Compte tenu de la situation actuelle et des avantages offerts par les deux parties, Andocide estime qu'il est beaucoup mieux pour Athènes de faire la paix avec Sparte et les Béotiens que de poursuivre le conflit du côté des Argiens. Cependant, il craint que ses concitoyens ne fassent un mauvais choix, guidés par leur tendance à toujours commettre la même erreur : celle de préférer comme alliés les plus faibles (ici, les Argiens) plutôt que les plus puissants (les Lacédémoniens). L'auteur analyse le thème à travers trois exemples historiques : l'alliance avec Amorges préférée à celle avec Darius II (§ 29), Ségeste préférée à Syracuse (§ 30), Argos préférée à Sparte (§ 31).

Dans la quatrième partie, enfin, Andocide se justifie d'avoir soumis les propositions des Spartiates à l'assemblée athénienne, avec quarante jours de délibération, alors que son mandat d'ambassadeur avec pleins pouvoirs lui aurait permis de donner une réponse sans cette étape supplémentaire (§§ 33-35) ; il réitère l'importance de la possession de murailles et de navires pour Athènes, propose un dernier bref *excursus* sur la naissance et le développement de l'empire (§§ 36-39) et invite enfin les Athéniens à voter pour le bien de la *polis* (§§ 40-41).

L'auteur

Andocide fils de Léogora, du démos de Cidatène, était issu d'une famille aisée, qui, selon Ellanicus, descendait d'Hermès et d'Ulysse (*FGrHist* 4 F 170 = 323 a F 24, *Plut. Alc.* 21.1, [Plut.] Et. 1, *Suda* s.v. Ἀνδοκίδης). L'arrière-grand-père Leogora a combattu les Pisistratides (*And.* 1.106 ; d'après l'allusion du locuteur, on ne sait toutefois pas à quel épisode il se réfère, voir MacDowell 1962 p. 212-213 et Feraboli 1997 p. 348 n. 143 avec diverses hypothèses). Son grand-père Andocide III fut général lors de la campagne contre Mégare en 446/445 (*IG I³* 1353) et fit partie la même année de l'ambassade qui négocia la paix de Trente Ans entre Athènes et Sparte (selon la déclaration de l'orateur dans le *De pace*, voir § 6). Il fut également général lors de l'expédition contre Samos en 441/440 (*Androt. FGrHist* 324 F 38). Son père Léogora participe à une ambassade auprès de Perdicas II en Macédoine en 426 (*IG I3* 61). Andocide est né vers le 440. Il est très probable que l'orateur était proche de groupes ayant des sympathies oligarchiques : Plutarque (*Them.* 32. 3) rapporte un fragment du pamphlet Πρὸς τοὺς ἐταίρους, adressé à ses associés politiques, dans lequel Andocide prétend que la dépouille de Thémistocle a été volée du tombeau et jetée au vent par les Athéniens. L'auteur des *Vies* ajoute ensuite que l'orateur a utilisé ce mensonge pour soulever les oligarques contre le peuple par son discours. Dans un autre passage, Plutarque le définit explicitement comme un ennemi du peuple et un oligarque (*Alc.* 21). En 415 Andocide est impliqué dans la célèbre affaire des Hermocopides : à la veille du départ de l'expédition athénienne en Sicile, les Athéniens découvrent que, pendant la nuit, la plupart des piliers représentant le dieu Hermès dans la ville ont été balafrés et mutilés. À cette nouvelle s'ajoute la rumeur que des parodies des Mystères éleusiniens ont été mises en scène dans des

maisons privées et qu'Alcibiade y est impliqué. Les Athéniens paniquent : on pense qu'un complot visant à renverser la démocratie est imminent, qu'il y a un lien entre la mutilation des Hermès et la parodie des Mystères, et qu'Alcibiade est étroitement impliqué (Thuc. 6 28.2, 61.1 ; Plut. *Alc.* 18.8). Une série de dénonciations s'ensuivit, des arrestations furent ordonnées, Alcibiade fut tout de même autorisé à partir pour la Sicile, mais s'enfuit lorsqu'il apprit qu'un navire avait été envoyé d'Athènes pour le ramener chez lui et le juger. Suite à des plaintes, Andocides a été arrêté ainsi que son père, plusieurs membres de sa famille et de nombreuses autres personnes. Alors qu'il est en prison dans l'attente de son procès, l'homme est persuadé d'avouer afin de se sauver et de sauver ses proches : il reconnaît avoir été mis au courant du projet de mutilation de l'Hermès, tout en affirmant ne pas y avoir participé (1.67), désigne les coupables et fait libérer son père et de nombreuses autres personnes (Thucydide décrit également l'épisode, mais sans nommer l'interlocuteur : Thuc. 6. 60, 2-4). Andocides lui-même fut libéré, grâce à l'impunité garantie par ses aveux, mais dut quitter la ville.

L'orateur tenta plusieurs fois de rentrer chez lui : en 411, il approvisionna la flotte athénienne à Samos en bois, en céréales et en bronze et, pensant avoir mérité son retour à Athènes en vertu des services qu'il avait rendus, il arriva dans la ville, où il fut jugé par les Quatre-Cents et emprisonné à nouveau (And. 2. 11-16). En effet, la flotte à laquelle il avait apporté son soutien avait entre-temps été considérée comme un ennemi par le gouvernement oligarchique, puisqu'elle avait déclaré sa loyauté à la démocratie. Probablement libéré de prison à la chute du régime, il doit retourner en exil et s'installe à Chypre, où il travaille comme marchand (And 1.137-139, 144; Lys. 6.19). Une nouvelle tentative a été faite vers 407, documentée dans le discours *De reditu*, dans lequel l'orateur tente de convaincre l'Assemblée de le réadmettre dans la ville au nom de divers services qu'il avait rendus au gouvernement (notamment un don de céréales), mais là encore, Andocides n'a pas réussi. Ce n'est que vers 402 qu'il put revenir, profitant de l'amnistie générale accordée après la chute des Trente. Au cours de ces années, il obtint des honneurs et des fonctions: il fut gymnasiarque pour la fête d'Héphaïstos,

représentant de la délégation athénienne aux jeux olympiques et isthmiques, administrateur des réserves sacrées (1.132). En 399, il est à nouveau jugé à la suite d'une plainte selon laquelle il aurait violé le décret d'Isotimides, qui interdit l'accès aux lieux sacrés et publics à ceux qui avaient confessé un'impie. L'orateur revient ainsi après plus de quinze ans pour faire face aux accusations qui avaient conduit à son arrestation lors du scandale des Hermocopides. Dans le discours *De Mysteriis*, il se défendit avec succès contre l'accusation en faisant valoir que le décret d'Isotimides ne pouvait être appliqué à sa personne puisqu'il n'avait pas pris part à la conspiration et ne pouvait donc pas être considéré comme coupable d'impie. En 392, il est choisi comme ambassadeur pour se rendre à Sparte et prendre part aux négociations visant à mettre fin à la guerre de Corinthe. À son retour de mission diplomatique, il s'est prononcé en faveur d'une conciliation avec les Spartiates dans le discours *De pace*, mais l'Assemblée n'a pas approuvé les actions des ambassadeurs et ils ont été mis en procès. Ayant quitté la ville avant de connaître le verdict, ils étaient condamnés à l'exil ou à la mort par contumace (cf. *FGrHist* 328 F 149 a, F 149 b, Dem. 19.276-280, [Plut.] *And.* 12, Phot. *Bibl.* 488 b 9-10). Aucune information n'est disponible sur les dernières années de la vie d'Andocides, et on ne sait pas non plus quand et comment il a publié son discours (pour des informations plus détaillées sur la vie et la famille de l'orateur, voir : MacDowell 1962 p. 1-6, Davies 1971 p. 27-32, Missiou 1992 p. 15-25, Furley 1996 p. 49-60, Roismans -Worthington 2015 p 102 - 120). Un quatrième discours attribué à Andocide, le *Contre Alcibiade*, est généralement considéré comme inauthentique (sur cette question, voir Gazzano 1999 p. XVIII-XXII).

L'utilisation de l'histoire dans Andocides

Une grande place est accordée dans l'oraison à la description d'événements historiques : la section la plus longue, qui ouvre le *De pace* (§§ 3-12), est consacrée aux traités de paix entre Athènes et Sparte; les §§ 29-32 illustrent la tendance athénienne à choisir des alliés faibles plutôt que des alliés puissants, et enfin, les §§ 37-39 passent brièvement en revue l'histoire de l'expansion de l'empire athénien pour démontrer l'importance de la possession de murailles et de navires.

L'utilisation d'exemples historiques chez les orateurs attiques est courante et bien codifiée : tant la *Rhétorique* d'Aristote que la pseudo-aristotélicienne *Rhétorique à Alexandre* soulignent l'importance de cet outil. En effet, la citation d'un épisode connu permet de persuader l'auditoire par analogie avec le sujet traité (Arist. *Rhet.* 1357b27-30). Les exemples peuvent être basés sur des événements réels du passé ou être inventés (1393a 28-32), évidemment les seconds sont plus faciles à collecter, mais les premiers sont plus efficaces, en particulier dans l'art oratoire délibératif (1394a 6-7) qui a pour objet le futur (1417b 12-15, 1418a 1-2), parce que le futur ne peut être connu ou raconté. C'est pourquoi l'orateur, pour persuader son auditoire, doit utiliser le passé comme un outil, qui fournit des indices sur les conséquences probables des décisions que ses auditeurs pourraient prendre.

De même, dans la *Rhétorique à Alexandre*, l'exemple est décrit comme un moyen de gagner en crédibilité en montrant que les prédictions faites par l'orateur sont réalistes, puisque quelque chose de similaire s'est produit auparavant (1429 a 21-27). Les exemples peuvent être utilisés soit pour renforcer une opinion commune, en présentant des cas concrets dans lesquels elle s'est réellement produite, soit, au contraire, pour soutenir une hypothèse jugée improbable, en présentant des épisodes surprenants dans lesquels les faits ne se sont pas déroulés de la manière la plus prévisible (1429a 27-1429b 24). La meilleure ressource pour trouver des exemples appropriés est l'Histoire ; parmi les différents événements, il faut préférer ceux qui sont les plus proches dans le temps et dans l'espace ou, s'ils sont éloignés, les mieux connus (1430a 6-11, 1439a 1-4). Les deux auteurs

soulignent comment il est important pour un orateur de savoir trouver l'exemple approprié pour contrer ceux proposés par ses adversaires (Arist. *Rhét.* 1403a 6-10, [Arist.] *RhAl.* 1443 b 36-41). Avec le premier *excursus* historique du *De pace* (§§ 3-12), Andocide doit fournir de bons contre-exemples au cas de la paix qui a suivi la guerre du Péloponnèse, qui avait provoqué l'établissement du gouvernement des Trente et la ruine de l'empire athénien : ce précédent effraie ses concitoyens, qui craignent que l'alliance avec Sparte ne soit un danger pour la démocratie (§ 10). Cette section du *De pace* correspond, d'une part, à l'utilisation classique de l'exemple dans l'art oratoire telle que décrite jusqu'à présent et, d'autre part, elle est différente. En effet, il ne s'agit pas seulement d'un ensemble d'épisodes qui présentent une certaine similitude avec le cas présent et par lesquels l'orateur invite à s'inspirer (ou à ne pas s'inspirer, comme dans les §§ 29-32) pour des décisions à prendre dans le futur (bien que cet élément soit certainement bien présent), mais il s'agit aussi d'une véritable reconstruction des moments saillants de l'histoire des relations diplomatiques entre Sparte et Athènes, depuis la paix de Cimon jusqu'à aujourd'hui. Il s'agit donc aussi d'une tentative de proposer une image différente de l'histoire qui lie Athènes et Sparte, en réduisant la peur que suscite naturellement une alliance avec cette cité ; en rappelant que dans le passé les deux rivaux ont aussi été en paix pendant longtemps et qu'Athènes en a bénéficié (Sanders 2016 p. 66 note que parmi les émotions que les orateurs se retrouvent à susciter ou à combattre, la plus courante dans l'oratoire délibératif est précisément la peur, ou ses antonymes, à savoir l'espoir et la confiance).

Dans son exposé, selon un point de vue clairement philolaconique, Andocide essaie de présenter les faits de manière à ce qu'ils apparaissent sous le meilleur jour pour soutenir sa thèse : cependant, ces reconstitutions historiques ne correspondent souvent pas à la version des faits connue par d'autres sources. Néanmoins, la question se pose de savoir si et dans quelle mesure les Athéniens étaient conscients des erreurs historiques commises par l'orateur, et comment ils les évaluaient.

Parmi les modernes, il existe différentes interprétations de ce passage, allant de Meyer (1899 2 p. 132), qui le définit comme une caricature du déroulement historique réel des événements, une vision déformée due à la tradition orale, à Ramírez Vidal (1991), qui, en revanche, soutient que toutes les informations rapportées par Andocide sont historiquement correctes et sont en fait confirmées par la narration de Thucydide ; tandis que Cinzia Bearzot (1985) tend à voir dans les erreurs de l'orateur principalement des falsifications délibérées à des fins de propagande.

Je crois qu'il n'est pas possible d'adopter une seule de ces clés pour interpréter le passage. À mon avis, comme nous le verrons au cas par cas dans le commentaire, cet *excursus* désorientant (pour nous, modernes) est le résultat d'une combinaison de tous ces éléments : des informations correctes (même si parfois mal interprétées par les critiques), des erreurs involontaires et des falsifications délibérées. Ce n'est qu'en tenant compte de toutes ces possibilités que l'on peut interpréter, à son tour, les différents problèmes que ce passage complexe pose aux lecteurs.

Les différents cas sont traités plus en détail dans le commentaire ; ici, je voulais juste résumer brièvement les problèmes soulevés par les trois exemples et l'interprétation que je leur ai donnée :

1) **Paix de Cimon** (§§ 3-5), erreurs : toutes les informations sur le négociateur de paix correspondent à Cimon, mais le personnage s'appelle Miltiades : il s'agit sûrement d'une erreur involontaire. De même, les indications de temps pour situer chronologiquement la guerre sont erronées (au moment de la révolte en Eubée, alors qu'Athènes possédait Megara, Pege et Trézène), presque certainement dues à une confusion de l'auteur avec le conflit postérieur. Information correcte : Thucydide confirme la durée de la paix indiquée par Andocide, c'est-à-dire cinq ans, bien que certains chercheurs aient modifié cinq en cinquante (sur la base du passage d'Eschines 2.172), ajoutant ainsi une erreur qui n'existait pas dans le *De Pace*. Manipulations volontaires : l'indication de la durée réelle de la paix (treize ans) est incorrecte, puisque la paix de Cimon (451) a duré, comme prévu, seulement cinq ans. C'est la paix prévue pour trente ans en

446 qui a duré treize ans. Autres manipulations : la construction des murs du Pirée après la paix (l'édification a en fait eu lieu beaucoup plus tôt), la construction de la partie nord des Longs Murs a été également postdaté, il n'est pas vrai qu'après la paix de Cimon les Athéniens remplacèrent pour la première fois les navires qu'ils avaient utilisés à Salamine, ni qu'ils constituèrent pour la première fois un corps de cavaliers et d'archers scythes.

2) **Paix de Trente Ans** (§§ 6-7), erreurs : il n'est pas vrai qu'Athènes soit entrée en guerre à cause d'Égine, probablement Andocide a confondu cette guerre avec le conflit précédent. Informations exactes : la durée stipulée pour la paix, l'agrandissement des chantiers navals, le corps de mille deux cents cavaliers et autant d'archers, la construction de la partie sud des Longs Murs (bien que certains savants aient classé ce point comme une erreur). Manipulations délibérées : la mise de côté de mille talents sur l'Acropole et la réservation de cent trirèmes en cas de besoin (l'information est confirmée par Thucydide, les chiffres sont corrects, dans le récit de l'historien, cependant, il s'agit de mesures prises en vue du début de la guerre du Péloponnèse, alors que chez Andocide elles sont le résultat de la paix).

3) **Paix de Nicias** (§§ 8-9) erreurs : aucune, informations correctes : la responsabilité du déclenchement de la guerre attribuée à Mégare, la paix stipulée par Nicias, les quatre cents navires (bien que certains spécialistes considèrent qu'il s'agit d'une erreur ou d'une falsification intentionnelle), la possession de colonies dans le Chersonèse et à Naxos, la reprise de la guerre à l'instigation des Argiens. Manipulations volontaires : le chiffre de sept mille talents (excessif), le tribut de mille deux cents talents (excessif), la possession des deux tiers de l'Eubée (excessive).

Comme le montre cette liste sommaire, les véritables erreurs se concentrent dans la première partie de l'*excursus*. Plus on avance dans la narration, plus Andocide semble bien connaître les épisodes qu'il raconte, et si une information ne correspond pas à ce qui est rapporté par d'autres sources, l'écart semble être

principalement dû à des raisons de persuasion rhétorique. La reconstitution des faits présentée par Andocide n'est pas un simple assemblage de faux historiques mal assemblés, fruit de l'imprécision, mais semble correspondre à une vision précise, (bien que non exempte, parfois, d'erreurs accidentelles). Selon sa convenance, l'orateur choisit des détails à citer et en omet d'autres, organise les faits dans un ordre qui confirme sa lecture personnelle des événements, mélange des chiffres corrects avec des chiffres exagérés.

Les critiques ont souvent souligné que l'utilisation désinvolte de l'Histoire à des fins de persuasion était courante chez les orateurs (par exemple Pearson 1941 p. 209-229, Worthington 1994 p. 109-29), au point que Grethlein (2010 p 133) a comparé le rôle de l'exemple historique dans l'art oratoire politique à celui du mythe dans la tragédie : tous deux partagent l'aura de l'autorité mélangée à la liberté avec laquelle les auteurs peuvent les utiliser, les façonnant pour mieux fasciner et convaincre leur public. D'autre part, Steinbock (2013a) a souligné qu'il ne faut pas imaginer que les orateurs possédaient une connaissance détaillée et approfondie de tous les épisodes du passé de leur ville, qu'ils manipulaient ensuite à volonté à des fins rhétoriques. Parfois, les divergences dans la narration des faits historiques peuvent au contraire être dues à des versions alternatives transmises par la tradition familiale de l'orateur. À d'autres moments, c'est la mémoire sociale collective qui conserve une narration partiellement déformée des faits, avec des anachronismes, des simplifications, des interprétations des faits différentes de celles fournies par les historiens dans leurs analyses. Certes, à côté d'une Histoire " institutionnelle " - avec ses épisodes bien codifiés, régulièrement repris dans les épitaphes (sur les épitaphes, voir par exemple Loraux 1986, Thomas 1989 p. 196-237, Shear 2013, Barbato 2017 p. 218-222) et rendus concrètement visibles dans la ville par les statues et les monuments (voir Shear 2011) - il existait bien d'autres représentations du passé, transmises principalement oralement (voir Thomas 1989) et liées, par exemple, aux souvenirs transmis par les familles (voir par exemple Foxhall 2012 p. 186-192), Foxhall 2012 p. 186-192) ou à des lectures différentes des faits diffusés par des factions politiques opposées.

Face à un ensemble de traditions tantôt similaires, tantôt contrastées, chaque auteur a probablement dû sélectionner les exemples qui lui semblaient préférables selon des critères de fiabilité, mais aussi d'adhésion à sa propre vision politique. L'orateur pouvait choisir des interprétations alternatives de faits connus, parce qu'elles étaient plus utiles à sa démonstration, il pouvait aussi ajouter ou modifier des détails selon sa convenance et même utiliser les rumeurs comme outil (sur ce point, voir Gotteland 1997). Comme l'a bien souligné Canevaro (2017 p. 201), les orateurs ont également souvent joué sur l'écart entre ce que l'auditoire pensait se souvenir et ce dont il se souvenait réellement. Ober (1989 p. 177-182) pensait que l'utilisation d'expressions telles que " vous le savez tous, Athéniens ", ou de formes similaires, indiquait la volonté des locuteurs d'éviter l'impression de posséder des connaissances supérieures à celles du citoyen moyen, afin de ne pas susciter son antipathie. Canevaro (2017 p. 195-203), en revanche, estime que l'expression permet de jouer avec un mécanisme psychologique également décrit par Aristote (*Rh.* 1408a 32-36) selon lequel, lorsque les orateurs prétendent que l'auditoire est certainement déjà au courant d'une information, ils font en sorte que l'auditeur prenne pour acquis que la chose dite est une connaissance commune, et donc, se sentant en faute, l'accepte même si en réalité il ne s'en souvient pas du tout, ou ne s'en souvient pas avec précision. De cette manière, l'orateur peut faire passer pour des vérités universellement reconnues des informations qui sont peut-être le résultat d'une lecture biaisée. Un autre moyen d'acquiescer de l'autorité et de la crédibilité était la citation des ancêtres (comme le fait Andocide aux §§ 6, 29) : la participation de ses propres parents aux événements mentionnés montre, d'une part, que le locuteur doit avoir eu accès à une version fiable et de première main de la façon dont les événements se sont produits (Barbato 2017 p. 215, Canevaro 2017 p. 178-180), d'autre part elle met en évidence les mérites de sa famille à l'égard de la ville (Thomas 1989 p. 99, 101, 108), et enfin, dans le cas particulier des ambassadeurs, elle peut souligner le lien entre le lieu où se déroule la mission diplomatique et sa propre famille (par exemple les affectations antérieures en tant que légat ou les relations de

proxénia, sur ce point voir le commentaire du § 29, p. 241 et suivant).

En conclusion, il nous est impossible de comprendre si les informations qu'Andocide rapporte, et qui ne sont pas confirmées par d'autres sources - ce que j'ai appelé, avec une approximation, des "manipulations délibérées" - étaient réellement telles, ou le résultat de versions alternatives transmises par la tradition familiale de l'orateur, ou de données obtenues par comparaison avec d'autres sources (Thompson 1967 a proposé l'*Atthis* d'Ellanicus). Devant l'impossibilité d'identifier une origine, nous ne pouvons que prendre note d'une tendance claire : Andocide cherche toujours à augmenter les bénéfices qu'Athènes a obtenus de la paix. Il n'y a pas un seul cas où il accepte une version des faits alternative à celle de Thucydide, dans laquelle les bénéfices qu'Athènes a obtenus de la paix sont inférieurs aux données rapportées par l'historien (je me réfère aux chiffres d'argent, au nombre de soldats, etc...). Pour revenir à la question posée au début (à savoir comment les Athéniens ont évalué la reconstruction historique présentée par l'orateur), je pense que probablement, puisque l'auditoire n'a certainement pas écouté l'oraison d'Andocide en ayant les livres de Thucydide sous les yeux, beaucoup de ces anachronismes ou de ces chiffres incorrects ont dû leur échapper. Après tout, l'orateur se référait à des événements qui s'étaient déroulés entre soixante et vingt ans plus tôt (et dont lui-même, au moins dans le cas de la paix de Cimon, avait du mal à se souvenir). Il était donc difficile pour les auditeurs de se souvenir précisément du montant du trésor de l'Acropole à un moment donné ou de la séquence chronologique exacte d'une série d'événements très éloignés dans le temps. Au contraire, lorsqu'Andocide aborde le cas de la paix qui suivit la fin de la guerre du Péloponnèse (§§ 10-12), événement relativement récent et surtout bien gravé dans la mémoire de ses concitoyens, il se garde bien de prétendre que les conditions imposées par Sparte avaient apporté un quelconque avantage à Athènes. Son argument, peut-être peu convaincant mais formellement correct, consiste dans le fait qu'il ne s'agissait pas d'un accord de paix établi entre égaux, mais d'une reddition complète, dans laquelle, par conséquent, Athènes ne pouvait que

se soumettre aux impositions de la cité gagnante. Au contraire, il insiste fortement sur la différence totale entre les conditions imposées en 404 et celles établies en 392 (§ 12).

Une tendance similaire peut être observée dans les trois exemples des §§ 29-31. Les deux premiers cas, en effet, présentent une version des faits qui ne correspond pas entièrement à celle de Thucydide (§ 29, l'épisode d'Amorge) ou des informations que l'historien ne rapporte pas du tout, peut-être le résultat d'une tradition alternative (§ 29, la paix d'Épilicus et § 30, l'ambassade syracusaine à Athènes). Le dernier épisode, par contre, qui est consacré à la guerre de Décélia et à la fin du conflit (§ 31), donc relativement proche dans le temps, est cohérent avec le récit de l'historien. Cette section, comme l'a observé Grethlein (2010 p 131), peut être considérée comme une image miroir de la première : les trois exemples positifs, dont les Athéniens doivent s'inspirer, présentés au début (§§ 3-9) reflètent les trois exemples négatifs (§§ 29-31), que les Athéniens doivent prendre comme un avertissement pour ne pas commettre de futures erreurs. L'effet de renvoi est encore plus souligné par le fait que, dans les deux groupes d'exemples, il y a l'implication d'un parent d'Andocide (son grand-père homonyme, au § 6 et Epilicus, le frère de sa mère, au § 29) : cet élément permet un jeu de réfraction supplémentaire, tout en suggérant la fiabilité et la compétence du locuteur, garanties par une lignée d'ancêtres habitués à la gestion de questions diplomatiques délicates. Comme les trois traités de paix, avec toutes leurs conséquences positives, se reflètent par contraste dans les trois alliances ratées, avec toutes leurs répercussions désastreuses, il existe un troisième parallèle implicite avec le présent : lorsque les Athéniens ont suivi les conseils des ancêtres d'Andocide, les résultats ont été favorables, lorsqu'ils ne l'ont pas fait, les conséquences ont été tragiques. Aujourd'hui, un descendant de ces mêmes ambassadeurs se trouve devant eux, joue le même rôle et propose à nouveau de conclure un pacte de paix : la leçon historique montre clairement aux Athéniens comment ils doivent se comporter.

Une oraison subversive ?

Cinzia Bearzot (1985 p. 106-107) écrit qu'Andocide, en tant que porte-parole d'une idéologie pacifiste modérée, exploite l'idéal, positif en soi, auquel il se réfère et l'utilise pour ouvrir la voie à des projets antidémocratiques. Anna Missiou (1992 p. 172-176) soutient que l'oraison d'Andocide a un caractère subversif, anti-démocratique et réactionnaire. Sans analyser en détail les différentes remarques faites par les chercheuses sur les différents passages, qui seront abordées dans le commentaire, je tiens à préciser que je ne suis pas d'accord avec de telles lectures du discours. Il est possible qu'Andocide ait été un réactionnaire subversif, mais même s'il l'était, cela ne ressort pas de l'oraison et ne peut être affirmé avec certitude.

L'orateur ne cache certainement pas ses sympathies politiques et dans les reconstitutions historiques qu'il réalise il les laisse clairement transparaître. Ses modèles sont Miltiades (§ 3) et Nicias (§ 8) qu'il cite, tandis que le silence sur Thémistocle, Périclès, Thrasybulus a un certain poids, d'autant qu'Andocide mentionne plusieurs épisodes dans lesquels ils ont été impliqués et qui auraient pu être l'occasion de les mentionner. Pour Thémistocle : la fortification du Pirée § 5 et la reconstruction des murailles d'Athènes § 39. C'est Périclès qui a réprimé la révolte en Eubée § 3 (bien que cet événement ne soit manifestement pas bien connu par Andocide, il est donc probable qu'il ne savait pas le rôle de Périclès dans cette affaire), on lui doit aussi le réaménagement des chantiers navals, la construction des Longues Murailles du Sud (§ 7) et la fondation de clérouques dans le Chersonèse § 9. Pour Thrasybulus : la chute du gouvernement des Trente à § 10 (cf. avec Eschines 2.176 qui, tout en citant l'*excursus* historique du *De pace*, le fait dans une version révisée et insère une partie, manquante dans Andocides, portant précisément sur Thrasybulus et la restauration du gouvernement démocratique). Cependant, voir d'un bon œil une politique de médiation avec Sparte, comme l'avaient fait par exemple Cimon ou Nicias dans le passé, ne signifie pas nécessairement être un ennemi de la démocratie. Il me semble donc correct de définir la vision politique d'Andocide dans cette oraison comme

aristocratique et conservatrice (Furley 1996 p. 61 n. 47 , Grethlein 2010 p. 139), mais pas comme subversive et oligarchique.

Il ne sera jamais possible de savoir si réellement Andocide a parlé de mauvaise foi, comme le pense Cinzia Bearzot, mais deux éléments doivent être pris en compte : d'abord, faisait également partie de la même ambassade Epicrate, qui avait combattu aux côtés de Thrasybulus en 403 pour expulser les Trente et restaurer la démocratie et que Démosthène appelle εὐεργέτης τοῦ δήμου (Dem. 19.280). Pourtant, même si, selon toute probabilité, il ne partageait pas la vision politique d'Andocide à ce moment-là, il a soutenu sa position et partagé son destin (cf. *FGrHist* 328 F 149 a). Deuxièmement, même si l'attitude d'Andocide à l'égard de Sparte peut sembler partielle, il ne faut pas oublier que les problèmes qu'il soulève sont réels et que ses prédictions se révéleront exactes dans de nombreux cas : il a raison lorsqu'il affirme qu'Athènes ne doit pas espérer par cette guerre récupérer son empire car la Perse ne le lui permettra pas (§ 15), il a raison lorsqu'il affirme qu'Athènes n'a ni les forces militaires ni les forces économiques suffisantes pour vaincre Sparte (§ 15-16), il a également raison lorsqu'il suppose que la possession de Lemno, Imbros et Scyrus est le mieux qu'Athènes puisse obtenir, car en fait c'est exactement ce qu'elle obtiendra finalement, en 386, après six autres années de guerre.

L'authenticité du discours

Déjà dans l'antiquité, le *De pace* avait été considéré comme fallacieux : selon l'ὑπόθεσις accompagnant le discours, Denys d'Halicarnasse doutait de son authenticité ; Harpocraton dans le *Lexique des dix orateurs* à trois voix (111. 10-13 ; 213. 13-16 ; 249. 10-11) écrit : Ἀνδοκίδης ἐν τῷ περὶ τῆς εἰρήνης, εἰ γνήσιος ὁ λόγος (éd. Keaney 1991). Cependant, nous ne savons pas sur quelle base les auteurs anciens avaient cette croyance, car aucun d'entre eux ne présente de raison. En général, on a supposé que les doutes étaient dus à la quantité excessive d'erreurs dans les reconstructions historiques proposées par l'auteur (par exemple Jebb 1893 p. 127, mais on a également proposé que la cause pouvait être le degré plus élevé de soin stylistique dans la troisième oraison par rapport aux deux autres, voir Redondo Sánchez 1991). Parmi les modernes, certains l'ont considéré comme faux précisément à cause des inexactitudes dans la représentation des événements historiques (par exemple Taylor dans Reiske 1772, p. 1772), mais la majorité des chercheurs ont soutenu l'authenticité (par exemple Sluiter dans Dobson 1828 p. 304-305, Jebb 1893 p. 127, Fuhr - Blass 1913 p. XXII, Dalmeyda

1930 p. 81 n. 1, Maidment 1941 p. 495, Albini 1964 p. 50-51, Edwards 1995 p. 107-108).

Récemment, le sujet a été proposé à nouveau par Harris dans deux articles (2000 et 2021) où il soutient la théorie de l'inauthenticité avec plusieurs arguments. Selon le savant, l'oraison qui nous est parvenue est un faux, composé comme un exercice d'école de rhétorique par un auteur qui a vécu en réalité beaucoup plus tard, à l'époque hellénistique ou romaine (2021 p. 45) et qui aurait donc commis de nombreuses erreurs relatives à la politique contemporaine de l'époque d'Andocide, à l'Histoire récente et aux coutumes oratoires de l'époque. Dans la dernière édition du *De pace*, Dilts et Murphy ne prennent pas position sur la question, mais déclarent que Harris a de solides arguments (2018. Préface p. VI ; également prudent Edwards qui cite l'article sans exprimer son opinion sur celui-ci 2004 p. 325-332, de même pour Westwood 2020 p. 266. En faveur de la théorie de Harris : Canevaro 2017 p. 140 n. 20, *contra* Grethlein 2010 p. 128-129 n. 9, Magoni 2013, Rhodes 2016 p. 182-186).

J'essaierai de répondre succinctement aux différents problèmes posés par Harris, de manière à donner un aperçu général de mon point de vue sur la question (les remarques pointues se trouvent dans le commentaire des passages concernés).

Erreurs historiques - la relation avec Eschines

Comme on le sait, un passage du *Sur l'ambassade* d'Eschine (2.172-176) cite presque littéralement le texte d'Andocide aux §§ 3-9, c'est-à-dire une partie du premier *excursus* historique, où l'auteur énumère une série de traités de paix entre Athènes et Sparte afin de montrer comment la conciliation entre les deux cités a toujours profité à Athènes et n'a jamais causé la chute de la démocratie.

Harris propose cependant d'inverser le rapport entre les deux discours (2000 p. 480-487 et 2021 p. 26-29) : selon lui, c'est l'auteur du faux *De pace* qui aurait cité Eschines, en déformant parfois son contenu et en ajoutant des erreurs dues à sa

méconnaissance de l'Histoire. Selon le chercheur, le premier *excursus* du *De pace* contient beaucoup plus d'inexactitudes que le texte d'Eschine (notamment : la guerre en Eubée et la possession de Mégare, de Pége et de Trézène avant la paix de Cimon au §3, Miltiade ostracisé au §3, le remplacement des trirèmes de Salamine et la création du corps de cavalerie au §5 : voir le commentaire des passages concernés pour une analyse des différents problèmes).

Je ne nie pas qu'il y ait toutes ces erreurs dans le *De pace*, mais elles ne constituent pas, à mon avis, une preuve que l'oraison n'est pas authentique. En effet, les orateurs n'étaient pas obligés d'observer une exactitude scrupuleuse des données historiques et en plus la présence d'informations pas toujours correctes ou vagues (notamment en ce qui concerne la biographie de Cimon), se retrouve également chez d'autres auteurs (voir le commentaire du § 3 p. 90 et suivantes).

Dans le *De pace*, les nombreuses inexactitudes sont parfois dues à des raisons rhétoriques, d'autres fois à une méconnaissance des faits : en particulier, au § 3, l'auteur apparaît en difficulté manifeste pour décrire la paix de Cimon, sur laquelle il n'était évidemment pas bien informé, car il est confus tant sur les circonstances du début du conflit que sur le nom du négociateur de la paix. Ce que je voudrais souligner, cependant, c'est qu'Eschine aussi ne semble pas bien connaître l'événement :

1) remplace les repères temporels proposés par Andocide (erronés : c'est-à-dire que la guerre a eu lieu au moment de la révolte en Eubée et alors qu'Athènes possédait encore Mégare, Pége et Trézène) par une autre indication chronologiquement correcte, mais extrêmement vague : c'est-à-dire qu'il écrit que le conflit avec Sparte a commencé après Salamine. L'information n'est pas incorrecte, mais la bataille de Salamine a eu lieu une vingtaine d'années avant les événements considérés ;

2) il ajoute une erreur en affirmant que la paix a été conclue pour cinquante ans (alors qu'Andocide donne la durée correcte de cinq ans) ;

3) il maintient la durée incorrecte de la paix (treize ans au lieu de cinq) et l'erreur sur l'identité du négociateur, appelé Miltiades au lieu de Cimon.

Harris soutient qu'Eschine commet moins d'erreurs qu'Andocide sur ce point, puisque l'auteur du *De pace* ajoute que Miltiade avait été ostracisé et se trouvait en Chersonèse, alors qu'Eschine ne le fait pas. Harris prend donc soin de montrer que Miltiades n'a jamais été envoyé en exil et que la nouvelle n'est pas confirmée par les sources. Mais l'origine de l'erreur est évidente : c'est Cimon qui a été exilé et s'est rendu dans le Chersonèse, et non Miltiades. En substance, les deux auteurs confondent le père avec le fils, la différence entre les deux étant seulement qu'Andocides ajoute plus de détails sur le personnage.

Donc, en conclusion, les deux montrent qu'ils ne connaissent pas bien la paix de Cimon : mais ce manque est compréhensible et n'implique pas nécessairement que le *De pace* soit un faux. Si l'œuvre a été écrite, comme je le pense, en 392/391, Andocide écrivait sur des événements qui se sont déroulés soixante ans plus tôt : il est donc probable qu'il ne s'en souvenait pas bien, et surtout qu'il ne s'attendait pas à ce que son public s'en souvienne mieux que lui.

À d'autres moments, comme nous l'avons dit, les erreurs d'Andocide sont presque certainement intentionnelles, visant à obtenir un argument plus incisif, qui toucherait davantage l'auditoire, comme certaines affirmations hyperboliques (les navires n'ont jamais été remplacés après Salamine § 5) ou certaines distorsions chronologiques délibérées (par exemple, la postdatation de la construction des fortifications du Pirée § 5), visant à enrichir le plus possible les listes des avantages qu'Athènes obtient après chaque paix.

Comme déjà mentionné dans le chapitre précédent, les véritables erreurs, dues à un manque de connaissance des faits, sont concentrées dans la première partie de l'*excursus*, se référant à des événements plus éloignés dans le temps. Par la suite on trouve surtout des inexactitudes qui sont clairement intentionnelles et servent à l'auteur pour essayer de soutenir sa

thèse difficile : elles ne peuvent donc pas être utilisées, à mon avis, pour prouver l'inauthenticité de l'ouvrage.

En ce qui concerne la relation d'Eschines à sa source (je la considère comme telle), on peut identifier deux volontés de la part du auteur : d'une part, il tente de réduire les exagérations rhétoriques d'Andocide (comme dans les exemples déjà mentionnés au §5), d'autre part, il résume le texte, le dépouillant des informations qu'il juge superflues pour laisser place à d'autres éléments qui l'intéressent davantage. En essayant de raccourcir, cependant, il ajoute parfois des erreurs au lieu de les supprimer : à 2.174, il écrit que les Athéniens avaient dans le trésor de l'Acropole mille talents, alors qu'Andocide se référait, à juste titre, au dépôt mis de côté pour les urgences, et non au montant total, qui était beaucoup plus élevé (§ 7). De même les cent trirèmes en réserve en cas de besoin (And. § 7) deviennent cent trirèmes ajoutées à la flotte (Aesch. § 174). Eschine affirme (§ 175) qu'après la paix de Nicias, Athènes a fondé un grand nombre de colonies, ce qui est faux (Andocide écrit simplement que la cité en possédait à cette époque), et qu'elle contrôlait toute l'Eubée (chez Andocide, seulement les deux tiers § 9).

En conclusion - et tout en gardant à l'esprit, cependant, que les inexactitudes historiques concernant des événements assez éloignés dans le temps ne doivent pas nous surprendre chez les orateurs antiques - je pense qu'il n'est pas correct d'affirmer, comme le fait Harris, qu'il y a plus d'erreurs dans le *De pace* que dans *Sur l'ambassade*. Au contraire, les deux ont de nombreuses erreurs, certaines partagées et d'autres non. Andocide pêche surtout par l'exagération, en sacrifiant la vraisemblance pour dépeindre la grandeur des avantages de la paix avec Sparte. Eschine, en revanche, commet généralement des erreurs lorsqu'il tente de résumer, car cela le conduit parfois à omettre des détails essentiels qui transforment en fait le sens de l'information.

Enfin, je voudrais ajouter quelques considérations qui, à mon avis, rendent hautement probable que ce soit Eschine qui ait copié l'auteur du *De Pace* plutôt que l'inverse. Dans l'*excursus* historique sur la corruption des ambassadeurs, le but de l'orateur était principalement de polémiquer contre les politiciens qui

incitent les Athéniens à la guerre, en sacrifiant le bien de la cité à leurs intérêts personnels : Athènes, en effet, a toujours prospéré en temps de paix et a été endommagée par ceux de guerre. Dans chacun des trois exemples historiques cités, il y a des allusions (absentes chez Andocide, mais ajoutées par Eschine) à des hommes au caractère immodéré et à l'esprit guerrier qui poussent la cité vers un nouveau conflit à chaque fois. Pour y parvenir, Eschine n'avait pas besoin de cas uniquement de guerres entre Sparte et Athènes, parce que différents exemples auraient pu fonctionner tout aussi bien, pour autant qu'ils concernent Athènes et tout autre adversaire. L'auteur du *De pace*, en revanche, n'a dû utiliser que les conflits et la paix entre Sparte et Athènes, puisque c'est précisément le sujet de l'oraison. Il est donc plutôt improbable de supposer, comme le fait Harris, qu'un faussaire anonyme ait trouvé dans *Sur l'ambassade* un parfait *excursus* à copier, consacré par hasard uniquement aux relations entre Sparte et Athènes, et dans lequel, comme par hasard, le propre grand-père d'Andocide était mentionné parmi les ambassadeurs (Aesch. § 174). Je pense qu'il est plus probable que le *De pace* soit authentique, qu'Andocides ait élaboré une série d'exemples de conflits entre Sparte et Athènes, et qu'Eschine l'ait copié, en l'adaptant à ses propres besoins, c'est-à-dire en supprimant le soulignement inutile du fait que la paix avec Sparte n'a jamais été un danger pour la démocratie, et en ajoutant à la place les allusions aux politiciens athéniens bellicistes dont il avait besoin pour faire passer son message.

Les autres considérations soulevées par Harris concernant la comparaison avec Aeschine sont les suivantes :

1) L'*excursus* du *De pace* est plus long que celui de *Sur l'ambassade*, ce qui n'est pas conforme aux usages de la rhétorique antique : les oraisons délibératives présentaient généralement des digressions historiques assez courtes, en raison du temps limité accordé aux orateurs dans l'assemblée, tandis que dans les oraisons judiciaires on pouvait trouver de longues sections consacrées à la description d'événements passés, car on disposait de plus de temps (Harris 2021 p. 27-28). Je trouve cette observation peu convaincante : si le *De pace* avait été trop long

dans l'ensemble, au point qu'il était improbable que le discours ait été prononcé dans l'assemblée, alors on aurait effectivement pu douter de son authenticité, mais ce n'est pas le cas. L'ouvrage est extrêmement court, beaucoup plus court que *Sur l'ambassade*. Le fait qu'Andocide, compte tenu du temps dont il disposait, ait choisi de laisser une large place à une partie historique dans l'économie de son discours me semble tout à fait raisonnable. Dans le *De pace*, le rappel des différents traités de paix avec Sparte n'est pas une simple fioriture rhétorique, un élément superflu (comme c'est le cas dans l'oraison d'Eschine) : il constitue le cœur même du discours. Il était important pour Andocide de décrire cette alternance de conflits et de conciliations, et de le faire en détail, car il devait apporter un puissant contrepoids à la peur et à la colère, certainement encore très fortes, que ses concitoyens conservaient au sujet de la fin de la guerre du Péloponnèse. À deux reprises (§§ 1 et 10), Andocide précise qu'avec son *excursus* il répond aux objections qui ont été faites aux ambassadeurs : il s'efforce donc de répondre de la manière la plus convaincante possible, même si cela lui coûte une grande partie de son temps (sur l'importance dans l'art oratoire diplomatique de l'utilisation du passé historique et mythique des États impliqués dans les négociations, voir Westwood 2020 p. 43).

2) Harris (2021 p. 28-29) observe que dans les oraisons délibératives, il n'était pas permis de mentionner ses ancêtres par leur nom et de vanter les mérites de sa famille, comme le fait Andocide (§§ 6, 29), alors que c'était possible dans les oraisons judiciaires. A cette objection, que je ne considère pas valable, j'ai répondu en détail dans le commentaire du § 29 p. 241 et suivantes. Même si la théorie de Harris était vraie, ce qui est de toute façon difficile à prouver, il est certain que dans les discours des ambassadeurs la mention de ses ancêtres impliqués dans des missions diplomatiques antérieures (en particulier avec la même ville dont il est question dans le cas présent) était fréquente et servait à fournir une garantie de fiabilité.

Erreurs dans l'Histoire contemporaine

1) **L'alliance avec Amorge** : ce personnage apparaît dans le premier des trois exemples du second *excursus* historique du *De pace* (§§ 29-32) consacré aux épisodes où Athènes a renoncé à une alliance avec un allié plus fort pour en préférer une, qui s'avérera ensuite infructueuse, avec un allié plus faible. Selon Harris (2021 p. 32) il y a un problème chronologique dans la liste, car l'alliance avec Amorge a eu lieu en 412 (Thuc. 8.28.2-4) et celle avec Ségeste en 415 (Thuc. 6.6-8). Mais il faut tenir compte du fait que, bien que le premier exemple se termine en 412, il commence avec la paix d'Epilicus (424/423 ou un peu plus tard) : c'est l'événement le plus éloigné dans le temps parmi ceux mentionnés, et il est correctement placé en premier. De plus, Harris soulève un certain nombre d'objections à ce passage (2020 p. 497 et 2021 p. 33-37), en se basant sur une comparaison avec le récit de Thucydide dans le livre huit (les deux versions présentent en effet quelques divergences). En ce qui concerne toutes ces observations, que je discute plus en détail dans le commentaire, je peux dire en résumé qu'à mon avis les divergences avec Thucydide sont dues à des distorsions chronologiques délibérées (comme l'auteur le fait ailleurs dans l'oraison) visant à adapter l'épisode au cas dont l'orateur avait besoin. L'exemple impliquait qu'Athènes renonce à une alliance avantageuse pour une alliance désavantageuse, de sorte qu'admettre (comme cela s'est probablement produit) que la paix d'Epilicus était déjà rompue au moment de l'accord avec Amorge aurait rendu le cas inadapté aux besoins d'Andocides. D'autre part, l'orateur a dû tenir à mentionner cet épisode, bien que peu connu et pas tout à fait approprié, parce que son oncle y était impliqué : c'était donc une façon de vanter la compétence familiale traditionnelle dans la gestion des ambassades.

2) **La possible alliance avec Syracuse** : Harris (2020 p. 496-497 et 2021 p. 32) considère cet épisode comme une invention, car il n'est pas fait mention dans Thucydide d'ambassadeurs syracusains venus proposer une alliance à Athènes. Cependant, le fait que l'épisode ne soit pas mentionné par l'historien ne signifie pas nécessairement qu'il n'a pas eu lieu

: simplement, comme il s'agissait d'une proposition restée sans suite, Thucydide a pu décider de ne pas la rapporter (autres interprétations possibles dans le commentaire du § 30 p. 255 sq.).

L'ambassade de 392/391

Harris identifie une autre série de problèmes liés à la situation "actuelle" dans laquelle l'oraison est écrite : à son avis, le scénario décrit est invraisemblable et l'auteur n'a certainement pas vécu à cette époque et n'a pas participé à cette ambassade. Voyons quels sont les points critiques :

1) Les murailles et les navires : le savant (2000 p. 497 et 2021 p. 29-31) soutient que la proposition, faite par les Spartiates, de rendre à Athènes ses murailles et sa flotte (§ 12) est historiquement incorrecte, puisque Athènes avait déjà reconstruit les deux. Mais à mon avis, l'offre faite par les Lacédémoniens en 392 n'est pas de rendre physiquement les navires et les murs à Athènes (ce qui est d'ailleurs totalement invraisemblable, même si Athènes ne les avait pas encore reconstruits), mais de promettre que, si elle cède à un compromis, ils ne lui seront plus retirés : les sanctions précédemment établies à la fin de la guerre du Péloponnèse seront ainsi levées.

2) Lemnos, Imbros et Scyros : selon Harris (2021 p. 41), la seconde offre faite par les Spartiates, à savoir la possibilité de conserver la possession de Lemno, Imbros et Scyros (§ 12) est également une erreur, car cette proposition n'a été faite qu'en 387/386, avec la paix d'Antalcidas. En fait, je ne pense pas que cela pose un réel problème : Xénophon écrit clairement que la possession des trois îles avait été l'une des principales objections au succès des négociations de Sardes (4.8.15). Je pense donc qu'il est cohérent avec le récit des *Hellénique* que, en proposant de nouvelles négociations, les Spartiates aient décidé de céder sur ce point. Bien entendu, Athènes n'ayant pas accepté l'accord, la décision ne devient effective qu'en 387/386, lorsque la ville est

contrainte d'accepter les conditions qu'elle avait précédemment rejetées.

3) La situation de Thèbes : en effet, comme le note Harris (2021 p. 41), Andocide affirme à plusieurs reprises que les Béotiens ont déjà accepté la paix, même à condition d'officialiser l'autonomie d'Orchoménos (cf. §§ 20, 24, 25, 28, 32), mais cela n'est pas historiquement correct, car Thèbes continuera la guerre jusqu'à la paix d'Antalcida, tout comme Athènes. Cependant, je ne considère pas qu'il s'agisse d'une incohérence suffisamment grave pour mettre en doute l'authenticité de l'oraison : il pourrait s'agir d'une simple manœuvre politique. Comme nous l'avons déjà mentionné, Andocide avait peut-être tenté de présenter les Thébains comme ayant décidé de faire la paix, alors qu'en réalité les négociations étaient toujours en cours ; ou bien c'est Thèbes qui est revenue sur sa décision, peut-être persuadée par le refus d'Athènes.

4) La situation d'Argos : Harris (2021 p. 41-42) déclare ensuite ne pas comprendre le sens du § 27, où il est dit que les Argiens ont fait une paix séparée avec Sparte, puisqu'ailleurs dans l'oraison ils apparaissent déterminés à continuer la guerre ; de plus cette affirmation est en contradiction avec la réalité historique, car les Argiens ont continué la guerre jusqu'à la paix du roi. La raison de la confusion de Harris est que l'érudit croit que le passage traite d'une paix réelle pour mettre fin à la guerre, alors qu'Andocide (comme il ressort de la définition de "paix selon la coutume" qu'il utilise au § 27), fait référence à la trêve traditionnelle du mois de Carneus, qui était respectée par les Doriens et dont l'existence est bien attestée (cf. Thuc. 5.54.2-4, Xen. Hell. 4.7.2-3, Paus. 3.5.8).

5) La situation à Sparte : puisque le roi de Perse ne manifestait pas son soutien aux Spartiates et avait décidé de remplacer le satrape Tiribazo par le pro-Athénien Struta (pour tous ces événements, voir le chapitre précédent sur la date et le

contexte historique de l'œuvre), Harris (2021 p. 41-42) se demande comment les Spartiates auraient pu persuader Athènes de négocier avec eux. Il me semble que le tableau de la situation ne présente pas de problèmes de cohérence : précisément parce qu'elle est en difficulté, Sparte fait une nouvelle tentative de proposition de paix ; elle espère convaincre Athènes en lui offrant ce que la cité avait vivement réclamé lors des précédentes négociations, infructueuses, et que Sparte lui avait refusé. Athènes, de son côté, précisément parce qu'elle est en position de force à ce moment-là, va refuser l'accord.

6) Le fragment de Philochorus : bien sûr, Harris (2020 p. 499-500, 2021 p. 42-44) rejette l'hypothèse selon laquelle le fragment 328 F 149 a fait allusion aux mêmes négociations que celles décrites dans le *De pace* (qui, selon lui, sont une fabrication complète), et soutient au contraire que les négociations mentionnées dans le fragment sont celles de 387/386 qui ont conduit à la paix d'Antalcidas. J'ai déjà abordé ce point dans le chapitre consacré à la datation de l'œuvre.

7) Ambassadeurs plénipotentiaires : Harris (2000 p. 487-497, 2021 p. 47-60) considère que la fonction d'ambassadeur plénipotentiaire est décrite par Andocide d'une manière qui ne correspond pas aux prérogatives qu'elle détenait à l'époque. Ces objections, à mon avis non valables, ont été traitées dans le commentaire du § 6, p. 114 et suivantes.

8) εἰρήνη et σπονδαί : Harris soutient que la distinction, présentée par Andocide (§ 11), entre paix (εἰρήνη) et traité (σπονδαί) ne reflète pas l'usage qui était fait à l'époque des deux termes, considérés comme essentiellement synonymes. Comme on le verra mieux dans le commentaire du § 11 (p. 142 et suivantes), en effet, dans les sources, il n'y a pas de distinction sémantique claire entre σπονδαί et εἰρήνη, et dans certains cas, les deux mots peuvent même être utilisés comme synonymes. Il n'en reste pas moins qu'il n'existait pas à l'époque de terme précis

pour indiquer le concept qu'Andocide veut exprimer ici avec *σπονδαί*, c'est-à-dire celui d'un traité conclu après une reddition (de manière à distinguer la " paix " de 404 - résultat d'une imposition par Sparte à l'Athènes vaincue - de la paix de Cimon, de Trente Ans et de Nicias, résultat d'un accord égal entre les parties). C'est précisément en raison de cette difficulté, qui reflète la situation de l'époque, où il n'existait pas encore de vocabulaire spécialisé univoque et cohérent relatif à la sphère diplomatique, qu'Andocides se voit contraint de "techniciser" un mot qui n'avait pas vraiment de valeur spécifique. Le même problème de définition se retrouve chez d'autres orateurs, qui utilisent de temps à autre des solutions différentes.

En conclusion, je pense qu'il est possible de répondre sans difficulté particulière à toutes les objections soulevées par Harris. Je signale en outre qu'il ne prend pas la peine d'analyser l'oraison du point de vue de la langue et du style d'écriture (comme Rhodes 2016 p. 186 l'a déjà noté) : les examens menés à cet égard, en comparant les oraisons attribuées à Andocide qui nous sont parvenues, ont montré une substantielle uniformité entre les trois premières (voir Francke 1876, Kirchner 1861 p. 42-47, Frenzel 1861 p. 42-47, Frenzel 1861 p. 42-47). 42-47, Frenzel 1866, Kennedy 1958 p. 32-43) et des caractéristiques clairement différentes pour le quatrième (voir Kingsbury 1899 p. 43-46, Feraboli 1972, avec de nombreux exemples, Edwards 1997 p. 208-211), qui est généralement considéré comme inauthentique.

INDICE

Introduzione	
Sommaro	1
L'autore	3
Problemi di datazione e di contesto storico	7
L'uso della storia in Andocide	30
L'autenticità dell'opera	41
Nota al testo	53
Testo e traduzione	54
Commento	81
Appendice: Andocide ed Eschine, la rielaborazione del primo <i>excursus</i> storico del <i>De pace</i>	293
Bibliografia	299

Sommario

Quando Menesseno, nel dialogo platonico che porta il suo nome, sostiene la rilevanza e la difficoltà del compito di comporre l'epitafio annuale per i caduti in guerra, Socrate gli risponde con un certo sarcasmo che in realtà non gli sembra poi così difficile per un oratore farsi onore quando il proprio pubblico è costituito dalle persone stesse che sono oggetto della lode. Compito ben più arduo, degno di un retore davvero capace, sarebbe quello di parlar bene di Ateniesi tra Peloponnesiaci, o di Peloponnesiaci tra Ateniesi (Plat. *Menex.* 235d). Nel *De pace* possiamo osservare l'oratore Andocide cimentarsi proprio in questo tipo di rischioso equilibrismo, nel tentativo di convincere i propri concittadini ad accettare le condizioni di pace che sono state proposte dai loro storici nemici e a porre così termine alla guerra di Corinto. Il conflitto, che era iniziato quattro anni prima, nel 395, vedeva contrapposte da una parte la lega peloponnesiaca, dall'altra una coalizione composta da Atene, Tebe, Argo e Corinto. Analizziamo dunque qual è la strategia argomentativa che l'autore mette in pratica per realizzare il suo obiettivo.

L'orazione si apre con un assunto così unanimemente condivisibile da non necessitare di essere discusso: una pace giusta è meglio di una guerra. Il secondo punto è invece ben più rischioso e costituisce il cuore stesso dell'orazione: *questa* pace è da considerarsi giusta? L'obiezione che è stata posta ad Andocide (o che egli si aspetta) è che una pace con gli Spartani potrebbe costituire un pericolo per la democrazia ateniese; l'oratore, che naturalmente dichiara di non essere d'accordo, si ripropone di dimostrare la fondatezza delle proprie opinioni utilizzando la storia, poiché i fatti che sono accaduti in passato vanno utilizzati come indizi di quello che accadrà in futuro. Il tema è quello, di larga fortuna, della storia come *magistra vitae*, ma la dimostrazione che Andocide vuole portare a termine (ovvero che Atene ha sempre ricavato vantaggi nel concludere la pace con Sparta) gli richiederà una serie di acrobazie e forzature piuttosto marcate.

L'argomento viene affrontato nei §§ 3-12, attraverso una serie di esempi (4, o, potremmo dire, 3 + 1): la pace di Cimone (§§ 3-5),

la pace di Trent'anni (§§ 6-7), la pace di Nicia (§§ 8-9) e infine la pace dopo la guerra del Peloponneso (§§ 10-12), che però secondo Andocide non andrebbe considerata tale, perché si tratta piuttosto di un trattato imposto ad Atene in seguito ad una sconfitta.

Dopo la conclusione di questa prima sezione, dedicata ai vantaggi della pace e all'assenza di rischi nello stringere un accordo con Sparta, Andocide espone l'altra faccia della medaglia, ovvero quali siano, e se ci siano, motivi per portare avanti la guerra da parte dei suoi concittadini (§§ 13-16). Segue una disamina volta a vagliare le posizioni dei principali attori coinvolti nel conflitto, quali vantaggi e svantaggi possano trarre dalla pace, quale sia la convenienza per Atene di allearsi con gli uni o con gli altri: la situazione degli Spartani (§§ 17-19), quella dei Beoti (§ 20), quella degli Ateniesi stessi e la generosità che Sparta dimostra nei loro confronti (§§ 21-23), quella dei Corinzi e degli Argivi (§§ 24-27). Considerata la situazione presente, e i vantaggi offerti da una parte e dall'altra, Andocide ritiene che per Atene sia decisamente più conveniente stringere la pace con Sparta insieme ai Beoti, anziché proseguire il conflitto a fianco degli Argivi. Tuttavia, egli teme che i suoi concittadini sceglieranno male, guidati dalla loro tendenza a compiere sempre il medesimo errore: quello di preferire come alleati i più deboli anziché i più forti (§ 28). L'argomento viene quindi affrontato nella terza parte del discorso; e anche in questo caso il tema è analizzato attraverso tre esempi storici: l'alleanza con Amorge preferita a quella con Dario II (§ 29), Segesta preferita a Siracusa (§ 30), Argo preferita a Sparta (§ 31).

Nella quarta parte, infine, Andocide si giustifica per aver sottoposto le proposte degli Spartani all'assemblea ateniese, con quaranta giorni di tempo per la deliberazione, mentre il suo mandato di ambasciatore con pieni poteri gli avrebbe permesso di dare una risposta senza bisogno di questo ulteriore passaggio (§§ 33-35); ribadisce l'importanza del possesso delle mura e delle navi per Atene, proponendo un ultimo breve *excursus* sulla nascita e lo sviluppo dell'impero (§§ 36-39) e per concludere invita gli Ateniesi a votare come ritengono più giusto (§ 40-41).

L'autore

Andocide figlio di Leogora, del demo di Cidatene, proveniva da una ricca famiglia, che, secondo Ellanico, discendeva da Ermete e da Odisseo (*FGrHist* 4 F 170 = 323 a F 24, *Plut. Alc.* 21.1, [Plut.] *And.* 1, *Suda* s.v. Ἀνδοκίδης). Il bisnonno Leogora combatté contro i Pisistratidi (*And.* 1.106; dall'allusione dell'oratore non è però chiaro a quale episodio si riferisca, si veda MacDowell 1962 p. 212-213 e Feraboli 1997 p. 348 n. 143 con varie ipotesi), il nonno Andocide III fu generale durante la campagna contro Megara del 446/445 (*IG I³* 1353) e nello stesso anno fu membro dell'ambasceria che negoziò la pace di Trent'anni tra Atene e Sparta (secondo quanto afferma l'oratore nel *De pace*, si veda § 6); inoltre fu generale durante la spedizione contro Samo del 441/440 (*Androt. FGrHist* 324 F 38). Il padre Leogora prese parte ad un'ambasceria in Macedonia presso Perdicca II nel 426 (*IG I³* 61). Andocide nacque probabilmente intorno al 440 (in 2.7 egli afferma che nel 415 era ancora giovane; viene pertanto ritenuta un errore la testimonianza di [Plut] *And.* 15 secondo cui l'oratore era nato nel 468/467: si veda MacDowell 1962 p. 2 n. 8, Roismans – Worthington 2015 p. 103 e 118). È molto probabile che l'oratore fosse vicino a gruppi di simpatie oligarchiche: Plutarco (*Them.* 32.3) riporta un frammento del *pamphlet* Πρὸς τοὺς ἐταίρους, rivolto ai suoi sodali politici, in cui Andocide sostiene che i resti di Temistocle furono rubati dalla tomba e gettati al vento dagli Ateniesi; l'autore delle *Vite* aggiunge poi che l'oratore si serviva di questa menzogna per fomentare col suo discorso gli oligarchici contro il popolo. In un altro passo Plutarco lo definisce esplicitamente come nemico del popolo e oligarchico (*Alc.* 21). Nel 415 a.C. Andocide venne coinvolto nella famosa vicenda dello scandalo delle Erme: alla vigilia della partenza per la spedizione ateniese in Sicilia, gli Ateniesi scoprirono che nottetempo gran parte dei pilastri raffiguranti il dio Ermete presenti nella città erano stati sfregiati e mutilati; a questa notizia si unì la voce che in case private erano state messe in scena delle parodie dei Misteri Eleusini, e che Alcibiade vi era coinvolto. Gli Ateniesi caddero in preda al panico: si pensava che fosse imminente una congiura per rovesciare la democrazia, che tra la mutilazione delle Erme e la parodia dei Misteri esistesse un

legame e che Alcibiade vi fosse strettamente implicato (Thuc. 6 28.2, 61.1; Plut. *Alc.* 18,8). Seguirono una serie di delazioni, si ordinarono arresti, Alcibiade poté partire ugualmente per la Sicilia, ma si diede poi alla fuga quando venne a sapere che da Atene era stata mandata una nave per ricondurlo in patria e sottoporlo a processo. In seguito a delle denunce, Andocide venne arrestato insieme al padre, a vari membri della famiglia e a molti altri. Mentre si trovava in carcere in attesa di giudizio, l'uomo venne persuaso a confessare per salvare se stesso e i suoi parenti: egli ammise di essere stato messo a conoscenza del piano per compiere la mutilazione delle Erme, anche se sostenne di non avervi preso parte (1.67), indicò i nomi dei colpevoli e fece scarcerare il padre e molti altri (anche Tucidide descrive l'episodio, ma senza fare il nome dell'oratore: Thuc. 6. 60, 2-4). Lo stesso Andocide venne liberato, grazie all'impunità garantitagli dalla confessione, ma dovette lasciare la città.¹

¹Gli studiosi hanno proposto diverse interpretazioni dell'episodio, sia rispetto al ruolo di Andocide nella vicenda, sia rispetto all'intrecciarsi dei due scandali: quello della mutilazione e quello della parodia dei Misteri. Ad es.: MacDowell (1962 p. 1962, p. 167-171, 173-176) tende a ridimensionare la responsabilità di Andocide nella vicenda delle Erme, mentre, a suo parere, l'oratore sarebbe invece maggiormente implicato nella parodia dei Misteri; viceversa, Aurenche (1974) sostiene che la conoscenza dei dettagli dell'organizzazione che l'uomo mostra di possedere nel *De Mysteriis*, così come l'alibi poco solido da lui presentato per la notte in cui venne compiuta la profanazione delle Erme (era impossibilitato a muoversi, a causa di una caduta da cavallo) depongono nettamente a favore della sua colpevolezza (p. 169-170), mentre lo studioso ritiene che vada scagionato dall'accusa di aver preso parte alla parodia dei Misteri (p. 163); Furley (1996 p. 67-68), invece, ipotizza che si sia verificato un contrasto familiare fra Andocide e il padre Leogora: il primo, legato agli Ermocopidi o forse Ermocopida lui stesso, doveva aver simpatizzato con quanti osteggiavano la spedizione in Sicilia e avevano voluto con un atto eclatante scoraggiarne la partenza; il secondo, invece, accusato di aver preso parte alla profanazione dei Misteri, probabilmente aveva legami con gruppi vicini ad Alcibiade e quindi favorevoli alla spedizione.

L'oratore tentò più volte di fare ritorno in patria: nel 411 rifornì di legname, grano e bronzo la flotta ateniese a Samo e, pensando di aver meritato il rientro ad Atene in virtù dei servigi resi, giunse in città, dove venne posto sotto processo dai Quattrocento e nuovamente imprigionato (And. 2. 11-16). Infatti la flotta a cui egli aveva prestato sostegno era stata nel frattempo considerata nemica dal governo oligarchico, poiché si era dichiarata fedele alla democrazia. Probabilmente scarcerato con la caduta del regime, dovette tornare in esilio e si stabilì a Cipro, dove esercitò l'attività di commerciante (And 1.137-139, 144; Lys. 6.19). Un nuovo tentativo venne compiuto intorno al 407, documentato dall'orazione *De reditu*, in cui l'oratore tenta di convincere l'Assemblea a riammetterlo in città in nome di vari servigi da lui prestati al governo (tra cui una donazione di grano); ma anche in questo caso Andocide non ottenne successo. Solo intorno al 402 egli poté fare ritorno, profittando dell'amnistia generale concessa dopo la caduta dei Trenta. In quegli anni ottenne onori e cariche: fu ginnasiarco per la festa di Efesto, rappresentante della delegazione ateniese ai giochi olimpici ed istmici, amministratore di riserve sacre (1.132). Nel 399 venne nuovamente posto sotto processo a causa di una denuncia che lo incolpava di aver violato il decreto di Isotimide, secondo cui l'accesso nei luoghi sacri e pubblici era vietato ai rei confessi di empietà: l'oratore tornò così dopo più di quindici anni ad affrontare le accuse che ne avevano determinato l'arresto durante lo scandalo delle Erme. Nell'orazione *De Mysteriis* egli si difende con successo dall'accusa sostenendo che il decreto di Isotimide non possa essere applicato alla sua persona in quanto egli non aveva preso parte alla congiura e non poteva quindi essere considerato colpevole di empietà. Nel 392 fu scelto come ambasciatore per recarsi a Sparta e prendere parte a delle negoziazioni per porre fine alla guerra di Corinto. Al ritorno dalla missione diplomatica, l'oratore si espresse in favore di una conciliazione con gli Spartani con l'orazione *De pace*, ma l'Assemblea non approvò l'operato degli ambasciatori, che furono messi sotto processo. Dopo aver lasciato la città prima di conoscere il verdetto, essi vennero condannati all'esilio o a morte *in absentia* (cfr. *FGrHist*

328 F 149 a, F 149 b, Dem. 19.276-280, [Plut.] *And.* 12, Phot. *Bibl.* 488 b 9-10). Non si posseggono informazioni sugli anni successivi della vita di Andocide, né si sa quando e come pubblicò il suo discorso² (per informazioni più dettagliate sulla vita e la famiglia dell'oratore si veda: MacDowell 1962 p. 1-6, Davies 1971 p. 27-32, Missiou 1992 p. 15-25, Furley 1996 p. 49-60, Roismans –Worthington 2015 p 102 – 120). Una quarta orazione attribuita ad Andocide, la *Contro Alcibiade*, viene generalmente considerata non autentica (sulla questione si veda Gazzano 1999 p. XVIII-XXII).

²Usher (1999 p. 52), ad esempio, ipotizzava che l'orazione fosse stata pubblicata ad Atene da persone a lui vicine, per difenderne l'operato e favorirne il ritorno; Missiou (1992 p. 176) sembra ritenere che l'orazione sia stata pubblicata poco dopo il dibattito in Assemblea, con lo scopo di porre le basi per un rafforzamento del partito contrario alla guerra, che avrebbe poi portato all'accettazione della pace di Antalcida; mentre Todd (1993 p. 21) propone invece che la pubblicazione possa essere avvenuta nel 386, dopo che gli Ateniesi avevano stretto la pace, e che l'opera sia stata diffusa per mostrare che in conclusione l'oratore aveva ragione e che le sue previsioni si erano rivelate corrette.

Problemi di datazione e di contesto storico

Datare l'orazione e ricostruire il contesto storico in cui venne composta pone una serie di problemi, legati soprattutto alle altre fonti che (apparentemente) testimoniano gli stessi eventi narrati nel *De pace*: infatti sia la descrizione delle trattative realizzata da Senofonte nelle *Elleniche* che il frammento di Filocoro (*FGrHist* 328 F 149 a) riportato dal grammatico Didimo (*In Demosth.* col. 7.18-28) sull'ambasceria di Andocide presentano alcuni elementi simili a quelli riferiti nel *De pace*, mentre altri differiscono profondamente. Questo rende difficile comprendere in che rapporto vadano messe le varie testimonianze: se siano riferite alle medesime trattative, o a uno stesso negoziato ma in fasi diverse del suo svolgimento, o ancora a degli eventi diversi fra loro. Varie ricostruzioni sono state pertanto proposte dagli studiosi, in riflessioni che spesso intrecciano l'analisi delle diverse fonti; per chiarezza, tuttavia, cercherò di dividere l'esposizione per punti, esaminando una fonte alla volta.

Elementi interni al *De pace*

I termini *post quem* e *ante quem* per la datazione dell'orazione sono ricavati: 1) dal § 18, dove si cita la presa del Lecheo; 2) dal § 27, dove Andocide afferma che l'Argolide non è mai stata saccheggiata durante il conflitto.

Il Lecheo venne preso dagli Spartani due volte nel corso della guerra di Corinto, ma l'oratore sta facendo sicuramente riferimento al primo attacco, guidato da Prassita (tra il 393 e il 392, si veda *infra*, Xen. *Hell.* 4.4.7-13, Diod. 14.86.3-4); dal momento che il secondo, condotto da Agesilao, si verificò dopo che questi aveva saccheggiato l'Argolide con il suo esercito (Xen. *Hell.* 4.4.19): sarebbe quindi in contraddizione con quanto Andocide afferma al § 27.

Partendo da questi elementi, due sono le possibili datazioni per l'opera: 393/392 e 392/391. Infatti il primo attacco del Lecheo, che riveste il ruolo di termine *post quem*, potrebbe essere verosimilmente collocato in entrambe le date. L'incertezza è dovuta al fatto che la narrazione di Senofonte ci consente di ricavare per l'evento soltanto una cronologia relativa: dunque diversi scenari sono plausibili e dare una risposta definitiva è impossibile.

Un avvenimento citato dallo storico che si può fissare con certezza è l'eclissi di sole che si verificò il 14 agosto 394 e avvenne poco dopo la battaglia di Cnido e poco prima di quella di Coronea (Xen. *Hell.* 4.3.10). Dopo la battaglia di Coronea si apre il periodo di scaramucce fra i due fronti, che si stanziarono l'uno a Sicione e l'altro a Corinto (4.4.1), l'eccidio dei Corinzi filospartani alle feste Euclee (4.4.2-5; su questo episodio si veda commento al § 18 p. 171); l'unione tra Argo e Corinto (4.4.6, si veda commento al § 26 p. 201 e ss.), la prima presa del Lecheo (4.4.7-13), i saccheggi compiuti da Ificrate e le sue truppe nel territorio di Fliunte e in Arcadia (4.4.15-17), la ricostruzione delle mura del Lecheo da parte degli Ateniesi (4.4.18), la riconquista del Lecheo da parte di Agesilao e Teleutia (4.4.19), la campagna militare di Agesilao nella zona di Corinto (4.5.1) che ebbe inizio al tempo dei Giochi Istmici. Si tratta dunque di stabilire in quanto tempo si svolsero tali avvenimenti. I Giochi Istmici avevano luogo tra maggio e giugno negli anni pari: se si ipotizza che Senofonte a 4.5.1 faccia riferimento a quelli del 392, allora gli eventi verificatisi precedentemente vanno compressi tra il 394 e il maggio-giugno del 392. Dunque la presa del Lecheo andrebbe datata all'estate del 393 e l'ambasceria di Andocide al 393/392 (sostengono questa posizione, ad es: Judeich 1925, Momigliano 1936, Albini 1964 p. 12-13, Aucello 1964 p. 38-45, Di Gioia 1974 p. 37-40, Buckler 1999, p. 210 n.1, Sordi 2006 p. 299-309, Rung 2008 p. 39).

Oppure si può ipotizzare che i Giochi siano stati quelli del 390, e che quindi gli eventi citati in precedenza si siano svolti tra il 394 e il maggio-giugno del 390: la presa del Lecheo andrebbe quindi datata all'estate del 392 e l'ambasciata di Andocide al 392/391 (ad es: Beloch 1923 p. 219-220, Dalmeyda 1930 p. 81, Maidment 1941 p. 487-494, Ryder 1965 p. 165-169, Hamilton 1979 p. 266, Tuplin 1982 e 1993 p. 69, Strauss 1986 p. 147 n. 62, Edwards 1995 p. 106-107, Harding 2006 p. 169, Bettalli 2012 p. 164 n.7, Hyland 2018 p. 159).

Entrambe le ricostruzioni sono plausibili, ed entrambe presentano delle difficoltà: nel primo caso perché gli avvenimenti risultano molto compressi in un lasso di tempo relativamente breve; nella seconda ipotesi, al contrario, lo spazio di tempo è troppo ampio e

nella narrazione di Senofonte sembrerebbe mancare una cronaca di quanto accaduto nel 393. Una spiegazione possibile è che in quel periodo non si fossero svolti avvenimenti che l'autore ritenesse degni di nota; gli accadimenti dell'anno 393, infatti, potrebbero essere riassunti nel passaggio a 4.4.1 dove Senofonte afferma che i Corinzi erano esasperati dalle ormai continue devastazioni della propria terra: in quel lasso di tempo la guerra potrebbe essere proseguita attraverso scaramucce di poca importanza e razzie nel territorio di Corinto che non meritavano di essere descritte approfonditamente, senza grandi battaglie e avvenimenti degni di menzione (si veda Ryder 1965 p. 167-168).

Altri elementi a favore della datazione del 392/391 sono:

- 1) il frammento di Filocoro *FGrHist* 328 F 149 a, poiché gli eventi vengono datati all'anno dell'arconte Filocle, che corrisponde al 392/391 (si tratta però di una fonte problematica per varie ragioni, si veda nella parte successiva).
- 2) il § 20 del *De pace* dove Andocide scrive che i Beoti stringono la pace dopo aver combattuto per quattro anni: dall'inizio del conflitto nel 395 al 391.

I sostenitori della datazione al 393/392, invece, sostengono che:

- 1) l'anno dell'arcontato di Filocle (392/391) sarebbe quello del processo agli ambasciatori, non dello svolgimento dell'ambasceria: l'errore potrebbe essere dovuto a Filocoro, o a Didimo nel riportare la sua fonte (si veda Albin 1964 p. 12);
- 2) il conto dei quattro anni di guerra torna anche con la datazione al 393/392 se si include l'anno in cui viene sancita la pace nel computo (si veda Albin 1964 p. 12 n.1).

Inoltre:

- 3) un'ulteriore conferma sarebbe offerta da un passo di Aristide (*Orat.* 46.286) che colloca l'arcontato di Ebulide (394/393) tra la battaglia di Corinto (su questo episodio si veda commento al § 18 p. 169) e quella del Lecheo: quest'ultima sarebbe quindi da datare alla fine del

394/393 o all'inizio del 393/392. I sostenitori dell'ipotesi 392/391, di contro, obiettano che la testimonianza posiziona cronologicamente l'anno di carica di Eubulide tra i due principali fatti militari del periodo, ma questo non implica necessariamente che la presa del Lecheo vada datata al limite inferiore dell'arcontato (si veda Accame 1951 p. 106)

In conclusione, come si è visto, è impossibile stabilire con certezza quale sia l'anno di composizione dell'opera: entrambe le opzioni sono plausibili. Ritengo però che le ragioni a favore del 392/391 siano più convincenti, soprattutto sulla base della testimonianza di Filocoro (certo è possibile che l'anno indicato sia quello del processo e non quello dell'ambasceria, ma mi sembra un'argomentazione poco persuasiva e difficilmente dimostrabile).

La testimonianza di Senofonte

Mettere in rapporto il *De pace* con la testimonianza di Senofonte risulta problematico, poiché lo storico non cita la missione diplomatica svoltasi a Sparta a cui Andocide prese parte, ma descrive invece delle altre trattative, che si tennero a Sardi. Come mettere in relazione le due testimonianze?

Prima di tutto, analizziamo il resoconto di Senofonte.

Dopo che l'armata navale dei Lacedemoni era stata distrutta durante la battaglia di Cnido (394), Conone e Farnabazo avevano navigato con la flotta lungo le coste dell'Egeo cacciando gli armisti spartani con le loro guarnigioni e concedendo l'autonomia alle città da loro controllate. Negli Ateniesi era dunque rinata la speranza di poter ristabilire la propria talassocrazia, anche grazie alle ricchezze elargite loro da Farnabazo, con le quali fu possibile ricostruire la flotta e le Lunghe Mura. Gli Spartani, spaventati da questi sviluppi, avevano deciso di inviare Antalcida a Sardi per discutere con Tiribazo, satrapo di Lidia e comandante dell'esercito del Re, perché si trovasse un accordo con i Persiani (Xen. *Hell.* 4.8.12). Non si trattava quindi di intavolare delle trattative con le città

greche, ma di un tentativo da parte di Sparta di stringere un patto bilaterale con la Persia, dal quale entrambe avrebbero ottenuto un guadagno: per la prima, il ruolo di garante dell'autonomia delle città della Grecia, per la seconda, il predominio sulle città greche d'Asia (4.8.14). Gli Ateniesi, venuti a sapere di questo contatto fra le due potenze, vollero intervenire inviando dei propri ambasciatori (guidati da Conone), e altrettanto fecero Tebani, Argivi e Corinzi (4.8.13). Tiribazo approvò le proposte di Antalcida, ma le città della coalizione antispertana respinsero l'accordo, spaventate dalle implicazioni che l'adozione del principio di autonomia avrebbe comportato: Atene temeva di dover rinunciare a Lemno, Imbro e Sciro; Tebe di dover sciogliere la Lega Beotica; Argo di dover rinunciare all'unione con Corinto (4.8.15). Tiribazo diede in segreto del denaro agli Spartani perché potessero ricostruire la propria flotta, fece arrestare Conone (sperando che queste misure rendessero gli Ateniesi più docili e disposti a trattare) e poi si recò dal Re per esporgli le proposte spertane (4.8.16), ma il sovrano aveva altri piani e decise di affidare il controllo della situazione a Struta, che era invece sostenitore di una politica filoateniese (4.8.17).

Come si conciliano queste trattative con quelle riportate da Andocide?

a) **Questione di precedenza**

Evidentemente, i due autori non descrivono il medesimo avvenimento:

1) il luogo è diverso

2) nelle *Elleniche* uno degli interlocutori principali è la Persia, mentre nel secondo caso, descritto da Andocide, questa potenza non sembra intervenire nel processo decisionale.

3) nelle *Elleniche* sono presenti ambasciatori delle quattro principali città della lega antispertana, mentre nel *De pace* si parla di un accordo che coinvolge soltanto Sparta ed Atene; i Beoti, apparentemente, hanno già accettato la pace (cfr. §§ 20, 24, 25, 28, 32; questo non si rivelerà vero: forse Andocide stava mentendo consapvolmente, o forse i Beoti si ritirarono

dall'accordo dopo aver saputo che Atene voleva proseguire la guerra); gli Argivi e i Corinzi sono ad Atene per persuadere la città a non accettare le proposte di pace spartane (§ 41), ma apparentemente i Lacedemoni non li hanno coinvolti nelle trattative.

4) Nelle *Elleniche* Atene rifiuta la pace perché questo la costringe a perdere il controllo di Lemno, Imbro e Sciro; mentre nel *De pace* il possesso delle isole è una delle concessioni che Sparta propone ad Atene (§ 12).

Anche se entrambe le ambascerie si collocano nel medesimo periodo (tra il 393/392 e il 392/391) non c'è modo di sapere con certezza quali dei due eventi abbia preceduto l'altro (anche se, come si vedrà, ritengo più probabile che l'ambasceria del *De pace* sia successiva a quella delle *Elleniche*), poiché Senofonte non cita la spedizione diplomatica a Sparta, né Andocide fa riferimento a quella di Sardi. Forse lo storico ha scelto di tralasciare la descrizione delle trattative di Sparta poiché le considerava una sorta di doppione di quelle svoltesi a Sardi: soltanto un secondo tentativo dal risultato altrettanto fallimentare, che poteva anche essere omesso dalla narrazione. Andocide, dal canto suo, non aveva interesse a ricordare che un precedente accordo con Sparta era già stato respinto da tutte le forze della coalizione, e del resto chi lo ascoltava ne era di certo già al corrente.

La collocazione cronologica delle trattative di Sardi resta altrettanto incerta di quella del *De pace*, e neppure i riferimenti ad eventi storici presenti nell'orazione possono fornirci un aiuto per stabilire un rapporto di priorità tra le ambascerie. Nelle *Elleniche*, infatti, Senofonte crea due narrazioni separate: una dedicata alla campagna di terra, da 4.4.1 a 4.7.7 (dove sono citate la presa del Lecheo e il saccheggio dell'Argolide, utilizzate, come si è detto, per datare approssimativamente il *De pace*) e una dedicata alla campagna navale, da 4.8.1 a 5.1.35 (dove si citano le trattative di Sardi): ognuna delle due parti, internamente, segue il proprio ordine cronologico, ma è difficile ricostruire l'esatta sequenza temporale degli avvenimenti e stabilire quali episodi delle due sequenze siano fra loro sincronici; o meglio, diverse

ricostruzioni sono possibili (si veda Ryder 1965 p 164-169, Pascual 2009).

Mi sembra comunque che si possa ipotizzare con un buon margine di sicurezza che le trattative a Sparta siano successive a quelle descritte da Senofonte (lo pensano, ad es. Martin 1944 p. 17-20, Accame 1951 p. 111, Hamilton 1979 p. 256-257, Cawkwell 1981 p. 70, Strauss 1986 p. 137, 147 n. 57, Rhodes 2008 p. 15-16, Pascual 2009, Hyland 2018 p. 159 e 216 n. 73 con bibliografia precedente), per queste ragioni:

1) Nelle *Elleniche* gli Spartani non vogliono trattare con Atene (non ancora), ma sperano che la Persia passi dalla loro parte e li sostenga: voglio stringere un patto bilaterale senza coinvolgere le altre città della Grecia nella decisione. Questa speranza non si realizza: il massimo che riescono ad ottenere è la simpatia di Tiribazo, ma il Re, disapprovando l'operato di quest'ultimo, lo sostituisce con Struta, dalle simpatie decisamente filoateniesi. Probabilmente è solo allora che i Lacedemoni, persa la speranza che la Persia li sostenga (così pensano, ad es. Hamilton 1979 p. 256, Hyland 2018 p. 159, 161)³, tentano di accordarsi con Atene e le propongono di avviare delle nuove trattative a Sparta.

2) I termini proposti a Sparta sono più vantaggiosi per Atene di quelli che erano stati avanzati a Sardi: la città può tenere per sé

³Questa è solo una delle molte ricostruzioni possibili, quella che preferisco, ma la vaghezza delle fonti lascia il campo aperto a diverse ipotesi: Ryder proponeva anche la possibilità che gli Spartani, dopo la presa del Lecheo, avessero creduto che Atene si sarebbe dimostrata più propensa a trattare rispetto al primo incontro a Sardi (1965 p. 31, anche Strauss 1981 p. 138); oppure può essere stato Tiribazo, prima di venire sostituito da Struta, a persuadere gli Spartani a compiere un altro tentativo (Seager 1967 p. 105 n. 94, Strauss 1986 p. 137), secondo Cawkwell (1981 p. 70), invece, potrebbe essere stato il Re stesso a inviare delle nuove proposte per rimediare al fallimento di Sardi; oppure ancora gli Spartani potrebbero aver compiuto un nuovo tentativo di loro iniziativa prima di venire a sapere che il Re aveva rimpiazzato Tiribazo con Struta e che quindi non c'era più possibilità che i loro nemici cedessero, avendo guadagnato il favore della Persia (Maidment 1941 p. 492-493).

Lemno, Imbro e Sciro, proprio la ragione per cui, secondo Senofonte, aveva respinto le condizioni proposte da Antalcida.

Per queste ragioni, mi sembra difficile che la conferenza a Sardi sia avvenuta successivamente a quella di Sparta; in particolare ritengo improbabile che siano state proposte ad Atene delle condizioni peggiori di quelle che aveva già respinto: sarebbe stato del tutto illogico. Alcuni studiosi, tuttavia, sostengono lo scenario opposto (prima Sparta, poi Sardi; ad es: Judeich 1925, Momigliano 1936 p. 102-106, Albini 1964 p. 13; Badian 1991 p. 33) adducendo tali ragioni:

1) Perché Atene avrebbe dovuto cercare una mediazione con Sparta dopo che la politica persiana si era rifatta filoateniese?

2) Perché Andocide non cita le trattative a Sardi?

Ritengo però che si possa rispondere senza difficoltà ad entrambe le obiezioni:

1) non è Atene a cercare una mediazione, ma Sparta: e lo fa appunto quando vede tramontare la possibilità che la Persia la sostenga; Atene, dal canto suo, ascolta le proposte spartane e le respinge, proprio perché evidentemente pensa che la situazione le sia favorevole e che possa continuare la guerra fino a vincerla.

2) Andocide non cita le trattative a Sardi perché è interessato a ricordare solo ciò che può giovare alla sua causa, e questo episodio non lo è, per diverse ragioni: a) si tratta di un precedente in cui Atene ha respinto la pace con Sparta, dunque non gioca a suo favore come esempio; b) è vero che i Lacedemoni le stanno offrendo più di quello che le era stato promesso in precedenza; ma Andocide nell'orazione cerca sempre di dipingere le condizioni di pace spartane come concessioni generosissime, offerte con magnanimità dalla città più forte in campo militare (§§ 17-19): non gli converrebbe far notare che Sparta è in difficoltà e che probabilmente è stata costretta ad offrire più di quel che avrebbe voluto.

b) Due trattative o una sola? Differenze tra le condizioni di pace proposte

Questo tema è già stato parzialmente affrontato nel paragrafo precedente, tuttavia, per chiarezza, penso meriti una trattazione a parte. Alcuni studiosi (ad es., Accame 1951 p. 111, Lewis 1977 p. 146 n. 68, Pownall 1995 p. 278, Ryder 1996 p. 27 n. 3, Keen 1995 p. 1-10, Harding 2006 p. 169-170, Rhodes 2008 p. 15-16, Hyland 2018 p. 159), ritengono che ci siano state due trattative separate: la prima svoltasi a Sardi e testimoniata da Senofonte; la seconda a Sparta, la cui fonte è l'orazione di Andocide.

Altri ritengono invece che si svolsero due incontri che facevano parte degli stessi negoziati, iniziati prima a Sardi, dove vennero avanzate delle proposte, e poi a Sparta, dove tali proposte furono discusse (ad. es, vedi: Beloch 1922 p. 220, Martin 1944 p. 13, Strauss 1986 p. 147 n. 57, Buckler 2003 p.148, Rung 2008 p. 39).

Sebbene, anche in questo caso, non si possano trarre conclusioni definitive, propendo per la prima ipotesi:

- 1) dal testo del *De pace* sembra che i Persiani non abbiano una parte attiva nelle negoziazioni svoltesi a Sparta — mentre a Sardi naturalmente sì — dunque non credo possa trattarsi delle stesse trattative, visto che manca uno degli interlocutori fondamentali. Quando Andocide, al § 15, accenna al problema delle colonie che Atene aveva forse sperato di recuperare (e che non sono comprese nell'accordo), come quelle nel Chersoneso, egli cita la posizione della Persia, affermando che né il Re né gli alleati con i quali Atene dovrebbe combattere per recuperarle glielo permetterebbero. Dal modo in cui l'autore si esprime mi sembra che stia affrontando l'argomento come un'ipotesi (ovvero: se rifiutassimo la pace con Sparta, e continuassimo a combattere, chi pensate ci aiuterebbe a riconquistare le colonie? Nessuno, né la Persia, né gli alleati in Grecia; e Atene non ha le forze per farcela da sola), non come se i Persiani avessero preso parte alle trattative ed avessero espresso una posizione ufficiale in merito. Per questo giudico improbabile che l'iniziativa dell'incontro di Sparta sia

partita dal Re e che i nuovi termini di pace fossero stati proposti da lui (come pensava Cawkwell 1981 p. 70, sulla base del frammento di Filocoro, su cui si veda il paragrafo successivo). A mio avviso furono i Lacedemoni che, dopo il fallimento delle prime trattative (in cui avevano mirato ad accordarsi in primo luogo proprio con la Persia), fecero un secondo tentativo rivolgendosi alle città greche e proponendo loro delle concessioni più vantaggiose (si vedano i due punti successivi).

2) Nel *De pace* agli Ateniesi sono concesse Lemno, Imbro e Sciro: è una differenza fondamentale rispetto a Senofonte, visto che, secondo lo storico, è proprio per questa ragione che gli Ateniesi avevano respinto la pace a Sardi.

3) Nel *De pace* ai Tebani è concesso di mantenere il controllo sulla Lega Beotica, ad eccezione di Orcomeno. Nelle *Elleniche*, invece, Tebe si era opposta alla pace proprio perché la clausola dell'autonomia imponeva lo scioglimento della Confederazione. Va però precisato che, sebbene questa sia l'interpretazione di vari studiosi (ad es. Seager 1967 p. 105 n. 92, Strauss 1986 p. 138, Ryder 1996 p. 32, Rhodes 2008 p. 16, Hyland 2018 p. 159), nel *De pace* i termini proposti a Tebe da Sparta non sono mai dichiarati esplicitamente. L'ambasciatore non è tenuto a spiegare come e perché le due città siano giunte ad un accordo, dovendo rendere conto soltanto della propria missione diplomatica; per di più, come già si è detto, non è neppure certo che tale accordo esistesse: i Tebani, infatti, proseguiranno la guerra a fianco di Atene fino alla pace di Antalcida, anche se Andocide, nell'orazione, presenta i Beoti come già pronti a stringere la pace (cfr. §§. 20, 24, 25, 28, 32). Due sono gli scenari possibili: a) Andocide stava fingendo che Tebe avesse già deciso, così da convincere gli Ateniesi che uno dei loro più forti alleati fosse perduto mentre in realtà la città stava soltanto conducendo delle trattative non ancora andate a buon fine (la situazione glielo avrebbero potuto

consentire, perché ad Atene in quel momento erano presenti ambasciatori argivi e corinzi, cfr. § 41, ma non c'erano legati tebani che potessero smentirlo); b) Tebe aveva davvero, in un primo momento, acconsentito ad un accordo, ma poi si era tirata indietro vedendo che Atene e Argo erano decise a proseguire lo scontro. Per quel che riguarda le condizioni di pace apparentemente proposte da Sparta a Tebe, ecco quello che si può osservare dalle allusioni di Andocide: a) evidentemente, il principio dell'autonomia per tutte le città della Grecia era presente negli accordi proposti a Sparta come in quelli di Sardi: lo si evince dal § 17 (dove si parla di κοινή ειρήνη; su questa espressione si veda commento al paragrafo, p. 167 e ss.) e § 19, dove si dice che gli Spartani sono pronti a lasciare autonome e libere tutte le città greche. b) I §§ 13 e 20 fanno però sospettare che questa clausola non imponesse come conseguenza lo scioglimento della Lega Beotica (a differenza di quello che era stato proposto a Sardi); in particolare il § 20, dove si afferma che i Beoti sono entrati in guerra con lo scopo di impedire l'autonomia di Orcomeno (questa informazione, però, è scorretta; si veda nel commento al paragrafo p. 176 ss.) e ora si ritrovano costretti a riconoscere l'indipendenza. Inoltre anche il fatto che Andocide parli sempre di Beoti, considerandoli quindi come un'unità compatta, e mai di Tebani, sembra indicare il fatto che la Lega non rischiasse di venire sciolta. Se così stavano le cose, va notata la differenza con la pace del Re del 386, dove Tebe, suo malgrado, sarà costretta ad accettare l'autonomia di tutte le città della Confederazione, mentre Atene conserverà il controllo su Lemno, Imbro e Sciro che già a Sparta le era stato promesso (*Xen. Hell.* 5.1.31-33).

Dunque, in conclusione, ritengo che Senofonte e Andocide testimonino due negoziati differenti (anche se ovviamente le proposte di pace del secondo sono influenzate dal modo in cui si era concluso il primo), e non che si sia trattato di due incontri parte delle stesse trattative: i termini proposti sono estremamente

diversi, diversi sono gli interlocutori che prendono parte alle negoziazioni.

Il frammento di Filocoro (*FGrHist* 328 F 149 a)

Il frammento viene citato dal grammatico Didimo (*In Demosth.* col. 7.18-28 ed. Harding 2006) in un passo dedicato al commento di un brano della *Quarta Filippica* di Demostene (10.34). Didimo sta analizzando un punto dove l'oratore scrive che in passato il Re aveva aiutato Atene a risollevarsi (ὄς καὶ πρότερον συνεπηνώρθωσε τὰ τῆς πόλεως πράγματα ed. Croiset 1925). In particolare, il grammatico sta spiegando come vada interpretato il verbo συνεπηνώρθωσε e a cosa faccia riferimento. Secondo molti commentatori antichi, l'aiuto prestato dal Re andrebbe ricollegato alla pace di Antalcida del 386; Didimo però non ritiene corretta questa identificazione. Secondo lui in realtà la pace del Re venne rifiutata dagli Ateniesi e non fu certo da loro considerata un beneficio, non può quindi trattarsi dello stesso evento descritto da Demostene: la conferma dell'opposizione ateniese si troverebbe in un passaggio dell'attidografo Filocoro, che egli cita testualmente.

[...] [τὴν πρ]οτέραν μ(έν) ο(ὖν) ἐπα-
νόρθωσιν ἔ[νι]οί φασιν ἀ[ὐτὸν λ]έγειν τὴν ἐ-
π' Ἀντιαλκ[ίδου]⁴ τοῦ Λ]άκ[ωνος κ]αταβᾶσ[α]ν
ε[ιρήν]ην, οὐ[κ ὀρθῶς ὅσα γο(ὖν)] ἐμοὶ δ[οκεῖ]· ταύτην γ(ὰρ)
οὐ μ[όνον οὐκ ἐδέξαντο] Ἀθ[η]ν[αῖοι], ἀλλὰ κ(αὶ) πᾶν 15
τοὺν[αντίον τὰ διδόμ(εν)]' αὐτοῖς ἀ[πε]ώσαντο, παρ'
[ῆ]ν ἀ[ιτίαν Φιλό]χορος ἀφη[γεῖ]ται αὐτοῖς ὀνό-

⁴La forma Ἀντιαλκίδας anziché Ἀνταλκίδας si trova soltanto qui e nel manoscritto B delle *Elleniche* di Senofonte a 5.1.36; si tratta quindi molto probabilmente di un errore (si veda Whitehead 1979). Sia in *FGrHist* 328 F 149 a, che in alcune edizioni di Didimo (Diels – Schubart 1904, Pearson – Stephens 1983) viene riprodotta la grafia Ἀντιαλκίδας anche per la seconda occorrenza del nome nel passo (a 7.19), mentre Harding (2006 p. 166) ritiene che l'integrazione dello iota vada evitata, anche perché contraddice la grafia corretta del nome che si trova a 7.67.

[μ]ασι, πρ[οθ]εῖς ἄρχοντα Φιλοκ[λέ]α Ἄναφλύ-
 στιον· «Κ(αἰ) τὴν εἰρήν(ην) τὴν ἐπ’ Ἄντ[α]λκίδου κατέ-
 π[έ]μψεν ὁ βασιλεύς, ἦν Ἀθηναῖοι ο[ὐκ] ἐδ(έ)ξαντο, 20
 δ[ι]ότι ἐγέγ[ρ]απτο ἐν αὐτῇ τοῦ[ς] τ(ήν) Ἄ[σ]ίαν οἰκοῦν-
 τ[ας] Ἕλληνας ἐν βασιλέως οἴκ[ωι] π[άν]τας (εἶναι)
 [σ]υννεμημ(έ)νους· ἀλλὰ κ(αἰ) τοῦ[ς] πρέσ]βεις το(ὺς)
 ἐν Λακεδαίμονι συγχωρήσα[ντας] ἐφυγάδευ-
 σαν, Καλλιστράτου γράψαντος, [οὐ]δ’ ὑπομεί- 25
 ναντας τὴν κρίσιν, Ἐπικράτην Κ[η]φισία, Ἄν-
 δοκ[ί]δην Κυδαθηναία, Κρατῖνον Σ[φ]ήττιον, Εὐ-
 β[ο]υλίδην Ἐλευσίσιον». [...]

Dunque per quanto riguarda il precedente aiuto⁵ alcuni dicono che [Demostene] parli della pace avvenuta con Antalcida lo spartano, ma questo non è corretto, almeno secondo la mia opinione; infatti non solo gli Ateniesi non accettarono la pace ma al contrario rifiutarono quello che era stato loro offerto, per la ragione che Filocoro spiega con tanto di nomi, indicando che era arconte Filocle di Anaflisto: «E il Re inviò le proposte di pace dette di Antalcida e che gli Ateniesi non accettarono perché vi era scritto che i Greci che abitavano in Asia avrebbero dovuto tutti far parte della casa⁶ del Re; e per di più gli Ateniesi, su proposta di

⁵Traduco così ἐπανάρθωσις, che fa riferimento al termine συνεπηνώρθωσε presente nel testo di Demostene che Didimo sta analizzando (il verbo significa raddrizzare, migliorare, correggere; qui reso con “aiutare a risollevarsi”, cfr. p. 18).

⁶Οἶκος corrisponde all’antico persiano *viθ*, termine che designa l’insieme delle persone che vivono e lavorano in una proprietà (composta da terre, allevamenti, fattorie...) e amministrata da un padrone (Briant 1996 p. 459-460). L’espressione “casa del Re” in persiano indicava l’insieme delle proprietà di possesso esclusivo del sovrano: le rendite delle tenute erano impiegate per finanziare il suo tesoro personale (Briant 1996 p.z 484-486). Non si identificava quindi con la totalità dell’Impero, che comprendeva anche le terre di proprietà dei nobili e quelle gestite dall’amministrazione imperiale. Agli occhi dei Greci, però, questa differenza non era chiara, e solitamente l’espressione οἶκος βασιλέως veniva utilizzata per indicare l’Impero nel suo insieme (Briant 1996 p. 427).

Callistrato⁷, esiliarono gli ambasciatori che a Sparta avevano acconsentito, i quali non attesero il processo, Epicrate di Cefisia⁸, Andocide di Cidatene⁹, Cratino di Sfetto¹⁰, Eubulide di Eleusi¹¹». ¹²

La testimonianza di Filocoro presenta diversi problemi, se messa in rapporto con le altre fonti: la citazione del nome di Andocide come ambasciatore farebbe pensare, naturalmente, che il negoziato sia quello descritto nel *De pace*; così come la menzione dell'arconte Filocle, che porta a datare gli eventi al 392/391;

⁷Si tratta probabilmente di Callistrato di Afidna, esponente di rilievo della politica ateniese (si veda Jacoby, commento a *FGrHist* 328 F 149a). Inizialmente sostenitore di una linea politica antispartana (cfr. Diod. 15.29.7); in seguito caldeggiò invece un riavvicinamento a Sparta, partecipando sia ai negoziati di pace del 375/374 (Diod. 15.38.3) che del 372/371 (Xen. *Hell.* 6.3.2-20). Dopo che gli Ateniesi furono sconfitti dai Beoti ad Oropo senza ricevere aiuto dagli Spartani (367/366, Xen. *Hell.* 7.4.1), Callistrato ne venne incolpato e messo sotto processo (Dem. 21.64, Arist. *Rhet.* 1364 a 19). Nel 361 fu condannato a morte mentre già si trovava in esilio (Hyp. 4.1-2; Lyc. 1.93; su biografia e ruolo politico di Callistrato si veda Sealey 1956, in particolare sull'accusa agli ambasciatori p. 185).

⁸Questa informazione è confermata da Demostene, che afferma che Epicrate venne condannato a causa del modo scorretto con cui aveva svolto un'ambasciata, verosimilmente la stessa citata da Filocoro (19.276-280). Dallo stesso passo sappiamo anche che Epicrate aveva combattuto con Trasibulo per restaurare la democrazia e cacciare i Trenta nel 403. Nel 396/395, insieme a Cefalo, ricevette da Timocrate i finanziamenti persiani volti a incoraggiare Atene ad intraprendere la guerra contro Sparta (*Hell. Oxy.* 7.2 Bart., 14.34 Chambers 1993 e Paus. 3.9.8); nel 394/393 si recò insieme a Formio come ambasciatore in Persia e al suo ritorno venne accusato di corruzione durante lo svolgimento della missione, ma riuscì a venire assolto (Lys. 27. 3-4; sulla vita di questo personaggio si veda Davies 1971 p. 181, con precisi riferimenti alle fonti).

⁹Sull'esito negativo dell'ambasciata cfr. 328 F 149 b (ovvero l'ipotesi del *De Pace*), [Plut.] *And.* 12, Phot. *Bibl.* 488 b 9-10.

¹⁰Di questo personaggio non si sa nulla.

¹¹Forse lo stesso Eubulide che fu arconte nell'anno 394/393.

¹²Dove non altrimenti specificato, le traduzioni sono di chi scrive.

eppure altri particolari non corrispondono, né con la narrazione di Andocide, né con quella delle *Elleniche*:

- 1) Nel frammento si dice che le proposte di pace furono inviate dal Re, ma nel *De pace* apparentemente la Persia non è coinvolta nelle trattative. Nelle *Elleniche* sì, ma l'iniziativa è presa da Sparta, che invia i suoi ambasciatori a Tiribazo, non al Re. Per di più, l'operato del satrapo verrà in seguito disapprovato dal sovrano, che lo sostituisce con Struta.
- 2) Le ragioni per le quali gli Ateniesi respingono la pace sono differenti in Filocoro (l'autonomia dei Greci d'Asia) e Senofonte (il possesso di Lemno, Imbro e Sciro).

A causa della difficoltà nel far combaciare il frammento di Filocoro con le altre fonti, gli studiosi hanno proposto diverse soluzioni, che cercherò di raggruppare in tre posizioni principali:

- 1) **386**: Secondo alcuni (ad es. Bruce 1966, Payrau 1971 p. 39 n. 3 Hamilton 1979 p. 237-239, 317-321, Badian 1991, Harris 2021 p. 42-44), Didimo aveva ragione e il frammento di Filocoro va riferito alla pace di Antalcida del 386, con cui si pose fine alla guerra di Corinto: in questo caso affermare che si trattasse di una pace stabilita dal Re risulterebbe corretto; la presenza di Antalcida si adatta naturalmente anche a questo scenario; così come la clausola della perdita della libertà per i Greci d'Asia. Tale ricostruzione pone però alcuni problemi: **a)** l'indicazione dell'arconte Filocle, che permette di individuare l'anno di svolgimento dei fatti al 392/391: questa incongruenza viene spiegata con l'ipotesi che si tratti di un errore di Didimo, che avrebbe mal interpretato la sua fonte (Bruce 1966 p. 268-269, Hamilton 1979 p. 237-239), ma mi sembra si tratti di un'argomentazione debole. Che Didimo abbia potuto copiare un passo riferito alla pace del Re inserendo la data di un altro evento per errore è certo possibile, ma alquanto improbabile; mi sembra uno scenario più

verosimile che Didimo abbia trovato un brano di Filocoro riferito al 392 ma, non sapendo a quale anno si riferisse l'arcontato di Filocle, si sia lasciato ingannare dall'espressione ἐπ' Ἀνταλκίδου e abbia pensato trattasse della più famosa pace di Antalcida del 387/386 (si veda Keen 1998 p. 175) **b**) la testimonianza di Filocoro nomina la pace ἦν Ἀθηναῖοι οὐκ ἐδέξαντο. Questa descrizione non può in alcun modo adattarsi alla pace del Re, che gli Ateniesi dovettero accettare (si veda Cawkwell 1976 p. 277 n. 25). **c**) la presenza di Andocide tra gli ambasciatori. Secondo Bruce (1966 p. 279-280) queste incongruenze si spiegherebbero col fatto che: in un primo momento la pace di Antalcida venne rifiutata dagli Ateniesi; e che Andocide non fu condannato in seguito alle trattative di pace del 392, ma dopo quelle del 386. L'ipotesi è basata su un passo di Aristide (*Orat.* 13.172) secondo cui gli Ateniesi furono gli ultimi ad accettare la pace del Re; e anche se infine si convinsero, in seguito punirono coloro che li avevano persuasi a prendere tale decisione. Uno scolio al brano indica Epicrate tra questi e afferma che venne condannato a morte. Da questo scolio lo studioso trae la supposizione che l'elenco di Filocoro riportato da Didimo indicasse proprio il gruppo di ambasciatori che trattarono la pace di Antalcida, tra cui, appunto, Epicrate e lo stesso Andocide. La teoria di Bruce, però, mi sembra sia basata su un indizio troppo debole (*contra* questa ipotesi si veda anche Cawkwell 1976 p. 276 n. 25¹³ e Keen 1998 p. 376-377): è forte il rischio che lo scoliasta di Aristide (esattamente come Didimo),

¹³Cawkwell propone come argomento contro l'ipotesi di Bruce anche la possibilità che uno degli ambasciatori della pace di Antalcida fosse stato Callia: la sua presenza risulterebbe incompatibile con l'elenco di Filocoro e dunque con l'identificazione della pace da lui descritta al 386. Si tratta però, ancora una volta, di un'ipotesi difficilmente dimostrabile, basata soltanto sul discorso di Callia in Xen. *Hell.* 6.3.4 dove l'uomo afferma di essere già venuto a Sparta a trattare per la pace due volte (secondo Cawkwell, nel 386 e nel 375).

consultando la fonte da cui ha tratto queste informazioni abbia scambiato una pace con l'altra (392 e 386); del resto incorrere in confusione è molto facile, a causa del ruolo giocato da Antalcida in entrambi i negoziati; e, data la ben maggiore notorietà della pace del 387/386, appare piuttosto verosimile che si possa compiere l'errore di trasferire ad essa delle notizie che invece riguardavano la precedente pace mancata, meno famosa (si veda Pownall 1995 p. 141 n. 4).

- 2) **392 e 386:** Ryder (1965 p. 31) ritiene che la narrazione fornita da Filocoro sia confusa e che lo storico, pur volendo descrivere le trattative del 392, vi abbia inserito per errore dei dettagli che invece facevano riferimento al 386 (in particolare, il fatto che la pace fosse stata stabilita dal Re).

- 3) **392:** Secondo altri, il frammento va riferito interamente al 392 (ad. es. Accame 1951 p. 121, Seager 1967 p. 105, Roberts 1980 p. 102, Cawkwell 1981 p. 70, Strauss 1986 p. 137, 148 n. 67, Keen 1995 e 1998, Buckler 2003 p. 143 n. 13, Rhodes 2008 p. 16, Hyland 2018 p. 216-217 n. 77). Propendo per questa soluzione, che è quella più semplice e per cui mi sembra siano state date dagli studiosi delle spiegazioni convincenti. Perché questa teoria tenga, bisogna però ipotizzare che il frammento di Filocoro riassume entrambi i negoziati del 392, a Sardi e a Sparta.

Risposte ai vari punti problematici:

- a) Il ruolo del Re: a Sardi le trattative furono guidate da Tiribazo, ma egli in quel momento si presentava come rappresentante ufficiale del Re, è dunque verosimile che gli Ateniesi avessero percepito le decisioni da lui prese come espressione della volontà del sovrano, anche se in realtà così non era (vari precedenti lo lasciavano pensare: i Greci erano abituati a trattare

con il Re per mezzo dei suoi satrapi, che potevano anche concludere alleanze a nome suo, ad. es. Thuc. 8.18.1, 8.58; Xen. *Hell.* 3.2.20, 7.1.27). È dunque possibile che Senofonte e Filocoro non siano propriamente in contraddizione tra di loro, ma che semplicemente Senofonte sia stato più preciso. Va notato inoltre che nel *Menesseno* 245 b-c si fa riferimento a degli accordi di pace proposti dal Re che Atene aveva respinto in nome della libertà dei Greci d'Asia¹⁴. È vero che si tratta di una fonte da trattare con cautela (per una disamina più approfondita del rapporto tra *Menesseno* e *De pace* si veda il commento al § 28 p. 216 ss.), ma il fatto che ben due particolari corrispondano al frammento di Filocoro è un dato che merita considerazione. Forse non è quindi necessario attribuire necessariamente quel κατέπεμψεν ὁ βασιλεύς soltanto al 386; perché gli Ateniesi (o almeno una parte di essi) potevano aver percepito la posizione della Persia nelle trattative del 392 come espressione della volontà del Re stesso, non soltanto di Tiribazo (su questi punti si veda Keen 1995 p. 3-4, 1998 p. 376, Harding 2006 p. 170).

- b) La libertà dei Greci d'Asia: è vero che questa motivazione per rifiutare l'accordo non è la stessa citata da Senofonte, ma è confermata, come si è visto, dal *Menesseno*, e potrebbe prestarsi molto bene a spiegare la ragione del secondo rifiuto ateniese, che seguì i negoziati a Sparta. Per questo ritengo probabile che Filocoro nel suo resoconto abbia semplicemente riassunto e unito i risultati delle due trattative (o lo abbia fatto Didimo nel citarlo). Gli Ateniesi, infatti, non potevano rifiutare le proposte presentate da Andocide per la stessa ragione per la quale le avevano rifiutate a Sardi (ora Lemno, Imbro e Sciro sono loro

¹⁴Payrau (1971 p. 29-31) aveva supposto che il passo del *Menesseno* alludesse a delle altre trattative, avvenute tra quelle di Sardi e quelle di Sparta, ma mi sembra una congettura non necessaria.

concesse) eppure la pace non venne comunque stretta: doveva esserci un'altra motivazione, ed è molto probabile che si trattasse proprio quella riportata da Filocoro e dal *Menesseno*. Andocide non cita mai esplicitamente una clausola che prevedesse l'abbandono dei Greci d'Asia alla Persia (il suo scopo, d'altronde, è sottolineare soltanto gli aspetti positivi dell'accordo), ma lo si può dedurre dal fatto che, al § 15, come si è già visto, l'autore affermi che Atene non può sperare di riottenere le isole e le colonie che un tempo erano state sotto il suo controllo. Se ad Atene spettano solo Lemno, Imbro e Sciro (§ 12), è evidente che non le resta il controllo su nient'altro (concordo con Seager 1967 p. 107 nel ritenere che dietro al rifiuto di ateniese di abbandonare i Greci d'Asia ci fosse soprattutto la paura di perdere l'impero). Andocide lascia intendere con la sua secca osservazione che Atene, in questo momento non può realisticamente sperare nulla di più; se vuole riconquistare la propria talassocrazia deve accontentarsi di ciò che Sparta le concede: ovvero le mura e le navi. Questi sono gli strumenti necessari e sufficienti per costruire l'ἀρχή, proprio come in passato avevano fatto gli antenati (si veda commento ai §§ 36-39 p. 276 ss.). Non sono quindi d'accordo con gli studiosi che ritengono che a Sparta il tema della libertà dei Greci d'Asia non fosse stato trattato, sostenendo tale posizione perché, a loro avviso, Andocide non affronta l'argomento (es: Hamilton 1979 p. 255, Keen 1995 p. 8): in realtà il tema della riconquista del ruolo egemone di Atene sul mare è uno degli argomenti principali dell'orazione; anche se Andocide non cita esplicitamente la clausola che prevede la cessione della sfera di influenza dei Greci d'Asia alla Persia, è evidente che l'oratore si sta ponendo questo problema e sta cercando di risolverlo affermando che le mura e le navi, col tempo, costituiranno la soluzione.

- c) Andocide nel *De pace* non ha acconsentito all'accordo, come afferma Filocoro, ma ha solo rimesso la decisione all'assemblea. Questo problema, presentato da Bruce (1966 p. 279), si può spiegare, a mio avviso, con il fatto che la colpa di Andocide e dei suoi colleghi sia stata quella di aver acconsentito a riproporre la discussione ad Atene: questo era contrario al loro mandato di plenipotenziari, e infatti l'oratore si giustifica lungamente per aver compiuto una tale decisione (§§ 33-35). Evidentemente le istruzioni ricevute prevedevano che a determinate condizioni gli ambasciatori dovessero opporre un netto rifiuto; Andocide invece tornò in città, con ambasciatori spartani ad accompagnarlo, per persuadere gli Ateniesi a cambiare idea.

Conclusioni:

Riassumo brevemente le conclusioni che ritengo si possano trarre dal confronto con le fonti. Gli Spartani avevano inviato Antalcida presso Tiribazo nel tentativo di stringere un accordo bilaterale con la Persia che sancisse la divisione in zone di influenza delle due potenze (alla Persia i Greci d'Asia, a Sparta le città della Grecia, su cui avrebbe mantenuto il controllo in qualità di garante dell'autonomia), ma le città della coalizione antispartana intervennero nelle trattative e dichiararono che non avrebbero mai accettato di piegarsi alla clausola dell'autonomia se questo avesse implicato per Atene la perdita di Lemno, Imbro e Sciro, per Tebe lo scioglimento della Lega Beotica, per Argo la fine della sua unione con Corinto. Tiribazo finanzia in segreto la ricostruzione della flotta spartana e arrestò Conone, sperando che delle nuove sconfitte sul mare avrebbero reso i membri della coalizione più docili; poi andò a riferire al Re. Il sovrano però non approvò le sue iniziative e cedette il suo incarico a Struta, che era invece favorevole a una politica filoateniese. Gli Spartani, persa la speranza di ottenere l'appoggio della Persia, tentarono di intavolare delle nuove trattative e di persuadere i propri avversari

a stringere la pace proponendo loro quanto avevano chiesto (il mantenimento della Lega, ad eccezione di Orcomeno, per Tebe; Lemno, Imbro e Sciro per Atene, insieme alla revoca degli obblighi imposti dopo il 404, che interdavano ad Atene di avere mura protettive e una propria flotta; non sappiamo se vennero fatte delle proposte anche ad Argo e Corinto, ma se ciò avvenne le due città rifiutarono di trattare), così nel 392/391 si svolsero a Sparta dei negoziati per discutere di questi punti. Nel frattempo, però, gli Ateniesi avevano aumentato le proprie pretese e, forse anche a causa dall'arresto di Conone, uno dei principali esponenti di una politica filopersiana (si veda Hyland 2018 p. 159), non erano più disposti ad accontentarsi soltanto delle tre isole e speravano che Sparta riconoscesse loro il diritto di ambire alla sfera d'influenza dei Greci d'Asia, anziché cederla alla Persia.¹⁵ Convinti che Sparta fosse disposta a proporre ampie concessioni, inviarono degli ambasciatori con pieni poteri (sulle prerogative di questa figura di veda commento al § 6 p. 117), dunque con facoltà di negoziare in modo autonomo e di stabilire i termini dell'alleanza senza dover sottoporre il testo all'approvazione dell'Ecclesia. Probabilmente, però, l'assemblea doveva aver indicato delle condizioni minime perché l'accordo venisse stretto e tali condizioni evidentemente dovevano mancare nei punti offerti dai Lacedemoni. Gli ambasciatori ateniesi, non volendo opporre un netto rifiuto, come avrebbero dovuto, tentarono di ritardare la decisione definitiva e di provare invece a mutare l'opinione dei propri concittadini. Così fecero ritorno in patria, accompagnati da plenipotenziari spartani (in modo tale che, se l'assemblea avesse riconsiderato le proprie decisioni iniziali, il testo della pace avrebbe potuto essere immediatamente modificato e approvato) e chiesero un nuovo dibattito, benché

¹⁵Saranno poi costretti a farlo nel 386: il rimpianto ateniese per le condizioni accettate a malincuore con la pace di Antalcida e in particolare per l'abbandono dei Greci d'Asia (cfr. Diod. 14.110.4) diventerà poi un tema ricorrente nella retorica (cfr. Isoc. 4.121, 175, 12.103, 106-107, Dem. 23.140). Sulla nascita del concetto di "Greci d'Asia" e sulla creazione dello slogan politico legato alla loro libertà si veda Seager, Tuplin 1980 che concludono sia nato intorno al 400 per giustificare le mire imperialistiche di Sparta ed Atene in quella zona.

questo fosse contrario al loro mandato (cfr. Dem. 19.278, dove si dice che Epicrate e i colleghi vennero accusati ἐπειδὴ παρὰ τὰ γράμματα [...] ἐπρέσβευσαν ἐκεῖνοι¹⁶; e il § 35 del *De pace* dove Andocide si giustifica per aver riportato il dibattito in assemblea: οὐ γὰρ μόνον, ὧ Ἀθηναῖοι, πρὸς γράμματα {τὰ} γεγραμμένα δεῖ βλέποντας πρεσβεύειν ἡμᾶς). L'assemblea, però, non accolse positivamente l'iniziativa presa dagli ambasciatori. Oltre a costituire un'infrazione alla procedura, il loro gesto doveva essere stato letto come eccessivamente condiscendente verso i Lacedemoni: anziché persuadere loro, i nemici, ad offrire di più, i diplomatici cercavano di convincere i propri concittadini ad accontentarsi di quel poco che Sparta concedeva. La pace venne dunque respinta e gli ambasciatori furono messi sotto processo.

Questo, quanto meno, è lo scenario che ritengo più probabile, poiché altre ricostruzioni mi paiono meno convincenti: ad. es. secondo Pownall (1995 p. 146-149) Atene aveva inviato gli ambasciatori solo per mostrarsi disposta a trattare la pace (così da non inimicarsi i Persiani, che in quel momento le erano favorevoli) ma in realtà con lo scopo predeterminato di far fallire i negoziati; la colpa di Andocide e dei suoi colleghi sarebbe stata quindi quella di concedere un assenso temporaneo. Eppure quando Andocide torna ad Atene i suoi concittadini non sono legati da alcun vincolo e sono del tutto liberi di respingere l'accordo (come infatti faranno), gli ambasciatori non avevano dato alcun assenso, neppure parziale, alla pace; avevano solo acconsentito a cercare di mutare il parere dei propri concittadini. Roberts (1980 p. 103-106) propone invece uno scenario opposto: a suo avviso, gli ambasciatori furono messi sotto processo da membri del partito conservatore e filospartano, poiché Andocide e i suoi colleghi avrebbero dovuto accettare da subito gli accordi di pace e non lo fecero. Anche questa ricostruzione mi sembra

¹⁶Ed. Mathieu 1946. Le altre accuse mosse ad Epicrate e ai suoi colleghi furono: di aver presentato dei resoconti non veritieri, di aver mentito sugli alleati (questo punto potrebbe forse adattarsi all'apparente menzogna di Andocide a proposito del fatto che i Beoti abbiano già deciso di stringere la pace) e di essersi lasciati corrompere. Cfr. Dem. 19. 279.

poco probabile: se tale partito fosse stato forte e maggioritario, avrebbe potuto votare per stringere la pace con Sparta al momento dell'arrivo di Andocide con i plenipotenziari lacedemoni, anziché lasciar vincere il voto negativo e poi incolpare e processare gli ambasciatori.

L'uso della storia in Andocide

Nell'orazione è concesso un grandissimo spazio alla descrizione di eventi storici: la sezione più lunga, che apre il *De pace* (§§ 3-12), è dedicata alle passate paci strette tra Atene e Sparta; la sezione §§ 29 -32 illustra la tendenza ateniese a scegliere alleati deboli anziché alleati forti; infine i §§ 37-39 ripercorrono brevemente la storia dell'espansione dell'impero ateniese per dimostrare l'importanza del possesso delle mura e delle navi.

L'uso di esempi storici nelle orazioni è comune e ben codificato: sia la *Retorica* di Aristotele che la pseudoaristotelica *Retorica ad Alessandro* ne sottolineano l'importanza. La citazione di un episodio noto, infatti, permette di persuadere il pubblico attraverso l'analogia con l'argomento oggetto di discussione (Arist. *Rhet.* 1357b27-30). Gli esempi possono essere basati su fatti reali avvenuti nel passato, oppure frutto di invenzione (1393a 28-32); naturalmente questi ultimi sono più semplici a raccogliersi, ma i primi risultano più efficaci, soprattutto nell'oratoria deliberativa (1394a 6-7). Essa, infatti, ha come oggetto il futuro (1417 b 12-15, 1418 a 1-2), che non si può conoscere né raccontare: per questo l'oratore, al fine di persuadere il suo pubblico, ha bisogno di utilizzare come strumento il passato, il quale fornisce degli indizi sulle probabili conseguenze delle decisioni che gli ascoltatori potrebbero prendere.

Similmente, nella *Retorica ad Alessandro* l'esempio è descritto come un mezzo per acquisire credibilità, mostrando che le previsioni compiute dall'oratore sono realistiche, poiché qualcosa di simile è già accaduto in precedenza (1429 a 21-27). Gli esempi possono essere utilizzati sia per rafforzare un'opinione comune, presentando dei casi concreti in cui si è effettivamente verificata; sia, al contrario, per sostenere un'ipotesi considerata poco verosimile, presentando degli episodi sorprendenti in cui i fatti non si svolgono nella maniera più prevedibile (1429a 27-1429b 24). Il miglior bacino per trovare esempi appropriati è la storia; tra i vari eventi sono da preferire quelli più vicini nel tempo e nello

spazio, o, se lontani, meglio che siano molto noti (1430 a 6-11, 1439 a 1-4). Entrambi gli autori sottolineano quanto sia importante per un oratore saper trovare l'esempio appropriato per ribattere a quelli proposti dagli avversari (Arist. *Rhet.* 1403a 6-10, [Arist.] *RhAl.* 1443 b 36-41). Col primo *excursus* storico del *De pace* (§§ 3-12), Andocide deve per l'appunto fornire dei validi controesempi al caso della pace seguita alla guerra del Peloponneso, che aveva provocato l'instaurazione del governo dei Trenta e la rovina dell'impero di Atene: questo precedente spaventa i suoi concittadini, che temono che l'alleanza con Sparta possa costituire un pericolo per la democrazia (§ 10). Va notato che questa sezione del *De pace* corrisponde, da una parte, al classico uso dell'esempio nell'oratoria come descritto fino a qui e, nello stesso tempo, è qualcosa di diverso: non costituisce infatti soltanto un insieme di episodi che abbiano dei tratti di somiglianza con il caso presente e a cui l'oratore invita a ispirarsi (o a non ispirarsi, come ai §§ 29-32) per le decisioni da prendere nel futuro (anche se questo elemento è certamente ben presente); ma si tratta anche di una vera e propria ricostruzione dei momenti salienti nella storia dei rapporti diplomatici tra Sparta ed Atene, dalla pace di Cimone fino al presente (con cui ci si ricollega a partire dai §§ 11-12). Si tratta quindi anche di un tentativo di proporre una immagine diversa della storia che lega Atene e Sparta, riducendo la paura che un'alleanza con questa città naturalmente suscitava¹⁷; ricordando che in passato le due rivali sono anche state per lungo tempo in pace e che Atene ne ha beneficiato (Sanders 2016 p. 66 osserva che tra le emozioni che gli oratori si trovano a suscitare o a combattere, la più comune nell'oratoria deliberativa è proprio la paura, o i suoi contrari, ovvero speranza e fiducia).

Nella sua esposizione, secondo una visione nettamente filolaconica, Andocide cerca di presentare i fatti in modo che appaiano nella luce migliore per sostenere la propria tesi: si tratta tuttavia di ricostruzioni spesso non corrispondenti alla versione dei fatti nota da altre fonti. Ciò nondimeno ci si deve interrogare

¹⁷Per citare un'immagine particolarmente efficace, nella *Lisistrata* il coro di anziani affermava che degli Spartani ci si poteva fidare come di un lupo con la bocca spalancata (v. 629).

se e quanto gli Ateniesi si rendessero conto degli errori storici commessi dall'oratore, e come li valutassero.

Tra i moderni si sono alternate interpretazioni diverse di questo passo, che vanno, per citare alcune letture agli antipodi tra loro, da Meyer (1899 2 p. 132) che lo ha definito come una caricatura del reale corso storico degli eventi, una visione distorta dovuta alla tradizione orale; a Ramírez Vidal (1991) che invece ha sostenuto che tutte le informazioni riportate da Andocide siano storicamente corrette e trovino in realtà conferma nella narrazione di Tucidide; mentre Cinzia Bearzot (1985) tendeva a vedere negli errori dell'oratore soprattutto delle falsificazioni deliberate a scopo propagandistico.

Ritengo che non sia possibile adottare una sola di queste chiavi di lettura per interpretare il passo; a mio avviso, come si vedrà caso per caso nel commento, questo spiazzante (per noi moderni) *excursus* è il risultato di un insieme di tutti questi elementi: informazioni corrette (anche se talvolta mal interpretate dai critici), errori involontari e falsificazioni intenzionali. Solo prendendo in considerazione tutte queste possibilità si possono interpretare, volta per volta, i vari problemi che questo complesso brano pone ai lettori.

I vari casi verranno trattati più approfonditamente nel commento; qui volevo solo riassumere brevemente i problemi sollevati dai tre esempi e l'interpretazione che ne ho dato:

- 1) **pace di Cimone (§§ 3-5) errori:** tutte le informazioni sul negoziatore della pace corrispondono a Cimone, ma il personaggio è chiamato Milziade: questo è sicuramente un errore involontario. Anche le indicazioni temporali per situare cronologicamente la guerra sono sbagliate (al tempo della rivolta in Eubea, quando Atene possedeva Megara, Pege e Trezene), quasi sicuramente per una confusione dell'autore con il conflitto successivo. *Informazioni esatte:* è confermata da Tucidide la durata stabilita per la pace, ovvero cinque anni, anche se alcuni studiosi hanno emendato cinque in cinquanta (sulla base del passo di Eschine 2.172) aggiungendo così un errore

che nel *De Pace* non c'era. *Manipolazioni volontarie*: l'indicazione della durata effettiva della pace (tredici anni), poiché la pace di Cimone (451) durò, come previsto, cinque anni, mentre a durare tredici fu la pace prevista per trenta anni, del 446; la costruzione delle mura del Pireo a seguito della pace (in realtà avvenne molto prima); anche la costruzione della parte settentrionale delle Lunghe Mura è stata posticipata; non è vero che dopo la pace di Cimone gli Ateniesi sostituirono per la prima volta le navi che avevano usato a Salamina, né che istituirono per la prima volta un corpo di cavalieri e uno di arcieri sciti.

- 2) **pace dei Trent'anni (§§ 6-7)** *errori*: non è vero che Atene scese in guerra a causa di Egina, probabilmente Andocide si confonde con il conflitto precedente; *informazioni esatte*: la durata stipulata per la pace, l'ampliamento dei cantieri navali, il corpo di milleduecento cavalieri e di altrettanti arcieri, la costruzione della parte meridionale delle Lunghe Mura (anche se alcuni studiosi avevano classificato questo come un errore); *manipolazioni volontarie*: l'accantonamento di mille talenti sull'Acropoli e la riserva di cento triremi in caso di necessità: l'informazione è confermata da Tuciddide, le cifre sono corrette; nella narrazione dello storico, però, queste sono misure prese in vista dell'inizio della guerra del Peloponneso, mentre in Andocide sono il risultato della pace.
- 3) **pace di Nicia (§§ 8-9)** *errori*: nessuno, *informazioni corrette*: la responsabilità per lo scoppio della guerra attribuita a Megara, la pace stipulata da Nicia, le quattrocento navi (anche se alcuni studiosi lo ritengono un errore o una falsificazione intenzionale), il possesso di colonie nel Chersoneso e a Nasso, la ripresa della guerra su istigazione degli Argivi. *manipolazioni volontarie*: la cifra di settemila talenti (eccessiva), il tributo di milleduecento talenti (eccessivo), il possesso di due terzi dell'Eubea (eccessivo).

Come mostra questo elenco riassuntivo, i veri e propri errori sono concentrati nella prima parte dell'*excursus*; più si procede con la narrazione, più Andocide sembra conoscere bene gli episodi che racconta e se un'informazione non corrisponde con quanto riportato dalle altre fonti, la discrepanza sembra dovuta soprattutto a ragioni di persuasività retorica. La ricostruzione dei fatti compiuta da Andocide non costituisce una semplice accozzaglia di falsi storici malamente assemblata, frutto di inaccuratezza, ma sembra corrispondere ad una visione precisa, (benché non esente, talvolta, da errori accidentali). Secondo la sua convenienza, l'oratore opta per dei particolari da citare e ne tralascia altri, dispone i fatti secondo un ordine volto a confermare la sua personale lettura degli eventi, mischia cifre corrette con altre esagerate.

La critica ha spesso sottolineato come l'uso disinvolto della storia a scopo persuasivo fosse una consuetudine fra gli oratori (ad. es. Pearson 1941 p. 209-229, Worthington 1994 p. 109–29), al punto che Grethlein (2010 p. 133) ha paragonato il ruolo dell'esempio storico nell'oratoria politica a quello del mito nella tragedia: entrambi condividono l'aura di autorevolezza mista alla libertà con la quale gli autori possono servirsene, plasmandoli per affascinare e convincere al meglio il proprio pubblico. D'altra parte Steinbock (2013a) ha sottolineato come non si debba immaginare che gli oratori possedessero una conoscenza dettagliata ed approfondita di tutti gli episodi del passato della propria città, che poi manipolavano a proprio piacimento per fini retorici; a volte delle discrepanze nella narrazione dei fatti storici possono essere invece dovute a versioni alternative trasmesse dalla tradizione familiare dell'oratore; altre volte è la memoria sociale collettiva che conserva una narrazione dei fatti in parte distorta, con anacronismi, semplificazioni¹⁸, interpretazioni dei fatti diverse da quelle fornite dagli storici nelle loro analisi. Certamente a fianco di una storia "istituzionale" — con i suoi episodi ben codificati, regolarmente riproposti negli epitafi

¹⁸Ad esempio si è visto nella parte dedicata alla datazione dell'opera che una parte degli Ateniesi potrebbe aver percepito le trattative di Sardi del 392 come volute dal Re, quando in realtà vi aveva preso parte soltanto Tiribazo.

(sull'epitafio si veda ad es: Loraux 1986, Thomas 1989 p. 196-237, Shear 2013, Barbato 2017 p. 218-222) e resi concretamente visibili nella città da statue e monumenti (si veda Shear 2011) — esistevano molte altre rappresentazioni del passato, trasmesse prevalentemente per via orale (si veda Thomas 1989) e legate, ad esempio, ai ricordi tramandati dalle famiglie (si veda, ad. es., Foxhall 2012 p. 186-192) oppure alle diverse letture dei fatti divulgate da fazioni politiche opposte. A fronte dunque di un insieme di tradizioni a volte simili e a volte contrastanti, ogni autore doveva probabilmente selezionare gli esempi che gli sembravano preferibili secondo criteri di affidabilità, ma anche di convenienza retorica e di aderenza alla propria visione politica. L'oratore poteva scegliere interpretazioni alternative di fatti noti, perché più utili alla sua dimostrazione; aggiungere o modificare dettagli secondo convenienza; utilizzare come strumento persino voci e dicerie (su questo punto si veda Gotteland 1997). Come ha ben sottolineato Canevaro (2017 p. 201) gli oratori giocavano spesso anche sullo scarto tra ciò che il pubblico credeva di ricordare e ciò che effettivamente ricordava. Ober (1989 p. 177-182) riteneva che l'uso di espressioni come “tutti voi sapete, Ateniesi”, o forme simili, indicasse la volontà, da parte degli oratori, di evitare l'impressione di possedere delle conoscenze superiori rispetto al cittadino medio, così da non suscitare l'antipatia; Canevaro (2017 p. 195-203), invece, ritiene che l'espressione permetta di giocare con un meccanismo psicologico descritto anche da Aristotele (*Rh.* 1408a 32-36) secondo cui, quando gli oratori affermano che il pubblico sia sicuramente già al corrente di un'informazione, essi fanno sì che l'ascoltatore dia per scontato che la cosa detta sia di dominio pubblico, un'ovvietà, e quindi, sentendosi in difetto, la accetti anche se in realtà non la ricorda affatto, o non la ricorda con precisione. In questo modo l'oratore può far passare per verità universalmente riconosciute delle informazioni che magari sono frutto di una lettura di parte¹⁹.

¹⁹Si confronti l'utilizzo che Andocide fa di questa espressione al § 8: egli la presenta in apertura ad un elenco dei vantaggi ottenuti da Atene in seguito alla pace di Nicia; vantaggi che però, dal confronto con i dati riportati da Tucidide, risultano in gran parte esagerati e probabilmente non corrispondenti al vero.

Un altro mezzo per acquisire autorevolezza e credibilità era costituito dalla citazione degli antenati (come fa Andocide ai §§ 6, 29): la partecipazione di propri parenti agli eventi citati mostra, da un lato, che l'oratore doveva aver avuto accesso ad una versione affidabile, di prima mano, di come avvennero i fatti (Barbato 2017 p. 215, Canevaro 2017 p. 178-180), dall'altro mette in luce i meriti della sua famiglia verso la città (Thomas 1989 p. 99, 101, 108), e infine, nel caso particolare degli ambasciatori, può sottolineare il legame esistente tra il luogo in cui si svolge la missione diplomatica e la propria famiglia (ad es. precedenti incarichi come legati o rapporti di prossenia; su questo punto si veda commento al § 29, p. 244 e ss.).

In conclusione, è impossibile per noi comprendere se le informazioni che Andocide riporta, e che non sono confermate da altre fonti — quelle che io ho chiamato, con un'approssimazione, “manipolazioni volontarie” —, fossero effettivamente tali, oppure frutto di versioni alternative trasmesse dalla tradizione familiare dell'oratore, oppure ancora dati ottenuti dal confronto con altre fonti (Thompson 1967 proponeva l'*Atthis* di Ellanico). Di fronte all'impossibilità di individuare un'origine, possiamo soltanto prendere atto di una tendenza evidente: Andocide cerca sempre di aumentare i benefici che Atene ha ottenuto dalla pace; non si registra un solo caso in cui risulti accogliere una versione dei fatti alternativa a Tucidide in cui i vantaggi conseguiti da Atene in seguito alla pace risultino minori rispetto ai dati riportati dallo storico (mi riferisco a cifre di denaro, numero di soldati, ecc...). Per tornare alla domanda che era stata posta all'inizio (ovvero come gli Ateniesi valutassero la ricostruzione storica presentata dall'oratore), ritengo che probabilmente, dal momento che di certo il pubblico non ascoltava l'orazione di Andocide con Tucidide alla mano, molti di questi anacronismi o cifre scorrette devono essere loro sfuggiti: dopo tutto l'oratore faceva riferimento ad eventi avvenuti tra i sessanta e i venti anni prima (e che lui stesso, almeno nella caso della pace di Cimone²⁰, faceva

²⁰Su questo avvenimento, l'unico che, a mio avviso, presenta dei gravi errori dovuti ad effettiva scarsa conoscenza dell'episodio, si veda commento al § 3 p. 92 ss., dove verrà illustrato come effettivamente gli

fatica a ricordare), difficile quindi che gli ascoltatori rammentassero con precisione a quanto ammontava il tesoro dell'Acropoli in una determinata epoca o quale fosse l'esatta sequenza cronologica di una serie di eventi molto lontani nel tempo. Viceversa, quando Andocide affronta il caso della pace seguita alla fine della guerra del Peloponneso (§§ 10-12), un evento relativamente recente e soprattutto ben impresso nella memoria dei suoi concittadini, si guarda bene dal fingere che le condizioni imposte da Sparta avessero procurato qualche vantaggio per Atene; la sua argomentazione, forse poco convincente ma corretta sul piano formale, consiste nel fatto che non si trattasse in quel caso di un accordo di pace stabilito tra pari, ma di una resa completa, in cui dunque Atene non poteva far altro che subire le imposizioni della città vincitrice. Anzi, egli insiste con forza sulla totale differenza tra le condizioni imposte nel 404 e quelle stabilite nel 392 (§ 12).

Una tendenza simile si può riscontrare nei tre esempi dei §§ 29-31: se i primi due casi, infatti, presentano una versione dei fatti non del tutto corrispondente a quella di Tucidide (§ 29, l'episodio di Amorge) o delle informazioni che lo storico non riporta affatto, forse frutto di una tradizione alternativa (§ 29, la pace di Epilico e § 30, l'ambasceria siracusana ad Atene); l'ultimo episodio, dedicato alla guerra deceleica e alla fine del conflitto (§ 31), dunque relativamente vicino nel tempo, risulta coerente con la narrazione dello storico. Questa sezione, come è stato osservato da Grethlein (2010 p 131), può essere considerata speculare alla prima: ai tre esempi positivi, a cui gli Ateniesi devono ispirarsi, presentati all'inizio (§§ 3-9) fanno da specchio i tre negativi (§§ 29-31), che gli Ateniesi devono prendere come monito per non compiere futuri errori. L'effetto di rimando è ancor più evidenziato dal fatto che in entrambi i gruppi di esempi è presente il coinvolgimento di un parente di Andocide (il nonno, suo omonimo, al § 6 ed Epilico, fratello della madre, al § 29): tale elemento consente infatti un ulteriore gioco di rifrazione, oltre che, naturalmente, suggerire l'affidabilità e la competenza

Ateniesi conservassero una memoria confusa di questo personaggio, che era citato di rado e più volte scambiato col padre.

dell'oratore, garantita da un lignaggio di antenati avvezzi alla gestione di delicate questioni diplomatiche. Così come i tre trattati di pace, con tutte le loro conseguenze positive, si riflettono per contrasto nelle tre alleanze mancate, con tutte le loro disastrose ripercussioni, si viene a creare un terzo parallelo, implicito, con il presente: quando gli Ateniesi seguirono il consiglio degli antenati di Andocide i risultati furono favorevoli, quando invece non lo fecero le conseguenze si rivelarono tragiche; ora di fronte a loro c'è un discendente di quegli stessi ambasciatori, che ricopre il medesimo ruolo e propone ancora una volta di stringere un patto di pace: l'ammaestramento storico indica chiaramente agli Ateniesi come dovrebbero comportarsi.

Un'orazione sovversiva?

Cinzia Bearzot (1985 p. 106-107) scrive che Andocide, facendosi portavoce di un'ideologia pacifista moderata, strumentalizza l'ideale, in sé positivo, a cui faceva riferimento e lo sfrutta, probabilmente, per spianare la strada a progetti antidemocratici. Anna Missiou (1992 p. 172-176) sostiene che l'orazione di Andocide ha un carattere sovversivo, antidemocratico, reazionario. Senza analizzare nel particolare le varie osservazioni avanzate dalle studiosi sui diversi passi, che saranno affrontate di volta in volta nel commento, vorrei precisare che non condivido tali letture dell'opera. È possibile che Andocide fosse un reazionario sovversivo; ritengo però che, anche se così fosse, questo dall'orazione non traspare e non può in alcun modo essere affermato con sicurezza. L'oratore certamente non nasconde le sue simpatie politiche e nelle ricostruzioni storiche che crea le lascia trasparire chiaramente: i suoi modelli sono Milziade (§ 3) e Nicia (§ 8) che cita; mentre ha un certo peso il silenzio su Temistocle, Pericle, Trasibulo, soprattutto perché Andocide menziona una serie di episodi in cui erano stati coinvolti e che avrebbero potuto fornire l'occasione di lodarli (per Temistocle: la fortificazione del Pireo § 5, la ricostruzione delle mura di Atene § 39; fu Pericle a domare la rivolta in Eubea § 3 — anche se questo avvenimento evidentemente Andocide non lo ricorda bene, quindi è probabile che non fosse a conoscenza del ruolo di Pericle

nella vicenda — a lui si devono la risistemazione dei cantieri navali e la costruzione delle Lunghe Mura Meridionali § 7, la fondazione di cleruchie nel Chersoneso § 9; per Trasibulo: la caduta del governo dei Trenta al § 10, cfr. con Eschine 2.176 che, pur citando l'*excursus* storico del *De pace*, lo fa in una versione rielaborata e inserisce una parte, che in Andocide manca, proprio su Trasibulo e la restaurazione del governo democratico). Tuttavia, guardare con favore a una politica di mediazione con Sparta, come avevano fatto nel passato, ad esempio, Cimone o Nicia, non significa necessariamente essere nemici della democrazia; mi sembra pertanto corretto definire la visione politica di Andocide in questa orazione come aristocratica e conservatrice (Furley 1996 p. 61 n. 47²¹, Grethlein 2010 p. 139), ma non come sovversiva e oligarchica. Non sarà mai possibile sapere se effettivamente Andocide parlasse in malafede, come ritiene Cinzia Bearzot, però due elementi vanno presi in considerazione: in primo luogo, faceva parte della stessa ambasceria anche Epicrate, che aveva combattuto a fianco di Trasibulo nel 403 per cacciare i Trenta e restaurare la democrazia e che Demostene chiama εὐεργέτης τοῦ δήμου (Dem. 19.280); eppure anche lui, pur non condividendo con ogni probabilità la visione politica di Andocide²² in questo frangente ne sostenne la posizione e ne condivise la sorte (cfr. *FGrHist* 328 F 149 a); in secondo luogo, anche se l'atteggiamento di Andocide verso Sparta può suonare parziale, non bisogna dimenticare che i

²¹Lo studioso pone correttamente una distinzione tra gli anni della gioventù di Andocide, che lo videro coinvolto nell'episodio dello scandalo delle Erme e in cui l'oratore doveva effettivamente nutrire delle simpatie politiche di stampo oligarchico; e gli anni della maturità, in cui si presuppone che l'uomo si fosse avvicinato a delle posizioni più moderate (se non altro per ragioni di convenienza). Altrimenti risulta difficile immaginare che gli Ateniesi potessero avergli affidato un incarico così delicato come l'ambasceria a Sparta. Cfr. anche Ostwald 1989 p. 546-547, Furley 1996 p. 61 n. 46.

²²Sia Mosley (1965 p. 255-266 e 1973 p. 55-62) che Briant (1968 p. 20) ritengono che nella composizione delle ambascerie si tenesse conto delle diverse correnti politiche presenti ad Atene, e che i membri fossero scelti in modo tale che venissero rappresentati i vari punti di vista espressi dai cittadini (cfr. anche Rubinstein 2016 p. 123).

problemi da lui sollevati sono reali e le sue previsioni in molti casi si riveleranno corrette: egli ha ragione quando afferma che Atene non deve aspettarsi con questa guerra di recuperare il suo impero perché la Persia non glielo permetterà (§ 15), ha ragione nel sostenere che Atene non ha forze né militari né economiche sufficienti per sconfiggere Sparta (§ 15-16), ha ragione anche nel ritenere che il possesso di Lemno, Imbro e Sciro sia quanto di meglio Atene può ottenere, perché infatti è proprio quello che otterrà, infine, nel 386, dopo altri sei anni di guerra.

L'autenticità dell'opera

Già anticamente il *De pace* era stato ritenuto spurio: secondo l'ὑπόθεσις che accompagna l'opera, Dionigi di Alicarnasso dubitava della sua autenticità; Arpocrazione nel *Lessico dei dieci oratori* in tre voci (111. 10-13; 213. 13-16; 249. 10-11) scrive: Ἀνδοκίδης ἐν τῷ περὶ τῆς εἰρήνης, εἰ γνήσιος ὁ λόγος (ed. Keaney 1991). Non sappiamo però sulla base di quali considerazioni gli autori antichi avessero questa convinzione, poiché nessuno di loro presenta una motivazione. Generalmente si è ritenuto che i dubbi fossero dovuti all'eccessiva quantità di errori presente nelle ricostruzioni storiche proposte dall'autore (ad es. si veda Jebb 1893 p. 127; ma è stato anche proposto che la causa potesse essere il maggior grado di cura stilistica della terza orazione rispetto alle altre due, si veda Redondo Sánchez 1991); tra i moderni alcuni la ritennero spuria proprio a causa delle imprecisioni nella rappresentazione degli avvenimenti storici (ad. es. Taylor in Reiske 1772 p. 260) ma la maggior parte degli studiosi proponeva invece per l'autenticità (ad. es. Sluiter in Dobson 1828 p. 304-305, Jebb 1893 p. 127, Fuhr – Blass 1913 p. XXII, Dalmeyda 1930 p. 81 n. 1, Maidment 1941 p. 495, Albini 1964 p. 50-51, Edwards 1995 p. 107-108). In tempi recenti il tema è stato riproposto da Harris in due articoli (2000 e 2021) dove sostiene la teoria dell'inautenticità con diverse argomentazioni. Secondo lo studioso, l'orazione che ci è giunta sarebbe un falso, composto come esercitazione in una scuola di retorica da un autore vissuto in realtà molto più tardi, di età ellenistica o romana (2021 p. 45) e che per questo avrebbe compiuto numerosi errori relativi alla politica contemporanea del tempo di Andocide, alla storia recente e alle consuetudini oratorie dell'epoca. Nell'ultima edizione del *De pace* Dilts e Murphy non prendono posizione sulla questione, ma affermano che lo studioso ha dei forti argomenti (2018. Preface p. VI; prudente anche Edwards che cita l'articolo senza esprimere la sua opinione in merito 2004 p. 325-332, lo stesso per Westwood 2020 p. 266; a favore della teoria di Harris: Canevaro 2017 p. 140 n. 20, *contra* Grethlein 2010 p. 128-129 n. 9, Magnetto 2013, Rhodes 2016 p. 182-186).

Cercherò di rispondere in modo sintetico ai vari problemi posti da Harris, così da dare una panoramica generale della mia opinione

in merito (osservazioni puntuali si trovano nel commento ai relativi passi).

Errori di storia – il rapporto con Eschine

Come è noto, un passo del *Sulla corrotta ambasceria* di Eschine (2.172-176) cita quasi letteralmente il testo di Andocide ai §§ 3-9, ovvero una parte del primo *excursus* storico, dove l'autore elenca una serie di paci strette tra Atene e Sparta, così da mostrare come la conciliazione fra le due città abbia sempre portato vantaggi per Atene e non abbia mai causato la caduta della democrazia.

Harris, però, propone di invertire il rapporto tra le due opere (2000 p. 480-487 e 2021 p. 26-29): a suo avviso è l'autore del falso *De pace* che avrebbe citato Eschine, a volte travisandone il contenuto e aggiungendo errori dovuti alla sua scarsa conoscenza della storia. Secondo lo studioso, nel primo *excursus* del *De pace* ci sono molte più imprecisioni che nel testo di Eschine (tra cui: la guerra in Eubea e il possesso di Megara, Pege e Trezene prima della pace di Cimone al § 3; Milziade ostracizzato al § 3; la sostituzione delle triremi di Salamina e l'istituzione del corpo di cavalleria al § 5: si rimanda al commento ai relativi passi per un'analisi dei vari problemi).

Non nego che tutti questi errori nel *De pace* ci siano, ma essi non costituiscono, a mio avviso, una dimostrazione del fatto che l'orazione non sia autentica. Gli oratori, infatti, non erano tenuti ad osservare una scrupolosa precisione ai dati storici e la presenza di informazioni non sempre corrette o vaghe, in particolare riguardo alla biografia di Cimone, si riscontra anche in altri autori (si veda commento al § 3 p. 93 ss.).

Nel *De pace* le numerose imprecisioni sono talvolta dovute a ragioni retoriche, altre volte a scarsa conoscenza dei fatti: in particolare al § 3 l'autore appare in palese difficoltà nel descrivere la pace di Cimone, su cui evidentemente non era ben informato, perché si confonde sia sulle circostanze di inizio del conflitto che sul nome del negoziatore della pace. Quello che vorrei

sottolineare, però, è che Eschine non sembra conoscere meglio l'avvenimento: 1) sostituisce i marcatori temporali offerti da Andocide (sbagliati: ovvero che la guerra avvenne al tempo della rivolta in Eubea e quando Atene possedeva ancora Megara, Pege e Trezene) con un'altra indicazione cronologicamente corretta, ma estremamente vaga: ovvero scrive che il conflitto con Sparta ebbe inizio dopo Salamina. L'informazione non è errata, ma la battaglia di Salamina avvenne circa venti anni prima dei fatti presi in esame²³; 2) aggiunge un errore nell'affermare che la pace era stata stipulata per cinquant'anni (mentre Andocide indica la durata corretta di cinque anni); 3) mantiene la scorretta durata della pace (tredici anni anziché cinque) e lo scambio sull'identità del negoziatore, chiamato Milziade anziché Cimone. Harris sostiene che Eschine compia, su questo punto, meno errori di Andocide, poiché l'autore del *De pace* aggiunge che Milziade era stato ostracizzato e si trovava nel Chersoneso, mentre Eschine non lo fa. Lo studioso si preoccupa quindi di dimostrare che Milziade non fu mai ostracizzato e che la notizia non trova conferma nelle fonti. Ma l'origine dell'errore è ovvia: ad essere esiliato e ad andare nel Chersoneso fu Cimone, non Milziade; in sostanza, entrambi gli autori scambiano il padre con il figlio, la differenza tra i due consiste soltanto nel fatto che Andocide aggiunge maggiori particolari sul personaggio. Dunque, in conclusione, entrambi dimostrano di non conoscere bene la pace di Cimone: ma questa mancanza è comprensibile e non implica

²³Aggiungo che Salamina, come riferimento temporale, è *facilior* rispetto alla guerra in Eubea e al possesso di Megara, Pege e Trezene. Perché l'anonimo falsario avrebbe dovuto sostituire la menzione di una battaglia famosa con questi eventi molto meno noti? Se, come crede Harris, egli aveva tratto queste informazioni da Tucidide, allora avrebbe dovuto citarle correttamente: se aveva sotto mano il testo dello storico mentre scriveva, allora non si spiega come possa aver invertito la guerra in Eubea (§ 3) con quella contro Egina (§ 6). Ritengo più probabile, invece, che l'autore del *De pace* sia Andocide e che abbia composto l'*excursus* senza curarsi troppo di risultare scrupolosamente fedele alla realtà storica; Eschine, volendo citarlo e non riuscendo a comprendere a quale evento si riferisse quando nominava la pace "di Milziade", ha cercato di sostituire alcune informazioni che gli dovevano sembrare particolarmente inverosimili con altre più generiche.

necessariamente che il *De pace* sia un falso. Se l'opera fu scritta, come penso, nel 392/391, Andocide stava scrivendo di fatti avvenuti sessant'anni prima: è dunque verosimile che non li ricordasse bene e soprattutto che non si aspettasse che il suo pubblico li ricordasse meglio di lui.

Altre volte, come si è detto, gli errori di Andocide sono quasi certamente intenzionali, volti ad ottenere un'argomentazione più incisiva, che colpisse maggiormente il pubblico, come alcune affermazioni iperboliche (le navi mai sostituite dopo Salamina § 5) o alcune volute distorsioni cronologiche (ad es: la postdatazione della costruzione delle fortificazioni del Pireo § 5) che hanno lo scopo di rendere il più ricchi possibile gli elenchi di benefici che Atene ottiene dopo ciascuna pace. Come si è già detto nel capitolo precedente, i veri e propri errori, dovuti a scarsa conoscenza dei fatti, sono concentrati nella prima parte dell'*excursus*, riferita agli eventi più lontani nel tempo; mentre successivamente si trovano per lo più imprecisioni che sono chiaramente volute e che servono all'autore per cercare di sostenere la sua difficile tesi; essi non possono dunque essere utilizzati, a mio avviso, per dimostrare l'inautenticità dell'opera.

Per quanto riguarda il rapporto di Eschine con la sua fonte (io la considero tale), si possono individuare due volontà da parte dell'oratore: da un lato, egli cerca di ridurre le esagerazioni retoriche compiute da Andocide (come negli esempi già citati del § 5), dall'altro, egli riassume il testo, sfrondandolo da informazioni che considera superflue così da lasciare spazio ad altri elementi che gli interessano di più. Cercando di abbreviare, però, talvolta egli aggiunge errori invece di toglierne: a 2.174 scrive che gli Ateniesi avevano nel tesoro dell'Acropoli mille talenti, mentre Andocide si riferiva, correttamente, al deposito messo da parte per le emergenze, non alla cifra totale, che era ben più alta (§ 7); allo stesso modo le cento triremi di riserva in caso di bisogno (And. § 7) diventano cento triremi aggiunte alla flotta (Aesch. § 174). Eschine afferma (§ 175) che dopo la pace di Nicia Atene fondò moltissime colonie, notizia falsa (Andocide scrive semplicemente che in quel periodo la città le possedeva), e che

aveva il controllo di tutta l'Eubea (in Andocide soltanto i due terzi § 9²⁴).

In conclusione — e pur tenendo comunque presente che delle imprecisioni storiche su eventi piuttosto lontani nel tempo non devono stupirci negli oratori antichi — ritengo che non sia corretto affermare, come fa Harris, che nel *De pace* ci siano più errori rispetto al *Sulla corrotta ambasceria*. Piuttosto, entrambi hanno molti errori, alcuni sono condivisi e altri no. Andocide pecca per lo più nell'esagerazione, sacrificando la verosimiglianza pur di rappresentare la grandiosità dei vantaggi della pace con Sparta; Eschine invece di solito sbaglia quando cerca di riassumere, perché talvolta questo lo porta ad omettere dei particolari essenziali che di fatto trasformano il senso dell'informazione.

Infine vorrei aggiungere alcune considerazioni che, a mio avviso, rendono decisamente probabile che sia stato Eschine a copiare l'autore del *De pace* anziché il contrario. Nell'*excursus* storico del *Sulla corrotta ambasceria* lo scopo dell'oratore era principalmente quello di polemizzare contro quei politici che aizzano gli Ateniesi verso la guerra, sacrificando il bene della città per i propri interessi personali: Atene, infatti, ha sempre prosperato nei periodi di pace ed è stata danneggiata da quelli di guerra. In ognuno dei tre esempi storici citati si trovano allusioni (assenti in Andocide, sono aggiunte volute da Eschine) a uomini di indole non moderata e dallo spirito bellicoso che spingono ogni volta la città verso un nuovo conflitto. Per ottenere questo scopo, Eschine non aveva bisogno di casi relativi soltanto a guerre tra Sparta ed Atene; esempi diversi avrebbero potuto funzionare altrettanto bene, bastava che riguardassero Atene e un qualunque altro avversario. L'autore del *De pace*, invece, doveva per forza servirsi solo di conflitti e di paci tra Sparta ed Atene, poiché è proprio questo il tema di cui tratta l'orazione. È piuttosto

²⁴Preciso che Harris ritiene che in questo caso sia Andocide a sbagliare, non Eschine; non sono d'accordo, si veda commento *ad locum* p. 139. Lo stesso per il caso delle quattrocento triremi al § 9 del *De pace* (trecento in Eschine), anche in questo caso ritengo che la versione corretta si trovi in Andocide, il problema è discusso nel commento p. 135 ss.

improbabile, quindi, ipotizzare come fa Harris che un anonimo falsario abbia trovato nel *Sulla corrotta ambasceria* un *excursus* perfetto da copiare, dedicato per puro caso soltanto ai rapporti tra Sparta ed Atene, e in cui, per colmo di fortuna, veniva citato tra gli ambasciatori proprio il nonno di Andocide (Aesch. § 174). Ritengo più probabile, invece, che il *De pace* sia autentico, che Andocide abbia stilato, secondo il suo bisogno, una serie di esempi relativi ai conflitti tra Sparta ed Atene, e che Eschine l'abbia copiato adattandolo alle sue necessità, ovvero eliminando le sottolineature, per lui superflue, dedicate al fatto che la pace con Sparta non avesse mai costituito un pericolo per la democrazia e aggiungendo invece le allusioni ai politici ateniesi guerrafondai, di cui aveva bisogno per perorare la propria tesi.

Altre considerazioni sollevate da Harris a proposito del confronto con Eschine sono:

- 1) L'*excursus* del *De pace* è più lungo di quello del *Sulla corrotta ambasceria*, e questo non rispetta le consuetudini della retorica antica: le orazioni deliberative, solitamente, presentavano digressioni storiche piuttosto brevi, a causa dello scarso tempo concesso agli oratori in assemblea, mentre nelle giudiziarie si potevano trovare delle lunghe sezioni dedicate alla descrizione di eventi passati, poiché il tempo a disposizione era maggiore (Harris 2021 p. 27-28). Ritengo che questa osservazione sia poco convincente: se il *De pace* fosse stato complessivamente troppo lungo, al punto da risultare improbabile che il discorso fosse stato pronunciato in assemblea, allora effettivamente si sarebbe potuto dubitare della sua autenticità, ma così non è. L'opera è estremamente breve, molto più breve del *Sulla corrotta ambasceria*. Il fatto che Andocide, considerato il tempo che aveva a disposizione, abbia scelto di lasciare grande spazio a una parte storica nell'economia del suo discorso, mi sembra del tutto ragionevole. Nel *De pace* la rievocazione dei diversi trattati di pace con Sparta non è un mero abbellimento retorico, un elemento sacrificabile (come lo è invece nell'orazione eschineo): costituisce il cuore stesso

dell'opera. Era importante, per Andocide, descrivere quell'alternarsi di conflitti e di conciliazioni, e farlo nel dettaglio, poiché gli serviva per opporre un potente contrappeso alla paura e alla rabbia, di certo ancora molto forti, che i suoi concittadini conservavano in merito alla fine della guerra del Peloponneso. In due punti (§§ 1 e 10) Andocide specifica che con il suo *excursus* sta rispondendo a delle obiezioni che sono state poste agli ambasciatori: egli si impegna quindi a ribattere in un modo il più possibile convincente, anche se questo gli costa una grossa parte del tempo a sua disposizione (sull'importanza rivestita nell'oratoria diplomatica dall'uso del passato, storico e mitico, degli stati coinvolti nelle trattative si veda Westwood 2020 p. 43).

- 2) Harris (2021 p. 28-29) osserva che nelle orazioni deliberative non era permesso citare i propri antenati per nome e vantare i propri meriti familiari, come invece fa Andocide (§§ 6, 29), mentre era possibile nelle giudiziarie. A questa obiezione, che non ritengo valida, ho risposto in dettaglio nel commento al § 29 p. 244 e ss: anche se la teoria di Harris fosse vera, cosa comunque difficile da dimostrare, è certo che nei discorsi degli ambasciatori la menzione dei propri antenati coinvolti in precedenti missioni diplomatiche (in particolare con la stessa città di cui si discuteva nel caso presente) era frequente e veniva utilizzata per fornire una garanzia di affidabilità.

Errori di storia contemporanea

- 1) **L'alleanza con Amorge:** questo personaggio compare nel primo dei tre esempi del secondo *excursus* storico del *De pace* (§ 29-32) dedicato agli episodi in cui Atene ha rinunciato ad un'alleanza con un alleato più forte per preferirne una, che si rivelerà poi fallimentare, con un alleato più debole Secondo Harris (2021 p. 32) nella lista ci sarebbe un problema di cronologia, perché l'alleanza con Amorge avvenne nel 412 (Thuc. 8.28.2-4) mentre

quella con Segesta nel 415 (Thuc. 6.6-8). Ma bisogna considerare il fatto che, sebbene il primo esempio si concluda nel 412, esso ha inizio con la pace di Epilico (424/423 o poco successivamente): si tratta dell'evento più lontano nel tempo tra quelli menzionati, e correttamente è posto per primo. Inoltre, su questo passo Harris pone una serie di obiezioni (2020 p. 497 e 2021 p. 33-37), basate sul confronto con la narrazione di Tucidide nel libro ottavo (le due versioni, infatti, presentano alcune discrepanze). Rispetto a tutte queste osservazioni, che tratto più dettagliatamente nel commento, posso dire in sintesi che a mio avviso le divergenze con Tucidide sono dovute a delle volute distorsioni cronologiche (come l'autore fa altrove nell'orazione) finalizzate ad adattare l'episodio al caso di cui l'oratore aveva bisogno: l'esempio prevedeva che Atene rinunciassero a un'alleanza vantaggiosa per una svantaggiosa, quindi ammettere (come probabilmente avvenne) che la pace di Epilico fosse già stata infranta al momento dell'accordo con Amorge avrebbe reso il caso inadatto alle necessità di Andocide. D'altra parte, l'oratore doveva tenere particolarmente a citare proprio questo episodio, benché non molto celebre e non del tutto adatto, perché vi era coinvolto lo zio: costituiva quindi un modo per vantare la tradizionale abilità familiare nella gestione delle ambascerie.

- 2) **La possibile alleanza con Siracusa:** Harris (2020 p. 496-497 e 2021 p. 32) ritiene che questo episodio sia un'invenzione, poiché in Tucidide non si trova menzione di ambasciatori siracusani venuti a proporre un'alleanza ad Atene. Tuttavia, il fatto che l'episodio non sia citato dallo storico non significa necessariamente che non sia avvenuto: semplicemente, trattandosi di una proposta che non aveva avuto seguito, Tucidide potrebbe aver deciso di non riportare la notizia (altre possibili interpretazioni nel commento al § 30 p. 258 ss.).

L'ambasceria del 392/391

Harris individua un'altra serie di problemi relativi alla situazione "presente" in cui viene scritta l'orazione: a suo avviso, lo scenario descritto è inverosimile e l'autore non è sicuramente vissuto in quell'epoca né ha realmente preso parte ad alcuna ambasceria. Vediamo quali sono i punti critici:

- 1) **Le mura e le navi:** lo studioso (2000 p. 497 e 2021 p. 29-31) sostiene che sia storicamente scorretta la proposta, fatta dagli Spartani, di restituire ad Atene le sue mura e la sua flotta (§ 12), poiché Atene aveva già ricostruito entrambe. Ma a mio avviso l'offerta avanzata dai Lacedemoni nel 392 non consiste nel renderle materialmente le navi e le mura (cosa per altro del tutto inverosimile, anche nel caso Atene non le avesse ancora riedificate), bensì nel prometterle che, se cederà a un compromesso, non le verranno sottratte di nuovo: le sanzioni precedentemente stabilite alla fine della guerra del Peloponneso verranno quindi revocate.
- 2) **Lemno Imbro e Sciro:** secondo Harris (2021 p. 41), anche la seconda offerta avanzata dagli Spartani, ovvero la possibilità di mantenere il possesso di Lemno, Imbro e Sciro (§ 12) costituisce un errore, perché tale proposta non venne presentata prima del 387/386, con la pace di Antalcida. In realtà, non ritengo che questo ponga un reale problema: Senofonte scrive chiaramente che il possesso delle tre isole aveva costituito una delle principali obiezioni per la riuscita delle trattative di Sardi (4.8.15), dunque ritengo coerente con la narrazione delle *Elleniche* l'ipotesi che, proponendo delle nuove trattative, gli Spartani abbiano deciso di cedere su questo punto. Naturalmente, visto che Atene non accettò l'accordo, la decisione non divenne effettiva prima del 387/386, in cui la città è costretta ad accettare le condizioni che aveva precedentemente respinto.

- 3) **La situazione di Tebe:** effettivamente, come nota Harris, (2021 p. 41), Andocide afferma ripetutamente che i Beoti hanno già accettato la pace, anche a condizione di ufficializzare l'autonomia di Orcomeno (cfr. §§. 20, 24, 25, 28, 32), ma questo non è storicamente corretto, perché Tebe proseguirà la guerra fino alla pace di Antalcida, proprio come Atene. Non ritengo però che questa sia un'incongruenza tanto grave da far dubitare dell'autenticità dell'orazione: potrebbe trattarsi semplicemente di una mossa politica. Come si è già detto, forse Andocide aveva cercato di presentare i Tebani come decisi a stringere la pace, anche se in realtà le trattative erano ancora in corso; oppure fu Tebe a tornare indietro sulla sua decisione, magari persuasa proprio dal rifiuto di Atene.
- 4) **La situazione di Argo:** Harris (2021 p. 41-42) afferma poi di non comprendere il senso del § 27, dove si dice che gli Argivi hanno stretto una pace separata con Sparta, dal momento che altrove nell'orazione questi appaiono decisi a continuare la guerra; inoltre tale affermazione è in contraddizione con la realtà storica, perché gli Argivi proseguirono la guerra fino alla pace del Re. La ragione della confusione di Harris è dovuta al fatto che lo studioso crede che il passo tratti di una vera e propria pace per porre fine alla guerra, mentre Andocide (come appare chiaro dalla definizione di "pace secondo l'usanza" che usa al § 27), si sta riferendo alla tregua tradizionale per il mese Carneio, rispettata dai Dori e la cui esistenza è ben attestata (cfr. Thuc. 5.54.2-4, Xen. *Hell.* 4.7.2-3, Paus. 3.5.8).
- 5) **La situazione di Sparta:** dal momento che il Re di Persia non mostrava di appoggiare gli Spartani e aveva deciso di sostituire il filospartano Tiribazo con il filoateniese Struta (per tutte queste vicende si rimanda al capitolo precedente su datazione e contesto storico dell'opera), Harris (2021

p. 41-42) si chiede come gli Spartani possano aver persuaso Atene a negoziare con loro. Non mi sembra che il quadro della situazione presenti problemi di coerenza: proprio perché è in difficoltà Sparta fa un nuovo tentativo di proporre la pace; spera di convincere Atene offrendole quello che la città aveva caldamente rivendicato nelle precedenti, fallite trattative e che Sparta le aveva negato; Atene, dal canto suo, proprio perché si trova in quel momento in una posizione di forza, rifiuterà l'accordo.

- 6) **Il frammento di Filocoro:** naturalmente Harris (2020 p. 499-500, 2021 p. 42-44) rifiuta l'ipotesi che il frammento 328 F 149 a possa alludere alle stesse trattative descritte nel *De pace* (che secondo lui costituiscono una completa invenzione), e sostiene invece che i negoziati nominati nel frammento siano quelli del 387/386 che portarono alla pace di Antalcida. Ho già trattato questo punto nel capitolo dedicato alla datazione dell'opera.
- 7) **Ambasciatori plenipotenziari:** Harris (2000 p. 487-497, 2021 p. 47-60) ritiene che la carica di ambasciatore plenipotenziario sia descritta da Andocide in modo non coerente con le prerogative che essa ricopriva all'epoca. Queste obiezioni, a mio avviso non valide, sono state trattate nel commento al § 6, p. 117 ss.
- 8) εἰρήνη e σπονδαί: Harris sostiene che la distinzione, presentata da Andocide (§ 11), tra pace (εἰρήνη) e trattato (σπονδαί) non rispecchi l'uso che all'epoca veniva fatto dei due termini, considerati essenzialmente sinonimi. Come verrà meglio illustrato nel commento al § 11 (p. 145 ss.), effettivamente nelle fonti non si avverte una chiara distinzione semantica tra σπονδαί ed εἰρήνη, e in alcuni casi i due vocaboli possono anche essere utilizzati come sinonimi. Tuttavia, resta il fatto che non esisteva, al tempo, un termine preciso per indicare il concetto che qui Andocide vuole esprimere con σπονδαί, ovvero quello di trattato stretto in seguito ad una resa (così da distinguere la "pace" del 404 — risultato di un'imposizione da parte

di Sparta sulla sconfitta Atene — dalle paci di Cimone, di Trent'anni e di Nicia, frutto di un accordo paritario tra le parti). Proprio in ragione di questa difficoltà, che per l'appunto rispecchia la situazione dell'epoca, in cui non esisteva ancora un vocabolario specialistico univoco e coerente relativo all'ambito diplomatico, Andocide si trova costretto a “tecnicizzare” un vocabolo che non aveva effettivamente tale valenza specifica. Lo stesso problema di definizione si riscontra in altri oratori, che utilizzano di volta in volta diverse soluzioni.

In conclusione, ritengo che a tutte le obiezioni poste da Harris si possa rispondere senza particolari difficoltà. Inoltre faccio presente anche che lo studioso non si preoccupa di analizzare l'orazione dal punto di vista della lingua e dello stile di scrittura (come già notava Rhodes 2016 p. 186): esami condotti a questo proposito, paragonando tra loro le orazioni attribuite ad Andocide che sono giunte fino a noi, hanno evidenziato una sostanziale uniformità tra le prime tre (si veda Francke 1876, Kirchner 1861 p. 42-47, Frenzel 1866, Kennedy 1958 p. 32-43) e caratteristiche chiaramente differenti per la quarta (si veda Kingsbury 1899 p. 43-46, Feraboli 1972, con molti esempi, Edwards 1997 p. 208-211), generalmente ritenuta non autentica.

Nota al testo

La ricostruzione del testo dell'orazione si fonda principalmente su due manoscritti: A ovvero il *Crisippianus* 95 (British Library Burney 95) del XIII secolo, che contiene le opere di Andocide, Iseo, Dinarco, Antifonte, Licurgo, Gorgia, l'*Odisseo* di Alcidamante, Lesbonatte ed Erode; e Q, *Ambrosianus* D 42 sup, del XIV sec., che conserva le orazioni III e IV di Andocide e le orazioni I e II di Iseo. Gli altri manoscritti (B, *Laurentianus* plut. IV, 11, XV sec.; L, *Marcianus* app. class. VIII, XV sec.; M, *Burneianus* 96, XV sec.; P, *Ambrosianus* A 99, XV sec.; Z, *Vratislavensis* 1069, XV sec) derivano tutti direttamente o indirettamente da A (sulla tradizione del testo si veda Fuhr – Blass 1913 p. III -XIV, Dalmeyda 1930 p. XXXIII – XXXIV, Albin 1964 p. 28-35, Feraboli 1995 p. 267-272, Dilts – Murphy 2018 p. VII – XI). Per il testo dell'orazione mi sono basata sull'edizione di Dilts – Murphy 2018, le poche differenze sono segnalate nel commento.

Ἄνδοκίδου

Περὶ τῆς πρὸς Λακεδαιμονίους εἰρήνης

Andocide

Sulla pace con gli Spartani

ΥΠΟΘΕΣΙΣ

τοῦ Ἑλληνικοῦ μηκυνομένου πολέμου, καὶ πολλὰ μὲν Ἀθηναίων κακὰ πολλὰ δὲ Λακεδαιμονίων ὑπομεινάντων καὶ τῶν ἐκατέρων συμμάχων, Ἀθηναῖοι πρέσβεις ἀπέστειλαν πρὸς Λακεδαιμονίους αὐτοκράτορας ὧν ἐστὶ καὶ Ἀνδοκίδης. τινῶν δὲ προταθέντων παρὰ Λακεδαιμονίων, καὶ ἀποστειλάντων κάκεινων ἰδίους πρέσβεις, ἔδοξεν ὥστε εἴσω τεσσαράκοντα ἡμερῶν ἐπιβουλεύσασθαι τὸν δῆμον περὶ τῆς εἰρήνης. καὶ ἐπὶ τούτοις Ἀνδοκίδης συμβουλεύει τοῖς Ἀθηναίοις καταδέξασθαι τὴν εἰρήνην. ἔστι μὲν οὖν συμβουλῆς τὸ εἶδος κεφάλαιον τὸ συμφέρον. Φιλόχορος μὲν οὖν λέγει καὶ ἐλθεῖν τοὺς πρέσβεις ἐκ Λακεδαιμονίας, καὶ ἀπράκτους ἀνελθεῖν μὴ πείσαντος τοῦ Ἀνδοκίδου· ὁ δὲ Διονύσιος νόθον εἶναι λέγει τὸν λόγον.

[1] Ὅτι μὲν εἰρήνην ποιῆσθαι δικαίαν ἄμεινόν ἐστιν ἢ πολεμεῖν, δοκεῖτέ μοι, ὧ Ἀθηναῖοι, πάντες γινώσκειν· ὅτι δὲ οἱ ῥήτορες τῶ μὲν ὀνόματι τῆς εἰρήνης συγχωροῦσι, τοῖς δ' ἔργοις ἀφ' ὧν ἂν ἡ εἰρήνη γένοιτο ἐναντιοῦνται, τοῦτο δὲ οὐ πάντες αἰσθάνεσθε. λέγουσι γὰρ ὡς ἔστι δεινότατον τῶ δήμῳ, γενομένης εἰρήνης, ἢ νῦν οὕσα πολιτεία μὴ καταλυθῆ. [2] εἰ μὲν οὖν μηδεπώποτε πρότερον ὁ δῆμος ὁ {τῶν} Ἀθηναίων εἰρήνην ἐποιήσατο πρὸς Λακεδαιμονίους, εἰκότως ἂν ἐφοβούμεθα αὐτὸ διὰ τε τὴν ἀπειρίαν τοῦ ἔργου διὰ τε τὴν ἐκείνων ἀπιστίαν· ὅπου δὲ πολλάκις ἤδη πρότερον εἰρήνην ἐποιήσασθε δημοκρατούμενοι, πῶς οὐκ εἰκὸς ὑμᾶς πρῶτον ἐκεῖνα σκέψασθαι τὰ τότε γενόμενα; χρὴ γάρ, ὧ Ἀθηναῖοι, τεκμηρίοις χρῆσθαι τοῖς πρότερον γενομένοις περὶ τῶν μελλόντων ἔσεσθαι.

Argomento

Dal momento che la guerra tra le città greche si protraeva e sia gli Ateniesi che gli Spartani e i rispettivi alleati dovevano affrontare molte difficoltà, gli Ateniesi inviarono a Sparta degli ambasciatori plenipotenziari, tra i quali c'era anche Andocide. Poiché erano state fatte alcune proposte da parte degli Spartani e poiché anche quelli avevano inviato dei propri ambasciatori, si stabilì che l'assemblea prendesse entro quaranta giorni una decisione riguardo alla pace. In questa circostanza Andocide consiglia agli Ateniesi di accettare la pace. Dunque il discorso è di genere deliberativo, il tema è l'utile. Filocoro inoltre testimonia che gli ambasciatori vennero da Sparta e tornarono senza aver raggiunto lo scopo, poiché Andocide non era riuscito a persuadere gli Ateniesi; Dionigi afferma che l'orazione è spuria.

[1] Che stipulare una pace giusta sia meglio che combattere, Ateniesi, mi sembra che tutti voi lo sappiate; ma che gli oratori concordino sulla pace a parole e tuttavia siano contrari alle azioni grazie alle quali la pace potrebbe esistere, questo non tutti lo comprendete. Essi affermano, infatti, che sia grandissimo il rischio per la democrazia di veder rovesciata l'attuale forma di governo, una volta istituita la pace. [2] Se dunque il popolo degli Ateniesi non avesse mai stipulato prima una pace con gli Spartani, sarebbe naturale che noi temessimo di farlo per mancanza di esperienza e per sfiducia verso di loro: ma poiché già in passato più volte stringeste una pace mantenendo una costituzione democratica, non è naturale che voi prendiate in considerazione prima di tutto ciò che è già avvenuto? Infatti, Ateniesi, i fatti che sono accaduti in passato bisogna utilizzarli come indizi di quello che accadrà in futuro.

[3] ἡνίκα τοίνυν ἦν μὲν ὁ πόλεμος ἡμῖν ἐν Εὐβοίᾳ, Μέγαρα δὲ εἶχομεν καὶ Πηγάς καὶ Τροζήνα, εἰρήνης ἐπεθυμήσαμεν, καὶ Μιλτιάδην τὸν Κίμωνος ὠστρακισμένον καὶ ὄντα ἐν Χερρονήσῳ κατεδεξάμεθα δι' αὐτὸ τοῦτο, πρόξενον ὄντα Λακεδαιμονίων, ὅπως πέμψαιμεν εἰς Λακεδαίμονα προκηρυκυσόμενον περὶ σπονδῶν. [4] καὶ τότε ἡμῖν εἰρήνη ἐγένετο πρὸς Λακεδαιμονίους ἔτη πέντε καὶ ἐνεμείναμεν ἀμφοτέρωθεν ταύταις ταῖς σπονδαῖς ἔτη τριακαίδεκα. ἐν δὲ τοῦτο, ὃ Ἀθηναῖοι, πρῶτον σκεψόμεθα. ἐν ταύτῃ τῇ εἰρήνῃ ὁ δῆμος ὁ {τῶν} Ἀθηναίων ἔσθ' ὅπου κατελύθη; οὐδεὶς ἀποδείξει. ἀγαθὰ δὲ ὅσα ἐγένετο διὰ ταύτην τὴν εἰρήνην, ἐγὼ ὑμῖν φράσω. [5] πρῶτον μὲν τὸν Πειραιᾶ ἐτειχίσσαμεν ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ, εἶτα τὸ μακρὸν τεῖχος τὸ βόρειον· ἀντὶ δὲ τῶν τριήρων αἱ τότε ἡμῖν ἦσαν παλαιαὶ καὶ ἄπλοι, αἷς βασιλέα καὶ τοὺς βαρβάρους καταναυμαχίσαντες ἠλευθέρωσαμεν τοὺς Ἕλληνας, ἀντὶ τούτων τῶν νεῶν ἑκατὸν τριήρεις ἐναυπηγησάμεθα, καὶ πρῶτον τότε τριακοσίους ἰππέας κατεστησάμεθα καὶ τοξότας τριακοσίους Σκύθας ἐπριάμεθα. καὶ ταῦτα ἐκ τῆς εἰρήνης τῆς πρὸς Λακεδαιμονίους ἀγαθὰ τῇ πόλει καὶ δύναιμις τῷ δήμῳ τῷ Ἀθηναίων ἐγένετο. [6] μετὰ δὲ ταῦτα δι' Αἰγινήτας εἰς πόλεμον κατέστημεν, καὶ πολλὰ κακὰ παθόντες πολλὰ δὲ ποιήσαντες ἐπεθυμήσαμεν πάλιν τῆς εἰρήνης, καὶ ἠρέθησαν δέκα ἄνδρες ἐξ Ἀθηναίων ἀπάντων πρέσβεις εἰς Λακεδαίμονα περὶ εἰρήνης αὐτοκράτορες, ὧν ἦν καὶ Ἄνδοκίδης ὁ πάππος ὁ ἡμέτερος. οὗτοι ἡμῖν εἰρήνην ἐποίησαν πρὸς Λακεδαιμονίους ἔτη τριάκοντα. καὶ ἐν τοσοῦτῳ χρόνῳ ἔστιν ὅπου, ὃ Ἀθηναῖοι, ὁ δῆμος κατελύθη; τί δέ; πράττοντές τινες δήμου κατάλυσιν ἐλήφθησαν; οὐκ ἔστιν ὅστις ἀποδείξει. [7] ἀλλ' αὐτὸ τὸ ἐναντιώτατον· αὕτη γὰρ ἡ εἰρήνη τὸν δῆμον τὸν Ἀθηναίων ὑψηλὸν ἦρε καὶ κατέστησεν ἰσχυρὸν οὕτως ὥστε πρῶτον μὲν ἐν τούτοις τοῖς ἔτεσιν εἰρήνην λαβόντες ἀνηνέγκαμεν

[3] Dunque mentre eravamo in guerra in Eubea, e possedevamo Megara, Pege e Trezene, desiderammo la pace e proprio per questo motivo riaccogliemmo Milziade, figlio di Cimone, che era stato ostracizzato e si trovava nel Chersoneso, per inviarlo a Sparta come ambasciatore a negoziare per un accordo, dal momento che era prosseno degli Spartani. [4] E allora ottenemmo una pace di cinque anni con gli Spartani e restammo entrambi fedeli a questo accordo per tredici anni. Dunque consideriamo innanzitutto questo solo punto, Ateniesi. Durante questa pace, la democrazia degli Ateniesi è mai stata rovesciata? Nessuno lo dimostrerà. Io, invece, vi dirò quali siano i vantaggi derivati da questa pace. [5] Per prima cosa, in questo intervallo di tempo fortificammo il Pireo, poi la parte settentrionale delle Lunghe Mura; e al posto delle triremi vecchie e rozze che possedevamo allora, con le quali avevamo liberato la Grecia combattendo contro il Gran Re e i barbari, costruimmo cento triremi, e per la prima volta istituimmo un corpo di trecento cavalieri e reclutammo trecento arcieri sciti. Grazie alla pace con gli Spartani si ottennero questi vantaggi per la città e potere per la democrazia ateniese. [6] In seguito entrammo in guerra a causa degli Egineti, e dopo aver subito e inflitto molti mali, desiderammo di nuovo la pace, così fra tutti gli Ateniesi vennero scelti dieci uomini come ambasciatori con pieni poteri per trattare la pace a Sparta, tra i quali c'era anche Andocide, mio nonno. Essi conclusero per noi una pace di trent'anni con gli Spartani. E in questo periodo, Ateniesi, la democrazia fu rovesciata? Quando mai? Fu scoperto qualcuno che agiva per la caduta della democrazia? Non c'è nessuno che lo dimostrerà. [7] Ma fu proprio il contrario: infatti questa pace elevò la democrazia e la rese così potente che per prima cosa, in questi anni in cui avevamo

χίλια τάλαντα εἰς τὴν ἀκρόπολιν, καὶ νόμῳ κατεκλήσαμεν ἐξαιρέτα εἶναι τῷ δήμῳ, τοῦτο δὲ τριήρεις ἄλλας ἑκατὸν ἐναυπηγησάμεθα, καὶ ταύτας ἐξαιρέτους ἐψηφισάμεθα εἶναι, νεωσοίκους τε ὠκοδομησάμεθα, χιλίους τε καὶ διακοσίους ἰππέας καὶ τοξότας τοσοῦτους ἑτέρους κατεστήσαμεν, καὶ τὸ τεῖχος τὸ μακρὸν τὸ νότιον ἐτειχίσθη. ταῦτα ἐκ τῆς εἰρήνης τῆς πρὸς Λακεδαιμονίους ἀγαθὰ τῇ πόλει καὶ δύναμις τῷ δήμῳ τῷ Ἀθηναίων ἐγένετο.

[8] πάλιν δὲ διὰ Μεγαρέας πολεμήσαντες καὶ τὴν χώραν τμηθῆναι προέμενοι, πολλῶν ἀγαθῶν στερηθέντες αὐθις τὴν εἰρήνην ἐποίησάμεθα, ἦν ἡμῖν Νικίας ὁ Νικηράτου κατηργάσατο. οἶμαι δ' ὑμᾶς ἅπαντας εἰδέναι τοῦτο, ὅτι διὰ ταύτην τὴν εἰρήνην ἑπτακισχίλια μὲν τάλαντα νομίματος εἰς τὴν ἀκρόπολιν ἀνηγέκαμεν. [9] ναῦς δὲ πλείους ἢ τετρακοσίας ἐκτησάμεθα, καὶ φόρος προσήει κατ' ἐνιαυτὸν πλεόν ἢ διακόσια καὶ χίλια τάλαντα, καὶ Χερρόνησόν τε εἶχομεν καὶ Νάξον καὶ Εὐβοίας πλεόν ἢ τὰ δύο μέρη· τὰς τε ἄλλας ἀποικίας καθ' ἕκαστον διηγείσθαι μακρὸς ἂν εἴη λόγος. ταῦτα δ' ἔχοντες τὰ ἀγαθὰ πάλιν κατέστημεν εἰς πόλεμον πρὸς Λακεδαιμονίους, πεισθέντες καὶ τότε ὑπ' Ἀργείων.

[10] πρῶτον μὲν οὖν, ὧ Ἀθηναῖοι, τούτου ἀναμνήσθητε, τί ὑμῖν ἐξ ἀρχῆς ὑπεθέμην τῷ λόγῳ. ἄλλο τι ἢ τοῦτο, ὅτι διὰ τὴν εἰρήνην οὐδεπώποτε ὁ δῆμος ὁ {τῶν} Ἀθηναίων κατελύθη; οὐκοῦν ἀποδέδεικται. καὶ οὐδεὶς ἐξελέγξει με ὡς οὐκ ἔστι ταῦτα ἀληθῆ. ἤδη δὲ τινῶν ἤκουσα λεγόντων ὡς ἐκ τῆς τελευταίας εἰρήνης τῆς πρὸς Λακεδαιμονίους οἱ τε τριάκοντα κατέστησαν πολλοὶ τε Ἀθηναίων κόνειον πιόντες ἀπέθανον, οἱ δὲ φεύγοντες ὄχοντο. [11] ὅποσοι οὖν ταῦτα λέγουσιν, οὐκ ὀρθῶς γινώσκουσιν· εἰρήνη γὰρ καὶ σπονδαὶ πολὺ διαφέρουσι σφῶν

ottenuto la pace, portammo mille talenti all'Acropoli, e con una legge li dichiarammo proprietà riservata per il popolo, inoltre fabbricammo altre cento triremi, e stabilimmo che fossero tenute da parte, e costruimmo arsenali navali, e arruolammo milleduecento cavalieri e altrettanti arcieri e fu innalzata la parte meridionale delle Lunghe Mura. Questi sono i vantaggi che ottenne la città e il potere che acquisì la democrazia ateniese grazie alla pace con gli Spartani.

[8] E dopo essere di nuovo entrati in guerra a causa dei Megaresi, aver lasciato che la terra fosse devastata, aver perso molti beni, di nuovo stringemmo la pace, che Nicia figlio di Nicerato negoziò per noi. E penso che tutti voi sappiate questo, che grazie a tale pace ottenemmo settemila talenti in monete per l'Acropoli. [9] E ci procurammo più di quattrocento navi, e ogni anno entrava un tributo di più di milleduecento talenti, ed eravamo padroni del Chersoneso e di Nasso, e di più di due terzi dell'Eubea, e sarebbe un discorso troppo lungo enumerare le altre colonie nel dettaglio. E pur avendo questi vantaggi, entrammo di nuovo in guerra con gli Spartani, anche questa volta persuasi dagli Argivi.

[10] Per prima cosa dunque, Ateniesi, ricordatevi di questo: che cosa vi proposi come premessa all'inizio del discorso. Qualcos'altro, oppure questo: che mai la democrazia ateniese fu rovesciata per via della pace? Dunque, è stato dimostrato. E nessuno obietterà che questa non è la verità. Già ho sentito alcuni dire che dall'ultima pace con gli Spartani i Trenta ottennero il potere, molti Ateniesi morirono bevendo la cicuta, mentre altri partirono in esilio. [11] Tutti coloro che dicono queste cose, dunque, non conoscono bene ciò di cui stanno parlando; infatti, una pace e un trattato sono tra loro molto diversi: si stringe una

αὐτῶν· εἰρήνην μὲν γὰρ ἐξ ἴσου ποιοῦνται πρὸς ἀλλήλους
ὁμολογήσαντες περὶ ὧν ἂν διαφέρωνται· σπονδὰς δέ, ὅταν
κρατήσωσι κατὰ τὸν πόλεμον, οἱ κρείττους τοῖς ἥττοσιν ἐξ
ἐπιταγμάτων ποιοῦνται, ὥσπερ ἡμῶν κρατήσαντες
Λακεδαιμόνιοι τῷ πολέμῳ ἐπέταξαν ἡμῖν καὶ (τὰ) τείχη
καθαιρεῖν καὶ τὰς ναῦς παραδιδόναι καὶ τοὺς φεύγοντας
καταδέχεσθαι. [12] τότε μὲν οὖν σπονδαὶ κατ' ἀνάγκην ἐξ
ἐπιταγμάτων ἐγένοντο· νῦν δὲ περὶ εἰρήνης βουλευέσθε.
σκεψασθε δὲ ἐξ αὐτῶν τῶν γραμμάτων, ἃ τε ἡμῖν ἐν τῇ στήλῃ
γέγραπται, ἐφ' οἷς τε νῦν ἔξεστι τὴν εἰρήνην ποιεῖσθαι. ἐκεῖ μὲν
γὰρ γέγραπται τὰ τείχη καθαιρεῖν, ἐν δὲ τοῖσδε ἔξεστιν
οἰκοδομεῖν· ναῦς ἐκεῖ μὲν δώδεκα κεκτῆσθαι, νῦν δ' ὅποσας ἂν
βουλόμεθα· Λῆμμον δὲ καὶ Ἴμβρον καὶ Σκῦρον τότε μὲν ἔχειν
τοὺς ἔχοντας, νῦν δὲ ἡμετέρας εἶναι· καὶ φεύγοντας νῦν μὲν οὐκ
ἐπάναγκες οὐδένα καταδέχεσθαι, τότε δ' ἐπάναγκες, ἐξ ὧν ὁ
δῆμος κατελύθη. τί ταῦτα ἐκείνοις ὁμολογεῖ; τοσοῦτον οὖν
ἔγωγε, ὃ Ἀθηναῖοι, διορίζομαι περὶ τούτων, τὴν μὲν εἰρήνην
σωτηρίαν εἶναι τῷ δήμῳ καὶ δύναμιν, τὸν δὲ πόλεμον δήμου
κατάλυσιν γίνεσθαι. περὶ μὲν οὖν τούτων ταῦτα λέγω.

[13] φασὶ δὲ τινες ἀναγκαίως νῦν ἡμῖν ἔχειν πολεμεῖν·
σκεψώμεθα οὖν πρῶτον, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, διὰ τί καὶ
πολεμήσωμεν. οἶμαι γὰρ ἂν πάντας ἀνθρώπους ὁμολογήσαι διὰ
τάδε δεῖν πολεμεῖν, ἢ ἀδικουμένους ἢ βοηθοῦντας ἠδίκημένοις.
ἡμεῖς τοίνυν αὐτοὶ τε ἠδικούμεθα, Βοιωτοῖς τε ἀδικουμένοις
ἐβοηθοῦμεν. εἰ τοίνυν ἡμῖν τέ ἐστὶ τοῦτο παρὰ Λακεδαιμονίων,
τὸ μηκέτι ἀδικεῖσθαι, Βοιωτοῖς τε δέδοκται ποιεῖσθαι τὴν εἰρήνην
ἀφεῖσιν Ὀρχομενὸν αὐτόνομον, τίνος ἕνεκα πολεμήσωμεν; [14]
ἵνα ἢ πόλις ἡμῶν ἐλευθέρα ᾗ; ἀλλὰ τοῦτό γε αὐτῇ ὑπάρχει. ἀλλ'
ὅπως ἡμῖν τείχη γένηται; ἔστι καὶ ταῦτα ἐκ τῆς εἰρήνης. ἀλλ' ἵνα

pace quando si è alla pari, mediando gli uni con gli altri a proposito dei punti sui quali si è in disaccordo; un trattato, invece, lo impongono con la forza i più potenti sui più deboli quando vincono in guerra, come gli Spartani che, dopo averci battuti nel conflitto, ci costrinsero ad abbattere le mura, consegnare le navi e riammettere gli esiliati. [12] A quel tempo, infatti, si trattava di un trattato imposto per costrizione, ora, invece, voi dibattete su una proposta di pace. Osservate le parole stesse, sia quelle che sono state scritte per noi sulla stele, sia quelle in base alle quali ora è possibile stringere la pace. Là infatti era scritto di abbattere le mura, invece stando a questi termini è permesso costruirle; là di possedere dodici navi, mentre adesso quante ne vogliamo; che Lemno, Imbro e Sciro restassero ai loro abitanti, ora che siano nostre; adesso non c'è nessuna imposizione di richiamare gli esiliati, allora c'era, e per queste ragioni la democrazia fu rovesciata. In che cosa queste parole corrispondono a quelle? Quindi io, Ateniesi, concludo così riguardo a questo argomento: che la pace costituisce salvezza e potere per la democrazia, invece la guerra ne è la rovina. Dunque questo è quello che ho da dire su questo argomento.

[13] E alcuni dicono che ora per noi è necessario combattere: dunque riflettiamo per prima cosa, Ateniesi, sul perché dovremmo continuare la guerra. Penso infatti che tutti gli uomini concordino sul fatto che bisogna combattere per queste ragioni: o per aver subito un'ingiustizia, o per venire in aiuto a chi l'ha subita. Dunque, noi in prima persona abbiamo subito ingiustizia, e abbiamo prestato soccorso ai Beoti che l'avevano subita. Se quindi otteniamo questo dagli Spartani, di non subire ingiustizia, e se ai Beoti sembra opportuno stringere la pace, lasciando Orcomeno autonoma, per quale motivo dovremmo combattere? [14] Perché la nostra città sia libera? Ma è già così. Per avere le mura?

τριήρεις ἐξῆ νηυσὶ ναυπηγεῖσθαι καὶ τὰς οὐσας ἐπισκευάζειν καὶ κεκτηῖσθαι; καὶ τοῦτο ὑπάρχει· τὰς γὰρ πόλεις αὐτονόμους αἰσυνθῆκαι ποιοῦσιν. ἀλλ' ὅπως τὰς νήσους κομισώμεθα, Λῆμον καὶ Σκυρον καὶ Ἴμβρον; οὐκοῦν διαρρήδην γέγραπται ταύτας Ἀθηναίων εἶναι. [15] φέρε, ἀλλὰ Χερρόνησον καὶ τὰς ἀποικίας καὶ τὰ ἐγκτήματα καὶ τὰ χρέα ἵνα ἀπολάβωμεν; ἀλλ' οὔτε βασιλεὺς οὔτε οἱ σύμμαχοι συγχωροῦσιν ἡμῖν, μεθ' ὧν αὐτὰ δεῖ πολεμοῦντας κτήσασθαι. ἀλλὰ νῆ Δία ἕως ἂν Λακεδαιμονίους καταπολεμήσωμεν καὶ τοὺς συμμάχους αὐτῶν, μέχρι τούτου δεῖ πολεμεῖν; ἀλλ' οὐ μοι δοκοῦμεν οὕτω παρεσκευάσθαι. ἐὰν δ' ἄρα κατεργασώμεθα, τί ποτε αὐτοὶ πείσεσθαι δοκοῦμεν ὑπὸ τῶν βαρβάρων, ὅταν ταῦτα πράξωμεν; [16] εἰ τοίνυν περὶ τούτου μὲν ἔδει πολεμεῖν, χρήματα δὲ ὑπῆρχεν ἡμῖν ἱκανά, τοῖς δὲ σώμασιν ἤμεν δυνατοί, οὐδὲ οὕτως ἔδει πολεμεῖν. εἰ δὲ μήτε δι' ὅ τι μήτε ὅτοισι μήτε ἀφ' ὅτου πολεμήσωμεν ἔστι, πῶς οὐκ ἐκ παντὸς τρόπου τὴν εἰρήνην ποιητέον ἡμῖν;

[17] σκέψασθε δέ, ὦ Ἀθηναῖοι, καὶ τόδε, ὅτι νυνὶ πᾶσι τοῖς Ἑλλησι κοινὴν εἰρήνην καὶ ἐλευθερίαν πράττετε, καὶ μετέχειν ἅπασιν πάντων ἐξουσίαν ποιεῖτε. ἐνθυμήθητε οὖν τῶν πόλεων τὰς μεγίστας, τίνι τρόπῳ τὸν πόλεμον καταλύονται. πρῶτον μὲν Λακεδαιμονίους, οἵτινες ἀρχόμενοι μὲν ἡμῖν καὶ τοῖς συμμάχοις πολεμεῖν ἤρχον καὶ κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν, νῦν δ' αὐτοῖς ἐκ τῆς εἰρήνης οὐδέτερον τούτων ὑπάρχει. [18] καὶ οὐχ ὑφ' ἡμῶν ἀναγκαζόμενοι ταῦτ' ἀφῆσιν, ἀλλ' ἐπ' ἐλευθερίᾳ πάσης τῆς Ἑλλάδος. νενικήκασιν γὰρ τρεῖς ἤδη μαχόμενοι, τοτὲ μὲν ἐν Κορίνθῳ πάντας πανδημεῖ τοὺς συμμάχους παρόντας, οὐχ ὑπολιπόντες πρόφασιν οὐδεμίαν, ἀλλ' ἐν τῷ κρατιστεύειν μόνοι

Anche queste si ottengono dalla pace. Perché sia possibile costruire delle triremi, e riparare e mantenere quelle che ci sono già? Anche questo è permesso: infatti gli accordi rendono le città autonome. Per riappropriarci delle isole, Lemno, Sciro e Imbro? Ebbene, è scritto a chiare lettere che queste sono di Atene. [15] E allora per riprenderci il Chersoneso e le colonie e le proprietà fondiarie all'estero e i crediti? Ma non ce lo concedono né il Re, né gli alleati, insieme ai quali dovremmo combattere per riacquisirli. Ma per Zeus, forse finché non batteremo gli Spartani e i loro alleati? Fino a questo punto bisogna combattere? Ma non mi sembra che ne siamo in grado. E se anche li sconfiggevo, che cosa mai ci aspettiamo di subire dai barbari a nostra volta, dopo aver agito così? [16] Dunque, anche se si dovesse combattere per questo motivo, anche se avessimo mezzi adeguati, e uomini a sufficienza, neppure a queste condizioni bisognerebbe continuare la guerra. E se non c'è né una ragione, né avversari, né mezzi per combattere, come possiamo non cercare in ogni modo di stringere la pace?

[17] E riflettete, Ateniesi, anche su questo: che ora ottenete per tutti i Greci pace comune e libertà, e date la possibilità a tutti di prendere parte a tutti i vantaggi. Osservate dunque in che modo le principali città mettono fine alla guerra. Innanzitutto gli Spartani, che quando cominciarono a combattere contro di noi e gli alleati, comandavano sia sulla terra che sul mare, mentre ora con la pace non mantengono il controllo su nessuno dei due. [18] E rinunciano a questi vantaggi non perché costretti da noi, ma per la libertà di tutta la Grecia. Infatti hanno già vinto tre volte in battaglia, una prima volta a Corinto in cui erano presenti tutti gli alleati riuniti insieme, senza lasciare altra giustificazione se non quella di essere loro da soli più forti di tutti, poi di nuovo in

πάντων, αὐθις δ' ἐν Βοιωτοῖς, ὅτ' αὐτῶν Ἀγησίλαος ἡγεῖτο, τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ τότε τὴν νίκην ἐποιήσαντο, τρίτον δ' ἠνίκα Λέχαιον ἔλαβον, Ἀργεῖους μὲν ἅπαντας καὶ Κορινθίους, ἡμῶν δὲ καὶ Βοιωτῶν τοὺς παρόντας. [19] τοιαῦτα δ' ἔργα ἐπιδειξάμενοι, τὴν εἰρήνην εἰσὶν ἔτοιμοι ποιεῖσθαι τὴν ἑαυτῶν ἔχοντες, οἳ ἐνίκων μαχόμενοι, καὶ τὰς πόλεις αὐτονόμους εἶναι καὶ τὴν θάλατταν κοινὴν ἐῶντες τοῖς ἡττημένοις. καίτοι ποίας τινὸς ἂν ἐκεῖνοι παρ' ἡμῶν εἰρήνης ἔτυχον, εἰ μίαν μόνον μάχην ἡττήθησαν; [20] Βοιωτοὶ δ' αὖ πῶς τὴν εἰρήνην ποιοῦνται; οἵτινες τὸν μὲν πόλεμον ἐποιήσαντο ἕνεκα Ὀρχομενοῦ, ὡς οὐκ ἐπιτρέποντες αὐτόνομον εἶναι, νῦν δὲ τεθνεώτων μὲν αὐτοῖς ἀνδρῶν τοσοῦτων τὸ πλῆθος, τῆς δὲ γῆς ἐκ μέρους τινὸς τετμημένης, χρήματα δ' εἰσηνηνοχότες πολλὰ καὶ ἰδία καὶ δημοσία, ὧν στέρονται, πολεμήσαντες δὲ ἔτη τέτταρα, ὅμως Ὀρχομενὸν ἀφέντες αὐτόνομον τὴν εἰρήνην ποιοῦνται καὶ ταῦτα μάτην πεπόνθασιν· ἐξῆν γὰρ αὐτοῖς καὶ τὴν ἀρχὴν ἐῶσιν Ὀρχομενίους αὐτονόμους εἰρήνην ἄγειν. οὗτοι δ' αὖ τοῦτῳ τῷ τρόπῳ τὸν πόλεμον καταλύονται. [21] ἡμῖν δέ, ὧ Ἀθηναῖοι, πῶς ἔξεστι τὴν εἰρήνην ποιήσασθαι; ποίων τινῶν Λακεδαιμονίων τυγχάνοντας; καὶ γὰρ εἴ τις ὑμῶν ἀχθεσθήσεται παραιτοῦμαι· (τὰ) γὰρ ὄντα λέξω. πρῶτον μὲν γὰρ ἠνίκα ἀπωλέσαμεν τὰς ναῦς ἐν Ἑλλησπόντῳ καὶ τειχήρεις ἐγενόμεθα, τίνα γνώμην ἔθεντο περὶ ἡμῶν οἳ νῦν μὲν ἡμέτεροι τότε δὲ Λακεδαιμονίων ὄντες σύμμαχοι; οὐ τὴν πόλιν ἡμῶν ἀνδραποδίζεσθαι καὶ τὴν χώραν ἐρημοῦν; οἳ δὲ διακωλύσαντες ταῦτα μὴ γενέσθαι τίνες ἦσαν; οὐ Λακεδαιμόνιοι, τοὺς μὲν συμμάχους ἀποτρέψαντες τῆς γνώμης, αὐτοὶ δ' οὐδ' ἐπιχειρήσαντες διαβουλεύσασθαι περὶ τοιούτων ἔργων; [22] μετὰ δὲ τοῦτο ὄρκους ὁμόσαντες αὐτοῖς καὶ τὴν στήλην εὐρόμενοι

Beozia, quando li guidava Agesilao, e anche allora allo stesso modo ottennero la vittoria, e per la terza volta quando presero il Lecheo, contro tutti gli Argivi e i Corinzi, e quelli di noi e dei Beoti che erano presenti. [19] E avendo dato prova di essere capaci di tali imprese, sono disposti a stringere la pace mantenendo solo il loro territorio, loro che hanno vinto sul campo, lasciando le città autonome e la libertà sul mare per gli sconfitti. Eppure se fossero stati vinti in una battaglia soltanto, che pace avrebbero ottenuto da noi? [20] E i Beoti dal canto loro a che prezzo stringono la pace? Loro che fecero la guerra per Orcomeno, non volendo permettere che fosse autonoma, ora, dopo che sono morti tanti dei loro uomini, che parte della terra è stata devastata, dopo aver speso molto denaro sia dei privati, che pubblico, dopo aver perso tutto questo, e dopo aver combattuto quattro anni, fanno la pace lasciando nonostante tutto Orcomeno autonoma, e invano hanno subito queste cose: infatti avrebbero potuto vivere in pace lasciando Orcomeno autonoma sin dall'inizio. In tal modo essi abbandonano la guerra. [21] E a noi, Ateniesi, in che modo è concesso di stringere la pace? Trovando gli Spartani in quale disposizione d'animo? E se qualcuno di voi ne sarà offeso, mi scuso: infatti dirò le cose come stanno. In primo luogo, quando abbiamo perso le nostre navi nell'Ellesponto e siamo stati assediati, che cosa proposero di fare di noi quelli che oggi sono nostri alleati e che allora lo erano degli Spartani? Non chiedevano forse di asservire la nostra città e saccheggiare la terra? E coloro che impedirono che accadessero tali cose, chi furono? Non erano forse gli Spartani quelli che dissuasero gli alleati e che non vollero neppure prendere in considerazione azioni di tal genere? [22] In seguito stipulavamo il trattato secondo i termini convenuti, prestando giuramento agli Spartani

⟨παρ'⟩ αὐτῶν στῆσαι, κακὸν ἀγαπητὸν ἐν ἐκείνῳ τῷ χρόνῳ, σπονδὰς ἤγομεν ἐπὶ ῥητοῖς. εἶτα δὲ συμμαχίαν ποιησάμενοι Βοιωτοὺς καὶ Κορινθίους ἀποστήσαντες αὐτῶν, Ἀργεῖους δὲ ἀγαγόντες εἰς τὴν ποτὲ φιλίαν, αἴτιοι τῆς ἐν Κορίνθῳ μάχης ἐγενόμεθα αὐτοῖς. τίνες δὲ βασιλέα πολέμιον αὐτοῖς ἐποίησαν, καὶ Κόνωνι τὴν ναυμαχίαν παρεσκεύασαν, δι' ἣν ἀπώλεσαν τὴν ἀρχὴν τῆς θαλάττης; [23] ὅμως τοίνυν ταῦτα πεπονθότες ὑφ' ἡμῶν συγχωροῦσι ταῦτ' ἅπερ οἱ σύμμαχοι, καὶ διδόασιν ἡμῖν τὰ τεῖχη καὶ τὰς ναῦς καὶ τὰς νήσους ἡμῶν εἶναι. ποίαν τίν' οὖν χρὴ εἰρήνην πρεσβεύοντας ἤκειν; οὐ ταῦτα παρὰ τῶν πολεμίῳν εὐρομένους ἅπερ οἱ φίλοι διδόασιν, καὶ δι' ἅπερ ἠρξάμεθα πολεμεῖν, ἵνα ἡμῶν γένηται τῇ πόλει, ταῦτα; οἱ μὲν τοίνυν ἄλλοι τὴν εἰρήνην ποιοῦνται τῶν ὑπαρχόντων ἀφιέντες, ἡμεῖς δὲ προσλαμβάνοντες αὐτὰ ὧν μάλιστα δεόμεθα.

[24] τί οὖν ἐστὶν ὑπόλοιπον περὶ οὗτου δεῖ βουλευέσθαι; περὶ Κορίνθου καὶ περὶ ὧν {ἂν} ἡμᾶς Ἀργεῖοι προκαλοῦνται. πρῶτον μὲν περὶ Κορίνθου διδαξάτω μέ τις, Βοιωτῶν μὴ συμπολεμούντων, εἰρήνην δὲ ποιουμένων πρὸς Λακεδαιμονίους, τίνος ἐστὶν ἡμῖν ἀξία Κόρινθος. [25] ἀναμνήσθητε γάρ, ὧ Ἀθηναῖοι, τῆς ἡμέρας ἐκείνης, ὅτε Βοιωτοῖς τὴν συμμαχίαν ἐποιούμεθα, τίνα γνώμην ἔχοντες ταῦτα ἐπράττομεν. οὐχ ὡς ἱκανὴν οὔσαν τὴν Βοιωτῶν δύναμιν μεθ' ἡμῶν γενομένην κοινῇ πάντας ἀνθρώπους ἀμύνασθαι; νῦν δὲ βουλευόμεθα, Βοιωτῶν εἰρήνην ποιουμένων πῶς δυνατοὶ Λακεδαιμονίοις πολεμεῖν ἐσμεν ἄνευ Βοιωτῶν. [26] ναί, φασί τινες, ἂν Κόρινθόν τε φυλάττωμεν καὶ συμμάχους ἔχωμεν Ἀργεῖους. ἰόντων δὲ Λακεδαιμονίων εἰς Ἄργος πότερον βοηθήσομεν αὐτοῖς ἢ οὐ; πολλὴ γὰρ ἀνάγκη ὀπότερον τούτων ἐλέσθαι. μὴ βοηθούτων μὲν οὖν ἡμῶν οὐδὲ λόγος ὑπολείπεται μὴ οὐκ ἀδικεῖν καὶ ποιεῖν Ἀργεῖους ὅποιον ἂν τι βούλωνται δικαίως· βοηθούτων δὲ ἡμῶν

e ottenendo da loro di erigere la stele, male preferibile in quella circostanza. E successivamente, stringendo alleanza con i Beoti, allontanando da loro i Corinzi, riconducendo gli Argivi verso l'amicizia di una volta, fummo noi i responsabili della battaglia di Corinto contro gli Spartani. E chi ha reso loro nemico il Gran Re, chi ha permesso a Conone la battaglia navale con cui persero il potere sul mare? [23] Tuttavia, pur avendo subito da noi queste cose, ci offrono le stesse condizioni che ci propongono i nostri alleati, e ci concedono le mura e le navi e le isole. Bisogna venire ad annunciarvi che genere di pace, dunque? Non abbiamo forse ottenuto dai nemici le stesse cose che ci offrono gli amici, e i vantaggi per i quali avevamo iniziato a combattere, così che la nostra città li possedesse? Dunque gli altri fanno la pace rinunciando a quanto avevano all'inizio, noi invece ottenendo ciò di cui abbiamo moltissimo bisogno.[24] Che cosa dunque rimane da discutere? Su Corinto e su quanto gli Argivi ci propongono. Per iniziare, a proposito di Corinto, qualcuno mi spieghi: se i Beoti non combattono con noi e se fanno pace con gli Spartani, che valore ha per noi Corinto? [25] Ricordatevi infatti, Ateniesi, di quel giorno, quando stringemmo l'alleanza con i Beoti: avevamo un obiettivo per il quale agivamo così. Non pensavamo che le forze dei Beoti, unite alle nostre, fossero sufficienti per difenderci dal mondo intero? E ora invece, mentre i Beoti trattano la pace, noi discutiamo di come possiamo combattere contro gli Spartani senza i Beoti. [26] Certo, dicono alcuni, se difendiamo Corinto e abbiamo come alleati gli Argivi. Ma se gli Spartani avanzano contro Argo, la aiuteremo oppure no? Infatti è inevitabile scegliere una delle due possibilità. Se non la aiutiamo, non resta niente da dire sul fatto che siamo nel torto e gli Argivi possono giustamente agire come vogliono; se invece prestiamo

εἰς Ἄργος οὐχ ἔτοιμον μάχεσθαι Λακεδαιμονίοις; ἵνα ἡμῖν τί γένηται; ἵνα ἠττώμενοι μὲν καὶ τὴν οἰκείαν χώραν ἀπολέσωμεν πρὸς τῇ Κορινθίων, νικήσαντες δὲ τὴν Κορινθίων Ἀργείων ποιήσωμεν. οὐχ ἔνεκα τούτων πολεμήσομεν; [27] σκεψώμεθα δὴ καὶ τοὺς Ἀργείων λόγους. κελεύουσι γὰρ ἡμᾶς κοινῇ μετὰ σφῶν καὶ μετὰ Κορινθίων πολεμεῖν, αὐτοὶ δ' ἰδίᾳ εἰρήνην ποιησάμενοι τὴν χώραν οὐ παρέχουσιν ἐμπολεμεῖν. καὶ μετὰ μὲν πάντων τῶν συμμάχων τὴν εἰρήνην ποιουμένους οὐκ ἐῴσιν ἡμᾶς οὐδὲν πιστεύειν Λακεδαιμονίοις· ἃ δὲ πρὸς τούτους μόνους ἐκεῖνοι συνέθεντο, ταῦτα δ' οὐδεπώποτ' αὐτούς φασι παραβῆναι. πατρίαν τε εἰρήνην ὀνομάζοντες ἢ χρῶνται, τοῖς δὲ ἄλλοις Ἑλλησιν οὐκ ἐῴσι πατρίαν γενέσθαι τὴν εἰρήνην· ἐκ γὰρ τοῦ πολέμου χρονισθέντος Κόρινθον ἐλεῖν προσδοκῶσι, κρατήσαντες δὲ τούτων ὑφ' ὧν ἀεὶ κρατοῦνται, καὶ τοὺς συννικῶντας ἐλπίζουσι παραστήσεσθαι.

[28] τοιούτων δ' ἐλπίδων μετασχόντας ἡμᾶς δεῖ δυοῖν θάτερον ἐλέσθαι, ἢ πολεμεῖν μετὰ Ἀργείων Λακεδαιμονίοις, ἢ μετὰ Βοιωτῶν κοινῇ τὴν εἰρήνην ποιεῖσθαι. ἐγὼ μὲν οὖν ἐκεῖνο δέδοικα μάλιστα, ὃ Ἀθηναῖοι, τὸ εἰθισμένον κακόν, ὅτι τοὺς κρείττους φίλους ἀφιέντες ἀεὶ τοὺς ἠττοὺς αἰρούμεθα, καὶ πόλεμον ποιούμεθα δι' ἐτέρους, ἐξὸν δι' ἡμᾶς αὐτοὺς εἰρήνην ἄγειν· [29] οἵτινες πρῶτον μὲν βασιλεῖ τῷ μεγάλῳ (χρὴ γὰρ ἀναμνησθέντας τὰ γεγενημένα καλῶς βουλευσασθαι) σπονδὰς ποιησάμενοι καὶ συνθέμενοι φιλίαν εἰς τὸν ἅπαντα χρόνον, ἃ ἡμῖν ἐπρέσβευσεν Ἐπίλυκος (ὁ) Τεισάνδρου, τῆς μητρὸς τῆς ἡμετέρας ἀδελφός, (μετὰ) ταῦτα Ἀμόργῃ πειθόμενοι τῷ δούλῳ τῷ βασιλέως καὶ φυγάδι τὴν μὲν βασιλέως δύναμιν ἀπεβαλόμεθα ὡς

aiuto ad Argo non è forse certo che combatteremo contro gli Spartani? Ma con che risultato, per noi? Per perdere la nostra terra, con quella dei Corinzi, se veniamo sconfitti, e per consegnare la terra dei Corinzi agli Argivi, se vinciamo. Non combatteremo forse per questo? [27] Esaminiamo ora anche le parole degli Argivi. Vogliono infatti che noi combattiamo insieme con loro e con i Corinzi, ma avendo stretto separatamente una pace, non permettono che si combatta nella loro terra. E se vogliamo stipulare la pace insieme a tutti gli alleati, non lasciano che accordiamo fiducia agli Spartani; eppure dicono che essi non hanno mai violato gli accordi che strinsero soltanto con loro. E mentre chiamano pace secondo l'usanza quella di cui profittano, tuttavia non permettono che la pace sia un'usanza per il resto dei Greci: infatti dal prolungarsi della guerra si aspettano di prendere Corinto e dopo aver sconfitto chi li ha sempre sconfitti, sperano di assoggettare anche quelli con i quali hanno ottenuto la vittoria. [28] Confrontandoci con tali prospettive, bisogna che noi scegliamo una delle due: o combattere con gli Argivi contro gli Spartani, o insieme con i Beoti fare la pace. Io dunque temo soprattutto, Ateniesi, il nostro male abituale, che fa sì che abbandonando gli amici più forti, scegliamo sempre i più deboli e facciamo guerra per il bene di quelli, quando potremmo invece per il bene di noi stessi mantenere la pace. [29] Noi che avevamo in precedenza stipulato un trattato con il Gran Re (infatti bisogna che decidiamo in modo accorto, ricordando quanto è accaduto in passato), e concluso un'alleanza senza limiti di tempo, che per noi negoziò Epilico figlio di Tisandro, fratello di mia madre, dopo queste cose, persuasi da Amorge, schiavo del Re e messo al bando, rifiutammo il potente appoggio del Re come fosse degno di nulla, e scegliemmo l'alleanza con Amorge, credendola

οὐδενὸς οὕσαν ἀξίαν, τὴν δὲ Ἀμόργου φιλίαν εἰλόμεθα, κρείττω νομίσαντες εἶναι· ἀνθ' ὧν βασιλεὺς ὀργισθεὶς ἡμῖν, σύμμαχος γενόμενος Λακεδαιμονίοις, παρέσχεν αὐτοῖς εἰς τὸν πόλεμον πεντακισχίλια τάλαντα, ἕως κατέλυσεν ἡμῶν τὴν δύναμιν. ἔν μὲν βούλευμα τοιοῦτον ἐβουλευσάμεθα· **[30]** Συρακόσιοι δ' ὅτε ἤλθον ἡμῶν δεόμενοι, φιλότητα μὲν ἀντὶ διαφορᾶς ἐθέλοντες εἰρήνην δ' ἀντὶ πολέμου ποιεῖσθαι, τὴν τε συμμαχίαν ἀποδεικνύντες ὅσῳ κρείττων ἢ σφετέρᾳ εἴη τῆς Ἐγεσταίων καὶ Καταναίων, εἰ βουλόμεθα πρὸς αὐτοὺς ποιεῖσθαι, ἡμεῖς τοίνυν εἰλόμεθα καὶ τότε πόλεμον μὲν ἀντὶ εἰρήνης, Ἐγεσταίους δὲ ἀντὶ Συρακοσίων, στρατεύεσθαι δ' εἰς Σικελίαν ἀντὶ τοῦ μένοντες οἴκοι συμμάχους ἔχειν Συρακοσίους· ἐξ ὧν πολλοὺς μὲν Ἀθηναίων ἀπολέσαντες ἀριστίνδην καὶ τῶν συμμάχων, πολλὰς δὲ ναῦς καὶ χρήματα καὶ δύναμιν ἀποβαλόντες, αἰσχυρῶς διεκομίσθησαν οἱ σωθέντες αὐτῶν. **[31]** ὕστερον δὲ ὑπ' Ἀργείων ἐπέισθημεν, οἵπερ νῦν ἤκουσι πείθοντες πολεμεῖν, πλεύσαντες ἐπὶ τὴν Λακωνικὴν εἰρήνης ἡμῖν οὔσης πρὸς Λακεδαιμονίους ἐκτεῖναι τὸν θυμόν, ἀρχὴν πολλῶν κακῶν· ἐξ οὗ πολεμήσαντες ἠναγκάσθημεν τὰ τεῖχη κατασκάπτειν καὶ τὰς ναῦς παραδιδόναι καὶ τοὺς φεύγοντας καταδέχεσθαι. ταῦτα δὲ πασχόντων ἡμῶν οἱ πείσαντες ἡμᾶς πολεμεῖν Ἀργεῖοι τίνα ὠφέλειαν παρέσχον ἡμῖν; τίνα δὲ κίνδυνον ὑπὲρ {τῶν} Ἀθηναίων ἐποίησαντο; **[32]** νῦν οὖν τοῦτο ὑπόλοιπόν ἐστιν ἡμῖν, πόλεμον μὲν ἐλέσθαι καὶ νῦν ἀντ' εἰρήνης, τὴν δὲ συμμαχίαν τὴν Ἀργείων ἀντὶ τῆς Βοιωτῶν, Κορινθίων δὲ τοὺς νῦν ἔχοντας τὴν πόλιν ἀντὶ Λακεδαιμονίων. μὴ δῆτα, ὧ Ἀθηναῖοι, μηδεὶς ἡμᾶς ταῦτα πείσῃ· τὰ γὰρ παραδείγματα τὰ γεγενημένα τῶν ἀμαρτημάτων ἱκανὰ τοῖς σώφροσι τῶν ἀνθρώπων ὥστε μηκέτι ἀμαρτάνειν.

migliore: per questo motivo il Re, adirato con noi, alleatosi con gli Spartani, procurò loro cinquemila talenti per la guerra, affinché distruggesse il nostro potere. Una prima decisione di tal genere abbiamo preso. [30] E quando i Siracusani vennero da noi pregandoci, chiedendoci amicizia anziché ostilità, e di fare pace anziché guerra, dimostrando quanto l'alleanza con loro, se avessimo voluto stringerla, sarebbe stata migliore di quella con i Segestani e i Catanesi, noi anche in quel caso scegliemmo la guerra anziché la pace, i Segestani invece dei Siracusani, e combattere in Sicilia anziché, restando in patria, avere i Siracusani come alleati: a causa di queste decisioni sacrificammo molti dei migliori uomini Ateniesi e degli alleati, perdemmo tante navi e ricchezze e forza, e coloro che si salvarono furono rimpatriati in modo umiliante. [31] E in seguito fummo persuasi dagli Argivi, che vengono adesso per convincerci a combattere, a suscitare la collera degli Spartani navigando verso la Laconia mentre eravamo in pace con loro, decisione che fu causa di molti mali. Per questo dopo aver combattuto fummo costretti ad abbattere le mura, consegnare le navi e lasciar rientrare gli esiliati. E mentre subivamo queste cose, gli Argivi che ci avevano convinto a combattere, che aiuto ci hanno dato? Quale rischio hanno corso per Atene? [32] Ora quindi ci è rimasto soltanto questo, preferire anche adesso la guerra alla pace, l'alleanza con gli Argivi a quella dei Beoti, i Corinzi che ora tengono la città agli Spartani. No di certo, Ateniesi, che nessuno ci persuada di queste cose! Infatti gli errori compiuti nel passato servono da lezioni per gli uomini saggi, così da non sbagliare più.

[33] εἰσὶ δὲ τινες ὑμῶν οἱ τοσαύτην ὑπερβολὴν τῆς ἐπιθυμίας ἔχουσιν εἰρήνην ὡς τάχιστα γενέσθαι· φασὶ γὰρ καὶ τὰς τετταράκονθ' ἡμέρας ἐν αἷς ὑμῖν ἔξεστι βουλευέσθαι περίεργον εἶναι, καὶ τοῦτο ἀδικεῖν ἡμᾶς· αὐτοκράτορας γὰρ πεμφθῆναι εἰς Λακεδαίμονα διὰ ταῦθ', ἵνα μὴ πάλιν ἐπαναφέρωμεν. τὴν τε ἀσφάλειαν ἡμῶν τῆς ἐπαναφορᾶς δέος ὀνομάζουσι, λέγοντες ὡς οὐδεὶς πώποτε τὸν δῆμον τὸν Ἀθηναίων ἐκ τοῦ φανεροῦ πείσας ἔσφωσεν, ἀλλὰ δεῖ λαθόντας ἢ ἐξαπατήσαντας αὐτὸν εὖ ποιῆσαι. [34] τὸν λόγον οὖν τοῦτον οὐκ ἐπαινῶ. φημὶ γάρ, ὧ Ἀθηναῖοι, πολέμου μὲν ὄντος ἄνδρα στρατηγὸν τῇ πόλει τε εὖνουν εἰδότα τε ὅ τι πράττει, λανθάνοντα δεῖν τοὺς πολλοὺς τῶν ἀνθρώπων καὶ ἐξαπατῶντα ἄγειν ἐπὶ τοὺς κινδύνους, εἰρήνης δὲ περὶ πρεσβεύοντας κοινῆς τοῖς Ἑλλησιν, ἐφ' οἷς ὄρκοι τε ὁμοσθήσονται στήλαί τε σταθήσονται γεγραμμένοι, ταῦτα δὲ οὔτε λαθεῖν οὔτε ἐξαπατῆσαι δεῖν, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον ἐπαινεῖν ἢ ψέγειν, εἰ πεμφθέντες αὐτοκράτορες ἔτι ἀποδώσομεν ὑμῖν περὶ αὐτῶν σκέψασθαι. βουλευέσασθαι μὲν οὖν ἀσφαλῶς χρὴ κατὰ δύναμιν, οἷς δ' ἂν ὁμόσωμεν καὶ συνθώμεθα, τούτοις ἐμμένειν. [35] οὐ γὰρ μόνον, ὧ Ἀθηναῖοι, πρὸς γράμματα {τὰ} γεγραμμένα δεῖ βλέποντας πρεσβεύειν ἡμᾶς, ἀλλὰ καὶ πρὸς τοὺς τρόπους τοὺς ὑμετέρους. ὑμεῖς γὰρ περὶ μὲν τῶν ἐτοιμῶν ὑμῖν ὑπονοεῖν εἰώθατε καὶ δυσχεραίνειν, τὰ δ' οὐκ ὄντα λογοποιεῖν ὡς ἔστιν ὑμῖν ἔτοιμα· κἂν μὲν πολεμεῖν δέη, τῆς εἰρήνης ἐπιθυμεῖτε, ἐὰν δὲ τις ὑμῖν τὴν εἰρήνην πράττη, λογίζεσθε τὸν πόλεμον ὅσα ἀγαθὰ ὑμῖν κατηργάσατο. [36] ὅπου καὶ νῦν ἤδη τινὲς λέγουσιν οὐ γινώσκειν τὰς διαλλαγὰς αἰτίνες εἰσιν, τεῖχη καὶ νῆες εἰ γενήσονται τῇ πόλει· τὰ γὰρ ἴδια τὰ σφέτερ' αὐτῶν ἐκ τῆς

[33] Ci sono alcuni tra di voi che hanno davvero uno smisurato desiderio di ottenere la pace al più presto: infatti dicono che i quaranta giorni in cui potete deliberare sono superflui, e che in questo stiamo sbagliando: infatti siamo stati inviati a Sparta con pieni poteri proprio a tale scopo, perché non facessimo di nuovo rapporto. E ritengono che il nostro scrupolo nel tornare a riferire sia paura, poiché dicono che nessuno ha mai salvato il popolo ateniese persuadendolo pubblicamente, ma che bisogna fare il suo bene in segreto e con l'inganno. [34] Non approvo questo discorso. Infatti, Ateniesi, ritengo che, durante una guerra, un comandante che vuole il bene della città e che sa quello che fa, debba guidare la maggior parte degli uomini verso il pericolo in segreto e con l'inganno, ma quando invece si negozia una pace comune per i Greci non bisogna servirsi né di segretezza né di imbrogli su quei punti in base ai quali verranno prestati dei giuramenti ed erette delle stele incise, e meritiamo elogi, piuttosto che critiche, se, inviati come ambasciatori con pieni poteri, vi interpellaremo di nuovo sulle risoluzioni da prendere. Dunque bisogna decidere nel modo più accorto possibile, e poi restare fedeli a ciò che abbiamo giurato e stabilito. [35] Infatti, Ateniesi, bisogna che noi conduciamo i negoziati non solo basandoci su istruzioni scritte, ma anche sul vostro carattere. Voi infatti siete abituati a nutrire sospetto e disprezzo verso ciò che vi è possibile ottenere, e, invece, a parlare di ciò che non lo è come se lo fosse: se bisogna combattere, desiderate la pace, mentre se qualcuno negozia per voi la pace, pensate a quanti vantaggi vi procurerebbe la guerra. [36] Così anche oggi alcuni sostengono di non capire l'utilità degli accordi, se permetteranno alla città di avere le mura e le navi: infatti non ricavano le loro entrate private dall'estero e

ὑπερορίας οὐκ ἀπολαμβάνειν, ἀπὸ δὲ τῶν τειχῶν οὐκ εἶναι σφίσι τροφήν. Αναγκαίως οὖν ἔχει καὶ πρὸς ταῦτ' ἀντειπεῖν.

[37] ἦν γάρ ποτε χρόνος, ᾧ Ἀθηναῖοι, ὅτε τείχη καὶ ναῦς οὐκ ἐκεκτήμεθα· γενομένων δὲ τούτων τὴν ἀρχὴν ἐποησάμεθα τῶν ἀγαθῶν. ὧν εἰ καὶ νῦν ἐπιθυμεῖτε, ταῦτα κατεργάσασθε. ταύτην δὲ λαβόντες ἀφορμὴν οἱ πατέρες ἡμῶν κατηργάσαντο τῇ πόλει δύναμιν τοσαύτην ὅσῃν οὐπὼ τις ἄλλη πόλις ἐκτήσατο, τὰ μὲν πείσαντες τοὺς Ἑλληνας, τὰ δὲ λαθόντες, τὰ δὲ πριάμενοι, τὰ δὲ βιασάμενοι. [38] πείσαντες μὲν οὖν Ἀθήνησι ποιήσασθαι τῶν κοινῶν χρημάτων Ἑλληνοταμίας, καὶ τὸν σύλλογον τῶν νεῶν παρ' ἡμῖν γενέσθαι, ὅσαι δὲ τῶν πόλεων τριῆρεις μὴ κέκτηνται, ταύταις ἡμᾶς παρέχειν· λαθόντες δὲ Πελοποννησίους τειχισάμενοι τὰ τείχη· πριάμενοι δὲ παρὰ Λακεδαιμονίων μὴ δοῦναι τούτων δίκη· βιασάμενοι δὲ τοὺς ἐναντίους τὴν ἀρχὴν τῶν Ἑλλήνων κατηργασάμεθα. καὶ ταῦτα τὰ ἀγαθὰ ἐν ὀγδοήκοντα καὶ πέντε ἡμῖν ἔτεσιν ἐγένετο. [39] κρατηθέντες δὲ τῷ πολέμῳ τά τε ἄλλα ἀπωλέσαμεν καὶ τὰ τείχη καὶ τὰς ναῦς ἔλαβον ἡμῶν ἐνέχυρα Λακεδαιμόνιοι, τὰς μὲν παραλαβόντες, τὰ δὲ καθελόντες, ὅπως μὴ πάλιν ταῦτ' ἔχοντες ἀφορμὴν δύναμιν τῇ πόλει κατασκευάσαιμεν. πεισθέντες τοίνυν ὑφ' ἡμῶν Λακεδαιμόνιοι πάρεσι νυνὶ πρέσβεις αὐτοκράτορες, τά τε ἐνέχυρα ἡμῖν ἀποδιδόντες, καὶ τὰ τείχη καὶ (τὰς) ναῦς ἐδόντες κεκτήσθαι, τὰς τε νήσους ἡμετέρας εἶναι. [40] τὴν αὐτὴν τοίνυν ἀρχὴν ἀγαθῶν λαμβάνοντας, ἥνπερ ἡμῶν ἐλάμβανον οἱ πρόγονοι, ταύτην οὐκ ἀκτέον φασὶ τὴν εἰρήνην τινὲς εἶναι. παριόντες οὖν αὐτοὶ διδασκόντων ὑμᾶς (ἐξουσίαν δ' αὐτοῖς ἡμεῖς ἐποιήσαμεν, προσθέντες τετταράκοντα ἡμέρας βουλευσασθαι)

con le mura non si mangia. Bisogna dunque rispondere a queste obiezioni.

[37] Infatti, Ateniesi, c'è stato un tempo in cui non avevamo né mura né navi: procurandocene abbiamo dato inizio alle nostre fortune. Se anche adesso le desiderate, assicuratevi questi mezzi. Quando ebbero ottenuto tali fondamenta, i nostri padri conquistarono per la città un potere grande al punto che nessun'altra città ne ebbe mai uno uguale, servendosi a volte di persuasione, altre di segretezza, di corruzione o di forza nei confronti dei Greci. [38] Infatti grazie alla persuasione gli ellenotami, preposti al tesoro comune, venivano scelti ad Atene, la flotta era raccolta presso di noi e noi fornivamo triremi alle città che non le avevano; in segretezza costruimmo le mura all'insaputa dei Peloponnesiaci; con la corruzione abbiamo evitato di essere puniti da parte degli Spartani per questo stratagemma; usando la forza contro i nemici abbiamo creato l'impero sui Greci. E questi risultati li abbiamo ottenuti in ottantacinque anni. [39] Ma, dopo aver perso la guerra, oltre alle altre perdite che subimmo, gli Spartani presero le nostre mura e le navi come garanzia, impadronendosi delle seconde e abbattendo le prime, così che non potessimo ricostruire di nuovo la potenza della città avendo queste risorse come fondamenta. Dunque degli Spartani in veste di ambasciatori plenipotenziari sono qui, ora, persuasi da noi, per restituirci quello di cui ci avevano privato come garanzia, permetterci di possedere le mura e le navi e di avere per noi le isole. [40] Ora che abbiamo ottenuto la stessa fonte delle fortune che ci avevano procurato gli antenati, alcuni dicono che di questa pace non dobbiamo godere. Dunque che vi spieghino, facendosi avanti – e noi abbiamo dato loro l'occasione, proponendo di decidere in quaranta giorni – se sugli

τοῦτο μὲν τῶν γεγραμμένων εἴ τι τυγχάνει μὴ καλῶς ἔχον (ἔξεστι γὰρ ἀφελεῖν) τοῦτο δ' εἴ τίς (τι) προσθεῖναι βούλεται, πείσας ὑμᾶς προσγραψάτω. πᾶσί τε τοῖς γεγραμμένοις χρωμένοις ἔστιν εἰρήνην ἄγειν. [41] εἰ δὲ μηδὲν ἀρέσκει τούτων, πολεμεῖν ἔτοιμον. καὶ ταῦτ' ἐφ' ὑμῖν πάντ' ἐστίν, ᾧ Ἀθηναῖοι· τούτων ὅ τι ἂν βούλησθε ἔλεσθε. πάρεισι μὲν γὰρ Ἀργεῖοι καὶ Κορίνθιοι διδάξοντες ὡς ἄμεινόν ἐστι πολεμεῖν, ἤκουσι δὲ Λακεδαιμόνιοι πείσοντες ὑμᾶς εἰρήνην ποιήσασθαι. τούτων δ' ἐστὶ τὸ τέλος παρ' ὑμῖν, ἀλλ' οὐκ ἐν Λακεδαιμονίοις, δι' ἡμᾶς. πρεσβευτὰς οὖν πάντας ὑμᾶς ἡμεῖς οἱ πρέσβεις ποιοῦμεν· ὁ γὰρ τὴν χεῖρα μέλλων ὑμῶν αἶρειν, οὗτος ὁ πρεσβεύων ἐστίν, ὁπότερ' ἂν αὐτῷ δοκῆ, καὶ τὴν εἰρήνην καὶ τὸν πόλεμον {ποιεῖν}. μέμνησθε μὲν οὖν, ᾧ Ἀθηναῖοι, τοὺς ἡμετέρους λόγους, ψηφίσασθε δὲ τοιαῦτα, ἐξ ὧν ὑμῖν μηδέποτε μεταμελήσει.

accordi scritti ci sia qualcosa che non va bene: infatti è possibile togliere; e se invece qualcuno voglia inserire qualcosa, convincendovi lo aggiunga. Seguendo tutte le clausole è possibile godere della pace. [41] E se nessuna di queste clausole vi convince, è il momento di combattere. Tutto è nelle vostre mani, Ateniesi, scegliete quello che volete. Infatti sono qui presenti Argivi e Corinzi pronti a spiegarvi che è meglio combattere, mentre gli Spartani sono venuti a persuadervi a fare la pace. La decisione spetta a voi, non agli Spartani, per merito nostro. Così noi, gli ambasciatori, rendiamo ambasciatori tutti voi: infatti chi tra voi sta per alzare la mano è colui che negozia della pace e della guerra, in base a come gli sembri meglio. Dunque, Ateniesi, ricordatevi delle mie parole, e votate ciò di cui mai vi pentirete.

COMMENTO

Argomento

πρέσβεις [...] αὐτοκράτορας: sul significato e le prerogative di questa carica si veda commento al § 6 (p. 117 ss). Sul fatto che Andocide e i suoi colleghi fossero ambasciatori plenipotenziari si veda quanto afferma l'oratore al § 33.

συμβουλῆς [...] συμφέρον: Secondo Aristotele (*Rh.*1358b 22-37) è proprio il συμφέρον il fine dell'oratoria deliberativa, mentre il giusto lo è dell'oratoria giudiziaria, e il bello dell'epidittica. Anche il giusto e il bello possono essere trattati nell'oratoria deliberativa, ma ricoprono un ruolo accessorio, mentre l'utile è un tema imprescindibile. Nella pseudoaristotelica *Retorica ad Alessandro*, invece, non si ritrova questa suddivisione: il giusto e il conveniente, insieme al legittimo, al moralmente bello, al piacevole e al facile a farsi sono considerati possibili argomenti da utilizzare in un'esortazione o in una dissuasione ([Arist.] *Rh.Al.* 1421 b 22-25), ovvero le due specie riferibili al genere deliberativo (si veda su questo Ferrini 2015 p. 396-397, n. 28): quindi mentre in Aristotele ogni genere ha un suo specifico fine, nella *Retorica ad Alessandro* si considera una loro associazione (cfr. anche [Arist.] *Rh.Al.* 1437 a 28-9).

Φιλόχορος [...] Ἀνδοκίδου: questa parte dell'*hypothesis* è la fonte del frammento 328 F 149 b. Secondo alcuni studiosi (Jacoby commento a *FGrHist* 328 F 149 a, Pownall 1995 p. 142, Keen 1995 e 1998 p. 377, Harding 2006 p. 172-173) il brano dell'*hypothesis* andrebbe idealmente inserito all'interno della citazione di Filocoro riportata da Didimo. La prima parte del frammento 328 F 149a faceva quindi riferimento alle trattative di Sardi (fino a: πάντα (εἶναι) [σ]υννεμη(έ)νους); il passo tratto dall'*hypothesis* (che Didimo non ha copiato) separava le due sezioni, segnando l'inizio della parte dedicata ai negoziati di Sparta e alla sorte degli ambasciatori che la trattarono. Ritengo che Badian (1991 p. 31) abbia ragione a non approvare tale

proposta; infatti, come osservato giustamente dallo studioso, non ha senso che Andocide venga citato con l'indicazione del demo, come se Filocoro lo presentasse per la prima volta, se l'autore lo aveva già nominato poche righe prima, come propone Keen nella sua ricostruzione. A mio avviso, la citazione di Filocoro tratta dall' *hypothesis* non può essere meccanicamente inserita né all'interno né subito prima o subito dopo il passo citato da Didimo. I due brani sono chiaramente incompatibili: evidentemente chi ha riportato Filocoro lo ha rielaborato, estrapolando solo quelle informazioni che gli erano utili. È anche possibile che l'autore dell' *hypothesis* stesse semplicemente citando a memoria lo storico e che non stesse riportando le sue parole precise; l'informazione importante testimoniata dall'attidografo consisteva nel fatto che l'esito finale dell'ambasciata si era rivelato negativo (come si evince anche dalla citazione compiuta da Didimo); tutte le altre notizie presenti nel passo, che non trovano riscontro in 328 F 149 a (la presenza di ambasciatori spartani ad Atene, la responsabilità particolare di Andocide nel convincere il pubblico) sembrano provenire dall'orazione stessa e somigliano a una ripresa, operata dall'autore dell' *hypothesis*, di quanto aveva già detto in precedenza.

μη πείσαντος τοῦ Ἀνδοκίδου: oltre all'ipotesi, sull'esito negativo dell'ambasciata ci informano, come si è detto, *FGrHist* 328 F 149 a, probabilmente Demostene (19.276-280), [Plut.] *And.* 12 e infine Fozio (*Bibl.* 488 b 10). Lo pseudoPlutarco afferma che Andocide scappò da Atene dopo il fallimento della missione diplomatica e lo stesso si legge anche nel frammento 328 F 149 a, dove si dice che gli ambasciatori partirono senza attendere il processo che li avrebbe condannati all'esilio; anche Fozio afferma che l'oratore venne esiliato. Demostene, invece, sembra contraddirsi: a 276 e 277 ripete che Epicrate e i suoi colleghi vennero condannati a morte, ma a 280 sostiene che furono esiliati. Per conciliare le varie testimonianze si ritiene quindi che gli ambasciatori siano stati condannati a morte *in*

absentia e che pertanto siano rimasti in esilio senza mai fare ritorno ad Atene (si veda MacDowell 1962 p. 6).

§§ 1-12, introduzione generale

La prima sezione dell'orazione presenta una struttura piuttosto schematica, probabilmente dovuta al tentativo di esporre un ragionamento che appaia quanto più serrato e stringente, anche se forse il risultato finale rischia di risultare ripetitivo, poco fluido.

Lo scopo che Andocide si è prefissato di raggiungere in questa parte non è facile, se non addirittura impossibile: egli infatti deve presentare agli Ateniesi in una luce favorevole proprio i loro tradizionali nemici, e intende farlo dimostrando qualcosa di storicamente spericolato, ovvero che la pace tra le due città abbia sempre portato vantaggi agli Ateniesi. La sua strategia argomentativa prevede l'utilizzo di una serie di esempi storici inanellati fra loro da una sequenza di ipofore¹ che si ripetono a intervalli costanti, formando un disegno regolare.

Nel primo paragrafo Andocide espone il principale timore dei suoi concittadini e la principale arma dei suoi avversari: la possibilità che la democrazia venga rovesciata (λέγουσι γὰρ ὡς ἔστι δεινότατον τῷ δήμῳ, γενομένης εἰρήνης, ἢ νῦν οὔσα πολιτεία μὴ καταλυθῆ), questa espressione viene quindi ripresa

¹Andocide fa un ampio uso delle domande retoriche in tutte le sue orazioni e il *De Pace* è quella che in proporzione ne presenta di più. Kingsbury (1871 p. 34-35) le suddivide in cinque categorie: con lo scopo di ricevere una risposta affermativa: § 2, 16, 23 (b), 25, 27; con risposta negativa: § 4, 6 (a), 10, 24 (b); per creare un effetto di amplificazione § 6 (b,c), 12, 20, 21 (dove Andocide ne accumula ben 6), 23 (a), 24 (a), 26 (c); per suscitare dei sentimenti o creare degli effetti particolari (Kingsbury ne segnala diversi nelle altre orazioni, ma nel *De Pace* individua una sola sottocategoria, quella delle domande che hanno lo scopo di creare un'insinuazione: § 3 e 19, 22); domande a cui è impossibile rispondere § 15 (c), 26 (b). Infine segnala come ipofore § 13, 14 (dove se ne trovano 4), 15 (a,b). Io invece ho considerato come ipofore anche le domande ai § 4, 6 (a,b) e 10 perché ho interpretato l'espressione «nessuno lo dimostrerà» come una risposta.

varie volte nel corso della sezione, quasi come una sorta di ritornello, con lo scopo di smentirla ripetutamente.

Dopo aver presentato il suo primo esempio storico (la pace di Cimone), Andocide conclude: ἐν ταύτῃ τῇ *εἰρήνῃ ὁ δῆμος ὁ {τῶν} Ἀθηναίων* ἔσθ' ὅπου *κατελύθη; οὐδείς ἀποδείξει* (§ 4). Viene dunque riproposta la domanda da cui il ragionamento era partito e, attraverso la figura retorica dell'ipofora, viene fatta seguire immediatamente la categorica risposta («nessuno lo dimostrerà») così da agevolare l'accettazione del concetto e vincere lo scetticismo degli interlocutori.

Successivamente vengono elencati i benefici che la pace ha portato, con la chiusa: ταῦτα ἐκ τῆς εἰρήνης τῆς πρὸς Λακεδαιμονίους ἀγαθὰ τῇ πόλει καὶ δύναμις τῷ δήμῳ τῷ Ἀθηναίων ἐγένετο (§ 5).

Il secondo esempio storico (la pace dei Trent'anni) termina in questo modo: καὶ ἐν τοσοῦτῳ χρόνῳ ἔστιν ὅπου, ὧ Ἀθηναῖοι, *ὁ δῆμος κατελύθη;* τί δέ; πράττοντές τινες δήμου κατάλυσιν ἐλήφθησαν; *οὐκ ἔστιν ὅστις ἀποδείξει.* (§ 6). Segue (come era avvenuto nel caso del primo esempio) l'elenco dei benefici della pace, con la medesima chiusa: ταῦτα ἐκ τῆς εἰρήνης τῆς πρὸς Λακεδαιμονίους ἀγαθὰ τῇ πόλει καὶ δύναμις τῷ δήμῳ τῷ Ἀθηναίων ἐγένετο (§7).

Infine, dopo la pace di Nicia (§ 9) si trova nuovamente la menzione dei vantaggi ottenuti (ταῦτα δ' ἔχοντες *τὰ ἀγαθὰ* πάλιν κατέστημεν εἰς πόλεμον πρὸς Λακεδαιμονίους) e viene ribadita in modo definitivo la tesi da cui era partito il ragionamento: ἄλλο τι ἢ τοῦτο, ὅτι διὰ τὴν *εἰρήνην* οὐδεπώποτε *ὁ δῆμος ὁ {τῶν} Ἀθηναίων κατελύθη;* οὐκοῦν *ἀποδέδεικται.* καὶ οὐδείς ἐξελέγξει με ὡς οὐκ ἔστι ταῦτα ἀληθῆ. (§ 10).

A questo punto vi è l'esempio conclusivo, che però rappresenta piuttosto una sorta di eccezione alla regola presentata da Andocide. Egli, infatti, sa bene che i suoi avversari gli rinfacceranno gli esiti della guerra del Peloponneso, e che ben difficilmente quella potrebbe essere considerata una pace che ha

arretrato vantaggi e potere ad Atene. A questa obiezione Andocide risponde postulando la distinzione fra εἰρήνη e σπονδαί (§ 11): la prima viene stipulata fra pari, e dunque prevede un compromesso tra le parti (come nel caso della pace che gli Spartani ora propongono agli Ateniesi), le seconde vengono stipulate tra vincitori e sconfitti, e quindi di necessità questi ultimi si trovano a dover accettare condizioni svantaggiose (come nel caso della conclusione della guerra del Peloponneso, che pertanto non può essere considerata una vera e propria “pace”).

Infine, abbiamo la conclusione di questa prima parte: per l’ennesima volta viene ripetuto che la pace porta potere e salvezza (in questo caso al posto di ἀγαθά come nelle formulazioni precedenti troviamo σωτηρία) per la democrazia; mentre la guerra porta distruzione. Il ragionamento è terminato e a questo punto lo schema si chiude e Andocide si volge ad analizzare un secondo punto (come si è detto, le ragioni della guerra): τοσοῦτον οὖν ἔγωγε, ὃ Ἀθηναῖοι, διορίζομαι περὶ τούτων, τὴν μὲν εἰρήνην σωτηρίαν εἶναι τῷ δήμῳ καὶ δύναμιν, τὸν δὲ πόλεμον δήμου κατάλυσιν γίνεσθαι. περὶ μὲν οὖν τούτων ταῦτα λέγω. (§ 12).

Sono tre le ragioni che rendono rilevante questo passo: la presenza di una serie di imprecisioni storiche e forzature notevoli (non per nulla è stato proprio questo passaggio a far guadagnare ad Andocide la fama di fonte inaffidabile e di oratore poco scrupoloso nel riportare gli eventi storici);² il fatto che sia riprodotto piuttosto fedelmente da Eschine in 2. 172-

²Ad esempio: si è già citato il giudizio severo di Meyer su questa sezione (1899 p. 132-133); secondo de Ste. Croix i paragrafi 3-9 rappresentano uno dei peggiori esempi che possediamo di inaccuratezza e alterazione retorica (1972 p. 245); mentre Missiou sostiene che grazie a loro Andocide si è guadagnato il discutibile titolo onorifico di oratore meno scrupoloso nella resa dei fatti storici (1992 p. 59; un giudizio simile anche in Perlman 1961 p. 163).

176,³ e infine perché, proprio a causa dei primi due punti, è stato impugnato come uno degli indizi dell'inautenticità dell'orazione.

Esordio (§§ 1-2)

L'orazione non si apre con un vero e proprio proemio:⁴ l'autore sceglie invece di introdurre da subito la principale obiezione della parte avversa, che gli servirà da punto di partenza per impostare la propria replica. In posizione incipitaria viene evocato il tema del giusto: la pace potrà essere considerata tale soltanto se Andocide riuscirà a dimostrare che essa non rischia di costituire un pericolo per la democrazia. La scelta di questo vocabolo da parte dell'autore, tuttavia, non prelude ad un'argomentazione di stampo morale: il cuore del discorso andocideo sta nel συμφέρον, piuttosto che nel δίκαιον.⁵ Anche

³Rispetto al rapporto tra le due opere, generalmente si ritiene che Eschine abbia utilizzato Andocide come modello; ma altre interpretazioni sono state proposte: ad esempio Mathieu 1914 p. 190-194 aveva ipotizzato che i due autori attingessero da un modello comune (si veda anche De Romilly 1947 p. 22); mentre Harris, come si è detto, ritiene che il *De pace* non sia autentico e che l'anonimo autore abbia utilizzato Eschine come fonte (Harris 2000 e 2021).

⁴Del resto, Aristotele (*Rh.* 1415b 32-39) sostiene che il proemio non debba essere necessariamente presente nelle orazioni deliberative, dal momento che (a differenza delle orazioni giudiziarie) i presenti conoscono già l'argomento da trattare: si può quindi procedere direttamente con l'argomentazione, a meno che l'oratore non voglia servirsi del proemio per creare degli effetti particolari (sulla struttura argomentativa del *De pace* si veda Iglesias Zoido 1994, in particolare sulla scelta dell'assenza di proemio p. 120-124).

⁵Sul rapporto tra utile e giusto nelle orazioni deliberative del periodo classico si veda Kennedy 1959, di cui non condivido però l'analisi, che a mio avviso prevede una ripartizione troppo rigida: secondo lo studioso, infatti, le orazioni del quinto secolo si concentrano in modo netto o sull'uno o sull'altro tema, disegnando così una precisa opposizione tra i due argomenti che non prevede conciliazioni, mentre una sintesi verrà compiuta solo dagli oratori del quarto secolo. La ritengo una divisione eccessivamente semplicistica, poiché non tiene conto delle sfumature intermedie: spesso, ad esempio, come osserva Piccirilli (2002 p. 92-96) il richiamo alla giustizia serve piuttosto

se il termine non viene mai esplicitamente utilizzato dall'autore, infatti, questo tema percorre più o meno implicitamente tutta l'orazione (la stessa ὑπόθεσις lo indica come tema principale dell'opera): lo si percepisce nei minuziosi elenchi dei vantaggi che Atene ha ottenuto da ciascuna pace con Sparta (§§ 5, 7, 9, 12) e nell'esortazione ad abbandonare l'abitudine di proteggere il più debole per pensare piuttosto a restare alleati con chi è forte (§ 28), capovolgendo così un *topos* di carattere positivo che era parte della rappresentazione idealizzata che gli Ateniesi facevano di loro stessi (su questo argomento si veda commento ai §§ 13, p. 154 ss. e 28 p. 216 ss.), e che, da segno di una natura nobile e disinteressata, passa a rappresentare in questa orazione piuttosto un indizio di ingenuità. Quando Andocide affronta l'ipotesi contraria alla propria, ovvero se esistano motivi per proseguire la guerra, introduce l'argomentazione (§ 13) sostenendo che le uniche ragioni per cui valga la pena di continuare un conflitto siano quando si subisce un torto, o per soccorrere qualcuno che lo ha ricevuto, ma in realtà il ragionamento, pur prendendo le mosse da una massima moraleggiante, si sviluppa poi su un tono strettamente utilitaristico, incentrato sulla convenienza di Atene. L'unico passaggio in cui Andocide utilizza veramente un argomento di carattere morale è quando, al paragrafo 17, ricorda agli Ateniesi che accettare la pace con Sparta significa non solo mettere al sicuro loro stessi, ma anche garantire pace e libertà per tutti i Greci; il punto però è affrontato brevemente, senza citare, in questo caso, alcun esempio storico, alcuna memoria delle passate glorie ateniesi: per la maggior parte dell'orazione l'autore preferisce evitare ragionamenti che puntino su un richiamo agli ideali, e sceglie piuttosto di concentrarsi sui vantaggi pratici e sull'utile, come a voler suggerire che questa volta Atene deve pensare soltanto a se stessa.

come mero artificio per conferire un alone di nobiltà ad un discorso che poi, nella sostanza, verte sull'interesse e considera giusto e ingiusto solo in funzione dei vantaggi conseguenti (proprio come, a mio avviso, avviene nel *De Pace*). *Contra* Kennedy si veda anche Heath 1990.

Ὅτι μὲν [...] ὅτι δὲ [...] τοῦτο δὲ: uno dei casi in cui si può verificare la ripetizione del δέ si presenta quando questo accompagna un dimostrativo neutro (τοῦτο, in questo caso) che riprende un'asserzione o una domanda indiretta. Il δέ viene dunque inserito due volte, sia nella principale che nella subordinata, in modo da conferire una maggiore enfasi e rendere più chiaro il collegamento tra le proposizioni (si veda Denniston 1954 p. 183-185). Albinì (1964 p. 51) nota che anche il *De mysteriis* e il *De redivitu* presentano un μὲν in apertura, così come dieci dei quindici discorsi di Antifonte; mentre si trova più raramente negli autori successivi.

δοκεῖτέ μοι, ὦ Ἀθηναῖοι, πάντες γινώσκειν· [...] τοῦτο δὲ οὐ πάντες αἰσθάνεσθε: si può interpretare questo periodo di apertura come un'antitesi (ad esempio: Blass 1887 1 p. 332), ma effettivamente, come osserva Albinì (1964 p. 51), il contrasto tra πάντες γινώσκειν, più forte, e οὐ πάντες αἰσθάνεσθε, è però attenuato dall'espressione δοκεῖτέ μοι che accompagna il primo verbo. Si crea invece una forma di simmetria nel doppio contrasto fra pace giusta e guerra; fra pace a parole e azioni concrete che possono metterla in atto. Ad accentuare l'effetto di parallelo tra le due coppie si può notare come in entrambi i casi queste costituiscano un'opposizione non perfettamente simmetrica: alla pace non corrisponde il sostantivo contrario πόλεμος, ma il verbo πολεμεῖν; e invece di un contrasto, più scontato, tra pace a parole (τῷ μὲν ὀνόματι) e di fatto (τῷ δ' ἔργῳ), Andocide contrappone la pace a parole con le azioni grazie alle quali la pace potrebbe esistere (τοῖς δ' ἔργοις ἀφ' ὧν ἂν ἡ εἰρήνη γένοιτο), con un effetto di *aprosdoketon* che si ritrova anche in Eschine 2.177: τὸ μὲν τῆς δημοκρατίας ὄνομα οὐ τοῖς ἡθεσιν, ἀλλὰ τῇ κολακείᾳ θεραπεύοντες, καταλύοντες δὲ τὴν εἰρήνην, ἐξ ἧς ἡ δημοκρατία σώζεται, συναγωνιζόμενοι δὲ τοῖς πολέμοις, ἐξ ὧν ὁ δῆμος καταλύεται⁶. Mi sembra probabile

⁶L'edizione a cui faccio riferimento per il testo di Eschine, qui e nelle altre citazioni, è quella di Leone 1977.

che Eschine si sia ispirato al proemio di Andocide poiché la struttura è la stessa (ὄνόματι τῆς εἰρήνης - τὸ μὲν τῆς δημοκρατίας ὄνομα / τοῖς δ' ἔργοις - οὐ τοῖς ἤθεσιν) e la frase viene utilizzata come chiusura per l'*excursus* storico che Eschine aveva tratto proprio dal *De pace* (2.172-176), inoltre è evidente l'eco dell'argomentazione andocidea nella seconda metà della frase, con il nesso tra εἰρήνη e δημοκρατία, da un lato, tra πόλεμος e δήμου κατάλυσις dall'altro.

ἄν ἡ εἰρήνη: A riporta soltanto ἡ εἰρήνη, Q invece soltanto ἄν εἰρήνη. La lezione ἄν ἡ εἰρήνη è di Lipsius (1888) ed è generalmente accettata dagli editori.

ἔστι δεινότατον [...] μὴ καταλυθῆ: δεινός presenta la costruzione dei *verba timendi*, così come δείδω, da cui deriva (altri esempi: Hdt. 1.84.2; 1.155.4; 7.157.2; 7.235.3; Thuc. 4.75.1; Xen. *Hell.* 2.1.2; Plat. *Gorg.* 520d).

§ 2

ὁ δῆμος ὁ {τῶν} Ἀθηναίων: l'espunzione di τῶν è correzione di Spengel (1838) ed è stata accolta da tutti gli editori (così come ai §§ 4 e 10): Andocide solitamente non utilizza l'articolo con gli aggettivi sostantivati di provenienza, a eccezione del caso di Ἑλληνας (1.32, 33, 107, 108, 130, 128, 143; 3.5, 17, 27, 34, 37, 38): secondo Albin (1964 p. 53) questa differenza è dovuta al fatto che Ἑλληνας va interpretato non come nome proprio ma come denominazione di categoria, così come, ad esempio, οἱ βάρβαροι. Da notare la solennità dell'espressione ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων (che ricorre ai §§ 2, 4, 5, 7, 10, 33), a confronto con gli abitanti delle altre città, che sono semplicemente designati con il nome proprio (gli Spartani, gli Argivi, i Corinzi...) e che contribuisce a sottolineare con ulteriore enfasi come, compiendo la scelta di accettare la pace, gli Ateniesi non corrano il rischio di mettere a repentaglio la propria democrazia, ma al contrario la proteggano (come si è visto, δήμου κατάλυσις e δῆμος κατελύθη sono espressioni ricorrenti in questa sezione: §§ 4, 6, 9, 10, 12).

ὅπου: anche se il suo significato più comune è “dove” (e così lo utilizza Andocide in 1.21, 79; 2.10), ὅπου può anche avere valore temporale (in questa accezione lo si ritrova ai §§ 4 e 6 e a 1.145, 147; 2.1, 11; altri esempi: Thuc. 8.96.2; Xen. *Hell.* 3.3.6) o causale (come in questo passo, al § 36 e in 1.86, 90; 2.27; altri esempi: Hdt. 1.68.2, Xen. *Cyr.* 2.3.11).

εἰρήνην ἐποιήσαθε: nei codici si trova ἐποιήσατε, ἐποιήσαθε è correzione di Reiske (1771) ed è stata accolta da tutte le edizioni a partire da Baiter – Sauppe (1850). L’espressione all’attivo, infatti, significa generalmente “procurare la pace (per altri)”, mentre al medio “stipulare la pace”, e con questo significato la utilizza solitamente Andocide (§§ 1, 8, 12, 13, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 27, 28, 30). Bisogna però precisare che al § 6, dove ci si aspetterebbe la forma attiva, i codici riportano quella al medio (ovvero ἐποίησαντο, la lezione ἐποίησαν è una correzione di Bekker 1823). Vero è che questa distinzione non è sempre rigidamente rispettata dagli autori (si veda, ad esempio, Lys. 13.16, dove si trova la forma media anziché quella attiva che ci si attenderebbe).

διά τε τὴν ἀπειρίαν τοῦ ἔργου διά τε τὴν ἐκείνων ἀπιστίαν: la frase forma una struttura a chiasmo che evita in questo modo la formazione di un omeoteleuto. Per l’utilizzo di quest’ultima figura retorica in Andocide si veda Kingsbury 1899 p. 38 (che nel *De pace* la segnala a §§ 1, 11, 26, 27, 28) e Albini 1964 p. 53 (che invece la indica a §§ 5, 11, 12, 39), entrambi concordano sul fatto che si tratti di un artificio retorico che l’autore tende ad evitare.

χρῆ [...] ἔσεσθαι: Come notato da Kennedy (1963 p. 41), si può riscontrare un parallelismo fra l’asserzione andocidea e il passo in cui Aristotele afferma (*Rh.* 1417 b 12-15, 1418 a 1-2) che nel genere deliberativo generalmente si trova meno spazio per la narrazione rispetto agli altri generi, dal momento che esso ha come oggetto ciò che avverrà in futuro (mentre il genere giudiziario ha come oggetto ciò che è avvenuto in passato) e il futuro, naturalmente, non si può raccontare; ma che l’oratore

può servirsi, volendo introdurre delle parti narrative, di esempi storici tratti dal passato, in modo tale che gli uditori, osservando casi simili a quello presente, possano immaginare quali saranno le conseguenze delle proprie decisioni. Andocide si serve dunque di questo mezzo, utilizzando il *topos* ben noto e largamente utilizzato⁷ della storia come *magistra vitae* per innescare la serie di esempi storici che dovranno persuadere gli Ateniesi del fatto che la pace con Sparta non rappresenti un pericolo.

La frase è citata letteralmente da Clemente Alessandrino (*Strom.* 6.2.18.4-5), che la pone in parallelo con Isocrate 4.141 (anche se crede che il *De pace* sia posteriore al *Panegirico* e che quindi la formulazione di Isocrate sia la più antica tra le due).⁸

Lo strumento retorico della γνώμη, ovvero la massima morale di senso comune, viene usato più volte nell'orazione (§§ 1, 13, 29, 32). Aristotele nella *Retorica* osserva che si tratta di un espediente particolarmente efficace per gli oratori, poiché il pubblico prova un senso di piacere nel riconoscere le proprie opinioni espresse come verità universali (1395 b 5-10). L'utilizzo di una massima generalmente riconosciuta permette a chi parla di ottenere un doppio risultato: sia di acquisire credibilità, provando la ragionevolezza della propria tesi; sia di guadagnare la simpatia del pubblico, mostrando che oratore e ascoltatori condividono i medesimi valori (si veda Schmitz 2000 p. 60-63). Indicazioni ed esempi per l'utilizzo della *gnome* si

⁷La formulazione più nota è quella di Thuc. 1.22; ma la si ritrova varie volte negli oratori, come ad. es. Lys. 25.23; Isoc. 1.34, 2.35, 4.141, 6.59; Din. 1.33; il valore dell'esempio storico come strumento retorico per condurre una dimostrazione è teorizzato, oltre che nel già citato Arist. *Rh.* 1417 b 12-15, anche in 1357 b 27-38; 1368 a 29-33; in 1359 b 36-37, Aristotele, elencando i punti che debbano essere trattati da un oratore che voglia consigliare sulla guerra e sulla pace, inserisce anche le guerre passate e come si siano svolte; si veda anche [Arist.] *RhAl.* 1429-1430a, 1439 a 1-4.

⁸Ἰσοκράτους τε αὖ εἰπόντος «δεῖ δὲ τὰ μέλλοντα τοῖς προγεγενημένοις τεκμαίρεσθαι», Ἀνδοκίδης οὐκ ὀκνεῖ λέγειν «Χρὴ γὰρ τεκμηρίοις χρῆσθαι τοῖς πρότερον γενομένοις περὶ τῶν μελλόντων ἔσεσθαι.» (ed. Früchtel 1960).

trovano anche nella *Retorica ad Alessandro* ([Arist.] *Rh.Al.* 1430a40-1430b30).

Primo esempio (§§ 3-5): la pace di Cimone

1- La descrizione della pace di Cimone (§§ 3-4)

Già questo breve passaggio presenta almeno due punti critici: l'identità di colui che tratta la pace e la sua durata. Iniziamo con il primo punto.

Milziade o Cimone?

Μιλτιάδην τὸν Κίμωνος: i codici riportano il nome di Milziade, figlio di Cimone, mentre Andocide dovrebbe riferirsi piuttosto a Cimone figlio di Milziade: Cimone, infatti, fu ostracizzato (Plut. *Cim.* 17.3. Plut *Per.* 9.5) e in seguito richiamato ad Atene per mediare una conciliazione con gli Spartani (Plut. *Cim.* 17.8 e 18.1, *Per.* 10.4, Theopomp. *FGrHist* 115 fr 88), mentre non abbiamo notizie di un ostracismo di Milziade.

Di fronte a questo problema gli studiosi hanno preso due differenti posizioni:

- 1) Alcuni studiosi accettano la proposta di Mitford (1829 vol. 2 cap 12 sect. 4 n. 15) di correggere il testo invertendo i due nomi. Μιλτιάδην τὸν Κίμωνος, interpretato come errore di scriba, diventa, pertanto, Κίμωνα τὸν Μιλτιάδου. Per altro, il padre di Milziade si chiamava effettivamente Cimone (Hdt. 6. 39), come il nipote, e questo può aver facilitato l'errore. Vi è però una difficoltà nell'accettare tale soluzione: anche nel passo di Eschine (che, come si diceva, riprende piuttosto fedelmente quello andocideo) viene indicato Milziade figlio di Cimone come negoziatore della pace⁹.

⁹Eschine 2. 172: συνταραχθέντες δὲ ὑπὸ τινῶν, καὶ καταστάντες πρὸς Λακεδαιμονίους εἰς πόλεμον, πολλὰ καὶ παθόντες κακὰ καὶ ποιήσαντες, Μιλτιάδου τοῦ Κίμωνος προκηρυκτουσαμένου πρὸς Λακεδαιμονίους, ὄντος προξένου, σπονδὰς πεντηκονταετῆς ἐποιησάμεθα, ἐχρησάμεθα δὲ ἔτη τριακαίδεκα.

Tra coloro che accolgono questa proposta ci sono Kirchner (1861 p. 50), Albini (1964), Feraboli (1995) e, tra gli editori di Eschine, ad es: Schultz (1865), Weidner (1872), Martin – De Budé (1927) e Dilts¹⁰ (1997).

- 2) La maggior parte degli studiosi sceglie invece di lasciare il testo così come è: Reiske (1771), Bekker (1823), Sluiter (in Dobson 1828), Clinton (1834 p. 257), Schiller (1835), Baiter – Sauppe (1850), Ydén (1872), Lipsius (1888), Fuhr – Blass (1913), Dalmeyda (1930), Maidment (1941), Edwards (1995), Ramírez Vidal (1996), Dilts – Murphy (2018). E tra gli editori di Eschine, ad. es.: Blass (1896), Adams (1958), Leone (1977).

Ma come si spiega questo Μιλτιάδην τὸν Κίμωνος? Andocide può aver effettivamente confuso il padre con il figlio ed Eschine può essersi servito del passo senza notare l'errore?

Questa interpretazione sembra plausibile, considerando che poteva anche essere facilitata dal fatto che lo stesso nome fosse stato trasmesso dal nonno al nipote (Cimone I, padre di Milziade IV, padre di Cimone II: dunque effettivamente Milziade era padre di un Cimone ma anche figlio di un Cimone)¹¹ e tenendo conto, inoltre, che non rappresenta un caso isolato: anche nella *Contro Alcibiade* pseudoandocidea Cimone è oggetto di uno scambio (And. 4. 33), questa volta non con il padre, ma, per l'appunto, con il nonno omonimo: Cimone I figlio di Stesagora, detto “Coalemo” per la sua ingenuità (Plut. *Cim.* 4.4). L'autore, infatti, scrive che Cimone e il padre Milziade furono entrambi vincitori

¹⁰Però nell'edizione di Andocide 2018 sceglie di lasciare Μιλτιάδην τὸν Κίμωνος.

¹¹Un esempio simile si trova in un frammento dei *Persikà* di Ctesia (F 13 § 16, Lenfant 2004) riportato nella *Biblioteca* di Fozio (38a 22), dove viene confuso Mardonio con il padre Gobria (anche in questo caso nonno e nipote hanno lo stesso nome: dunque probabilmente venne invertito Gobria figlio di Mardonio, con Mardonio figlio di Gobria); stesso errore con Onofa, citato al posto del padre Otane (si veda Lenfant 2004 p. LXXVIII).

olimpici, ma in realtà confonde Cimone II con Cimone I (vincitore ad Olimpia nel 536, 532, 528) e Milziade IV con Milziade III, la cui vittoria ad Olimpia è datata al 548.¹²

Anche Demostene incorre in una confusione (23. 205) quando scrive che Cimone, dopo aver evitato per soli tre voti la pena di morte, fu costretto a pagare una multa di cinquanta talenti per aver cercato di rovesciare la *patrios politeia* (o la costituzione di Paro, secondo una variante dei manoscritti). Il passo, che è stato variamente interpretato,¹³ sembra in definitiva non potersi adattare completamente né alla biografia di Cimone, né a quella del padre Milziade, ma piuttosto pare contenere una commistione delle due. Cimone, infatti, venne effettivamente sottoposto a processo (nel 463): l'accusa, però, era quella di aver rinunciato ad invadere la Macedonia perché corrotto dal denaro di Alessandro I Filelleno (Plut. *Cim.* 14.3-15.1, *Per.* 10.6), e non, come scrive Demostene, per aver cercato di rovesciare la *patrios politeia* (espressione che potrebbe riferirsi al tentativo attuato da Cimone nel 462 di cancellare le riforme di Efialte; si veda Plut. *Cim.* 15.3.). La menzione della pena in denaro, infine, fa invece pensare al processo a cui venne sottoposto Milziade nel 489 dopo la fallita spedizione contro Paro, dal momento che l'entità della multa a cui venne condannato fu proprio di cinquanta talenti (Hdt. 6.136, Nep. *Milt.* 7.5, Plut. *Cim.* 4.4), e che fu il figlio Cimone a farsene carico dopo la morte del padre.

A questi esempi di scambi di identità e accostamenti arbitrari di notizie relative alla biografia del personaggio, va poi affiancata la constatazione, evidenziata più volte dalla critica,¹⁴ di come Cimone non venga frequentemente citato dagli oratori. Eschine, ad esempio, ricorda le tre Erme che furono erette a memoria della vittoria di Eione – spiegando che non portavano incisa

¹² Su Milziade III e Cimone I si veda Davies 1971 p. 299-300.

¹³ Per una disamina della questione si veda Piccirilli 1987 p. 81-86.

¹⁴ Si veda Pearson 1941 p. 227; Nouhaud 1982 p. 219-221; Thomas 1989 p. 204-205.

l'indicazione del generale vincitore della battaglia perché si era deciso di dedicarle a tutto il popolo – ma egli stesso, scrivendone, non specifica il nome del personaggio, come se non ricordasse il nome di Cimone o non ritenesse importante menzionarlo; mentre nell'esempio che propone successivamente, ovvero il dipinto della Stoà Pecile dedicato alla vittoria di Maratona, afferma apertamente che lo stratego il cui nome non viene indicato nella pittura era Milziade (3. 183-186).

Anche Isocrate, pur servendosi, per i suoi discorsi, di numerosi esempi tratti dagli avvenimenti della Pentecontaetia (si veda Nouhaud 1982 p. 198), non cita mai Cimone e le sue vittorie militari, preferendo illustrare il tema del conflitto con la Persia attraverso esempi tratti dalle guerre persiane o dalla più recente spedizione di Agesilao (si veda Pearson 1941 p. 227).

La ragione di questo parziale oblio del personaggio va probabilmente individuata nella stretta correlazione fra Cimone e il padre Milziade, che avrebbe gradualmente oscurato il figlio nella memoria collettiva, facendo sì che nel tempo le due figure si confondessero. Secondo Nouhaud, un'altra causa della scarsa presenza di Cimone nell'oratoria potrebbe essere indicata nella sua politica conservatrice e filolaconica, che lo avrebbe reso un soggetto meno appropriato da utilizzare come esempio;¹⁵ mentre Thomas (1989 p. 204-205) pone l'accento sulla tendenza della tradizione democratica a celebrare il popolo tutto piuttosto che i singoli generali (come avviene nell'esempio delle Erme dedicate alla vittoria di Eione); anche Westwood (2020 p. 19) indica l'assenza di statue che recassero il suo nome come una delle possibili cause della sua scarsa presenza nelle orazioni: monumenti del genere, infatti, facevano sì che i personaggi ai quali erano dedicati restassero familiari nella memoria di tutti i cittadini.

Quale che sia l'effettiva ragione, dal quadro così delineato la "svista" di Andocide appare meno bizzarra, perché, come si è osservato, l'autore non è il solo a incorrere in errore sulla

¹⁵Nouhaud 1982 p 221, *contra* Thomas 1989 p. 204-205. Sul tema di una tradizione negativa relativa a Cimone negli autori antichi si veda Connor 1963.

biografia di Cimone, ma piuttosto si inserisce nello scenario di una generale confusione e vaghezza sul personaggio che appare diffusa fra gli oratori.

Durata

Il secondo punto critico del passo è costituito dalla durata della pace. Andocide, infatti, indica un periodo di cinque anni e aggiunge che poi la pace si prolungò per tredici; in Eschine, invece, anziché cinque si trova il numero cinquanta.

Il confronto con Tucidide a prima vista non aiuta. Lo storico menziona una pace di cinque anni (Thuc. 1.112.1), generalmente datata intorno al 451/450.¹⁶ Successivamente, nel 446, gli Ateniesi si trovano a dover fronteggiare prima una ribellione in Eubea, poi, mentre l'esercito è impegnato a combattere nell'isola, una seconda rivolta a Megara. Qui le guarnigioni ateniesi vengono sconfitte, lasciando campo libero all'esercito spartano che attraversa l'istmo per devastare l'Attica, guidato dal re Plistoanatte (Thuc. 1.114). A questo punto, secondo quanto racconta Tucidide, gli Ateniesi negoziano con gli Spartani una pace che li obbliga a restituire tutti i territori da loro controllati nel Peloponneso: Nisea e Pege (i due porti di Megara), Trezene, l'Acaia (Thuc. 1.115.1). Questa pace, che avrebbe dovuto essere di durata trentennale, venne invece mantenuta solo per quattordici anni, interrotta dallo scoppio della guerra del Peloponneso (Thuc. 2.2.1).

Come conciliare queste informazioni? A quale pace si sta riferendo Andocide? I tredici anni di pace da lui menzionati, così come il riferimento all'Eubea, Megara, Pege e Trezene farebbero pensare alla pace trentennale del 446, se non fosse che la pace trentennale è da lui stesso indicata come secondo esempio, nel paragrafo 6. D'altro canto, la durata di cinque anni ben si adatta alla tregua del 451, che però per l'appunto durò circa cinque anni e non tredici (secondo quanto si ricava da

¹⁶Tre anni dopo la spedizione di Pericle nel golfo di Corinto, che si ritiene sia avvenuta nel 454. Si veda Gomme 1945 1 p. 411-413, Meiggs 1972, p. 124-125.

Tucidide). E in questo quadro come si colloca la testimonianza di Eschine?

- ὁ πόλεμος ἡμῶν ἐν Εὐβοίᾳ, Μέγαρα δὲ εἶχομεν καὶ Πηγάς καὶ Τροζήνα: la maggior parte degli studiosi¹⁷ è concorde nel ritenere che in questo punto Andocide abbia compiuto uno scambio involontario. Egli, infatti, apparentemente attribuisce al periodo precedente alla pace di Cimone delle circostanze che in Tucidide si collocano invece nel 446 (Thuc. 1.114) e, viceversa, quando espone come secondo esempio proprio la pace di Trent'anni (§ 6), chiama il conflitto che la precedette "guerra a causa di Egina": ma il conflitto con Egina si verificò invece prima della pace di Cimone (il suo inizio viene infatti datato nel 458, la resa della città nel 457).¹⁸ Dunque l'oratore ha probabilmente compiuto uno scambio nella descrizione delle due guerre, invertendo la prima con la seconda.¹⁹

Sono state ipotizzate diverse ragioni per questo errore:

Thompson (1967 p. 488-489) ritiene che possa essere dovuto ad un'errata consultazione delle proprie fonti da parte dell'autore. Nello specifico, secondo lo studioso Andocide si sarebbe servito dell'*Atthis* di Ellanico, che, essendo un'opera a carattere annalistico e presentando quindi elenchi di eventi, date e cifre non chiaramente contestualizzate tra loro (o almeno così si suppone, dal momento che non ci è giunta) avrebbe potuto rivelarsi di difficile utilizzazione per qualcuno che non avesse già una buona conoscenza di base della storia del periodo.

¹⁷Ad esempio: Dalmeyda 1930 p. 89 n. 3, Edwards 1995 p. 194, Nouhuad 1982 p. 232 n. 351, Thompson 1967 p. 488.

¹⁸Thuc 1.105 e 1.108.4; Diod. 11.78.3. Per la datazione si veda Hammond 1955 p. 404.

¹⁹Probabilmente, come si è detto, anche Eschine dovette ritenere tale informazione poco affidabile, perché nel suo *excursus* storico non utilizza come marcatore temporale la menzione di Eubea, Megara e Trezene; per far comprendere di quale guerra si stia trattando, egli la indica come lo scontro contro Sparta che si svolse dopo la Seconda guerra persiana (Aesch. 2.172).

Thomas (1989 p. 119-122), viceversa, ritiene la proposta di Thompson “non necessaria” (p. 119 n. 7) e propone invece che le discrepanze presenti tra la narrazione di Andocide e la descrizione ufficiale degli eventi siano dovute alla tradizione familiare dell’autore. I segnali di questa origine andrebbero riconosciuti sia nella selettività ed inaccuratezza della descrizione dei fatti; sia nel riferimento, nel corso dell’orazione, al nonno e allo zio di Andocide (§ 6, 29): elementi che farebbero pensare ad una storia di Atene “familiare”, trasmessa e aggiornata di generazione in generazione, che metteva al centro della narrazione le gesta memorabili dei vari membri della discendenza. Nel caso della pace di Trent’anni, che fu negoziata dal nonno, Andocide potrebbe dunque aver effettivamente attinto dai ricordi dei propri familiari. Rispetto a questo passo in particolare la studiosa propone, come era in realtà già stato fatto da Maidment (1941, p. 503) che Andocide parli di guerra «a causa di Egina» perché la città giocò un ruolo importante nelle negoziazioni della pace del 446, riuscendo ad ottenere l’autonomia a condizione di restare nella Lega Delio Attica e continuare a pagare il tributo. Dunque, nella narrazione portata avanti dalla famiglia di Andocide, la guerra potrebbe essere rimasta legata al nome di Egina per tale ragione. Questa proposta, di per sé plausibile, tralascia però di spiegare l’altra metà del problema, ovvero il riferimento all’Eubea, Megara, Nisea e Pege nella descrizione della pace di Cimone, e pertanto, a mio avviso, risulta insoddisfacente.

La Bearzot (1985 p. 101), invece, ritiene che il collegamento della pace di Cimone con la rivolta in Eubea possa costituire una scelta intenzionale, allo scopo di attribuire implicitamente a quest’ultimo il merito di aver risolto la situazione, quando in realtà fu necessario l’intervento di Pericle per domare la ribellione. Sono contraria a questa proposta, dal momento che tale giustificazione non spiega perché la guerra che portò alla pace di Trent’anni sia chiamata “a causa di Egina”, e inoltre mi sembra che un riferimento implicito di tal genere risulterebbe troppo sottile e difficile da cogliere per il pubblico. Sono invece più propensa a ritenere che in questo caso si tratti davvero di un

errore, dovuto probabilmente alla scarsa conoscenza dell'episodio da parte di Andocide (come sembra confermato anche dal fatto che si confonda sul nome del negoziatore della pace) e forse dall'utilizzo di una fonte poco chiara o incompleta. Il problema di come Andocide si sia documentato per scrivere questo *excursus* storico resta aperto: impossibile sapere con certezza quali siano state le fonti utilizzate dall'autore. Sicuramente Thomas non sbaglia a vedere nel testo una parte di memoria frutto della tradizione familiare, come attestano le citazioni di membri della sua famiglia; allo stesso tempo, come fa notare Thompson (1967 p 484) informazioni dettagliate come cifre di denaro o quantità di cavalieri arruolati difficilmente possono essere frutto della memoria e l'oratore deve pertanto essersi servito di qualche forma di documentazione. Tuttavia questa non può con sicurezza essere individuata in Ellanico: Andocide potrebbe aver consultato altri documenti o altre cronache di cui non siamo a conoscenza. Lo studioso, infatti, esclude questa possibilità con un'argomentazione a mio parere un po' sbrigativa, ovvero che compiere delle ricerche storiche in un archivio semplicemente non rientrerebbe nello stile di Andocide (1967 p.484).

- Πέντε ο πεντήκοντα: sintetizzo in tre interpretazioni principali le risposte date dagli studiosi su questo punto.

- 1) La lezione πέντε andrebbe emendata, correggendo Andocide sulla base del testo di Eschine: pertanto, πέντε viene sostituito con πεντήκοντα. La correzione, proposta da Van Meurs (1624 p. 177), è stata accettata da Reiske, Baiter, Ydén, Blass, Dalmeyda, Maidment, Albini, Edwards.²⁰ Secondo Albini (1964), la lezione πέντε

²⁰Reiske 1771 p. 91 (a testo lascia πέντε, ma in apparato segnala di approvare l'emendamento, che però attribuisce a Taylor); Baiter – Sauppe 1850 p. 50; Ydén 1872; Blass – Fuhr 1913; Dalmeyda 1930 (per la verità, Dalmeyda nella sua edizione presenta πεντήκοντα come se fosse la lezione dei codici, e indica πέντε in apparato come se fosse una congettura di Dobree); Maidment 1941; Albini 1964; Edwards 1995.

costituirebbe il risultato dell'intervento di un copista che avrebbe corretto Andocide sulla base di Tucidide 1.112.1 (ovvero il passo dove viene nominata la tregua di cinque anni, quella del 451), spinto dal desiderio di «mettere un po' d'ordine nell'imbrogliata testimonianza andocidea» (p. 57-58). «Dobbiamo proprio pensare che Eschine, copiando Andocide, ne rettificasse i dati? L'amore di precisione è più spiegabile in un copista.» (p. 17 n. 3). Tale proposta di emendamento, però, non risulta convincente a livello di senso, a mio parere, dal momento che non abbiamo testimonianza dalle fonti di una pace di cinquant'anni in questo periodo; e, soprattutto, si basa soltanto sul presupposto arbitrario che il testo di Eschine sia più corretto di quello di Andocide, quando si potrebbe parimenti fare l'operazione inversa.

Pertanto, in sostanza, si corregge Andocide con Eschine e poi si spiega l'inesattezza storica dell'informazione basandosi sulla nota imprecisione di Andocide nel ricostruire eventi e cronologie.²¹ Per di più, tale visione viene talvolta assunta anche dagli studiosi di Eschine, che giustificano quel cinquant'anni bizzarro “dando la colpa” ad Andocide, senza precisare che in effetti tale dato nell'autore del *De pace* non c'è, ma è stato inserito dai moderni proprio partendo da Eschine.²²

- 2) Dobree (1883 p 166-167) suggeriva invece di mantenere πέντε, ma spostando tutto il resto della frase (καὶ ἐνεμείναμεν ἀμφοτέροι ταύταις ταῖς σπονδαῖς ἕτη

²¹Ad esempio, così scrive Dalmeyda commentando questo passo: «Ici encore, nous constatons qu'Andocide n'est pas un historien très sur» Dalmeyda 1930 p 139.

²²Ad esempio, così Carey commenta nelle note alla sua traduzione di *Sulla corrotta ambasceria* «Aeschines takes over a misstatement of Andocides (3.4), who presents the five-year peace of 451 as a fifty-year peace» Carey 2000 p 153 n. 231. Anche Nouhaud: «“une paix de cinquante ans, et les deux peuples l'observèrent pendant treize ans”. Ainsi s'exprime Andocide; et Eschine reproduit pratiquement la phrase. Or il ne peut s'agir que de la trêve de cinq ans dont parle Thucydide.» Nouhaud 1982 p. 230.

τριακαίδεκα) dal paragrafo 4 al paragrafo 6 (dove Andocide cita, come secondo esempio, la pace trentennale). In questo modo le informazioni presentate nel *De pace* si accorderebbero perfettamente a quelle riportate da Tucidide: πέντε, infatti, potrebbe venir riferito alla tregua del 451 senza l'imbarazzo costituito da quei successivi tredici anni di pace, che andrebbero a collocarsi in riferimento alla pace dei Trenta anni del 446. Tale proposta, tuttavia, non ha riscosso seguito, probabilmente perché ritenuta troppo invasiva. Albini, ad esempio, commentava: «Certo, così tutto quadrerebbe: ma per prestar fede alle asserzioni di Andocide, così arruffato nelle sue informazioni, specie in questa parte, dobbiamo togliere credito alla tradizione manoscritta?».²³ L'argomentazione di Albini, tuttavia, risulta contraddittoria, in quanto una congettura, per sua natura, va sempre contro la tradizione manoscritta – e del resto è esattamente quello che fa egli stesso, proponendo di sostituire πέντε con πεντήκοντα.

- 3) Altri studiosi hanno scelto invece di mantenere πέντε, valendosi della testimonianza di Tucidide 1.112.1. Tra i sostenitori di questa posizione: Sluiter, Clinton, Bekker, Schiller, Lipsius, Feraboli, Ramírez Vidal, Dilts – Murphy.²⁴ Si noterà lo scarto cronologico fra le ultime due edizioni citate e le precedenti: in effetti, la maggior parte degli editori recenti ha scelto la lezione πεντήκοντα, perché, credo, il confronto con Tucidide veniva ritenuto non sufficientemente calzante: lo storico parla di una pace di cinque anni, ma non dice che fu mantenuta per tredici.

²³Albini 1964 p. 58.

²⁴Sluiter in Dobson 1828 1; Clinton 1834 p. 257 propone, per far conciliare Andocide e Tucidide, di correggere τριακαίδεκα con τρία, perché dopo tre anni, nel 447, iniziò la guerra in Beozia, ma egli stesso ammette che da parte di Andocide una pace di cinque anni che si mantiene per tre sarebbe un'argomentazione debole; Bekker 1823 p. 159; Schiller 1835 p. 54; Lipsius 1888 p. 28 dell'*adnotatio critica*, motiva la sua scelta con il rimando al passo di Tucidide; Feraboli 1995; Ramírez Vidal 1996, Dilts – Murphy 2018.

I due autori potevano dunque realmente riferirsi allo stesso avvenimento?

Una differente ipotesi sull'argomento è stata formulata da Thompson (1984) e probabilmente, si deve ad essa la recente rivalutazione della ormai decaduta lezione πέντε da parte di alcuni editori. Lo studioso, infatti, giustifica le incongruenze tra Tucidide e Andocide con un'interpretazione a mio parere molto interessante, basata sull'analisi della strategia retorica dell'oratore. Il proposito di Andocide, infatti, è quello di sostenere che gli Spartani si siano sempre dimostrati leali nel rispettare gli accordi presi, e generosi nel concedere favorevoli condizioni ad Atene. Il caso della pace trentennale del 446, però, non costituiva una buona freccia al suo arco, dal momento che la tregua, ben lungi dal prolungarsi per il tempo pattuito, venne invece interrotta nel 431, con l'inizio della guerra del Peloponneso. Secondo Thompson, quindi, Andocide manipola volutamente i fatti per ottenere due esempi che risultino favorevoli alla sua tesi, e lo fa attribuendo la durata di tredici anni non alla seconda pace, ma alla prima. Una pace di cinque anni che si prolunga per tredici costituisce infatti un esempio positivo di concordia fra i contraenti, che addirittura restano in rapporti non bellicosi anche oltre il termine dei patti; mentre dire che una pace trentennale viene interrotta dopo appena tredici anni non rappresenta di certo un precedente incoraggiante. Il tredici viene dunque attribuito al primo accordo, mentre sulla durata del secondo non viene detto nulla, lasciando quindi intendere che fu mantenuto per la durata prevista.²⁵

Inoltre, sebbene la datazione della pace tredici anni prima del 446 (quindi nel 458) non corrisponda a quanto affermato da Tucidide, in altre fonti si può trovare un parallelo: Teopompo, infatti, afferma che Cimone venne richiamato per negoziare una pace con gli Spartani prima ancora che fossero trascorsi cinque anni dal suo ostracismo (*FGrHist* 115 F 88); Plutarco in sostanza dice lo stesso quando sostiene che Cimone venne fatto

²⁵Stesso silenzio sulla durata della pace di Nicia, che costituiva a sua volta un esempio poco lusinghiero: destinata a durare cinquant'anni, venne interrotta dopo sette.

ritornare dopo la sconfitta di Tanagra (Plut. *Cim.* 17.8, *Per* 10.4) e che subito dopo il suo ritorno questi pose fine alla guerra (Plut. *Cim.* 18.1). Tutte e due le testimonianze, infatti, riconducono il rientro di Cimone e la pace con gli Spartani al 458/457 (anno della battaglia di Tanagra e, se poniamo l'ostracismo di Cimone nel 461, corrispondente al quarto anno di esilio). Cornelio Nepote, infine, scrive che il ritorno di Cimone avvenne *dopo* il quinto anno dall'ostracismo (Nep. *Cim.* 3.2).²⁶

Questa ipotesi di datazione solleva due criticità principali: come si spiega l'assenza di notizie sull'attività politica e militare di Cimone ad Atene dal 458/457 al 450 (anno della spedizione contro Cipro) e, naturalmente, come si giustifica la contraddizione con Tucidide. Le due diverse versioni,²⁷ infatti, risultano inconciliabili²⁸ e pertanto si può solo concludere che verosimilmente il richiamo di Cimone avvenne prima dello scadere esatto dei dieci anni di esilio previsti dall'ostracismo (con un anticipo di anni o solo di mesi), ma che già anticamente doveva essersi persa la conoscenza delle circostanze precise che avevano portato al suo ritorno.

Per quanto concerne Andocide, si può quindi concludere che gli intervalli temporali da lui presentati (tregua di cinque anni, mantenuta per tredici) non trovano corrispondenza nella testimonianza tucididea, ma sono conciliabili con quella di Teopompo e Plutarco e inoltre rispondono alle esigenze della

²⁶Secondo Thompson 1984 p. 219 le parole di Nepote non sarebbero in contrasto con Teopompo e Plutarco, perché l'autore starebbe utilizzando il calcolo inclusivo, ovvero avrebbe inserito nel conteggio anche l'anno di partenza. In ogni caso, a prescindere da come si interpreti quel "dopo", è evidente che la versione di Nepote contenga un'eco di quella presente in Teopompo e Plutarco.

²⁷In realtà esiste una terza possibile datazione, presentata da Diodoro, che pone la pace nel 454/453, quando era arconte ad Atene Aristone (Diod. 11.86.1). Tuttavia, quest'ultima versione viene ritenuta non affidabile in quanto lo stesso Diodoro si contraddirebbe quando indica nell'anno seguente la spedizione di Pericle contro i Sicioni e gli Acarnani, che avrebbe costituito una violazione della pace. Si veda Gomme 1945 I p. 325.

²⁸Per una disamina della questione e delle varie interpretazioni proposte dagli studiosi si veda Piccirilli 1973a p. 97-103.

sua strategia retorica. Pertanto, è possibile pensare che, a fronte di una conoscenza dei fatti confusa e contraddittoria già all'epoca (come si è detto, le notizie sulla vita di Cimone nelle fonti antiche sono spesso scarse e poco chiare, anche questo ulteriore esempio lo dimostra) Andocide abbia scelto la versione dei fatti che più si confaceva allo scopo di sostenere la sua tesi.

Resta da chiarire quale sia l'origine del πεντήκοντα presente in Eschine: secondo Thompson (1984 p. 216), l'autore del *Sulla corrotta ambasceria* potrebbe aver tentato di correggere il testo di Andocide, notando che qualcosa nella datazione non tornava. Lo studioso si appoggia ad un articolo di Bugh (1982 p. 306-312), che ha analizzato altri casi in cui gli scarti fra la versione di Andocide e quella di Eschine — molto simili, ma non identiche — sembrano dovuti ad un tentativo del secondo di correggere le esagerazioni del primo. Inoltre, bisogna notare che nel testo di Eschine mancano anche i riferimenti all'Eubea, Megara e Trezene: l'unica indicazione temporale che viene fornita, in questo caso, è che il conflitto avvenne dopo la seconda guerra persiana. È possibile quindi che l'oratore abbia notato degli errori nella narrazione dell'episodio e che abbia cercato di rielaborarlo.

L'articolo di Thompson, quindi, ha avuto il merito di proporre una lettura che dia un senso ad un passo che aveva spiazzato molti studiosi: ad esempio, la Bearzot (1985 p. 101) aveva scritto, commentando questo punto: «Giacché non si vede lo scopo di simili alterazioni, si tratta in questi casi di veri e propri errori involontari, o al massimo di un maldestro tentativo di creare confusione negli ascoltatori.» e poi «Non è improbabile allora che, a mio parere, anche le confusioni numeriche precedentemente ricordate servissero proprio a gettare fumo negli occhi, impedendo agli ascoltatori di recuperare l'esatto inquadramento cronologico degli avvenimenti».

La proposta dello scambio intenzionale è dunque molto interessante, e tuttavia, considerando il passo di Andocide nel suo insieme, non ne resto del tutto convinta. Come si è visto, in

questa descrizione ci sono due sicure imprecisioni: il nome del negoziatore della pace (Milziade – Cimone) e le circostanze di inizio della guerra (Eubea – Egina). Nel secondo caso citato, la confusione riguarda proprio uno scambio di dati tra gli eventi che precedettero la pace di Cimone e quelli che condussero alla pace di Trent'anni. Lo stesso Thompson ha ipotizzato che questi errori fossero dovuti ad un uso maldestro della sua fonte da parte di Andocide. Dunque, perché anche la “durata di tredici anni” non dovrebbe essere un errore, un ulteriore scambio di attribuzioni tra una pace e l'altra?

C'è un punto fondamentale su cui concordo con Thompson: la scelta della lezione πέντε e la giustificazione fornita dallo studioso (ovvero che questa si adatti alla strategia retorica di Andocide), mentre la lezione πενήκοντα risulterebbe insensata e controproducente, considerato lo scopo dell'autore. Eppure ciò non esclude necessariamente, a mio parere, che Andocide abbia davvero compiuto una confusione tra le due guerre, forse a causa di una fonte imprecisa o di difficile interpretazione, e che poi, trovatosi in possesso di questa errata informazione, abbia scelto di utilizzarla dal momento che si adattava in modo efficace alla sua costruzione retorica.

2- I benefici della pace di Cimone (§ 5)

Sono cinque i vantaggi che, secondo Andocide, Atene ha ottenuto dalla pace di Cimone: la possibilità di fortificare il Pireo; l'edificazione della parte settentrionale delle Lunghe Mura; la costruzione di cento nuove triremi; l'istituzione di un corpo di trecento cavalieri e il reclutamento di trecento arcieri sciti. Ognuna di queste informazioni presenta una serie di problemi interpretativi:

La fortificazione del Pireo

τὸν Πειραιᾶ ἐτειχίσασμεν: la fortificazione del Pireo viene generalmente collocata tra il 493 e il 479 sulla base di un passo di Tucidide (1.93.3) in cui si attribuisce a Temistocle l'iniziativa di ricostruire rapidamente le mura che proteggevano le città – andate distrutte durante la seconda guerra persiana – e successivamente di portare a termine la fortificazione del porto,

che era già stata iniziata in precedenza sotto la sua magistratura. In questo caso quindi, le informazioni riportate da Tucidide e quelle di Andocide non si accorderebbero.

Thompson (1967 p. 485), tuttavia, ipotizza che all'origine della notizia riportata dall'oratore non vi siano le fortificazioni volute da Temistocle, ma piuttosto i lavori di riorganizzazione del Pireo compiuti da Ippodamo di Mileto. La datazione di questo evento è dibattuta dagli studiosi, ma si propende per la metà del V secolo:²⁹ in tal caso, quindi, la cronologia proposta da Andocide risulterebbe plausibile. Secondo Thompson, Andocide potrebbe aver trovato menzione dei lavori di Ippodamo nella cronaca di Ellanico (lavori che forse prevedevano anche una risistemazione ed estensione delle mura del porto frettolosamente costruite su impulso di Temistocle) e avrebbe pensato, in mancanza di altre informazioni e di un'adeguata contestualizzazione della notizia, che si trattasse dei primi lavori di fortificazione.

Ramírez Vidal (1968 p. 135-137), invece, ritiene che la narrazione di Tucidide e quella di Andocide in realtà non siano in contrasto tra di loro e che dal resoconto dello storico si possa dedurre che i lavori di fortificazione del Pireo furono soltanto iniziati su proposta di Temistocle, ma non conclusi: dunque le mura furono verosimilmente ultimate più tardi, dopo la pace di Cimone, come riferito da Andocide. La proposta si basa su un'espressione di Tucidide riferita a Temistocle: καὶ τὴν ἀρχὴν εὐθὺς ξυγκατεσκεύαζεν (1.93.4), "e subito preparava l'impero". Ramírez Vidal propone invece di tradurre ἀρχή come "fondamenta" (delle mura del Pireo) e ritiene che il passo stia ad indicare che dopo la seconda guerra persiana furono poste solamente le basi delle fortificazioni; in seguito i lavori dovettero probabilmente venire interrotti nel periodo del predominio politico di Cimone, che favoriva una politica filospartana e pertanto non avrebbe incoraggiato un'operazione sgradita ai Lacedemoni; infine sarebbero stati ripresi, e

²⁹ Si veda Longo 2008. Sono state proposte anche datazioni più basse, ad es. Gill 2006.

terminati, come scritto da Andocide, dopo la pace di Cimone, forse sotto la direzione di Ippodamo di Mileto.

A mio avviso, tuttavia, questa interpretazione non è affatto convincente. Tucidide, infatti, scrive chiaramente che Temistocle propose agli Ateniesi di terminare i lavori che erano già stati avviati precedentemente, durante la sua magistratura; dunque come si può sostenere che poche righe dopo l'autore affermi l'esatto contrario e ponga l'inizio dei lavori in seguito alla conclusione della guerra? Inoltre lo storico utilizza il termine τὰ λοιπὰ (1.93.3), il che fa pensare che Temistocle intendesse portare a termine l'opera e non che si trattasse di un lavoro da cominciare dalle fondamenta. Infine, Tucidide termina l'episodio scrivendo (1.93.8) che in questo modo gli Ateniesi si circondarono di mura e allestirono gli altri preparativi εὐθὺς μετὰ τὴν Μήδων ἀναχώρησιν, dove l'indicazione temporale mi sembra indichi piuttosto chiaramente che i lavori vennero svolti in un arco di tempo prossimo alla conclusione della guerra, mentre nulla lascia immaginare la lunga dilazione ipotizzata da Ramírez Vidal.

Infine, lo studioso afferma che in nessuna delle fonti antiche si trovi notizia che le mura del Pireo vennero terminate negli anni immediatamente successivi alle guerre persiane (p. 136), ma tra le testimonianze non cita Diodoro Siculo (11.41-43), che, pur presentando una narrazione degli eventi piuttosto diversa da quella di Tucidide, pone la costruzione e il completamento delle fortificazioni del porto del Pireo nel 477-476.

La parte settentrionale delle Lunghe Mura

τὸ μακρὸν τεῖχος τὸ βόρειον: la costruzione della parte settentrionale delle Lunghe Mura (che avevano lo scopo di unire Atene al porto del Pireo) fu intrapresa dopo la guerra con Egina: quindi intorno al 458 (Thuc. 1.107) e terminata dopo la vittoria di Enofita nel 457 (Thuc. 1. 108.3). Volendo accettare la proposta di datare la pace di Cimone nel 458,³⁰ la cronologia

³⁰Come sembra si possa dedurre da Theop. *FGrHist* 115 F 88, Plut. *Cim.* 17.8, e 18.1, *Per* 10.4. Plutarco, inoltre, ricollega la costruzione delle Lunghe Mura proprio alla figura di Cimone, sostenendo che queste furono erette grazie alle ricchezze ottenute dalle sue imprese

degli eventi risulterebbe, in questo caso corretta. Se invece si segue la versione di Tucidide, che pone la pace di Cimone nel 451, la costruzione delle Lunghe Mura risulta quindi posticipata da Andocide.

Le cento triremi

ἀντὶ δὲ τῶν τριήρων αἱ τότε [...] ἀντὶ τούτων τῶν νεῶν ἑκατὸν τριήρεις ἐναυπηγησάμεθα: Per quanto riguarda la costruzione delle cento triremi, risulta poco verosimile l'affermazione che gli Ateniesi si servissero ancora delle imbarcazioni risalenti alla seconda guerra persiana e che solo dopo la pace di Cimone queste venissero totalmente rimpiazzate: più probabilmente le navi venivano regolarmente sostituite, come sembra confermato da Diodoro (11.43.3), secondo cui Temistocle aveva emanato un decreto che prevedeva la costruzione di venti triremi nuove all'anno.³¹

È possibile, invece, che in quegli anni Atene avesse programmato delle costruzioni straordinarie per rimpiazzare le perdite subito nella campagna d'Egitto, per rafforzare la flotta in vista della spedizione di Cimone a Cipro³² e per supplire alle

contro la Persia (*Cim* 13.7); tuttavia l'autore ne descrive l'edificazione come la conseguenza di un'altra pace, quella di Callia (ottenuta dopo la vittoria di Cimone nella battaglia dell'Eurimendonte). Tale pace nell'orazione di Andocide non viene nominata (d'altronde non rientrava negli interessi dell'oratore, poiché coinvolgeva Ateniesi e Persiani, non Ateniesi e Spartani).

³¹Sulla flotta ateniese e la testimonianza di Diodoro si veda Meritt – Wade-Gery 1957 p. 187, Blackman 1969 p. 203. D'altronde, già Eschine dovette trovare la notizia riportata da Andocide come esagerata e poco degna di fede, perché, riproponendone il passo in 2.173, lo corregge scrivendo semplicemente che alla flotta vennero aggiunte cento triremi, senza affermare che queste sostituissero le imbarcazioni utilizzate durante la seconda guerra persiana.

³²Si deve proprio a Cimone una modifica del modello tradizionale della trireme (probabilmente in vista della campagna in Asia del 476): la struttura si fa più grande, robusta, in grado di portare più uomini, viene aggiunto un ponte circondato da un parapetto così da costituire un piano rialzato che proteggesse la ciurma dai tiri dei nemici (Plut. *Cim.* 12.2). Per approfondire si veda Glotz 2, 1948 p. 352-353, Strauss

navi precedentemente fornite dagli alleati, che gradualmente venivano sostituite da contributi in denaro. Andocide, dunque, avendo trovato notizia di queste costruzioni straordinarie, potrebbe aver pensato, mal interpretandole, che si trattasse della prima volta in cui Atene rinnovava la sua flotta.³³

I trecento cavalieri

πρῶτον τότε τριακοσίους ἰππέας κατεστησάμεθα: anche in questo caso, la notizia risultò sospetta già ad Eschine, che corresse il testo omettendo il πρῶτον τότε, mentre al posto del verbo καθίσθημι si trova κατασκευάζω, o un suo composto. Generalmente si è ritenuto che all'origine dell'informazione riportata da Andocide vi fosse la creazione del primo regolare corpo di cavalleria, mentre Bugh (1982) propone che vi sia un riferimento alla creazione della κατάστασις (il prestito fornito dalla città alle reclute per aiutarle nell'acquisto della propria cavalcatura): secondo lo studioso il verbo καθίσθημι avrebbe sia il significato tecnico di "arruolare" che di "predisporre la κατάστασις per l'arruolamento" e, in questo contesto, andrebbe inteso nel secondo caso. Dunque, secondo la sua interpretazione, dopo la pace di Cimone gli Ateniesi avrebbero costituito un nuovo corpo di trecento cavalieri e istituito la κατάστασις per finanziarlo. La proposta, a mio avviso, non è del tutto convincente, dal momento che Andocide riutilizza il verbo καθίσθημι nel paragrafo 7, riferendosi all'istituzione di un nuovo corpo di 1200 cavalieri e arcieri: in questo caso il verbo non può che significare semplicemente "arruolare" dal momento che per gli arcieri non era prevista la κατάστασις. Sicuramente, si può dire che in ogni caso alla base della notizia riportata da Andocide doveva esserci un accrescimento della cavalleria e

2000 p. 315-323. Forse l'informazione errata di Andocide nasconde un'eco di questo fatto: non vennero materialmente rimpiazzate le triremi che erano state utilizzate a Salamina, ma in quegli anni il modello della trireme che aveva combattuto la seconda guerra persiana venne gradualmente sostituito con la sua versione più moderna.

³³ Si veda Thompson 1967 p. 486-487, Blackman 1969 p. 210-211.

forse una sua più strutturata organizzazione, ma non certo una sua prima istituzione, come invece afferma l'oratore.

I trecento arcieri sciti

τοξότας τριακοσίους Σκύθας ἐπριάμεθα: per quanto riguarda la creazione del corpo dei trecento arcieri sciti (un reparto armato formato da schiavi pubblici con la funzione di mantenimento dell'ordine durante le assemblee e altri compiti di polizia urbana): gli studiosi³⁴ tendono a collocarlo in un periodo anteriore alla pace di Cimone, probabilmente durante le riforme dell'esercito che vennero messe in atto dopo la creazione della lega marittima nel 477.

Dopo aver analizzato i singoli punti e considerando il passo dedicato ai risultati della pace nel suo complesso, ritengo che, anche se ogni incongruenza si potrebbe forse singolarmente giustificare immaginando un'errata interpretazione delle fonti da parte di Andocide,³⁵ quando si osserva la narrazione nel suo insieme questa risulta, a mio parere, volutamente tendenziosa.³⁶ Non bisogna infatti dimenticare che lo scopo di Andocide, da lui esplicitamente dichiarato, è quello di dimostrare come la pace con Sparta si riveli sempre vantaggiosa per la democrazia di Atene: egli ha dunque bisogno di presentare degli esempi storici in cui la situazione presente possa riflettersi, come in un gioco di specchi. Le concessioni proposte dagli Spartani nel 392 – che egli sta sostenendo di fronte all'assemblea – prevedono la possibilità di avere le mura e la flotta insieme al possesso di Lemno, Imbro e Sciro. Con lo scopo di rendere tali proposte quanto più attraenti, Andocide cerca quindi di suggerire che esse

³⁴Si veda, ad esempio, Plassart 1913 p. 152-155, Tuci 2005 p. 375.

³⁵Ricapitolando: Andocide avrebbe confuso i lavori di sistemazione del Pireo ad opera di Ippodamo con l'edificazione delle prime fortificazioni; la creazione di triremi di rinforzo con un'intera ricostruzione della flotta; la riorganizzazione del corpo della cavalleria e degli arcieri sciti con la loro prima istituzione.

³⁶Così la definisce Bearzot (1985 p. 104). Anche Nouhaud ritiene, nel caso della presentazione dei risultati della pace, che non si tratti di errori involontari (1982 p. 231).

costituiscono per Atene le condizioni necessarie e sufficienti per ricostruire il proprio impero navale. All'assunto del pensiero democratico secondo cui il possesso delle mura e delle navi rappresenti il caposaldo dell'ἀρχή ateniese,³⁷ Andocide vuole aggiungere una premessa: *è solo grazie alla pace* che quelle mura e quelle navi possono essere ottenute.

Attraverso gli esempi proposti, l'oratore ricostruisce quindi una breve storia della trasformazione di Atene in potenza marittima, presentandola volutamente come il risultato della politica moderata nei confronti di Sparta portata avanti dai conservatori: per questo motivo sceglie di indicare come esiti positivi della pace di Cimone quattro innovazioni che evocano la nascita della talassocrazia ateniese, e che invece – almeno stando alla narrazione tucididea – si dovevano piuttosto alla politica ambiziosa e competitiva dei democratici.

A mio parere, quindi, in questo caso Andocide è volontariamente impreciso nella cronologia, e di proposito accosta fatti in realtà non così prossimi tra loro, con lo scopo di ottenere un esempio storico che risulti adatto al suo messaggio. Inoltre, il rapporto causale che viene da lui proposto tra la pace con Sparta e l'ἀρχή ateniese non è del tutto appropriato (o comunque volutamente ambiguo): gli Ateniesi certo profittarono del relativo momento di distensione fra le due città, ma l'erezione delle fortificazioni e lo sviluppo della flotta non erano certo frutto di concessioni spartane, anzi tutto venne compiuto malgrado il malcelato disappunto dei Lacedemoni, che, pur non volendo opporsi apertamente, avrebbero preferito un' Atene meno agguerrita, disposta a restare docilmente sotto la loro protezione.³⁸

³⁷Tucidide attribuisce la prima intuizione che le mura e le navi costituiranno i pilastri dell'impero a Temistocle (1.93.3-8) ed esse sono alla base della strategia che Pericle presenta agli Ateniesi per vincere la Guerra del Peloponneso (1.142-143, 2.13.2).

³⁸Questo secondo la chiave di lettura degli eventi che viene proposta da Tucidide (cfr. Stadter 1993 p. 43-46). Si veda, ad esempio il sotterfugio che Temistocle dovette utilizzare per guadagnare tempo e distrarre gli Spartani, mentre i suoi concittadini erigevano in grande fretta le mura di protezione della città (Thuc. 1.90-92).

Secondo esempio (§§ 6-7): la pace di Trent'anni

1- La descrizione della pace di Trent'anni (§ 6)

μετὰ δὲ ταῦτα δι' Αἰγινήτας: Un riferimento ad Egina non sembra pertinente in questo punto. Andocide, infatti, si sta sicuramente riferendo alla pace di Trent'anni stipulata nell'inverno del 446/45³⁹ (la lunghezza prevista dal trattato corrisponde, così come la sua collocazione cronologica: dopo la pace di Cimone, prima della Guerra del Peloponneso). Tuttavia, il conflitto che la precedette non avvenne a causa di Egina (che era stata sconfitta da Atene ed era entrata nella Lega ben prima, nel 457)⁴⁰ ma fu, invece, innescato dalle ribellioni in Eubea e a Megara.

C'è quindi chi ha suggerito che questo errore da parte di Andocide sia dovuto al particolare ruolo giocato dalla città nelle trattative di pace (Maidment 1941 p. 503, Ramírez Vidal 1968 p. 143-144, Thomas 1989 p. 122, Albin 1964 p. 62 ritiene la proposta interessante). Egina, infatti, nelle condizioni di pace del 446 ottenne una specifica clausola che ne garantiva l'autonomia, a condizione di pagare un tributo: l'importanza rivestita nelle trattative le avrebbe dunque addossato, nella memoria popolare, la "colpa" dello scoppio del conflitto. Bisogna però aggiungere che questa notizia non è sicura e la questione rimane tuttora aperta. I punti principali del trattato, infatti, non sono stati tramandati in modo completo da nessuna fonte: alcune clausole ci sono note (da Thuc. 1.115.1 e Paus. 5.23.4), altre sono state parzialmente ricostruite attraverso i riferimenti agli accordi che si possono rintracciare in Tucidide. Rispetto al ruolo di Egina, dunque, non c'è consenso fra gli studiosi: alcuni, basandosi in particolare su un passo in cui gli Egineti sostengono di non godere dell'autonomia che spetterebbe loro secondo il trattato (Thuc. 1.67.2, ma si veda anche 1.139.1, 140.3 e 144.2), ritengono che effettivamente le condizioni di pace prevedessero

³⁹Thuc. 1.115, Diod. 12.7, Plut. *Per.* 24.1, Paus. 5.23.4. Per la datazione si veda *ATL* 1950 3 p. 300-301.

⁴⁰Thuc. 1.105, 108.4, Diod. 11.78.3. Per la datazione si veda Hammond 1955 p. 404.

una clausola particolare relativa a questa città (si veda, ad esempio, *ATL* 1950 3 p. 303 e p. 320, Gomme 1945 1 p 225-226). Altri studiosi sostengono invece che gli Egineti non si stiano richiamando ad una clausola specifica a loro destinata, ma piuttosto ad una generale che garantiva l'autonomia a tutte le città alleate dei due schieramenti (si veda, ad esempio: de Ste. Croix 1972 p. 293-294, che ritiene questa interpretazione probabile ma non esclude la prima ipotesi, così come Figueira 1981 p. 21-22; la sostiene Badian 1993 p. 138-142).

Maidment (1941 p. 503) accenna anche alla possibilità che Andocide stesse invece pensando al ruolo avuto da Egina nello scoppio della guerra del Peloponneso. Effettivamente, gli Ateniesi avevano in parte addossato agli Egineti la responsabilità dell'inizio del conflitto, innescato dalla richiesta d'aiuto che questi ultimi avevano rivolto agli Spartani perché la loro autonomia non era correttamente rispettata (Thuc. 2.27.1). Secondo tale ipotesi, quindi, Andocide avrebbe scambiato una causa scatenante della guerra del Peloponneso con quella del conflitto che portò alla pace di Trent'anni. Tuttavia, reputo improbabile che l'oratore abbia compiuto un errore di questo tipo perché la guerra del Peloponneso fu da lui vissuta in prima persona, e non credo potesse confonderne incidentalmente le circostanze con quelle della guerra vissuta da suo nonno. Certo, Andocide non esita a manipolare o omettere informazioni rispetto ad avvenimenti anche molto recenti, se gli è di qualche convenienza, ma non mi sembra questo il caso. Non vedo l'utilità di mentire intenzionalmente su questo punto.

Sono più propensa a sostenere invece l'ipotesi⁴¹ (come già scritto nel commento al § 3) secondo cui la confusione di Andocide è un'altra: quella fra le circostanze del conflitto antecedente alla pace di Cimone e quello che precedette la pace di Trent'anni. Infatti, invertendo i due passaggi: “Dunque mentre eravamo in guerra in Eubea, e possedevamo Megara, Pege e Trezene” (§ 3) e “a causa degli Egineti” (§ 6) si

⁴¹Si veda Dalmeyda 1930 p. 89 n. 3, Edwards 1995 p. 194, Nouhuad 1982 p. 232 n. 351, Thompson 1967 p. 488.

ottengono due scenari coerenti con quanto narrato da Tucidide: la guerra con Egina si viene a collocare prima della pace di Cimone, le rivolte in Eubea e a Megara prima della pace di Trent'anni, a cui segue poi la cessione di Pege e Trezene (Thuc. 1.114-115).

Cinzia Bearzot (1985 p 104) è invece contraria a questa interpretazione e, riferendosi in particolare all'articolo di Thompson, scrive: «costretto, per provare la sua ipotesi, a complicate congetture e a spostamenti di frasi all'interno del testo, egli non riesce con ciò a render conto della tendenza presente nella ricostruzione: è difficile sfuggire all'impressione che gli errori di Andocide non siano affatto errori involontari derivati dall'uso maldestro di una fonte storica, ma siano piuttosto falsificazioni deliberate».

Pur essendo d'accordo con la studiosa sul fatto che le giustificazioni addotte da Thompson per dimostrare che Andocide si sia servito dell'*Atthis* di Ellanico non siano del tutto convincenti; non condivido però il giudizio che Bearzot esprime sulle osservazioni di Thompson rispetto a questo passaggio. Quest'ultimo, infatti, non propone di spostare delle frasi intervenendo sul testo, che naturalmente va lasciato così com'è, ma semplicemente di immaginare un'inversione per aiutarci a comprendere di quali eventi stia parlando Andocide (così come va lasciato "Milziade figlio di Cimone" al §3, anche se sappiamo che l'oratore si sta riferendo a Cimone figlio di Milziade). Sono inoltre d'accordo con Bearzot nel leggere in questo testo molte calcolate deformazioni, ma, in questo caso specifico, come si è già detto, non si vede per quale convenienza Andocide avrebbe dovuto citare Egina.

καὶ πολλὰ κακὰ παθόντες πολλὰ δὲ ποιήσαντες ἐπεθυμήσαμεν
πάλιν τῆς εἰρήνης: Andocide utilizza la stessa espressione del §
3 (ἐπεθυμήσαμεν τῆς εἰρήνης), ponendo in questo modo
l'accento sul fatto che la pace è sempre qualcosa a cui Atene
aspira e che attivamente realizza (§ 8 τὴν εἰρήνην ἐποιησάμεθα)
attraverso l'operato dei suoi ambasciatori (Milziade § 3,
Andocide III § 6, Nicia § 8), mentre la guerra è qualcosa che
Atene passivamente subisce e in cui si trova coinvolta suo

malgrado: la colpa dello scoppio di ogni conflitto, infatti, è sempre di qualcun altro (degli Egineti § 6, dei Megaresi § 8, degli Argivi § 9), e non vengono mai citati né personaggi politici ateniesi favorevoli ad una politica aggressiva⁴², né motivazioni che potevano aver spinto la città ad entrare in un conflitto per proprio interesse.

La guerra porta unicamente mali (πολλὰ κακὰ παθόντες πολλὰ δὲ ποιήσαντες § 6, καὶ τὴν χώραν τμηθῆναι προέμενοι, πολλῶν ἀγαθῶν στειροθέντες § 8) mentre i benefici si ottengono solo al momento di venire a patti. Si tratta naturalmente di una visione estremamente parziale e lo stesso Andocide al paragrafo 35 rimprovera agli Ateniesi di avere l'atteggiamento esattamente contrario, ovvero di desiderare sempre la guerra nel momento in cui sarebbe opportuno volere la pace (e viceversa), ma il contesto è diverso: la prima parte dell'orazione ha infatti, come scrive Missiou (1992 p. 61), un valore prescrittivo, non si tratta solo di esempi del passato, ma soprattutto di modelli di condotta per ispirare le scelte del futuro. Invece i paragrafi 28-35 hanno un accento differente e un atteggiamento opposto, perché Andocide vi esprime la sua critica verso la condotta abituale degli Ateniesi (per la volontà dissennata di allearsi col più debole anziché col più forte ai §§ 28-31, e per il comportamento capriccioso nello scegliere la pace quando è necessaria la guerra e viceversa § 35): il tono è quindi più severo, il ritratto dei suoi concittadini meno idealizzato.

δέκα ἄνδρες: Mosley (1965 p. 255-266 e 1973 p. 55-62) si è chiesto se il numero di dieci indicasse una missione di particolare importanza o complessità, ma dalla sua disamina conclude che gli Ateniesi inviassero ambascerie di tre, cinque, o dieci membri senza utilizzare questo tipo criterio; e neppure veniva seguita la regola di mandarli nello stesso numero

⁴²Può essere interessante a questo proposito il confronto con il passo di Eschine 2.172-176. Sebbene quest'ultimo generalmente tenda ad abbreviare la narrazione del *De pace*, egli inserisce più volte delle aggiunte che addossano delle colpe nello scoppio dei vari conflitti anche al governo ateniese: su questo si veda l'appendice p. 293.

dell'ambasceria che Atene aveva ricevuto dalla città con cui stava trattando. Lo studioso conclude quindi che tale cifra potesse in parte rispecchiare le tendenze politiche coinvolte nella vicenda, in modo che la sua composizione tenesse conto dei differenti punti di vista che avevano preso parte al dibattito cittadino (così anche Briant 1968 p. 20). Un fatto che ho trovato curioso è che nell'elenco delle ambascerie composte da dieci inviati egli inserisce anche quella che si svolse a Sparta del 392, a cui prese parte Andocide e che è alla base del *De pace* (si veda anche Adcock – Mosley 1975 p. 172). Non capisco però da dove Mosley tragga questa informazione, perché l'oratore non indica la quantità dei suoi colleghi. Lo studioso cita come fonte il frammento di Filocoro (*FGrHist* 328 F 149 a) dove però non viene indicato il numero di dieci ambasciatori e sono nominati solo quattro membri che presero parte alla spedizione: Epicrate, Andocide, Cratino e Ebulide.

Ἀνδοκίδης ὁ πάππος ὁ ἡμέτερος: del nonno dell'oratore, suo omonimo, sappiamo che si trattò di un personaggio noto e attivo nella vita pubblica della città: vinse un premio per la coregia alle Dionisie del 447/446 (*IG* II² 2318, linea 77), partecipò come generale alla campagna contro Megara del 446/445 (*IG* I² 1085) e nello stesso anno prese parte all'ambasceria che portò alla pace di Trent'anni; fu ancora generale durante la spedizione contro Samo del 441/440 (Androt. *FGrHist* 324 F 38).⁴³

Questo passo ha costituito il principale indizio che ci consente di affermare con buona probabilità che Eschine 2. 172-176 derivi direttamente da Andocide⁴⁴ e non che le somiglianze tra i due provengano da una fonte comune⁴⁵. Infatti la menzione del

⁴³Su Andocide III si veda Davies 1971 p. 29-30, MacDowell 1962 p. 1, Missiou 1992 p. 16, Roisman – Worthington 2015 p. 103-104.

⁴⁴Jebb 1893 p. 130; Fuhr – Blass 1913; Martin – De Budé 1927 p. 165 n. 1; Dalmeyda 1930 p. 88 n. 1; Maidment 1941 p. 499 n. a; Albini 1964 p. 17 n. 2; Thompson 1967 p. 483 n. 2; Nouhau 1982 p. 124-125 e p. 231 n. 344; Bearzot 1985 p. 103-104; Feraboli 1995 p. 388 n. 5.

⁴⁵Come proposto da Mathieu 1914 p. 190-194, il quale ipotizzava che le analogie fra le due orazioni fossero dovute all'utilizzo come fonte

nonno di Andocide, presente in entrambi gli autori, verosimilmente si deve al nipote, ed è poi stata ripresa da Eschine (mentre nessuno dei due autori cita Carete e Callia⁴⁶, che secondo Diod. 12.7 fecero parte dell'ambasceria). Quella che in Eschine risulta un'informazione piuttosto neutra, infatti, costituisce invece in Andocide un punto di orgoglio e una dimostrazione di affidabilità: non è la prima volta che un membro della sua famiglia viene scelto per portare a termine con successo una questione diplomatica a Sparta; oltre a costituire, come si è detto, un elemento di simmetria all'interno dell'orazione (con la corrispettiva menzione dello zio al § 29). Si può notare, a questo proposito, anche la diversa enfasi con cui i due autori presentano l'informazione: Andocide si sofferma maggiormente su questo punto rispetto ad Eschine, e ci fornisce maggiori dettagli. Grazie a lui, infatti, sappiamo che i membri dell'ambasceria furono in tutto dieci, e che avevano la qualifica di plenipotenziari, mentre in Aeschin. 2. 174 si trova solo un più stringato: Ἀνδοκίδην δ' ἐπέμψαντες πρὸς τοὺς Λακεδαιμονίους καὶ τοὺς συμπρέσβεις.

Ambasciatori plenipotenziari

πρέσβεις εἰς Λακεδαίμονα περὶ εἰρήνης αὐτοκράτορες: l'autore definisce gli ambasciatori che negoziarono la pace di Trent'anni come αὐτοκράτορες, plenipotenziari. La medesima carica è stata assegnata all'oratore stesso e ai suoi colleghi, al momento di recarsi a Sparta (§§ 33, 34), e sono αὐτοκράτορες anche gli ambasciatori lacedemoni che accompagnano la delegazione di ritorno ad Atene (§ 39). Generalmente, si ritiene che i πρέσβεις avessero poteri di negoziazione modesti, e che il loro compito consistesse soprattutto nel saper persuadere gli interlocutori, in modo quanto più efficace, della validità delle proposte delle quali erano messaggeri. In caso di fallimento della trattativa,

da parte di entrambi gli autori di un pamphlet di propaganda oligarchica.

⁴⁶Ovvero Callia II figlio di Ipponico, che fu anche negoziatore della pace che porta il suo nome (si veda Davies 1971 p. 258).

dovevano ascoltare le eventuali contro-proposte e poi riferirle, al loro ritorno in patria, agli organi istituzionali preposti, ai quali spettava il compito di valutare come procedere nelle negoziazioni. Non è ancora chiaro, tuttavia, se la qualifica di ἀποκράτωρ implicasse delle funzioni differenti e un mandato più ampio: il tema è tuttora oggetto di dibattito da parte degli studiosi.

Alla voce ἀποκράτωρα il Lessico Suda (ed. Adler 1971) indica: πάντα τὸν ἀνυπεύθυνον, anche per questo motivo una parte della critica aveva ritenuto che il titolo di ἀποκράτορες o di τέλος ἔχοντες conferisse agli ambasciatori una maggiore libertà d'azione, e che chi ne fosse insignito (in situazioni di particolare necessità) avesse la possibilità di trattare le condizioni di un'alleanza o di stipulare i termini di una pace senza bisogno di ratifica da parte dell'assemblea (si veda, ad esempio, Poland 1885 p. 37-38, Wade-Gery 1958 p. 144 n. 3, Kienast *RE* Suppl. XIII 1973 s. v. "Presbeia", Gomme 3 1962 p. 426). Tuttavia, in molti episodi storici di cui abbiamo notizia i plenipotenziari non sembrano agire con la libertà di movimento che era stato supposto spettasse loro, tanto che si è pensato di ridimensionarne le prerogative.

Secondo l'analisi di Mosley (1973 p. 30-38), gli ambasciatori plenipotenziari non vengono mai inviati per aprire una trattativa; partono con precise istruzioni a cui devono attenersi e non sono autorizzati ad accettare condizioni che non siano state prima discusse dall'assemblea. Lo studioso ha ipotizzato che il termine ἀποκράτωρ indicasse dunque solo un titolo di prestigio, assegnato agli ambasciatori come segno di rispetto verso la città con cui si stanno conducendo le trattative.

Missiou-Ladi (1987 p. 336-345) ha evidenziato il ruolo dei plenipotenziari come inviati in caso di sconfitta: in questa circostanza essi avevano il compito di giurare gli accordi di capitolazione o di riferire alle proprie città i termini di resa avanzati da chi le aveva battute; il loro ruolo risultava quindi piuttosto passivo e non potevano avanzare alcuna proposta, ma soltanto sottostare alla volontà della parte vincente. In sostanza

venivano inviati quando non c'era nessuna, o molto poche, opportunità di negoziare: il loro compito si riduceva quindi a ratificare decisioni già prese (si veda anche Pownall 1995 p. 145).

Harris (2000 p. 487-495) ha sostenuto questa linea di interpretazione, utilizzandola (insieme ad altre argomentazioni che sono state affrontate nell'introduzione p. 41 ss.) a sostegno dell'ipotesi che il *De pace* non sia autentico. Secondo lo studioso, lo scorretto uso che l'autore dell'orazione fa dell'espressione *πρέσβεις αὐτοκράτορες* dovrebbe quindi dimostrare che egli non conosceva realmente le regole della diplomazia ateniese all'epoca di Andocide, e che l'opera a noi giunta sarebbe in realtà un esercizio di scuola composto molto più tardi, nel periodo ellenistico. Secondo Harris, gli ambasciatori plenipotenziari venivano inviati solamente in due specifiche circostanze: in caso di sconfitta, per ricevere dai vincitori i termini della resa, oppure, in occasione di un accordo già stabilito tra le parti, per prestare giuramento o per ridefinire minimi particolari. Nessuno dei casi citati da Andocide rientra in queste due categorie: l'ambasceria inviata per gli accordi della pace di Trent'anni, infatti, viene mandata per porre fine alle ostilità, non per negoziare particolari di un trattato già stabilito (non rientra pertanto nel secondo caso) e la posizione degli Ateniesi in quell'occasione non era tanto disperata da chiedere una resa (si esclude quindi anche il primo caso).

Successivamente l'espressione viene utilizzata a proposito dello stesso Andocide e degli altri ambasciatori inviati a Sparta nel 392 (§§ 33 e 34): anche in questo caso non esiste già un trattato da correggere, la discussione sul continuare o meno la guerra è ancora aperta; e gli Ateniesi non stanno capitolando. Le stesse considerazioni valgono per gli ambasciatori spartani che, a loro volta, vengono inviati ad Atene (§ 39). Inoltre, Harris osserva come questo sia l'unico caso noto dalle fonti in cui entrambe le parti in causa si inviano rispettivamente degli ambasciatori plenipotenziari, mentre generalmente viene fatto soltanto da una delle due: un ulteriore elemento che rende l'episodio sospetto e poco degno di fede.

Anna Magnetto (2013) ha invece proposto una rivalutazione del valore di questa qualifica, condotta attraverso un riesame dettagliato delle testimonianze (21 casi di πρέσβεις αὐτοκράτορες tratti dalle fonti storiche e 2 casi messi in scena da Aristofane; 2 casi di πρέσβεις τέλος ἔχοντες e 1 caso di ἔχοντες τὴν κυριείαν; per la lista completa si veda Magnetto 2013 p. 225 n. 7), soffermandosi con attenzione particolare sul caso del *De pace*, di cui ribadisce l'autenticità contro l'ipotesi di Harris. A suo parere, infatti, la classificazione proposta dallo studioso, che prevede solo due casi di utilizzo dei plenipotenziari, è troppo rigida e non corrisponde a quanto ci dicono le fonti.

Gli episodi che, secondo Magnetto, non possono rientrare in questa categorizzazione sono tre: 1) il decreto per Metone (*IG I³ 61*) in cui gli Ateniesi, intenti a cercare una mediazione fra Perdicca II e i Metonei chiedono alle parti di inviare ad Atene degli ambasciatori τέλος ἔχοντες: Harris (2000 p 493) lo interpreta come un caso del secondo tipo, dal momento che sia Perdicca che i Metonei sono già alleati di Atene. Ma in questo caso Atene svolge solo un ruolo di mediatrice, e l'accordo non ha a che vedere con i suoi rapporti di alleanza con le due parti: non si tratta quindi di un caso di modifica di un trattato già siglato. 2) La tregua di un anno del 423 fra Sparta e Atene (*Thuc. 4.118-119*): ad Atene sono presenti degli ambasciatori spartani plenipotenziari venuti per stipulare i termini di un accordo con Atene, dunque non si tratta di modifiche di un'alleanza già esistente, né di una resa. 3) *Thuc. 5.27.2* gli Argivi nominano dodici αὐτοκράτορες con la facoltà di stringere alleanze con chiunque dei Greci (ad eccezione di Sparta ed Atene) senza sottoporre la decisione all'assemblea. Secondo Magnetto, quindi, l'esistenza di questi casi smentirebbe la bipartizione proposta da Harris e permetterebbe di riabilitare la testimonianza di Andocide.

La studiosa respinge inoltre l'idea di Mosley secondo cui queste espressioni designassero soltanto degli appellativi onorifici, senza delle specifiche prerogative, sottolineando come nelle

fonti letterarie si trovino episodi nei quali viene espressamente richiesto l'invio degli ambasciatori plenipotenziari: questo deve quindi implicare delle conseguenze precise (*IG I³ 61* e Thuc. 4.118-119), o casi in cui l'attribuzione o meno di questa qualifica influenza la reazione di chi riceve gli ambasciatori (Thuc. 5.45, in cui Alcibiade persuade gli ambasciatori spartani, presentatisi come plenipotenziari al Consiglio, a negare di essere tali davanti all'Assemblea, per provocare lo scontento degli Ateniesi; e Xen. *Hell.* 2.2.19 dove Teramene e gli altri membri dell'ambasceria ottengono la possibilità di parlare con gli efori solo dopo aver specificato di essere giunti con pieni poteri).

Quali sono dunque, secondo Magnetto, le prerogative che li distinguono da dei semplici ambasciatori?

1. La facoltà di stabilire i termini di un'alleanza senza dover sottoporre il testo all'approvazione dell'assemblea: come confermato dalla testimonianza del *De pace* § 33, dove Andocide sente il bisogno di giustificarsi per aver compiuto un atto – chiedere di ridiscutere le proposte spartane in assemblea – che non rientrava nella normale procedura; e anche da Thuc. 5. 27-28 (gli ἀποκράτορες argivi che possono stringere alleanza senza il dibattito assembleare).
2. La facoltà di negoziare autonomamente, senza rigide istruzioni stabilite a priori. Questo punto sarebbe confermato da Xen. *Hell.* 7.1.1-14, dove nel 369 gli ambasciatori spartani ἀποκράτορες ad Atene vengono coinvolti in un lungo dibattito sulla questione del comando per terra e per mare: diverse posizioni sono vagliate prima di prendere una decisione, quindi gli ambasciatori dovevano avere un mandato piuttosto ampio, che lasciasse loro la libertà di prendere in considerazione differenti ipotesi; e da Xen. *Hell.* 2.2.11-13 dove gli efori rifiutano di accettare una prima ambasceria ateniese venuta a negoziare la pace a condizione di mantenere le Lunghe Mura e il

Pireo; ma, successivamente, ne accettano una seconda formata da ambasciatori plenipotenziari: segno per loro che Atene era disposta a discutere della pace senza più porre condizioni. È proprio in queste situazioni che, secondo Magonno, la città vinta deve inviare ambasciatori con una libertà d'azione più ampia possibile, senza delle rigide direttive precedentemente fissate dall'assemblea, perché potrebbero trovarsi nella situazione di dover accettare interamente condizioni proposte da altri (viene quindi sostanzialmente ribaltata la visione secondo cui gli ambasciatori inviati al momento della resa avessero pochissimi poteri decisionali).

Al termine della loro missione gli ἀποκράτορες dovevano fornire un resoconto del loro operato e gli accordi da loro stabiliti ricevevano l'approvazione definitiva, oppure potevano anche essere respinti (Magonno 2013 p. 237).

In conclusione, da questa disamina emerge come la figura dell'ambasciatore plenipotenziario in Andocide abbia delle caratteristiche coerenti con quelle che si evincono dalle altre fonti e non possa essere considerata come una prova dell'inautenticità dell'opera.

Lo stesso Harris ha ammesso, dopo l'uscita dell'articolo di Anna Magonno, che le prerogative da lui indicate per i plenipotenziari non erano corrette e che questi particolari legati potevano essere inviati anche in circostanze diverse da quelle da lui teorizzate in precedenza (2021 p. 47). Nel suo più recente articolo, dopo un nuovo riesame delle testimonianze, lo studioso individua quattro prerogative che caratterizzavano i plenipotenziari (2021 p. 47-60): 1) l'ampio mandato che lasciava loro grande libertà decisionale (come già teorizzato da Magonno), 2) la necessaria approvazione finale del loro operato da parte dell'Assemblea (anche questo già teorizzato da Magonno), 3) il fatto che non potessero essere inviati simultaneamente da entrambe le parti coinvolte in un negoziato, 4) e che non si utilizzassero

mai in megoziati multilaterali, che coinvolgevano più di due città.

Il punto 3, però, è smentito da Thuc. 4.118.10 (si tratta della descrizione della tregua di un anno del 423), dove gli Spartani chiedono agli Ateniesi di inviare ambasciatori «con pieni poteri, così come anche voi chiedete a noi». Evidentemente in questo brano è richiesta una reciprocità: entrambe le parti devono coinvolgere dei plenipotenziari. Harris conosce il passo ma nega che gli ambasciatori spartani in quell'occasione avessero tale qualifica (Harris 2021 p. 59), argomentazione che mi sembra difficilmente sostenibile. Sulla base di queste osservazioni, lo studioso ripropone l'ipotesi che il *De pace* non rispecchi correttamente le prerogative tipiche dei plenipotenziari perché: 1) Andocide al § 33 si giustifica per avere sottoposto all'Assemblea il testo dell'accordo, anche se il suo mandato di ambasciatore con pieni poteri non lo prevedeva. Questo, secondo Harris, è in contrasto con il fatto che, come si è visto, i plenipotenziari necessitassero sempre dell'approvazione finale dell'assemblea. Tuttavia, l'osservazione dello studioso non è corretta: Andocide e i suoi colleghi non stanno presentando l'accordo già stabilito per una semplice ratifica (come da procedura), ma stanno rimettendo la decisione all'Assemblea. Essi non hanno preso alcuna scelta e questo costituisce chiaramente una violazione del loro mandato. 2) al § 39 Andocide afferma che ambasciatori spartani plenipotenziari sono giunti in città stringere l'accordo, se gli Ateniesi lo riterranno opportuno: questo secondo Harris non è possibile perché i plenipotenziari non possono essere inviati da entrambe le parti implicate in un negoziato (ma, come si è visto, tale regola è contraddetta da Thuc. 4.118.10); inoltre, secondo Harris 3) i plenipotenziari possono essere inviati solo per iniziare negoziati, non per proseguirle (ancora contraddetto da Thuc. 4.118.10); oltretutto preciso che, anche se considerassimo non appropriato il caso di Thuc. 4.118.10, anche qualora l'arrivo degli ambasciatori plenipotenziari spartani fosse effettivamente risultato

inusuale rispetto alla normale procedura – che sia per il punto 2 o per il punto 3 – va ricordato ancora una volta che Andocide sa e ammette il fatto di non aver seguito correttamente il suo mandato e di essersi preso delle libertà rispetto al tradizionale iter dei negoziati: dunque non c'è da stupirsi se effettivamente la situazione descritta dall'orazione appare inconsueta rispetto a quella che risulta dalle altre fonti. 4) Harris osserva, infine, che plenipotenziari non possono essere inviati in negoziazioni multilaterali e quindi che anche in questo caso il *De pace* presenterebbe uno scenario che va contro le regole relative all'uso di tali ambasciatori. Tuttavia l'osservazione non è corretta, poiché le trattative descritte da Andocide coinvolgono soltanto Sparta ed Atene. I Beoti hanno preso accordi con Sparta, ma separatamente: infatti non sono presenti ad Atene e non sono coinvolti nella discussione che si sta svolgendo. Ambasciatori argivi e corinzi (§ 41), invece, sono presenti, ma è evidente che l'accordo li esclude (Andocide ripete esplicitamente più volte che essi sono determinati a proseguire il conflitto), probabilmente sono giunti per persuadere Atene a non cedere, forse anche per farle delle controproposte.

Vorrei aggiungere ancora una considerazione sull'analisi di Harris, a proposito del confronto con Eschine. Lo studioso ritiene che il testo di quest'ultimo presenti meno errori di quello del *De pace* e, fra gli altri (2000 p. 487), sottolinea il fatto che nel *Sulla corrotta ambasceria* non sia presente la menzione della qualifica di ἀτοκράτορες per i membri dell'ambasceria che negoziò la pace di Trent'anni: tale elemento sarebbe un anacronismo inserito nel *De pace* da qualcuno che non conosceva le pratiche diplomatiche dell'epoca. La mia impressione, invece, è che Eschine stia riassumendo il testo di Andocide perché, come è naturale, attribuisce meno importanza di lui alla composizione dell'ambasceria: per questo motivo non specifica la qualifica degli ambasciatori, così come non indica neanche il loro numero (si veda anche l'analisi nell'appendice p. 293 ss.).

Del resto, lo stesso Andocide negli altri esempi non si dilunga su questi particolari: nel caso della pace di Nicia menziona soltanto il nome del principale negoziatore (§ 8), con la pace di Cimone compie addirittura un clamoroso errore sbagliando l'identità dell'ambasciatore (§ 3); è solo quando descrive il trattato negoziato dal proprio nonno che si mostra più prodigo di informazioni, per evidenti ragioni di orgoglio familiare. Dunque, a mio avviso, il fatto che tale informazione non sia presente nel *Sulla corrotta ambasceria* non costituisce un criterio convincente per svalutare l'attendibilità di questo passo del *De pace*.

Esiste però un altro aspetto che potrebbe mettere in discussione la testimonianza di Andocide, ed è quello cronologico. Francesca Gazzano (2020b p. 55-58) in un articolo recente esamina la figura degli ambasciatori plenipotenziari interrogandosi non sulla natura delle loro funzioni (rispetto alle quali condivide le conclusioni di Magnetto), ma su un aspetto fino ad ora trascurato dagli studi precedenti: il periodo di creazione di questa carica. Le prime attestazioni epigrafiche e letterarie di ambasciatori plenipotenziari sono per la maggior parte databili al periodo della Guerra del Peloponneso, ed è possibile ipotizzare che la complessa situazione di quegli anni, caratterizzata da concitate trattative diplomatiche ed equilibri instabili fra le molte città coinvolte nel conflitto, possa aver portato al bisogno di istituire una figura di ambasciatore con poteri decisionali maggiori, in grado di gestire i negoziati con una certa autonomia e di stringere accordi che avessero immediata validità. Soltanto tre sono le testimonianze che citano ambasciatori plenipotenziari prima della Guerra del Peloponneso: due sono di Diodoro (11.24.4-16, dove i plenipotenziari vengono inviati a Gelone da parte dei Cartaginesi, nel 480; e 12.4.5, dove sono mandati in Persia da parte degli Ateniesi, nel 449), la terza testimonianza è, appunto, questo passo di Andocide. Per quanto riguarda Diodoro, si tratta di due episodi di dubbia attendibilità (si veda Gazzano 2020b p. 56, con bibliografia n. 118) e

l'autore potrebbe aver inconsapevolmente utilizzato una terminologia scorretta, anacronistica, basandosi sulle fonti di IV secolo da lui consultate o per l'influenza dell'uso del suo tempo. Anche l'episodio narrato da Andocide potrebbe essere messo in dubbio, sia perché, come si è visto, in altri punti della sua ricostruzione storica non mancano le imprecisioni; sia perché l'errore potrebbe anche essere volontario e l'oratore potrebbe aver di proposito attribuito al proprio nonno omonimo la medesima carica di cui egli stesso era stato investito: per gusto di simmetria, per creare un senso di investitura ereditaria e per suggerire un legame tra le trattative di pace con Sparta condotte a termine con successo e la propria famiglia.

Per concludere dunque questo quadro sulla presenza degli ambasciatori plenipotenziari nel *De pace*, si può ritenere verosimile che fossero πρέσβεις ἀτοκράτορες Andocide e i suoi colleghi inviati a Sparta nel 392 (§ 33, 34), così come gli Spartani giunti con loro ad Atene (§ 39). Risulta invece più sospetta la qualifica di ἀτοκράτορες per il nonno di Andocide e gli altri membri dell'ambasceria del 446, dal momento che le testimonianze sull'esistenza di tale carica in quel periodo storico sono scarse e di dubbia attendibilità, e che inoltre Andocide potrebbe aver avuto dei motivi di convenienza personale nel mentire su questo punto.

2- I benefici della pace di Trent'anni (§ 7)

αὕτη γὰρ ἡ εἰρήνη τὸν δῆμον τὸν Ἀθηναίων ὑψηλὸν ἦρε καὶ κατέστησεν ἰσχυρὸν οὕτως: anche in questo caso, la narrazione di Andocide è parziale e idealizzata. Missiou (1992 p. 66) evidenzia l'enfasi dell'immagine: la Pace, personificata, agisce attivamente prendendosi cura di Atene e creandone la grandezza. Si tratta inoltre, di un'espressione di colorito tragico (cfr. Eur. *Heraclid.* 322, *Suppl* 555, Soph. *Oed. Tyr.* 914, si veda Albinì 1964 p. 63 e Grethlein 2010 p. 134)⁴⁷. L'autore, tuttavia,

⁴⁷Grethlein ritiene che la scelta di questa espressione evochi il concetto tragico che chiunque sale troppo in alto, è destinato poi a

nel corso del suo resoconto omette di specificare che tale pace venne interrotta molto prima dei trent'anni che erano stati previsti dall'accordo (con lo scoppio della guerra del Peloponneso nel 431), così come evita di menzionare il fatto che Atene non ottenne solo benefici, ma fu costretta a fare a sua volta delle concessioni agli avversari.⁴⁸

I mille talenti e le cento triremi

ἀνηνέγκαμεν χίλια τάλαντα [...] εἰς ἐνηρησάμεθα εἶναι: Tucidide (2.24.1-2), narra che all'inizio della guerra del Peloponneso, nel giugno del 431 (dopo la prima invasione dell'Attica), gli Ateniesi stabilirono, come misura di sicurezza in caso di un attacco dei nemici contro la città, di tenere da parte ogni anno le cento migliori triremi, senza utilizzarle, e di accantonare mille talenti tratti dal tesoro dell'Acropoli. La pena capitale era prevista per chi avesse proposto di spendere in altro modo quel denaro, che poteva essere toccato unicamente in caso di pericolo imminente. Come si può vedere, le informazioni fornite da Andocide corrispondono a quanto riferito da Tucidide: è corretta la cifra di denaro, così come il numero delle navi e l'indicazione dello scopo (come riserva intoccabile, da utilizzare in caso di emergenza).⁴⁹ Difficile credere, in questo

cadere: così avverrà ad Atene, che dopo essere giunta al massimo del suo splendore, perderà tutto a causa delle decisioni sbagliate prese durante la guerra del Peloponneso.

⁴⁸Secondo quanto narra Tucidide, le perdite territoriali subite in questa circostanza (Nisea, Pege, Trezene e l'Acaia) erano ancora rimpiante dagli Ateniesi nel 425, quando Cleone ne chiede la restituzione come prezzo per stringere una tregua con Sparta. (Thuc 4.21.3).

⁴⁹Da notare che Eschine, invece, forse semplicemente per abbreviare il passo, elimina la precisazione καὶ νόμῳ κατεκλήσαμεν ἐξαίρετα εἶναι τῷ δήμῳ, aggiungendo così un errore in più. Scrive infatti soltanto: χίλια μὲν γὰρ τάλαντα ἀνηνέγκαμεν νομίματος εἰς τὴν ἀκρόπολιν. Dalla frase così formulata si deduce che 1000 talenti fosse la somma totale accumulata durante il periodo di pace (e non la porzione messa da parte), quando invece Tucidide (2.13.3) ci informa che al momento dello scoppio della guerra del Peloponneso era già

caso, che Andocide abbia confuso i tempi, come scrive Feraboli (1995 p. 391 n. 17). Sembra più probabile che l'oratore abbia di proposito spostato cronologicamente delle misure che furono prese in vista delle necessità della guerra, collocandole invece nel periodo di pace fra Atene e Sparta (Nouhaud 1982 p. 233). Mi sembra invece improbabile l'ipotesi di Ramírez Vidal (1968 p. 145), secondo cui la riserva di talenti citata da Andocide non andrebbe identificata con quella menzionata da Tucidide, in ragione del fatto che Andocide non ne specifica l'uso militare (e come avrebbe potuto, dal momento che nella sua ricostruzione dei fatti la colloca in un periodo di pace?) ma sarebbe invece una somma di denaro messa da parte per la costruzione dei monumenti dell'Acropoli. A mio parere, il fatto che la riserva di talenti sia menzionata insieme a quella delle navi avvalora l'ipotesi che si tratti dello stesso decreto citato da Tucidide, e inoltre anche le cifre citate dai due autori corrispondono: difficile pensare che si tratti davvero di due eventi diversi.

La costruzione degli arsenali navali

νεωσοίκους τε ὠκοδομησάμεθα: questa informazione è, a mio parere, troppo vaga per ricollegarla necessariamente ai lavori nel Pireo voluti da Temistocle dopo la seconda guerra persiana (come fanno Maidment 1941 p. 504 e Nouhaud 1982 p. 233). Accettando questa ipotesi, ci troveremmo davanti all'ennesimo trasferimento cronologico; tuttavia nulla impedisce di supporre che Andocide si riferisca agli ampliamenti dei cantieri navali svolti successivamente, a causa dell'aumento della flotta ateniese⁵⁰ (come fanno Albini 1964 p. 65, Thompson 1967 p. 485, Feraboli 1995 p. 392 n. 18). Un'ulteriore considerazione

stata accumulata dagli Ateniesi una riserva di 6000 talenti (si veda Jebb 1893 p. 133).

⁵⁰Platone (*Gorg.*455 d-e) attribuisce l'iniziativa della costruzione dei cantieri navali a Temistocle e poi in parte a Pericle. Si suppone quindi che dei lavori di riorganizzazione degli arsenali siano cominciati negli anni tra il 446 e il 440 (si veda Gill 2006 p. 11-12). Isocrate (7.66) racconta che per queste costruzioni Atene aveva speso più di mille talenti.

che mi fa propendere per la seconda ipotesi anziché per la prima (ma non è che una suggestione) è che ho l'impressione che per costruire la prima lista di benefici (quelli derivati dalla pace di Cimone) Andocide si sia “voltato indietro”, cercando degli esempi tratti per lo più dal periodo successivo alle guerre persiane per poi postdarli (e stabilire così un collegamento fra la nascita dell'ἀρχή ateniese e la pace con Sparta); invece nella lista dei benefici della pace di Trent'anni il movimento è piuttosto contrario: misure militari dovute allo scoppio della guerra vengono retrodate al periodo di pace. In questa parte, dove ci sono forti concordanze con i dati forniti da Tucidide a proposito dell'inizio della Guerra del Peloponneso, mi sembra strano (anche se è vero che da Andocide tutto ci si può aspettare) che si citi un episodio che rimonta a Temistocle.

I milleducento cavalieri e i milleducento arcieri

χιλίους τε καὶ διακοσίους ἰππέας καὶ τοξότας τοσοῦτους ἑτέρους κατεστήσαμεν: queste cifre corrispondono in parte a quelle riportate da Tucidide (2.13.8) quando presenta le forze ateniesi allo scoppio della guerra del Peloponneso. Lo storico scrive che queste comprendevano 1200 cavalieri, 1600 arcieri e 300 triremi. Dunque in questo caso i dati presentati da Andocide sembrano affidabili.

La parte meridionale delle Lunghe Mura

τὸ τεῖχος τὸ μακρὸν τὸ νότιον ἐτειχίσθη: le mura che collegavano Atene al mare erano tre: due che correvano parallele dalla città al porto di Pireo (una parte detta Settentrionale, l'altra Meridionale o di Mezzo),⁵¹ e le Mura del

⁵¹Come scrive il *Lessico* di Arpocrazione s.v. διὰ μέσου τεῖχος (Keaney 1991, Δ 44): Ἀντιφῶν Πρὸς Νικοκλέα (F 38 S) τριῶν ὄντων τειχῶν ἐν τῇ Ἀττικῇ, ὡς καὶ Ἀριστοφάνης φησὶν ἐν Τριφάλῃ (F 556 K = 569 K - A), τοῦ τε βορείου καὶ τοῦ νοτίου καὶ τοῦ Φαληρικοῦ, διὰ μέσου τῶν παρ'ἐκάτερα ἐλέγετο τὸ νότιον, οὗ μνημονεύει καὶ Πλάτων ἐν Γοργία (455 E). «Antifonte nel *Per Nicocle* dice che sono tre le mura nell'Attica, come sostiene anche Aristofane nel *Trifalate*: le mura settentrionali, le meridionali e le mura del Falero, quelle in

Falero (che collegavano, ovviamente, la città al porto del Falero). Le prime ad essere costruite, tra il 458 (dopo la guerra con Egina, Thuc. 1.107) e il 457 (dopo la vittoria di Enofita, Thuc. 1. 108.3), furono la parte Settentrionale e quella del Falero. Successivamente, per volontà di Pericle (Plat. *Gorg* 455e), fu costruita la parte di Mezzo,⁵² affidata alla direzione di Callicrate (Plut. *Per.* 13.5). Questi lavori sono generalmente datati intorno alla seconda metà degli anni 40 del V secolo (si veda Gill 2006 p. 10-11). In questo caso, dunque, l'informazione riportata da Andocide risulta coerente con quella delle altre fonti. Tuttavia, a torto questa volta, l'oratore è stato accusato di riportare notizie imprecise. Nouhaud (1982 p. 233-234) scrive: «la construction du Long Mur du sud – τὸ τεῖχος τὸ μακρὸν τὸ νότιον – témoigne d'une nouvelle erreur. Ce mur fut en effet élevé entre 458 et 456 conjointement au μακρὸν τεῖχος τὸ βόρειον, avant la trêve de cinq ans. C'est le mur du milieu qui fut commencé sur l'initiative de Périclès après 446». Si tratta di un errore, perché, come riportato dal Lessico di Arpocrazione, διὰ μέσου τῶν παρ'ἐκάτερα ἐλέγετο τὸ νότιον: le Mura Meridionali e le Mura di Mezzo, volute da Pericle, sono la stessa cosa, e sono giustamente collocate da Andocide dopo il 446. Invece nel 458, secondo quanto scrive Tucidide (1.107), gli Ateniesi cominciarono a costruire un muro che andava verso il Pireo (la parte Settentrionale, si presume) e uno che andava verso il Falero (le Mura del Falero).

Anche Feraboli (1995 p. 390 n. 11) accusa Andocide di imprecisione quando, commentando il § 5 (dove si parla delle Mura Settentrionali) scrive: «nulla si dice della parte meridionale delle Lunghe Mura, che collegava Atene col Falero». Questa frase è doppiamente imprecisa: non è vero che

mezzo tra le due sono chiamate meridionali, come ricorda anche Platone nel *Gorgia*» (cfr Thuc. 2.13.7.).

⁵²Probabilmente il motivo del doppio nome è dovuto al fatto che questa parte risultava centrale, di mezzo, rispetto alle altre due mura originali (settentrionale e del Falero), ma costituiva anche la parte meridionale delle due mura che collegavano la città al Pireo.

la parte cosiddetta meridionale collegasse Atene col Falero, e non è vero che Andocide non ne parli.

Terzo esempio (§§ 8-9): la pace di Nicia

1- La descrizione della pace di Nicia (§ 8)

πάλιν δὲ διὰ Μεγαρέας πολεμήσαντες: Andocide si riferisce al decreto che escludeva ai Megaresi l'accesso ai porti dell'impero ateniese e ai mercati dell'Attica, approvato nell'estate del 432 (Thuc. 1.67.4). Anche se i Megaresi, sostenuti da Sparta, affermavano che tale estromissione costituisse una violazione della pace di Trent'anni, gli Ateniesi si rifiutarono di ritirare il decreto (Thuc. 1.139.2).

Nell'indicare il dissidio con i Megaresi come una delle principali cause dello scoppio del conflitto, Andocide si trova in accordo con gran parte delle altre fonti antiche, a partire da Aristofane, che però presenta, naturalmente, una versione caricaturale dei fatti (Aristoph. *Ach.* v. 519-534, 605-618, *Pax* 605-618; cfr. Philoch. *FgrHist* 328 F 121; Diod. 12. 38-40; Plut. *Per.* 29-31), con la differenza che Andocide ancora una volta soprassiede sulle responsabilità della parte ateniese: mentre questi autori attribuiscono a Pericle la colpa di essersi opposto a una conciliazione con i Megaresi (forse anche per motivi personali)⁵³ Andocide, invece, non tratta questo

⁵³Dalle allusioni di Aristofane sembra che nella vicenda fosse implicata Aspasia; secondo la versione di Diodoro il decreto megarese fu un mero pretesto per scatenare un attrito con Sparta e permettere a Pericle di guadagnare popolarità, presentandosi come l'uomo forte in grado di guidare la città in un momento di crisi e facendo così dimenticare sia il denaro che aveva sottratto alle casse del tesoro, sia le calunnie che i suoi avversari politici avevano diffuso contro di lui e il suo entourage; Plutarco allude ad un'avversione personale di Pericle contro i Megaresi (*Per.* 30) e riporta le dicerie contro Aspasia (*Per.* 30), ma ritiene la versione più grave e più diffusa quella che viene riferita anche da Diodoro (*Per.* 31-32). Difficile comprendere quanta parte di verità ci fosse in queste accuse, certo è che per l'opinione pubblica ateniese le cause dell'accanimento di Pericle contro i

punto. Come si è detto, nell'orazione egli evita di attribuire ai suoi concittadini delle vere responsabilità nello scoppio delle varie guerre, preferendo piuttosto dipingerli come troppo influenzabili o vittime degli eventi.

In questo quadro sull'episodio del decreto megarese, fa parzialmente eccezione Tucidide, che riferisce l'evento, ma conferendogli un rilievo molto inferiore a quello attribuitogli dalle altre fonti.⁵⁴

Nouhaud (1982 p. 255), ponendo a contrasto Andocide con Isocrate e la sua formazione erudita, sottolinea come il primo scelga di attenersi ad una versione popolare degli eventi, attingendo a dei luoghi comuni sullo scoppio della guerra anziché rifarsi all'analisi di Tucidide, che indicava come causa profonda dello scoppio della guerra del Peloponneso l'inquietudine provata dagli Spartani di fronte al crescente aumento della potenza ateniese (Thuc 1.23.6). Ritengo tuttavia che un'analisi di questo tipo non tenga conto del contesto in cui è stata scritta l'opera e dello scopo che Andocide si proponeva.

Megaresi dovettero apparire poco chiare e probabilmente questo portò ad un fiorire di supposizioni e dicerie.

⁵⁴ Questa scelta è stata interpretata in vario modo dagli studiosi: ad es. De Ste. Croix 1972 p. 225-289 e MacDonald 1983 p. 385-410, sostengono che il decreto avesse soprattutto valore religioso (ufficialmente, infatti, si trattava di una punizione per aver coltivato un terreno sacro), e una scarsa rilevanza economica, ragione per quale Tucidide avrebbe scelto di non dedicargli grande spazio, ridimensionando deliberatamente una versione dei fatti popolare ed esagerata. Hornblower 1991 p. 111-112 ritiene invece che il peso, gli effetti e gli scopi reali del decreto fossero più controversi e che probabilmente gli Ateniesi cercarono di presentare sotto forma di punizione religiosa delle misure che avevano in realtà pesanti ripercussioni economiche per Megara e che costituivano una chiara provocazione; Badian 1993 p. 144-145 sottolinea come Tucidide scelga di lasciare spazio soltanto alla versione dei fatti periclea (presentata nel suo discorso a 1.144.2) secondo cui la ragione era interamente dalla parte degli Ateniesi e il loro atto non costituiva una violazione delle condizioni di pace, mentre è probabile che in realtà la questione fosse ben più complessa.

Al di là del fatto che l'oratore conoscesse e condividesse o meno la teoria tucididea, non l'avrebbe certamente citata in questo contesto, dal momento che stava cercando di convincere i propri concittadini che esisteva la possibilità di riottenere l'impero, e che tale obiettivo sarebbe stato possibile solo grazie alla collaborazione con Sparta. In secondo luogo, per gli oratori era di fondamentale importanza risultare credibili di fronte ai propri ascoltatori, e pertanto era naturale che cercassero di adattarsi alla tradizione popolare più ampiamente condivisa, coerente con le aspettative e la memoria del proprio pubblico, attingendo a versioni alternative solo quando queste risultassero particolarmente opportune in vista del messaggio che si voleva trasmettere (su questo argomento si veda, ad esempio, Steinbock 2013a p. 73).

τὴν χώραν τμηθῆναι προέμενοι, πολλῶν ἀγαθῶν στέρηθέντες: Cloché (1941 p. 21) nota come questa espressione costituisca una probabile frecciata alla politica di Pericle, evocato pur senza nominarlo. Infatti, com'è noto, quest'ultimo volle che Atene basasse la sua strategia durante la Guerra del Peloponneso puntando sulla guerra di logoramento (si veda Thuc 1.141-143), sfiancando gli Spartani con ripetuti attacchi dal mare e evitando invece le battaglie in campo aperto; questa scelta, che permetteva agli Ateniesi di combattere solo con la tecnica che era loro più congeniale, aveva però un caro prezzo: l'abbandono della campagna attica alla devastazione dei nemici.

αὐθις τὴν εἰρήνην ἐποιησάμεθα, ἣν ἡμῖν Νικίας ὁ Νικηράτου κατηγοῦσατο: si tratta della pace stretta tra Ateniesi, Spartani e rispettivi alleati nell'aprile del 421, al termine della prima fase della guerra del Peloponneso, e conosciuta come pace di Nicia proprio dal nome del suo principale negoziatore per la parte ateniese.⁵⁵ Il trattato avrebbe dovuto restare valido per cinquant'anni, ma, anche se Andocide non lo precisa, la guerra riprese dopo che erano trascorsi soltanto sei anni, nel 415 (Thuc. 5.25.3).

⁵⁵Thuc. 5. 18-21; Diod. 12.74.5; Plut. *Nic.* 9. 6-7, 10.1; *Alc.* 14.2.

2- I vantaggi della pace di Nicia (§§ 8-9)

I settemila talenti

ἑπτακισχίλια μὲν τάλαντα νομίσματος εἰς τὴν ἀκρόπολιν ἀνηνέγκαμεν: anche se grazie alla tregua ci fu la possibilità di creare un nuovo accumulo di ricchezza (Thuc. 6.26.2), questa cifra sembra troppo alta per una città che doveva riprendersi da anni di conflitto continuo. Tucidide, infatti, scrive che all'inizio della guerra l'ammontare totale del tesoro sull'Acropoli era di 6000 talenti; la somma più alta raggiunta era stata di 9700 (Thuc. 2.13.3): alla luce di queste cifre, sembra improbabile che Atene riuscisse ad accumulare ben 7000 talenti negli anni immediatamente successivi alla fine delle ostilità.

Meyer (1899 p. 134, e poi Dalmeyda 1930 p. 90 n. 2, Maidment 1941 p. 505, Nouhaud 1982 p. 268) suggerisce che tale cifra sia la somma accumulata sull'Acropoli prima dell'inizio della guerra, e che Andocide abbia compiuto uno dei suoi consueti trasferimenti cronologici, attribuendo alla pace di Nicia delle condizioni che invece erano proprie del periodo pericleo. Secondo un'altra ipotesi (Cavaignac 1908 p. 437, Mathieu 1914 p. 194, *ATL* III 1950 p. 346-347, Albin 1964 p. 67, Thompson 1967 p. 487, Ramírez Vidal 1968 p. 149, Feraboli 1995 p. 392, n. 22), Atene, a pace avvenuta, potrebbe aver emesso un decreto per riscuotere l'ammontare del debito dovuto al tesoro di Atene e degli altri dei⁵⁶ che si era accumulato durante la guerra: e a questo documento farebbe forse riferimento Andocide.

Le quattrocento navi

⁵⁶Secondo gli autori delle *ATL* (1950 p. 346-347), nel 422 Atene doveva alla cassa del tesoro 7024 talenti: la cifra, pertanto, corrisponderebbe a quella fornita da Andocide, anche se non abbiamo prove che la città sia poi effettivamente riuscita a raccogliere e depositare tale somma.

ναῦς δὲ πλείους ἢ τετρακοσίας: τετρακοσίας è la lezione dei codici, ma Eschine 2.175 riporta invece τριακοσίας, pertanto Markland (in Dobson 1828 1 p. 391) ha proposto di correggere il testo di Andocide (accettano l'emendamento Dobree 1883 p. 168, Baiter – Sauppe 1850, Frenzel 1866 p. 20, Ydén 1872, Fuhr – Blass 1913, Maidment 1941, Albini 1964; conservano τετρακοσίας Schiller 1835, Lipsius 1888 e Dalmeyda 1930). A sostegno della lezione riportata dalla tradizione di Eschine è proposto il confronto con Thuc. 2.13.8, Aristoph. *Ach.* 545, dove vengono citate trecento triremi tra le forze ateniesi all'inizio della guerra. Andocide avrebbe quindi operato uno dei suoi consueti trasferimenti cronologici, attribuendo alla situazione del 421 il numero di triremi che invece Atene aveva a disposizione nel 431. La lezione τετρακοσίας è invece stata difesa da MacDowell (1965): dal momento che Andocide si sta riferendo ad un aumento della flotta avvenuto dopo la pace di Nicia (come lascia pensare anche la scelta dell'aoristo ἐκτησάμεθα “ci procurammo”, invece del piuccheperfetto ἐκεκτήμεθα “possedevamo”), e se, come sappiamo, all'inizio della guerra l'esercito contava 300 triremi, è lecito supporre che il suo numero sia stato elevato a 400 (cifra che è oltretutto confermata da [Xen.] *Ath. Pol.* 3.4⁵⁷ e da Xen. *An.* 7.1.27). La proposta è stata accolta da tutte le edizioni successive (Feraboli 1995, Ramírez Vidal 1996, Dilts – Murphy 2018), ad eccezione

⁵⁷τριήραρχοι καθίστανται τετρακόσιοι ἐκάστου ἐνιαυτοῦ [Xen.] *Ath. Pol.* 3.4 (ed. Lenfant 2017). Naturalmente questa argomentazione ha valore solo se si accetta come datazione per l'opera il periodo compreso tra 421 e 415 (per una panoramica sui diversi periodi proposti si veda Tuci 2011 p. 37-38 e Lenfant p. IV 2017). Il numero di quattrocento può essere spiegato in vari modi: potrebbe trattarsi di un aumento della flotta verificatosi nel corso della guerra; oppure indicare le 300 triremi in attività, unite alle 100 tenute da parte in caso di emergenza (Thuc. 2.24.2, si veda commento § 7 p. 108); oppure riferirsi alla somma delle navi destinate alla guerra e a quelle utilizzate per il trasporto; o ancora, nel caso della testimonianza dello Pseudosenofonte, che cita la quantità dei trierarchi e non il numero delle navi, si è supposto che ne venissero nominati 400, e tra questi 100 venissero esentati dal servizio. Per le varie interpretazioni del passo si veda: Lapini 1997 p. 260 e Lenfant 2017 p. 173.

di Edwards (1995). Sono contrari anche Nouhaud (1982 p. 268 n. 72) e Bearzot (1985 p. 102 n. 54). Nouhaud a questo proposito sostiene che il fatto che Tucidide si riferisca al 431 e Andocide al 421 non dovrebbe stupirci, dal momento che l'oratore compie diverse altre trasposizioni cronologiche nel corso dell'opera. Rispetto a tale argomentazione, ritengo che in questo caso l'autore sia ingiustamente vittima della sua cattiva fama (come si è visto con πέντε ο πεντήκοντα, § 4 p. 93): il fatto che commetta delle imprecisioni e operi dei trasferimenti cronologici in vari passi del *De pace* non è una valida motivazione per aggiungerne altri laddove non ci sono. Dal momento che la lezione τετρακοσίας risulta più corretta a livello di senso, non vedo perché correggerla. Inoltre, in questo passaggio sulla pace di Nicia Andocide cita una serie di dati che non sono noti da Tucidide (i 7000 talenti per il tesoro, il tributo di 1200 talenti) quindi mi pare possibile supporre che si sia servito di fonti alternative rispetto a quelle utilizzate dallo storico. Il confronto fra le due opere può fornire degli indizi, ma non sempre, non per forza, e in questo caso credo di no (per citare un esempio opposto: nell'analisi dell'episodio della riserva di mille talenti e cento triremi del § 8, malgrado le datazioni proposte dai due autori non corrispondessero, c'erano una serie di analogie nei dati riportati che permettevano di supporre con buona probabilità che si trattasse dello stesso avvenimento, ma dislocato temporalmente da Andocide). Harris (2000 p. 487, 2021 p. 27), infine, obietta che se Eschine avesse voluto modificare il testo di Andocide per enfatizzare i benefici della pace, avrebbe dovuto piuttosto aumentare il numero di triremi invece che diminuirlo. Tuttavia, non è inusuale che la tradizione incorra in confusione fra queste due cifre (si veda, ad esempio, i casi di Thuc 1.74.1 e Xen. An. 7.1.27) e quindi in questo caso penso che la differente cifra vada interpretata come un errore di distrazione e non come una precisa volontà di modificare il testo andocideo.

Il tributo di milleduecento talenti

καὶ φόρος προσήει κατ' ἐνιαυτὸν πλέον ἢ διακόσια καὶ χίλια τάλαντα: Non ci sono fonti che confermino questa cifra.

All'inizio della guerra il tributo ammontava a 600 talenti (Thuc. 2.13.3), nel 425 venne elevato fino a 960 (*IG I³ 63*, si veda West 1925 p. 147) e non si hanno notizie di ulteriori aumenti, anzi nel 421 venne forse diminuito (si veda West 1925 p. 151; *ATL* 3 1950 p. 345 stima l'ammontare della cifra raccolta a 938 talenti circa; cfr. Gomme 1962 3 p. 500). Si è pensato (*ATL* 3 p. 353-355, Albin 1964 p. 68-69, Feraboli 1995 p. 393 n. 24) che Atene, volendo saldare il debito di 7024 talenti (a cui forse Andocide fa riferimento nel § 8) accumulato verso il tesoro di Atena e degli altri dei nel corso della guerra, potrebbe aver previsto un versamento iniziale di 1200 talenti: l'oratore avrebbe dunque travisato l'informazione, interpretando il deposito di questa cifra come l'ammontare del tributo annuale.

Invece altri studiosi (Meiggs 1972 p. 343, Ramírez Vidal 1968 p. 152) ritengono che, sebbene la cifra di 1200 talenti risulti eccessiva se interpretata come ammontare del tributo annuale in senso stretto, si potrebbe invece verosimilmente ipotizzare un tributo di circa mille talenti, a cui si sommavano altri 200 talenti di ricavi imperiali. Dunque Andocide avrebbe citato la somma delle entrate annuali nel loro complesso anziché soltanto la quantità esatta dei ricavi del φόρος.

Le colonie

καὶ Χερρόνησόν τε εἶχομεν καὶ Νάξον καὶ Εὐβοίας πλέον ἢ τὰ δύο μέρη [...] μακρὸς ἂν εἴη λόγος: le cleruchie nel Chersoneso furono fondate da Pericle (Plut. *Per.* 11.5, 19.1-2; Diod. 11. 88. 3) e a Nasso da Tolmide (Plut. *Per.* 11.5, che però le attribuisce a Pericle; Diod. 11. 88. 3; Paus. 1.27.5.), si suppone negli anni tra il 449 e il 447 (si veda Gomme 1945 1 p. 373-380, in particolare sulla datazione p. 376-380). L'assoggettamento dell'Eubea risale al 446 (Thuc. 1.114). Andocide termina poi l'elenco con una preterizione, facendo cenno alle molte altre colonie possedute da Atene, di cui però non parlerà (mettendone così in realtà ancor più in evidenza la quantità, grande a tal punto che sarebbe stato eccessivo elencarle tutte). Di fatto, la pace di Nicia permise ad Atene soltanto di mantenere questi

possedimenti, non di acquisirli;⁵⁸ e in effetti è proprio questo che sostiene Andocide, anche se l'esposizione si presta a fraintendimenti - come probabilmente succede ad Eschine, che scrive: καὶ Χερρόνησον καὶ Νάξον καὶ Εὐβοίαν εἶχομεν, πλείστας δ' ἀποικίας ἐν τοῖς χρόνοις τούτοις ἀπεστείλαμεν.

Sostituendo la preterizione di Andocide: «e sarebbe un discorso troppo lungo enumerare le altre colonie nel dettaglio» con «e in quegli anni inviammo moltissime altre colonie» quella che nel *De pace* poteva essere al massimo un'ambiguità (non viene mai detto, infatti, quando effettivamente le colonie furono create, ma solo che in quel momento Atene le possedeva) diventa in Eschine un'informazione scorretta. Come scritto da Thompson (1970 p. 147), probabilmente Andocide sceglie di raggruppare tali avvenimenti in questo punto dell'orazione, pur sapendo che non si svolsero tutti nello stesso tempo, né in quella fase storica, allo scopo di ottenere una presentazione più persuasiva.

Secondo lo studioso, l'oratore sceglie di non collocare la conquista dell'Eubea tra i vantaggi della pace di Trent'anni (dove sarebbe stato più logico inserirla per ragioni cronologiche) perché quella pace consentiva ad Atene semplicemente di mantenere dei territori che, di fatto, aveva ottenuto con delle azioni di guerra; e quindi Andocide non avrebbe avuto il coraggio di sostenere, mentendo, che il loro possesso costituisse invece il risultato di un accordo con Sparta. Non sono convinta da questa ipotesi, sia perché non penso che Andocide si sarebbe fatto uno scrupolo di precisione di questo tipo (per esempio, come si è visto, nel § 7 attribuisce alla pace delle misure prese in vista della guerra del Peloponneso), sia perché quando cita l'Eubea dimostra di non avere delle chiare coordinate cronologiche degli eventi che la riguardano (o quanto meno non corrispondenti a quanto ci dicono le altre fonti), visto che ne pone la rivolta prima della pace di Cimone (§ 3). Probabilmente Andocide non sapeva esattamente quando le varie colonie fossero state create, né gli interessava affrontare l'argomento, ma, per efficacia retorica, ha scelto di citarne l'esistenza dopo la

⁵⁸In quel periodo abbiamo notizia della creazione di una cleruchia soltanto, quella di Melo (Thuc. 5.116.4).

pace di Nicia, così come cita qui per la prima volta l'esistenza del φόρος: sono le immagini chiave dell'impero di Atene, giunto in questa fase (secondo il ritratto che ne vuole donare Andocide) al picco della sua potenza e della sua espansione, prima della decadenza. La narrazione è studiata per formare una *climax*: prima la costruzione delle mura e delle navi, l'istituzione di nuovi corpi dell'esercito (§ 4), poi iniziano ad affluire ad Atene grandi quantità di denaro, vengono ulteriormente potenziate le milizie, la flotta e le fortificazioni (§ 7), infine, Atene può godere dell'impero che ha creato, delle sue ricchezze, del tributo che le spetta, di possedimenti così numerosi che non è possibile elencarli tutti.

Per quel che riguarda il confronto con Eschine, un'altra differenza tra le versioni riportate dai due autori è costituita dalla presenza dell'espressione πλέον ἢ τὰ δύο μέρη: Andocide sostiene che Atene possedesse più di due terzi dell'Eubea, Eschine invece scrive soltanto καὶ Εὐβοίαν εἵχομεν, lasciando dunque intendere che la città avesse il controllo su tutta l'isola. L'affermazione di quest'ultimo, generalmente considerata come iperbole retorica (si veda, ad esempio, Mathieu 1914 p. 192; Nouhauud 1982 p. 269), è stata invece rivalutata da Harris (2000 p. 487), il quale ritiene che la versione di Eschine sia la più corretta: infatti in Thuc. 1.114.3 si dice che l'intera isola venne assoggettata dopo la sua rivolta nel 446 e in Thuc. 8.95.7 nel 411 tutta l'isola si ribella ad eccezione di Oreo: quindi questo implica che gli Ateniesi ne avessero in precedenza il totale controllo. Infine, lo studioso cita la lista dei tributi del 425 (*IG I³ 71*) dove sono incluse città che coprono tutta l'area dell'Eubea: Caristo (1.70) e Stira (1.74) a sud, Calcide (1.71), Eretria (1.67) e Diacria (1.83) nella parte centrale, Dione (1.78) e Atene Diade (1.79) nel nord.

A fronte di queste argomentazioni, non sono d'accordo con l'interpretazione di Harris. Innanzitutto, bisogna chiarire che cosa intendesse Andocide in questo passaggio: sta affermando che le città dell'Eubea facevano parte della Lega, pagavano il tributo e rientravano nella sfera di influenza di Atene (così la legge Harris), o che erano sue colonie? La frase sembra lasciar

intendere piuttosto questa seconda lettura, perché l'Eubea viene citata tra il Chersoneso e Nasso (dove effettivamente Atene aveva delle cleruchie), e l'affermazione «sarebbe un discorso troppo lungo enumerare le altre colonie nel dettaglio». Interpretando così l'asserzione dell'oratore (come fanno, ad esempio, Gomme 1945 1 p. 345, Meiggs 1972 p. 567, Nouhaud 1982 p. 269), questa appare come un'iperbole, dal momento che l'unica colonia della cui esistenza nell'isola siamo sicuri è quella di Estiea; discussa è la situazione di Calcide, dove però secondo la maggior parte degli studiosi non venne posta una cleruchia o una colonia ma furono soltanto confiscati alcuni territori posseduti dagli aristocratici della città (si veda Gomme 1945 1 p. 344-345 e Meiggs 1972 p. 566-567, *contra* ATL 1950 3 p. 296). Dunque se si segue tale interpretazione l'affermazione di Andocide risulta come un'esagerazione retorica, e quella di Eschine, di conseguenza, ancor di più. Inoltre, considerando i due resoconti nell'insieme, mi sembra che quello presentato nel *Sulla corrotta ambasceria* sia caratterizzato dalla volontà di riassumere piuttosto che da quella di una maggiore precisione, come si può vedere chiaramente confrontandoli: Χερρόνησόν τε εἶχομεν καὶ Νάξον καὶ Εὐβοίας πλέον ἢ τὰ δύο μέρη· τὰς τε ἄλλας ἀποικίας καθ' ἕκαστον διηγείσθαι μακρὸς ἂν εἴη λόγος (Andocide); Χερρόνησον καὶ Νάξον καὶ Εὐβοίαν εἶχομεν, πλείστας δ' ἀποικίας ἐν τοῖς χρόνοις τούτοις ἀπεστείλαμεν (Eschine). Nel *Sulla corrotta ambasceria* non solo manca l'estensione della parte di Eubea sotto il controllo ateniese, ma è anche modificata e abbreviata la formula con cui si citano le altre colonie, generando così, come si è visto, un errore in più che in Andocide manca (ma di questo Harris non parla).

πεισθέντες καὶ τότε ὑπ' Ἀργείων: dal confronto col § 31, dove l'autore fornisce più informazioni sull'episodio, sembra probabile che Andocide alluda ad un avvenimento del 414 riportato da Tucidide (6. 105. 1-2). Lo storico racconta che gli Argivi avevano chiesto varie volte agli Ateniesi di attaccare le coste della Laconia e Atene, infine, si era lasciata persuadere, colpendo le città di Epidaurò Limera e Prasie: tale decisione

costituiva una trasgressione degli accordi stretti con Sparta. I Lacedemoni reagirono invadendo il territorio di Argo e gli Ateniesi, a loro volta, sostennero gli Argivi contro gli Spartani: Tucidide afferma che questo atto risultò come un'aperta violazione del trattato di pace e permise ai Lacedemoni di riprendere le ostilità attribuendo agli Ateniesi la responsabilità di non aver rispettato quanto stabilito (cfr. anche Thuc. 7.18.3). Ancora una volta, quindi, Andocide non presenta un'informazione falsa attribuendo la responsabilità della ripresa della guerra agli Argivi (così come aveva fatto coi Megaresi al § 8), ma glissa sul ruolo giocato da Atene. Il tema, come si è detto, verrà ripreso al § 31, dove, come terzo esempio negativo, egli indica proprio la sventurata scelta dei suoi concittadini di prestare ascolto agli Argivi anziché restare in pace con Sparta. L'enfasi su questo punto, ricordato due volte, si può spiegare con una duplice ragione. Da una parte, Andocide lo ricollega direttamente alla disfatta del 404: siccome sa che quell'episodio costituisce il principale precedente negativo a una futura pace con Sparta, egli cerca di presentarlo come il risultato della ripresa della guerra; se gli Ateniesi si fossero accontentati di quanto avevano ottenuto con gli accordi della pace di Nicia e non avessero ripreso il conflitto, non avrebbero perso il proprio impero. L'altra ragione è quella di gettare discredito sugli Argivi, che nel 392 sono alleati di Atene e premono perché le ostilità non vengano interrotte (Andocide affronta l'argomento ai §§ 26-27). Maidment (1941 p. 507 n. a) si chiede se l'espressione καὶ τότε possa riferirsi a un episodio precedente, e ipotizza l'alleanza fra Atene e Argo in funzione antispartana stretta nel 462, dopo lo smacco di Itome (Thuc. 1.102.4. per approfondire l'episodio si veda Piccirilli 1973b p. 717-723), ma infine giudica l'interpretazione di καὶ τότε come "*once again*" meno verosimile di "*then as now*" che infatti è la traduzione che sceglie per la sua edizione. Anche dal resto degli studiosi viene generalmente inteso nel senso di "anche allora, come adesso" (si veda Maidment 1941 p. 507 n. a; Albini 1964 p. 69; Nouhaud 1982 p. 269; Feraboli 1995 p. 393 n. 26), leggendo l'espressione di Andocide come una frecciata al ruolo giocato dagli Argivi nella situazione presente. Come sottolineato da Missiou (1992 p.

158), l'oratore cerca a più riprese di dipingere questi ultimi nella luce più negativa possibile: in passato si sono macchiati della colpa di aver istigato Atene a riprendere la guerra del Peloponneso (§§ 8, 31); insistono nuovamente per proseguire un conflitto rischioso in vista del proprio tornaconto personale (dal momento che il loro scopo è impadronirsi di Corinto), non solo sperano di sconfiggere i loro nemici ma anche di assoggettare i loro stessi alleati (§§ 26-27). Malgrado gli Argivi siano formalmente dalla parte di Atene, Andocide cerca insomma di rappresentarli come i suoi veri nemici.

Conclusione della prima parte (§§ 10-12): il trattato del 404

1- Il trattato del 404 e il governo dei Trenta (§§ 10-11)

πρῶτον [...] ἀποδέδεικται: si noti lo sforzo di chiarezza dell'autore, che cerca di rendere il filo del suo ragionamento quanto più semplice possibile da seguire per i suoi ascoltatori, anche a costo di una certa ripetitività: riprende quindi le premesse di partenza, e con una sorta di *Ringkomposition* fa terminare il ragionamento là dove era iniziato, concludendo: οὐκοῦν ἀποδέδεικται. καὶ οὐδεὶς ἐξελέγξει με ὡς οὐκ ἔστι ταῦτα ἀληθῆ. Dopo una simile formula, verrebbe da pensare che la trattazione dell'argomento sia definitivamente esaurita, invece Andocide introduce il caso del trattato stipulato alla fine della guerra del Peloponneso, affrontando così l'episodio che costituisce il punto forte dell'obiezione dei suoi avversari: quando l'oratore cita il timore degli Ateniesi di vedere rovesciata la democrazia in seguito ad una pace con Sparta, infatti, è soprattutto a questo avvenimento che sta facendo riferimento (si pensi alle parole di Lisia, 13.15: ὀνόματι μὲν εἰρήνην λεγομένην, τῷ δ' ἔργῳ τὴν δημοκρατίαν καταλυομένην ed. Gernet – Bizon 1924). Trattandosi di un episodio troppo doloroso e troppo vicino nel tempo perché l'oratore possa eluderlo, Andocide tenta di affrontarlo smorzandone la gravità e l'impatto emotivo sul pubblico. Per questo pone l'analisi dell'evento al termine del suo ragionamento, quando la dimostrazione pare già completata, presentandolo come

un'eccezione che non andrebbe neppure presa in considerazione, dal momento che non si tratta di una vera e propria pace, e che verrà discussa solo perché è necessario anticipare la critica che i suoi avversari gli muoveranno.

οὐκοῦν ἀποδέδεικται: ad eccezione di Platone, si registrano pochi casi di οὐκοῦν asseverativo in prosa fino alla metà del IV secolo (Isocrate compreso), mentre in Demostene ed Eschine il suo uso diventerà molto più comune (si veda Denniston 1954 p. 438). In Andocide anche a § 14.

τινων ἤκουσα λεγόντων: si tratta della figura retorica dell'*occupatio*, anche detta “interlocutore anonimo” (così la definiscono gli autori di De Jong – Nünlist – Bowie 2004), in cui l'oratore risponde in anticipo all'obiezione che gli verrà sottoposta dagli avversari, affermando che gliene sia giunta voce per mezzo di interlocutori non meglio specificati. In questo modo, si cerca di ottenere un doppio obiettivo: da un lato ridurre l'efficacia del discorso degli oppositori, prevedendone le mosse e confutandoli d'anticipo, dall'altro creare un maggior effetto di coinvolgimento negli spettatori, così come nel caso dell'uso delle ipofore o delle semplici domande retoriche (delle quali, come si è visto, Andocide fa abbondante uso). Si tratta di uno strumento retorico molto utilizzato dagli oratori (si veda, ad esempio: Lys. 10.30, 13.55, 77, 85, 88; 26.3.16, 30.17, 31.27, [Lys.] 6.37, Isoc. 18.13, Dem. 8. 73, 19.201, 332; 20.105; 38.19), l'autore si serve dell' *occupatio* anche ai §§ 1, 13, 21, 26, 33, 36, 40.

ἐκ τῆς τελευταίας εἰρήνης [...] ὄχοντο: Missiou (1992 p. 63-64) sottolinea il modo freddo e sbrigativo con cui Andocide descrive le conseguenze del governo dei Trenta Tiranni, mettendolo a paragone con i toni molto differenti di Lisia e la sua netta presa di posizione contro il regime (in particolare: 12.52, 82-83 dove ricorda delle condanne a morte di ateniesi innocenti, messe in atto senza processo, 12.75 dove definisce πονηροὶ καὶ κακῶς βουλευόμενοι i cittadini che votarono in favore dell'instaurazione del governo, a 12.82 e 88 chiama i Trenta οἱ

ἀπολέσαντες τὴν πόλιν). Il confronto, tuttavia, non mi sembra del tutto appropriato: gli intenti dei due autori sono molto diversi, diverso è il contesto, non ci può stupire il fatto che il modo con cui descrivono i medesimi avvenimenti sia completamente differente. Nella *Contro Eratostene* Lisia sta accusando un membro dei Trenta, responsabile, fra l'altro, della morte di suo fratello: è chiaro che il coinvolgimento emotivo dell'oratore, così come quello che vuole suscitare negli spettatori, è enorme.

Più interessante, a mio parere, il confronto con Eschine 2.176: l'autore, pur basando il passo sul testo andocideo, fa alcune piccole ma significative aggiunte: definisce i Trenta ἀσεβεῖς, cita l'imposizione della guarnigione spartana (che Andocide si guarda bene dal ricordare) e spende delle parole elogiative per coloro che permisero la restaurazione democratica (altra pesante assenza in Andocide, che, evidentemente per ragioni di convenienza, evita questo tema). Pur presentando un resoconto estremamente parco dell'avvenimento, pur mantenendo l'argomentazione andocidea secondo cui non si trattava di una vera pace ma di un trattato imposto dopo una sconfitta, pur evitando di attribuire colpe agli Spartani (la responsabilità ricade sugli Argivi e sui politici ateniesi guerrafondai), Eschine fornisce un ritratto meno distaccato di quello di Andocide, che risulta, al confronto, estremamente freddo e sbrigativo; e probabilmente come tale dovette percepirlo l'autore del *Sulla corrotta ambasceria*, dal momento che sentì il bisogno di cambiare a tal punto questa parte, mentre altri passi andocidei, come si è visto, sono mantenuti quasi alla lettera.

ἐξελέγξει: i codici riportano invece il verbo alla forma del presente indicativo (ἐξελέγει), ἐξελέγξει è correzione di Taylor (in Reiske 1772) e viene generalmente accettata dagli editori (Sluiter in Dobson 1828 non la mette a testo ma in apparato segnala di apprezzare l'emendamento). Il futuro sembra preferibile anche in base al paragone con le ipofore a § 4 (οὐδεὶς ἀποδείξει) e § 6 (οὐκ ἔστιν ὅστις ἀποδείξει).

ὁ {τῶν} Ἀθηναίων κατελύθη: espunzione di Spengel (1838), si veda il commento al § 1.

πολλοί τε [...] οἱ δὲ: in questo caso non si trova la consueta sequenza τε...τε perché non si vuole esprimere un'addizione ma un contrasto (molti furono condannati a morte, altri invece vennero esiliati), si veda Denniston (1954 p. 513-514). In Andocide si ritrova anche in 1.5, 58; 2.11.

§ 11

εἰρήνη γὰρ καὶ σπονδαί: gli studiosi sono concordi nell'affermare che la distinzione terminologica qui proposta da Andocide non trovi riscontro nel lessico tecnico dei rapporti interstatali di età classica. A giudicare da quanto le fonti letterarie ed epigrafiche ci hanno trasmesso, sembra che in quell'epoca non esistesse ancora un vocabolario specialistico univoco e coerente relativo a questo tema, che si svilupperà solo in età ellenistica, mentre precedentemente l'uso della terminologia per indicare le diverse forme di accordi risultava ancora piuttosto fluido (si veda, ad es. Santi Amantini 1985, Gazzano 2020a p. 74-75).

Per quanto riguarda il vocabolo εἰρήνη, questo assume nel corso del V secolo un'accezione tecnica, allargando il proprio campo semantico dal linguaggio della sfera del quotidiano, dei rapporti sociali e del campo religioso culturale (stato di pace e benessere, assenza di conflitto), a quello politico e diplomatico, indicando un rapporto interstatale di pace originato e regolato da un formale trattato o il trattato di pace in sé (si considera ormai superata la teoria di Keil 1916 p. 2-6, 10, 13 secondo cui il termine εἰρήνη avrebbe assunto valenza tecnica e giuridica solo a partire dalla pace di Antalcida: si veda, ad es. Santi Amantini 1985 e 2012 p. 515-526, Sordi 1998 p. 5).

Il termine σπονδαί si trova utilizzato con varie sfumature di significato: originariamente σπονδή indicava la libagione e nella forma plurale definiva l'atto rituale con cui si ufficializzava un accordo fra eserciti combattenti, in seguito assume significati tecnici che vanno dalla tregua sacra, alla tregua d'armi (con "tregua" si intende una convenzione di durata ed efficacia

limitate, stretta per delle per necessità contingenti), all'armistizio (ovvero l'accordo momentaneo volto a sospendere il conflitto in vista della stipula di una pace ufficiale), alla pace vera e propria (Santi Amantini 1985, 1986 p. 102-103, 109-110, Giovannini 2007 p. 229, Gazzano 2020a p. 76). Dunque l'affermazione di Andocide secondo cui le *σπονδαί* indicherebbero in modo specifico il trattato stretto in seguito ad una resa non trova riscontro nelle fonti, né si avverte una netta distinzione semantica con il termine *εἰρήνη*, anzi in alcuni casi i due vocaboli possono essere sinonimi. D'altronde, l'oratore stesso non rispetta l'uso terminologico da lui proposto: sia ai §§ 3 e 4, descrivendo la pace di Cimone, sia al § 29, citando la pace negoziata dallo zio Epilico con la Persia, utilizza il termine *σπονδαί* benché in nessuno di questi casi il vocabolo abbia l'accezione da lui teorizzata. Il termine è invece coerentemente utilizzato in 1.80 e 3.22, in entrambi i casi in riferimento agli accordi conclusivi della guerra del Peloponneso.

Interessante, a questo proposito, il confronto con Isocrate: anche il retore tratta in due orazioni della differenza fra una pace stipulata in condizioni di parità e degli accordi stretti quando una parte subisce le imposizioni dell'altra. I termini utilizzati, però, sono diversi da quelli di Andocide, e diversi anche tra un'orazione isocratea e l'altra. Questo ci conferma che probabilmente il vocabolo *σπονδαί* non aveva il significato tecnico che Andocide gli attribuisce, altrimenti Isocrate se ne sarebbe servito, invece di utilizzare una perifrasi: infatti in 6.51 esprime il concetto attraverso l'espressione *ἐκ τῶν ἐπιταγμάτων συνθῆκαι*.

Συνθῆκαι è attestato nelle fonti con accezioni molto varie: dall'accordo interstatale, al trattato, all'insieme delle clausole (si veda Santi Amantini 1985, Gazzano 2020a p. 76-77 con bibliografia precedente), ma Isocrate chiarisce il senso che vuole conferirgli in questo preciso contesto accompagnandolo con il termine *ἐπίταγμα*. Quest'ultimo ricorre anche nel *De pace*, per meglio definire le *σπονδαί* (*σπονδὰς [...] οἱ κρείττους τοῖς ἥττους ἐξ ἐπιταγμάτων ποιοῦνται* § 11; *τότε μὲν οὖν σπονδαί κατ' ἀνάγκην ἐξ ἐπιταγμάτων ἐγένοντο* § 12.), e Isocrate utilizza

un corradicale in 4.176, dove attribuisce a συνθήκαι il valore di patto tra eguali, mentre le imposizioni dettate agli sconfitti sono chiamate προστάγματα. Il medesimo termine è scelto da Eschine (2.176), che nel descrivere i trattati stipulati al termine della Guerra del Peloponneso scrive: οὐκ εἰρήνην ποιησάμενοι, ἀλλ' ἐκ προσταγμάτων ἠναγκασμένοι: riprende dunque nella sostanza il concetto di Andocide, ma a εἰρήνη contrappone προστάγματα.

Si può dunque notare in questi tre oratori la volontà di esprimere i medesimi concetti, ma con oscillazioni terminologiche che testimoniano l'assenza di un vocabolo unico e ben determinato che li definisca (anche in italiano, d'altronde, si devono usare delle perifrasi). Per riassumere: la contrapposizione prevede da una parte una pace equa, dove le parti coinvolte sono in stato di parità, definita εἰρήνη (And. 3.11, Aesch. 2.176), διαλλαγáι ὅταν [...] τὴν δύναμιν τὴν αὐτῶν ἐξισώσωσιν τῇ τῶν πολεμίων (Isoc. 6.51), συνθήκαι (Isoc. 4.176); dall'altra dei trattati basati su una parte più forte che piega l'altra alle proprie imposizioni, indicati con: σπονδαί (And. 3.11), σπονδαί ἐξ ἐπιταγμάτων (And. 3.12), ἐκ τῶν ἐπιταγμάτων συνθήκαι (Isoc. 6.51), προστάγματα (Aesch. 2.176, Isoc. 4.176).

Dunque, dal momento che all'epoca non esisteva un lessico chiaro e univoco nell'ambito degli accordi diplomatici, gli oratori citati cercano di rendere più netta e comprensibile la distinzione tra due concetti ai quali mancava un termine che li definisse, "tecnicizzando" dei vocaboli che non avevano effettivamente quella valenza specifica: sono loro ad attribuirgliela per farsi meglio comprendere dal proprio pubblico in quella precisa situazione, anche se non trovava riscontro nell'uso comune (infatti Andocide si serve di σπονδαί anche con altre accezioni e Isocrate sceglie in più orazioni termini diversi per esprimere lo stesso concetto). Naturalmente nel *De pace* l'oratore gioca con le parole cercando di trarne un proprio vantaggio: lo scopo è screditare il nesso tra pace e distruzione della democrazia, legato agli avvenimenti del 404 (si veda il già citato passo di Lisia 13.15: ὄνοματι μὲν εἰρήνην λεγομένην, τῷ δ' ἔργῳ τὴν δημοκρατίαν καταλυομένην), dimostrando che non

di pace si trattava; per poi sostituirlo con quello tra εἰρήνη e σωτηρία τῷ δήμῳ καὶ δύναμις (§ 12).

L'incongruenza andocidea è stata naturalmente segnalata da molti studiosi (si veda, ad esempio: Naber 1905 p. 286; Cloché 1919 p. 176; Martin 1940 p. 483; Albin 1964 p. 20; Santi Amantini 1985 p. 57; Bearzot 1985 p. 92; Missiou 1992 p. 63). Vorrei però precisare che, sebbene la distinzione terminologica sia speciosa, essa si basa su un dato reale: gli Ateniesi non si trovavano nelle stesse condizioni del 404, avevano ancora le forze per continuare la guerra e in quel momento erano realmente liberi di accettare l'accordo o proseguire con le ostilità (come infatti faranno). Insomma, l'argomentazione di Andocide, nella sostanza, è valida; che Sparta fosse un alleato pericoloso, è indubbio, che le concessioni proposte non fossero per gli Ateniesi così allettanti come Andocide vuole presentarle, altrettanto, tuttavia non si possono paragonare a quelle che furono imposte dopo la disfatta di Egospotami.

καὶ τὰ τείχη: l'integrazione di Reiske (1771) è stata accolta da tutti gli editori. L'articolo va inserito per uniformità con gli altri elementi dell'elenco, che lo hanno (τὰς ναῦς, τοὺς φεύγοντας), inoltre la frase è ripresa quasi letteralmente a § 31, dove τείχη è accompagnato dall'articolo: ἠναγκάσθημεν τὰ τείχη κατασκάπτειν καὶ τὰς ναῦς παραδίδόναι καὶ τοὺς φεύγοντας καταδέχεσθαι (l'unica variazione è il verbo κατασκάπτειν che sostituisce καθαιρεῖν), si confronti anche a § 23 (διδόασιν ἡμῖν τὰ τείχη καὶ τὰς ναῦς καὶ τὰς νήσους ἡμῶν εἶναι). Per le stesse ragioni l'articolo è stato aggiunto anche a ναῦς al § 39 (καὶ τὰ τείχη καὶ τὰς ναῦς ἐὼντες κεκτηῖσθαι), l'integrazione è di Fuhr (1907), accolta da Dalmeyda (1930), Maidment (1941), Albin (1964), Feraboli (1995), Edwards (1995), Ramírez Vidal (1996), Dilts – Murphy (2018); non è stata messa a testo nell'edizione Fuhr – Blass (1913).

2- Confronto fra le clausole del trattato del 404 e quelle proposte dagli Spartani nel 392 (§ 12)

ἐκεῖ μὲν γὰρ γέγραπται τὰ τεῖχη καθαρεῖν, ἐν δὲ τοῖσδε ἕξεσιν οἰκοδομεῖν: in realtà questa concessione non costituisce che la ratifica di un dato di fatto: gli Ateniesi, su iniziativa di Conone, avevano già in gran parte ricostruito le fortificazioni grazie all'oro concesso dal satrapo Farnabazo (Xen. *Hell.* 4.8.9-10; Dem. 20. 72,74; Diod. 14.85.3).

ναῦς ἐκεῖ μὲν δώδεκα κεκτῆσθαι: δώδεκα è messo in posizione enfatica, separato e posposto rispetto a ναῦς. La cifra di dodici navi è confermata da Senofonte (2.2.20) e Plutarco (*Lys.* 15.1); Diodoro invece ne indica dieci (13.107.4), mentre secondo Demostene gli Ateniesi non poterono conservarne nessuna (18.96, 20.68). Lisia (13.14) scrive che gli Ateniesi dovettero consegnare le proprie navi agli Spartani ma non specifica se fu loro permesso di mantenerne qualcuna.

Anche in questo caso, i Lacedemoni non fanno altro che prendere atto di quanto gli Ateniesi hanno già messo in opera: grazie alle risorse di Farnabazo, infatti, questi ultimi stavano ricostituendo la propria forza navale. Secondo Senofonte, fu proprio con la speranza di interrompere tali finanziamenti che gli Spartani decisero di inviare Antalcida a Sardi nel 392, affidandogli l'incarico di intavolare una trattativa con Tiribazo, satrapo di Lidia e comandante supremo dell'esercito del Re (Xen. *Hell.* 4.8.12).

Λῆμνον δὲ καὶ Ἴμβρον καὶ Σκυῖρον τότε μὲν ἔχειν τοὺς ἔχοντας, νῦν δὲ ἡμετέρας εἶναι: Il controllo di Lemno, Imbro e Sciro era fondamentale per Atene, in quanto le isole costituivano delle tappe necessarie per la tratta verso il Mar Nero, che permetteva alla città di rifornirsi di grano. Nel 392 Atene doveva averle già riconquistate, dato che Senofonte ci dice che una delle ragioni del fallimento delle prime trattative di pace, tenutesi a Sardi presso Tiribazo, fu la clausola che prevedeva l'autonomia per le

città e le isole: gli Ateniesi temevano che questo mettesse in discussione il loro controllo proprio su Lemno, Imbro e Sciro (Xen. *Hell.* 4.8.15).

Tra ἔχειν e τοὺς ἔχοντας Blass (1913) suggerisce, in apparato, di inserire ἐξ ἀρχῆς ma nessun editore ha accolto la proposta. Albin (1964 p. 73), commentandola, osserva che il testo è chiaro e che l'integrazione non risulta necessaria. ἔχειν τοὺς ἔχοντας è espressione formulare (Thuc. 1.140.2, 4.65.1, 4.118.4, [Dem.] 7.26).

ἐξ ὧν ὁ δῆμος κατελύθη: Dobree (1883 p. 168) propose di espungere questa pericope ma la sua correzione non è stata accolta dagli editori. Che il rientro degli esuli abbia costituito una delle concause della caduta della democrazia nel 404 è una considerazione che si ritrova anche in Arist. *Ath.* 34.3. Gli Spartani, infatti, avevano probabilmente imposto questa condizione non tanto per promuovere un clima di riconciliazione ad Atene, quanto piuttosto per far nuovamente prendere parte al dibattito assembleare dei fautori di una politica filolaconica, dalle simpatie oligarchiche (fra questi, ad esempio, Crizia, che tornato ad Atene in seguito alla revoca dell'esilio divenne uno dei Trenta). Certo, attribuendo al rientro degli oligarchici ateniesi la responsabilità della caduta della democrazia, Andocide lascia in ombra il ruolo esercitato dagli Spartani: nel suo resoconto questi appaiono come responsabili dell'evento solo indirettamente, per il fatto di aver imposto ad Atene le dure condizioni del trattato del 404, ma in realtà il loro supporto al futuro governo dei Trenta fu ben più attivo: Aristotele e Lisia affermano che, al momento della votazione, i cittadini furono minacciati dalla presenza dei soldati spartani e vennero costretti a votare per l'instaurazione dell'oligarchia (Lys. 12. 72-75, Arist. *Ath.* 34.3); Lisia aggiunge che Lisandro intimidì gli Ateniesi, obbligandoli a votare in favore del governo dei Trenta, con la scusa che la città era colpevole di non aver rispettato il trattato di resa (Lys. 12.74), in particolare, secondo Plutarco e Diodoro, il generale spartano sostenne che i giorni concessi per distruggere le mura erano già passati senza che fossero state

abbattute e che dunque gli Ateniesi avrebbero meritato di essere puniti per tale infrazione (Diod. 14.3, Plut. *Lys.* 15). Andocide omette tutto questo, e così fa anche Eschine (2.176), che però cita quanto meno l'imposizione in città della presenza di una guarnigione spartana.

τὸν δὲ πόλεμον δήμου κατάλυσιν: δήμου è correzione di Canter (1571). La lezione riportata dai codici è δήπου.

In questo passo Andocide presenta, per la prima volta nell'orazione, le concessioni proposte dagli Spartani allo scopo di stringere la pace con Atene. L'oratore le pone a paragone con le clausole del trattato di resa imposto ai suoi concittadini nel 404, sia per mettere in luce l'attuale generosità dei Lacedemoni, sia per smentire l'accusa che una futura pace possa danneggiare la città così come era avvenuto dopo la stipula del trattato in seguito alla fine della guerra del Peloponneso. Il secondo punto è condivisibile: effettivamente le proposte avanzate dagli Spartani nel 392 differiscono nettamente dalle clausole imposte nel 404, che lasciavano Atene completamente vulnerabile, priva delle sue mura difensive, della sua flotta, costretta ad abbandonare il proprio impero navale e a riammettere in città gli esiliati, nel cui numero si contavano molti strenui sostenitori di una forma di governo oligarchica⁵⁹. Per quanto il riguarda il primo punto, la questione è meno chiara. Quanto potevano risultare allettanti per gli Ateniesi le proposte che gli Spartani, tramite Andocide, stavano proponendo loro?

Per quel che riguarda la concessione di ricostruire le fortificazioni e le navi, come si è visto, i Lacedemoni non facevano altro che riconoscere ufficialmente ciò che stava già avvenendo loro malgrado: gli Ateniesi avevano già cominciato a erigere le mura e a ridotarsi di una flotta (Xen. *Hell.* 4.8.12.); la difficoltà di Atene consisteva nel trovare le risorse economiche per finanziare i lavori, non tanto nell'ottenere un permesso da parte di Sparta.

⁵⁹ Le condizioni imposte dagli Spartani nel 404 sono riportate da: *Lys.* 13.14, Xen. *Hell.* 2.2.20, 23; Arist. *Ath.* 34.3, Diod. 13.107.4, 14.3.2, Plut. *Lys.* 14.4.

Rispetto al possesso di Lemno, Imbro e Sciro, invece, gli Ateniesi avevano realmente ottenuto una vittoria: nelle precedenti trattative tenutesi a Sardi nello stesso anno, infatti, il controllo delle isole da parte della città era stato messo a rischio dal principio dell'autonomia, che doveva essere valido per tutte le città e le isole greche. Per tale ragione gli Ateniesi si erano opposti alla stipula dell'accordo (Xen. *Hell.* 4.8.15).

L'ottenimento di questa concessione durante i negoziati svoltisi a Sparta, tuttavia, non dovette risultare sufficiente per Atene, visto che ancora una volta le trattative non andarono a buon fine. Per comprendere le ragioni del rifiuto ateniese, bisogna probabilmente cercare, come suggerito da Cloché (1919 p. 176), le lacune nelle proposte avanzate dagli Spartani, lacune che Andocide non affronta se non attraverso un accenno: al § 15 chiede ai suoi concittadini per quale motivo vogliono continuare la guerra, domandando loro se la vera ragione consista nel desiderio di riappropriarsi dei possedimenti nel Chersoneso e delle colonie. Utilizzando un'ipofora, l'oratore risponde da sé all'interrogativo, affermando risolutamente che una simile possibilità non esiste: il Re di Persia non lo permetterà mai, questo punto non può essere oggetto di trattativa e gli Ateniesi non devono coltivare speranze a tal proposito.

Secondo la testimonianza di Filocoro riportata da Didimo (*FGrHist* III B 328 F 149) Andocide e gli altri membri che componevano l'ambasceria furono condannati per aver accettato nelle trattative la clausola che prevedeva l'abbandono delle città greche d'Asia al controllo del Re di Persia. Probabilmente questa presa di posizione in difesa della libertà⁶⁰ costituiva un pretesto per nascondere la vera ragione dello scontento ateniese: gli accordi così formulati (al contrario di quanto sostiene

⁶⁰Il tema è citato anche nel *Menesseno*, in una forma idealizzata coerente con il genere letterario dell'epitafio: Beoti, Corinzi e Argivi vengono accusati di essersi mostrati disposti ad accettare il controllo del Re sulle città greche d'Asia perché corrotti dal denaro persiano, solo gli Ateniesi rifiutarono di farsi comprare e si opposero in virtù della loro natura nobile, amante della giustizia e della libertà (Plat. *Menex.* 245 b-c).

Andocide) di fatto negavano ad Atene la speranza di ricostruire l'impero, poiché le impedivano la possibilità di tornare ad esercitare un controllo sull'Egeo (si veda Seager 1967 p. 105-107, Ryder 1996 p. 33, Buckler 2003 p.150). Ad Atene era concesso di avere le mura e la flotta, ma non poteva concretamente ristabilire il proprio ἀρχή senza violare il principio d'autonomia e senza opporsi al controllo del Re di Persia sui Greci d'Asia. D'altronde, secondo Senofonte, era stata proprio la rinascita delle mire imperialistiche ateniesi a causare l'avvicinamento tra Spartani e Persiani che aveva portato alle prime trattative del 392 a Sardi. In particolare, la vittoria di Conone a Cnido nel 394 aveva segnato un momento di svolta, ed era stata percepita come un segno della fine dell'egemonia spartana sull'Egeo e della speranza, per Atene, di poter ristabilire la propria talassocrazia (si veda Perlman 1968 p. 261). Dunque, le condizioni proposte dagli Spartani nel 392 dovevano apparire deludenti per coloro che speravano di veder rinascere in breve tempo l' ἀρχή ateniese: come scritto da Seager (1967 p. 107) il messaggio che Andocide implicitamente trasmette nel corso dell'orazione è che Atene deve accontentarsi soltanto dei semi dell'impero (le mura e la flotta), perché questo è il massimo che al momento può ottenere, e rassegnarsi ad attendere con pazienza un raccolto futuro.

Ragioni per continuare la guerra (§§ 13-16)

φασὶ δὲ τινες ἀναγκαίως νῦν ἡμῖν ἔχειν πολεμεῖν [...] Βοιωτοῖς τε ἀδικουμένοις ἐβοηθοῦμεν: tramite l'*occupatio*, Andocide introduce il tema che verrà affrontato nella seconda parte dell'orazione. Terminato l'*excursus* storico dedicato ai vantaggi che la pace ha garantito ad Atene nel passato, l'autore affronta le eventuali motivazioni che potrebbero spingere i suoi concittadini a voler proseguire la guerra.

Il problema viene inizialmente esaminato da un punto di vista morale: si affronta, quindi, il tema del giusto (si noti l'insistenza sul verbo ἀδικέω, ripetuto cinque volte nel corso del paragrafo; oltre che, naturalmente, sul verbo πολεμέω, che ricorre quattro volte, di cui tre in epifora). Il punto di partenza

dell'argomentazione è nuovamente costituito da una *gnome* (così come era avvenuto all'inizio della prima parte, § 2); secondo la massima presentata da Andocide, due sono i casi in cui è legittimo avviare o proseguire un conflitto: se si subisce un'ingiustizia o per difendere altri che l'hanno subita (cfr. giustificazioni simili in [Arist.] *Rh. Al.* 1425a 10-16). La seconda motivazione allude a un luogo comune largamente citato nell'oratoria attica, secondo cui gli Ateniesi erano descritti come difensori dei più deboli, disposti a sacrificare il proprio interesse personale per garantire giustizia e libertà (ad es.: Thuc. 2.40.4-5, nell'epitafio di Pericle; Isoc. 4.52, 8.30, 14.1, Hyp. 6.5, Dem. 2.24; 6.8-12, 9.24-25, 10.46, 15.21-22, 16.15; 18.98-101, 20.3; Aesch. 3.134; su questo argomento si veda Heath 1990 p. 393-396) e la loro città era ritratta come patria accogliente degli oppressi (ad es: Isoc. 4.52, 8.138, Xen. *Hell.* 6.5.45, nel discorso di Procle di Fliunte). Il tema viene esemplificato, soprattutto nel genere epidittico, attraverso due episodi mitici: l'aiuto prestato agli Argivi per ottenere la sepoltura dei corpi degli eroi caduti nel tentativo di attaccare Tebe, sotto la guida di Adrasto e Polinice (Hdt. 9.27.3., discorso degli Ateniesi ai Tegeati; Lys. 2.7-10, Isoc. 4.54-55, 58-59, 64, 12.168-174, Xen. *Hell.* 6.5.46, discorso di Procle di Fliunte agli Ateniesi; Plat. *Menex.* 239b), e la protezione offerta da Atene ai figli di Eracle contro Euristeo⁶¹ (Hdt. 9.27.2, discorso degli Ateniesi ai Tegeati; Lys. 2.11-17, Isoc. 4.56, 58-65, 5.33-34, 6.42, 12.194, Xen. *Hell.* 6.5.47, Dem. 60.8, Plat. *Menex.* 239b, si veda anche Xen. *Mem.* 3.5.10 e Arist. *Rhet.* 1396 a 13-14⁶²; sull'aiuto prestato agli oppressi nel genere dell'epitafio si veda Ziolkowski 1981 p. 103-106: secondo lo studioso, riferimenti a questo tema sono rintracciabili in tutti gli epitafi pervenuti, e a questo *topos* sono legati altri due argomenti tradizionali della retorica ateniese: Atene come

⁶¹Ai due miti sono dedicate rispettivamente le tragedie euripidee *Supplici* ed *Eraclidi*, nelle quali infatti si ritrova la menzione di questo *topos* (si veda: *Suppl.* 321 *Heraclid.* 176; sulla presenza del tema nel genere della tragedia si veda Heath 1987 p. 65).

⁶²Aristotele indica questo episodio come esempio appropriato da citare quando si vuole convincere il pubblico ateniese ad intraprendere una guerra.

protettrice della giustizia e Atene come città libera e paladina della libertà).⁶³ Si tratta dunque di un elemento ben presente nell'autorappresentazione idealizzata attraverso cui gli Ateniesi celebravano i valori condivisi che definivano la loro identità di cittadini e che dovevano idealmente ispirare le loro decisioni⁶⁴.

In questo passo l'autore asseconda tale visione moraleggiante, presentando la difesa degli oppressi come una motivazione valida per impegnarsi in un conflitto; tuttavia, anche accettando questo punto di vista, i fautori della guerra si trovano disarmati, poiché in questo caso gli oppressi che Atene avrebbe dovuto soccorrere, i Beoti, sono ben decisi a stringere la pace e pur di porre fine al conflitto si dicono persino disposti a concedere l'autonomia a Orcomeno.

Come nota Bearzot (1985 p. 88) le motivazioni presentate da Andocide per legittimare un conflitto prevedono entrambe soltanto una guerra di tipo difensivo (se si subisce ingiustizia, o per aiutare chi l'ha subita): apparentemente non sono contemplati altri scopi.

⁶³Erano quattro gli episodi mitici più citati dagli oratori: i primi due, già presentati, che esemplificavano la propensione di Atene alla difesa dei deboli; poi la guerra contro le Amazzoni (Hdt. 9.27.4, Lys. 2.4-6, Dem. 60.8, Isoc. 4.68-71, 7.75, 12.193; Plat. *Menex.*239b), e la guerra contro l'invasione dei Traci guidata da Eumolpo (Isoc. 4.68-71, 7.75, 12.193, Plat. *Menex* 239b, Lyc. 1.98-99) che esemplificavano il valore di Atene nel proteggere la propria terra dagli invasori stranieri; la citazione di questi due miti voleva a sua volta richiamare l'invasione di Serse durante la seconda guerra persiana (il collegamento è suggerito da Isocrate 4.68-71).

⁶⁴Il passato aveva dunque sia il compito descrittivo di narrare quello che gli Ateniesi erano stati (o volevano credere di essere stati) e ciò per cui si erano distinti; sia prescrittivo/educativo, indicando un modello che potesse influenzare e plasmare il comportamento dei cittadini del presente (questo punto è stato evidenziato dalla critica soprattutto a proposito dell'epitafio, si veda, ad es.: Loraux 1986, Thomas 1989 p. 196-237, Barbato 2017 p. 218-222; sul rapporto tra epitafio e memoria collettiva Shear 2013).

Secondo la studiosa, tale posizione corrisponderebbe a un pacifismo di facciata: a parole Andocide si richiama ai principi della pace comune e della libertà per tutti i Greci (§ 17), e non considera la guerra come mezzo aggressivo, di espansione, ma solo come forma di protezione (§ 13); tuttavia, in realtà, la proclamata adesione a questi ideali non è sincera, ma costituisce solo uno strumento per perseguire una politica filospartana, a danno della stessa Atene (scrive che «nella sua azione si ravvisano gli estremi del tradimento» p. 94). Non sono però del tutto d'accordo con alcuni punti della sua analisi sul pacifismo andocideo, prendo quindi alcune sue affermazioni come spunto per evidenziare degli elementi che mi sembrano importanti.

- 1) La studiosa afferma che nel *De pace*: «la guerra si giustifica soltanto come difesa da un'aggressione [...] l'appello alla teoria della guerra difensiva ha come vero scopo di togliere legittimità alla guerra contro Sparta che Atene con Argo, Tebe e Corinto stava conducendo vittoriosamente; egli finge peraltro di non accorgersi che si trattava di una guerra difensiva» (1985 p. 89). Anche Momigliano aveva proposto delle considerazioni simili (1936 p. 8): a suo avviso nel *De pace* si troverebbe la traccia della volontà di regolare la sistemazione della Grecia su un principio di diritto, da cui discenderebbe la distinzione tra εἰρήνη e σπονδαί (dunque tra liberi accordi e imposizioni), e il principio dell'illiceità di guerre che non siano difensive.

A mio avviso tale interpretazione non corrisponde del tutto a quanto scritto dall'autore. L'argomentazione di Andocide in questo passo non è basata sul tentativo di dimostrare che sia eticamente riprovevole da parte di Atene proseguire lo scontro con Sparta perché si tratta di una guerra di tipo aggressivo, la sua posizione è piuttosto questa: gli Ateniesi hanno iniziato il conflitto per delle valide e giuste ragioni, ovvero per difendersi da Sparta e per difendere i Beoti; tuttavia, dal momento che gli Spartani promettono di rinunciare ai loro attacchi contro Atene, dal momento che i Beoti non vogliono proseguire il conflitto e

dunque non necessitano più di sostegno, le motivazioni per proseguire la guerra sono decadute, non ha più senso continuare. Dunque, a mio avviso, il tema del giusto è presente, ma non viene utilizzato per screditare moralmente le ragioni a causa delle quali Atene ha iniziato a combattere, ma piuttosto per ricordarle che quelle motivazioni, benché a suo tempo legittime, non esistono più. E d'altronde l'argomentazione di stampo idealistico e morale sta così poco a cuore ad Andocide che, come si è già detto, egli stesso in seguito si fa portavoce di una visione ben diversa, disincantata e basata sull'utile, quando rimprovera agli Ateniesi di compiere sempre l'errore di allearsi con i più deboli invece di perseguire il proprio vantaggio, schierandosi dalla parte dei forti (§ 28).

Inoltre, al § 23, l'autore afferma che gli Ateniesi hanno la possibilità, grazie alla pace, di ottenere i vantaggi per i quali decisero di entrare in guerra: quindi se da un lato si tratta di un'ammissione del fatto che in realtà Atene, cominciando il conflitto, aveva ricercato anche il proprio interesse mirando ad ottenere delle conquiste, e che non era spinta solo da scopi difensivi; tuttavia, dall'altro lato, va notato che l'autore, trattando questo punto, non esprime alcuna condanna morale: la sua unica considerazione in merito è che Atene ha in definitiva ottenuto quello in cui poteva ragionevolmente sperare e quindi deve accettare di stringere la pace e non proseguire oltre con le ostilità.

- 2) Bearzot scrive che secondo Andocide «una volta raggiunti questi obiettivi [l'ottenimento di libertà e autonomia] la guerra non ha più ragione di essere e che per altri scopi (per esempio quello di sconfiggere gli Spartani e i loro alleati) non bisogna combattere» (1985 p. 89). Anche Momigliano (1936 p. 8) parla dell'«impossibilità morale di spingere la guerra fino a battere gli Spartani, anche se ci fosse la possibilità materiale.»

È vero che, secondo Andocide, sarebbe un errore proseguire la guerra con lo scopo di distruggere Sparta. Tuttavia, a mio avviso, la motivazione presentata dall'oratore non è di tipo etico

(non è basata sul principio del rispetto dell'autonomia reciproca o su una condanna morale della guerra aggressiva), ma bensì strategico. Nel § 15 Andocide prende in considerazione l'ipotesi di continuare lo scontro e chiede agli Ateniesi: fino a che punto vogliamo arrivare? Vogliamo andare avanti fino ad annientare Sparta? E si risponde che Atene non avrebbe le forze per riuscirci, e se anche ci riuscisse, dovrebbe prepararsi alla reazione della Persia. Si tratta, a mio avviso, di due obiezioni del tutto ragionevoli. Per quel che riguarda il primo punto, si può dire che la storia abbia dato ragione ad Andocide: Atene proseguirà la guerra, e non la vincerà, ma verrà anzi costretta ad accettare proprio quelle condizioni di pace che aveva rifiutato nel 392. Certo, in quel momento non era così facile prevedere l'esito del conflitto: la città si trovava in una situazione molto migliore di quella che Andocide descrive, glissando volontariamente sui successi militari che i suoi concittadini avevano ottenuto; tuttavia la vittoria completa era tutt'altro che certa e Atene non si trovava in schiacciante vantaggio. Per quel che riguarda il secondo punto, si tratta ancora una volta di timori non del tutto infondati dal momento che, come testimonia Senofonte, (*Xen. Hell.* 4.8.12) la Persia era già stata messa in allerta dal crescente espansionismo ateniese e proprio questa motivazione aveva causato l'avvicinamento tra Spartani e Persiani che poi portò alle prime trattative del 392 a Sardi. Gli Ateniesi dovevano essere quindi ben coscienti del fatto che la loro speranza di ristabilire la talassocrazia nell'Egeo non fosse vista di buon occhio.

Andocide credeva veramente che la pace fosse la scelta più saggia e meno rischiosa per la democrazia ateniese o sperava soltanto che la città si trovasse in una posizione di sottomissione rispetto a Sparta? Non possiamo saperlo con certezza assoluta, probabilmente è vera la seconda possibilità, tuttavia quello che mi preme sottolineare è che in ogni caso le sue argomentazioni non sempre mancano di ragionevolezza. Se si dimentica questo, si rischia di ridurre il discorso di Andocide a una serie di ragionamenti del tutto fallaci e pronunciati in assoluta cattiva fede, perdendo, a mio avviso, l'ambiguità presente nel testo (il termine "ambiguità" viene dalla stessa Bearzot, 1985 p. 95 ed è

in effetti estremamente appropriato per descrivere il contenuto del *De pace*).

- 3) «Andocide tenta in questo modo [cioè con il suo appello alla teoria della guerra difensiva] di limitare gli obiettivi di Atene [...] mentre Atene, per porre fine al prepotere di Sparta, doveva necessariamente ricostituirsi una sfera di influenza nell'Egeo.» (Bearzot 1985 p. 90). Anche in questo caso, farei una distinzione tra quello che Andocide voleva (senza dubbio limitare gli obiettivi di Atene e persuaderla ad accettare le proposte spartane, che dovevano apparirle deludenti) e quello che Andocide afferma nell'orazione. Nel *De pace* non c'è una condanna morale dell'imperialismo ateniese, anzi tutt'altro. A parole, l'autore è favorevole alla ricostituzione dell'ἀρχή, anzi la presenta come lo scopo principale a cui deve ambire la città. Proprio per tale ragione tanto spazio è concesso all'*excursus* storico (§§ 3-12) in cui Andocide ricostruisce la storia dell'impero ateniese cercando di legarne i momenti di principale sviluppo alle fasi di distensione con Sparta. Lo stesso tema è poi ribadito nell'epilogo, dove l'oratore ribadisce che la prosperità di Atene fu ottenuta grazie alle mura e alla navi e che se la città vuole riottenerla deve pertanto assicurarsi queste risorse (§ 37). Esse, infatti, hanno costituito le vere fondamenta della potenza ateniese, successivamente accresciuta nel tempo attraverso ogni mezzo: persuasione, inganno, corruzione, violenza (§§ 37, 38). L'autore racconta tutto questo senza scopo di critica, anzi, ben sottolineando che il fine ultimo è riottenere quella prosperità e quel potere, perduti dopo la fine della guerra del Peloponneso quando Atene venne privata delle fondamenta della sua potenza (le mura e le navi, per l'appunto, che ora Sparta le concede §§ 39-40). Non vi è quindi da parte di Andocide alcuna esplicita riprovazione verso il desiderio di ricreare l'impero, piuttosto l'autore ritiene che Atene non sia pronta in quel momento per battersi fino a riottenerlo, ma che debba

prima ricostruire le proprie forze e attendere una situazione più favorevole (si veda, su questo, il commento al § 12). Certo, questo è quello che l'autore scrive, non è detto che ciò corrispondesse a ciò che davvero pensava: probabilmente cercava soprattutto di convincere il suo pubblico, che era senza dubbio più incline alla guerra (come dimostra la decisione finale che venne poi presa dall'assemblea), con delle argomentazioni che sperava potessero incontrarne il favore; tuttavia mi sembra importante sottolineare lo sforzo compiuto da Andocide nell'utilizzare argomenti quanto più legati all'utilità e molto poco a un richiamo idealistico alla pace.

C'è solo un altro passaggio dell'orazione dove, a mio avviso, si può ritrovare un'argomentazione di carattere morale, ed è ai §§ 17-19. Nel § 17 Andocide scrive che gli Ateniesi, rinunciando alle ostilità, garantiranno pace e libertà per tutti i Greci. In questo caso si tratta davvero di un esplicito richiamo a degli ideali altruistici, altrove assente nel *De pace*. Tuttavia, bisogna osservare in che punto dell'opera si colloca questo appello ai nobili valori. Andocide si appresta a cominciare la terza parte dell'orazione, dove si propone di vagliare le posizioni dei principali attori coinvolti nel conflitto: gli Spartani (§§ 17-19), i Beoti (§ 20), gli Ateniesi (§§ 21-23), gli Argivi e i Corinzi (§§ 24-27). Il richiamo agli ideali della pace e della libertà, a mio parere, è funzionale all'introduzione della disamina della situazione spartana, che segue immediatamente. La ragione è semplice: se le condizioni proposte per Atene sono così vantaggiose, che cosa ci guadagna Sparta? Quali sono le motivazioni che la spingono ad agire in questo modo? Secondo Andocide, gli Spartani, che prima godevano della supremazia sulla terra e sul mare, rinunciano volontariamente a questi privilegi per la libertà di tutta la Grecia (§ 18), e gli Ateniesi sono implicitamente invitati a imitarne il nobile comportamento. È importante per l'autore sottolineare che gli Spartani non fanno questo perché costretti (οὐχ ὑφ' ἡμῶν ἀναγκαζόμενοι ταῦτ' ἀφιᾶσιν, ἀλλ' ἐπ' ἐλευθερίᾳ πάσης τῆς Ἑλλάδος): certo non

potrebbe mai ammettere che i Lacedemoni si trovano in difficoltà contro Atene, perché così facendo offrirebbe ai suoi avversari politici un appiglio per pretendere di più; per tale motivo si trova costretto ad utilizzare un argomento di tipo morale che poi non riprenderà più nel corso dell'orazione e che è funzionale solo allo sviluppo di quel preciso passaggio.

Dunque, in conclusione, la mia impressione è che in questa orazione non vi sia una condanna della politica di guerra in nome del principio della giustizia⁶⁵, né che vi si ritrovi una celebrazione della pace come valore ideale, da perseguire di per sé. D'altronde l'autore nell'*incipit* scrive che una pace *giusta* è meglio di una guerra, quando avrebbe potuto affermare che la pace è meglio della guerra in assoluto. Non è questo, però, il messaggio che Andocide vuole esprimere: egli non cerca di persuadere i suoi concittadini a stringere la pace perché è la scelta moralmente più corretta, ma perché ad Atene *conviene*. La pace, in questa circostanza, è giusta per la sua città perché è vantaggiosa: infatti, come indica l' ὑπόθεσις, il tema principale dell'orazione è proprio il συμφέρον, ed è su questo punto che l'autore soprattutto si concentra per sostenere il proprio ragionamento. Gli unici passi, come si è visto, in cui è presente un'argomentazione di tipo morale sono i §§ 12 (la difesa di chi subisce ingiustizia) e 17-19 (la pace e la libertà di tutti i Greci) dove però il richiamo agli ideali è strettamente funzionale all'andamento della dimostrazione di quel preciso passaggio: infatti questi temi non vengono ripresi ulteriormente nel corso dell'orazione (si confronti, per contrasto, quante volte ritorna il motivo dell'impero, delle mura e delle navi), e neppure vengono valorizzati dalla citazione di qualche episodio mitico o storico (in un'orazione che pure abbonda di *excursus* sul passato della città: §§ 3-12, 29-31, 37-39) malgrado entrambi i punti

⁶⁵Si confronti, ad esempio, con Isocrate 8.6 dove l'autore scrive che i discorsi che incitano alla pace insistono soprattutto sulla necessità di saper rinunciare a desiderare grandi possedimenti in spregio alla giustizia: ἀλλ' ὡς ἡσυχίαν ἔχειν δεῖ καὶ μὴ μεγάλων ἐπιθυμεῖν παρὰ τὸ δίκαιον (ed. Mathieu 1942); in Andocide non c'è traccia di una visione di questo tipo.

costituissero dei motivi ricorrenti nella propaganda ateniese e ben si prestassero alla citazione di esempi mitici (come la protezione offerta agli Eraclidi o la sepoltura dei corpi degli eroi Argivi, per quel che riguarda la difesa di chi ha subito un torto) o storici (ad esempio le guerre persiane, per l'immagine di Atene come baluardo della libertà di tutti i Greci; sull'ampio utilizzo di questo tema nell'oratoria si veda Nouhaud 1982 p. 135-163).

ὁ ἄνδρες Ἀθηναῖοι: ὁ è presente in Q, ma non in A, che riporta soltanto: ἄνδρες Ἀθηναῖοι. La lezione con ὁ è preferibile perché Andocide solitamente lo utilizza (ci sono solo due casi di vocativo senza ὁ: 1.89 e 2.14; mentre nella forma con ὁ si contano 61 casi nel *De mysteriis*, 6 nel *De reditu*, 17 nel *De pace*).

διὰ τί καὶ πολεμήσωμεν: il καὶ posto dopo una particella interrogativa può avere due valori (si veda Denniston 1954 p. 312-316): o mette l'accento sul fatto che chi pone la domanda sta richiedendo un'informazione in più; oppure mostra che la domanda segna il termine della discussione del problema preso in esame perché non esiste risposta (quindi il ragionamento non può continuare) o perché la risposta non sarà soddisfacente (come in questo caso: Andocide si chiede se esistano dei motivi per continuare la guerra, e si risponde che non ce n'è alcuno valido; cfr. altri esempi in And 1.4 e 1.148).

Βοιωτοῖς τε δέδοκται ποιεῖσθαι τὴν εἰρήνην ἀφεῖσιν: i codici riportano ἀφήσειν, la correzione è di Reiske (1771). Di solito il participio si lega all'infinitiva e quindi è espresso in accusativo e non nel caso del sostantivo a cui è riferito, come ad esempio in And. 1. 9, 37, 89, 109, 141, 3.21, ma ci sono eccezioni (si veda: Isocr. 17.29, 18.39).

Ὅρχομενὸν αὐτόνομον: nel 395, durante le fasi iniziali della guerra di Corinto, Orcomeno era uscita dalla Lega Beotica, ribellandosi a Tebe, e aveva scelto di unirsi a Lisandro, che,

guidando parte dell'esercito lacedemone, attraversava la Focide con lo scopo di ricongiungersi con Pausania ad Aliarto ed attaccare la città (Xen. *Hell.* 3.5.6, Plut. *Lys.* 28.2).

τίνος ἔνεκα πολεμήσωμεν; domanda retorica che apre la serie di ipofore del paragrafo successivo (e nello stesso tempo riprende il διὰ τί καὶ πολεμήσωμεν che aveva aperto il ragionamento).

§ 14

ἀλλὰ τοῦτό γε αὐτῇ ὑπάρχει: primo di una serie di ἀλλὰ in anafora che enfatizzano ritmicamente il passo, già fortemente scandito da una lunga sequenza di ipofore (sull'uso, molto frequente, di ἀλλὰ nelle ipofore si veda Denniston 1954 p. 10-11). γε ha valore determinativo: il suo scopo è quindi quello di indicare in modo ben definito il nuovo concetto che la frase introduce; ad esempio, come in questo caso, enfatizzando il punto di vista corretto (la città è già libera) per contrasto verso quello scorretto (si veda Denniston 1954 p. 119).

τὰς γὰρ πόλεις αὐτονόμους αἱ συνθήκαι ποιοῦσιν: attraverso questa serie di domande retoriche Andocide riprende i punti salienti previsti dalle concessioni spartane, che aveva già elencato al § 12 (ricostruzione della flotta e delle mura, possesso di Lemno, Imbro e Sciro), la sola differenza è che nella lista non è più indicato il mancato obbligo di rientro degli esuli, che forse veniva citato al § 12 solo per accentuare ulteriormente il contrasto con le condizioni del 404 (infatti, Andocide non ne farà più menzione negli altri passaggi in cui elenca le concessioni proposte dagli spartani: si veda §§ 23, 39). Viene invece introdotto, in modo forse un po' ambiguo, un punto che doveva essere stato senza dubbio oggetto di dibattito al momento delle trattative: quello dell'autonomia. Come si è già detto (si veda commento al § 12 p. 152 ss.), una delle ragioni del fallimento dei primi negoziati di pace, tenutisi a Sardi in quello stesso anno, era stata proprio la clausola che prevedeva l'autonomia per tutte le città e le isole greche: in particolare, gli Ateniesi temevano che questo impedisse loro di esercitare il controllo su Lemno, Imbro e Sciro (Xen. *Hell.* 4.8.15). In questo

caso ad Atene veniva offerto qualcosa di più, perché il possesso delle tre isole era loro garantito, tuttavia questa concessione non doveva corrispondere alle speranze ateniesi, come sembra suggerire sia il riferimento di Andocide al § 15 (in cui, fra i vari motivi possibili per i quali i suoi concittadini potrebbero voler continuare la guerra, egli cita l'ambizione di riappropriarsi dei possedimenti all'estero e delle colonie); sia la testimonianza di Filocoro riportata da Didimo (*FGrHist* 328 F 149 a) secondo cui gli ambasciatori che gestirono le trattative furono condannati per aver accettato la clausola che prevedeva l'abbandono delle città greche d'Asia al controllo del Re di Persia. Questo perché tali accordi impedivano di fatto ad Atene di ristabilire il proprio impero senza violare il principio d'autonomia e senza opporsi al dominio persiano sulle coste dell'Asia Minore. Andocide evita di proposito di affrontare tale problema e insiste sul fatto che con la mura e la flotta Atene otterrà gli strumenti necessari e sufficienti per ricreare, con il tempo, l' ἀρχή. Anzi, volendo introdurre il tema dell'autonomia delle città, che non poteva del tutto ignorare, lo lega ancora una volta alle concessioni offerte dagli Spartani, affermando che Atene ora è libera di ricostruire le proprie triremi in virtù del fatto che gli accordi rendono le città autonome: lo presenta, insomma, come la fonte di un vantaggio.

ἵνα ἡ πόλις [...] ἀλλ' ὅπως ἡμῖν [...] ἀλλ' ἵνα τριήρεις [...] ἀλλ' ὅπως: Albini (1964 p. 76) segnala la *variatio* di ἵνα e ὅπως, comune tra i prosatori (cfr. [And.] 4.40, Antiph. 1.24, [Dem.] 40.43, Isocr. 3.2, 5.152).

§ 15

ἀλλὰ Χερρόνησον καὶ τὰς ἀποικίας καὶ τὰ ἐγκτήματα καὶ τὰ χρέα: come ben sottolineato da Cloché (1919 p. 177 - 178, si veda anche commento al § 12), Andocide riconosce implicitamente come legittima la rivendicazione ateniese sui possedimenti nel Chersoneso (ai quali aveva dovuto rinunciare in seguito alla sconfitta del 404) perché le uniche obiezioni che pone a tale pretesa sono relative alla difficoltà concreta costituita dall'opposizione del Re di Persia (molto probabile), e degli

alleati di Atene (su questo punto, forse, si può accusare Andocide di esagerare di proposito per metterli in cattiva luce). La perdita di tali proprietà aveva infatti danneggiato in modo grave gli interessi economici di una parte della popolazione ateniese (si veda Missiou 1992 p 82-84, che propone un rimando al personaggio di Eutero, citato nei *Memorabilia*: l'uomo racconta a Socrate di essere tornato ad Atene dopo la fine della guerra, rovinato in seguito alla perdita dei possedimenti all'estero, senza alcuna proprietà in Attica, e di essersi trovato costretto a vivere del lavoro delle proprie mani. Xen. *Mem.* 2.8.1-2). Si noti la sequenza di complementi oggetti collocati in apertura di frase, per conferire loro enfasi.

τὰ ἐγκτήματα: il termine indica i possedimenti fondiari al di fuori dell'Attica (in opposizione al vocabolo κτήματα, che designa quelli situati in patria): poteva trattarsi di un terreno che si trovava in una cleruchia ateniese, oppure che un cittadino aveva ottenuto tramite acquisto privato o eredità o come garanzia per un prestito (si veda Accame 1941 p. 56- 59, Brunt p. 86-87 p. 1966). I codici riportano ἐγκλήματα, la correzione è già di Reiske (1771), e non di Valckenaer (1816) come riportano Fuhr – Blass (1913), Dalmeyda (1930), Maidment (1941), Albin (1964), Dilts – Murphy (2018). Lo stesso Valckenaer (1816 p. 22) indica l'emendamento attribuendolo a Reiske.

ἀλλ' οὐ μοι δοκοῦμεν οὕτω παρεσκευάσθαι: A riporta la lezione δοκεῖ anziché δοκοῦμεν, che è invece quella riportata da Q e generalmente accettata dagli editori.

ἐὰν δ' ἄρα κατεργασώμεθα: ἄρα in una protasi condizionale conferisce una sfumatura di immediatezza, come se chi parla avesse realizzato la possibilità di tale ipotesi proprio in quel momento (si veda Denniston 1954 p. 37-38).

τί ποτε αὐτοὶ πείσεσθαι δοκοῦμεν ὑπὸ τῶν βαρβάρων: Thompson (1970 p. 147) nota il parallelismo tra la considerazione di Andocide e le parole che Cornelio Nepote

attribuisce ad Agesilao a proposito della guerra di Corinto: «Nam si» inquit «eos exstinguere voluerimus, qui nobiscum adversus barbaros steterunt, nosmet ipsi nos expugnaverimus illis quiescentibus. Quo facto sine negotio, cum voluerint, nos oppriment.» (Nep. Ag. 5.4).

§ 16

εἰ δὲ μήτε δι' ὅ τι μήτε ὅτοισι μήτε ἀφ' ὅτου: Andocide ricapitola i punti affrontati attraverso una formula resa particolarmente incisiva grazie all'uso del poliptoto e presentata, ancora una volta, sotto forma di domanda retorica: non c'è una ragione per continuare la guerra (non per portare aiuto ai Beoti, che rinunciano allo scontro; non per difendersi dagli Spartani, che non vogliono più combattere; non per ottenere le mura, le navi, Lemno, Imbro e Sciro, perché la pace già lo permette; non per riacquisire le colonie e tutte le proprietà all'estero, perché è un obiettivo irrealistico; non per annientare Sparta, perché è rischioso); non ci sono nemici contro cui combattere (gli Spartani sono pronti a stringere la pace); non ci sono i mezzi (Atene non ha al momento né abbastanza ricchezze né un esercito abbastanza forte per vincere la guerra).

ὅτοισι è la forma riportata da A, mentre Q ha ὅτοις. Le forme di dativo plurale in οἰσι e αἰσι sono piuttosto rare nella prosa attica, ad eccezione di Platone (si veda Albinì 1964 p. 79).

Si confronti questo elenco conclusivo (che riprende i punti affrontati da Andocide nei paragrafi precedenti) con la lista di motivazioni presentata dalla *Retorica ad Alessandro* per persuadere gli ascoltatori a non intraprendere una guerra ([Arist.] *Rh. Al.* 1425a 23-34): non c'è nessuna vera giustificazione per combattere (§ 13), non è conveniente (§§ 14-15), gli avversari sono favoriti nella vittoria (§§ 15-16; Andocide non lo dice esplicitamente in questo passaggio, ma lo lascia intendere quando afferma che Atene non abbia risorse finanziarie e militari sufficienti; lo affermerà poi in modo diretto al § 18).

La situazione degli Spartani (§§ 17-19)

πᾶσι τοῖς Ἑλλησι κοινὴν εἰρήνην καὶ ἐλευθερίαν: si tratta della prima volta in cui viene citata l'espressione κοινὴ εἰρήνη in una fonte letteraria. A questa definizione corrispondeva una pace basata sul principio di autonomia, secondo cui tutti gli stati greci avrebbero dovuto essere liberi e indipendenti; e multilaterale, ovvero era previsto che si applicasse a tutte le città, comprese quelle che non avevano preso parte alla guerra di cui si sanciva il termine. Non consisteva quindi in un trattato di alleanza bilaterale limitato ai membri di due schieramenti contrapposti, ma lo scopo era quello di stabilire delle regole comuni valide per tutta la Grecia. Anche se entrambe le caratteristiche sono già presenti nell'accordo di pace proposto dagli Spartani e presentato da Andocide (come emerge dai §§ 17 e 19), non sembra che l'autore utilizzi l'espressione in senso tecnico: probabilmente la diffusione di tale accezione risale al 387/386, con la stipula ufficiale della prima κοινὴ εἰρήνη, ovvero la Pace di Antalcida (Xen. *Hell.* 5.1.31, 35-36 Diod. 14.110 e 15.5.1; sulle caratteristiche che contraddistinguono la κοινὴ εἰρήνη si veda Momigliano 1934 p. 482, Ryder 1965 p. XV-XVI, 33; Hölkenskamp 1997 p. 537-539; Moggi 2005 p. 23-27; sul fenomeno della pace comune si veda anche: Cawkwell 1981, Badian 1991, Jehne 1994, Canfora 1991 p. 61-71, Sordi 1998 p. 5-20, Santi Amantini 2000, Alonso Troncoso 2003, Low 2007 p. 187-199. Una voce fuori dal coro Giovannini 2007 p. 225-227 e 363-365, secondo cui l'espressione κοινὴ εἰρήνη designa semplicemente lo stato di pace generale che segue la conclusione di un trattato, ma non indica nulla di specifico sulla natura e il contenuto del trattato in questione e non ha alcuna accezione tecnica).

ἤρχον καὶ κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν [...] ἀλλ' ἐπ' ἐλευθερία πάσης τῆς Ἑλλάδος: l'autore introduce a questo punto la terza parte del suo ragionamento, ovvero l'analisi della situazione delle principali città coinvolte nel conflitto, quali vantaggi e svantaggi potrebbero trarre dalla pace e se per Atene sia conveniente allearsi con l'una o con l'altra. Si incomincia con

gli Spartani, in quanto promotori della pace stessa. Come già si è visto nel commento al § 13 (p. 160 ss.), Andocide cerca di dipingerli come generosi e disinteressati: apparentemente essi non traggono da questi accordi alcun vantaggio materiale e rinunciano volontariamente al dominio sulla terra e sul mare solo per un fine più nobile. Si noti il parallelo tra l'apertura del § 17 e quella del § 18: nel giro di poche righe viene ripetuto che la pace procurerà libertà per tutta la Grecia; nel primo caso, però, Andocide si sta rivolgendo agli Ateniesi, cercando di convincerli a compiere questa scelta, mentre nel secondo sta invece lodando gli Spartani, che tale decisione l'hanno già presa senza bisogno di farsi persuadere o senza essere costretti dalle circostanze. In qualche modo, quindi, gli Ateniesi sono implicitamente invitati a prendere ad esempio i propri avversari, imitandone la nobile condotta.

In realtà, almeno per quanto riguarda il dominio sul mare, la situazione spartana era ben diversa da come Andocide la dipinge: secondo l'oratore i Lacedemoni rinunciano liberalmente a tale potere, che hanno ancora ben saldo nelle proprie mani, quando in verità la battaglia di Cnido del 394 aveva già da tempo posto fine alla talassocrazia spartana. Lo stesso Andocide ne è ben cosciente e lo scrive esplicitamente al § 22 (τίνες [...] Κόνωνι τὴν ναυμαχίαν παρεσκεύασαν, δι' ἣν ἀπώλεσαν τὴν ἀρχὴν τῆς θαλάττης;). L'armata navale dei Lacedemoni, infatti, era stata annientata durante lo scontro e in seguito la flotta guidata da Conone e Farnabazo aveva percorso le coste dell'Egeo cacciando gli armisti spartani con le loro guarnigioni e concedendo l'autonomia alle città che si trovavano sotto il loro controllo. Si erano così riaccese le speranze ateniesi di sostituire i Lacedemoni nel controllo sul mare, grazie anche alla possibilità di ricostruire la propria flotta con le risorse fornite da Farnabazo. Mossi dal timore verso il crescendo delle mire imperialistiche ateniesi, gli Spartani avevano cercato nel 392 di stringere accordi con Tiribazo, e questo aveva poi portato alle prime, fallite, trattative di pace (Xen. *Hell.* 4.8.12-13). Gli Spartani, dunque, erano allarmati dai successi ateniesi e senza dubbio non insistevano nel proporre la fine delle ostilità per pura nobiltà d'animo, ma Andocide, naturalmente, non si trova nella

posizione di poterlo ammettere: altrimenti offrirebbe ai suoi avversari politici una buona ragione per esigere delle condizioni più vantaggiose per Atene, o per proseguire la guerra. Egli cerca quindi di trasmettere l'immagine opposta: quella di una Sparta vittoriosa e potente, disposta a concedere la pace per pura magnanimità.

§ 18

τοτὲ μὲν ἐν Κορίνθῳ: si tratta della battaglia di Nemea, avvenuta nella piana tra Corinto e Sicione, vicino al letto in secca del fiume Nemea, nell'estate del 394. Lo scontro vide coinvolto un imponente schieramento di forze: da una parte vi era la coalizione formata da Atene, Argo, Corinto e la Lega Beotica, con 24000 opliti e 1500 cavalieri (gli Ateniesi parteciparono con 6000 opliti e 600 cavalieri, si veda Xen. *Hell.* 4.2.17), dall'altra gli Spartani e i loro alleati, con soltanto 13500 opliti e 600 cavalieri secondo la testimonianza di Senofonte (si veda Xen. *Hell.* 4.2.16); ma generalmente si ritiene improbabile una tale sproporzione tra i due eserciti e si considera più verosimile la cifra di 23000 opliti e 500 cavalieri riportata da Diodoro (14.83.1; si veda, ad es. Accame 1951 p. 75-78 e Hamilton 1979 p. 221). Quale che fosse l'entità dei due schieramenti, senza dubbio Andocide si serve di un'iperbole quando attribuisce ai soli Spartani il merito della vittoria, poiché con loro vi erano contingenti da Epidauro, Sicione, Tegea, Mantinea e altre città alleate (Xen. *Hell.* 4.2.13 e 16; si veda Cloché 1919 p. 179, Missiou 1992 p. 154).

A vincere in battaglia furono gli Spartani, che inflissero enormi perdite agli avversari (secondo Diodoro, 2800 uomini morirono nello schieramento della coalizione antispartana, mentre i Lacedemoni subirono relativamente poche perdite: si veda Xen. *Hell.* 4.3.2, *Ages.* 7.5, Diod. 14.83.2, Plut. *Ages.* 16.4), tuttavia non si trattò di una vittoria decisiva, perché gli sconfitti non abbandonarono il controllo dell'Istmo di Corinto e riuscirono a trattenere l'esercito spartano nel Peloponneso, impedendogli l'accesso nella Grecia centrale.

αὔθις δ' ἐν Βοιωτοῖς, ὅτ' αὐτῶν Ἀγησίλαος ἡγεῖτο: si tratta della battaglia di Coronea (Xen. *Hell.* 4.3.15-21, *Ages.* 2.6-14, Diod. 14.84.1-2, Plut. *Ages.* 18, 19.1-3), avvenuta poco dopo quella di Nemea, nell'agosto del 394 (secondo Senofonte Agesilao giunse al confine della Beozia nel momento dell'eclissi di sole che si verificò il 14 agosto 394, Xen. *Hell.* 4.3.10, Plut. *Ages.* 17.2).

Agesilao, richiamato dalla sua missione in Asia, aveva voluto tentare sulla via del ritorno di addentrarsi in Beozia; gli alleati provarono a bloccare il passaggio del suo esercito (a cui nel frattempo si erano aggiunti rinforzi dal Peloponneso, da Orcomeno e dalla Focide), ma vennero vinti in battaglia. Per la coalizione antispartana si trattava della seconda sconfitta sul campo in breve tempo; tuttavia ancora una volta si trattò di una vittoria non decisiva per i Lacedemoni, perché li scoraggiò dal loro progetto di penetrare nella Beozia: Agesilao ritenne più prudente proseguire verso il Peloponneso (si veda Hamilton 1979 p. 226, Strauss 1986 p. 125, Buckler 2003 p. 95).

ἀλλ' ἐν τῷ κρατιστεύειν μόνοι πάντων: Dobree (1883 p. 168) suggeriva di correggere in ἀλλὰ τῷ κρατιστεύειν; mentre Linder in ἀλλ' ἢ τῷ κρατιστεύειν (1859 p. 48 n. 15), riprendendo e modificando una proposta di Luzac, che aveva invece emendato il testo in ἀλλ' ἢ τὸ (si veda Sluiter 1834 p. 137-138); Lipsius (1888 p. 43), infine, metteva a testo ἀλλ' ἢ ἐν τῷ κρατιστεύειν; nessuna di queste proposte, tuttavia, è stata accolta dagli editori successivi, che hanno preferito conservare il testo tradito.

τότε τὴν νίκην ἐποίησαντο: nei manoscritti si trova ὅτε τὴν νίκην ἐποίησαντο, ma la frase così formulata crea difficoltà interpretative: per questo Dobree (1883 p. 168) aveva suggerito di espungerla, mentre Linder (1859 p. 48 n. 15) di emendarla in ὅτε τὴν ἐν Κορίνθῳ νίκην. La correzione τότε è di Sluiter (1834 p. 138) ed è stata accolta da tutti gli editori (Dalmeyda 1930 segnala la proposta di Dobree in apparato indicando che potrebbe essere preferibile, tuttavia mantiene a testo quella di Sluiter).

τρίτον δ' ἡνίκα Λέχαιον ἔλαβον: il Lecheo era il porto occidentale di Corinto. La città era stata scelta dalla coalizione antispartana come base delle operazioni militari, mentre i Lacedemoni si trovavano stanziati a Sicione; dalle due postazioni gli opposti schieramenti continuavano la guerra, senza più osare, dopo lo scontro di Coronea, un'altra battaglia campale, e proseguendo le ostilità attraverso scaramucce e scorrerie nel territorio intorno a Corinto (Xen. *Hell.* 4.4.1). La logorante situazione a cui era esposta la città causò un rafforzarsi del partito filolacedemone e favorevole alla pace. Per impedire che gli esponenti di tale gruppo prendessero il potere, il partito opposto, sostenuto dagli Argivi, compì una strage degli avversari durante le feste Euclee (Xen. *Hell.* 4.4. 2-5, Diod. 14.86.1; su questo episodio si veda Bettalli 2012), secondo Diodoro 120 cittadini furono uccisi e 500 fuggirono in esilio. Furono due sopravvissuti all'eccidio, in seguito rientrati in città, ad aprire a tradimento durante la notte le porte della cinta muraria che collegava Corinto al Lecheo (Xen. *Hell.* 4.4.7-8), permettendo a Prassita, polemarco a capo della guarnigione spartana di stanza a Sicione, di entrare con il suo esercito, gli esuli Corinzi e i Sicioni. Il giorno seguente vi fu una battaglia, e gli abitanti della città, insieme agli Argivi, ai Beoti e ai mercenari guidati da Ificrate, vennero sconfitti. Prassita fece abbattere una parte delle mura in modo da creare un passaggio per l'esercito e in seguito avanzò fino a prendere d'assalto anche Sidunte e Crommione, dove installò delle guarnigioni (Xen. *Hell.* 4.4.9-13, Diod. 14.86.3-4). Le mura distrutte da Prassita furono rapidamente restaurate dagli Ateniesi, che inviarono appositamente muratori e carpentieri (Xen. *Hell.* 4.4.18): la breccia, infatti, unita al possesso di Sidunte e Crommione, che si trovavano sul Golfo Saronico, costituiva per loro un grave rischio perché apriva la strada a una possibile invasione dell'Attica (si veda Strauss 1986 p. 138). Il porto venne poi nuovamente conquistato dagli Spartani in seguito ad un duplice attacco condotto da Agesilao via terra, e dal fratello Teleutia via mare (Xen. *Hell.* 4.4.19).

Andocide si sta sicuramente riferendo al primo attacco del Lecheo, quello guidato da Prassita, perché al § 27 scrive che il

territorio di Argo non era mai stato saccheggiato durante la guerra: questa informazione non sarebbe stata vera dopo il secondo attacco al Lecheo, dal momento che Agesilao, prima di giungere a Corinto e riconquistare nuovamente il porto, aveva devastato l'Argolide con il suo esercito (*Xen. Hell.* 4.4.19).

Tale episodio non è però facilmente databile. Senofonte afferma che la strage dei filolacedemoni avvenne nell'ultimo giorno delle Euclee, feste cittadine in onore di Artemide. Tali festività si celebravano a Delfi tra febbraio e marzo, si può quindi ipotizzare che a Corinto avvenissero nello stesso periodo (si veda Beloch 1923 p. 219-220). La presa del Lecheo, avvenuta successivamente, viene datata dalla maggior parte degli studiosi intorno alla metà di agosto.⁶⁶ Ancora meno chiaro è l'anno in cui si collocherebbero questi episodi: la maggior parte degli studiosi propende per il 392 (tra cui, ad es.: Beloch 1923 p. 219-220, Griffith 1950 p. 242, Kagan 1962, Ryder 1965 p. 165-169, Moggi 1976 p. 250 n. 25, Tuplin 1982 e 1993 p. 69, Bettalli 2012 p. 164 n.7), altri per il 393 (ad es. Judeich 1925, Momigliano 1936, Aucello 1964 p. 38-45, Di Gioia 1974 p. 37-40, Buckler 1999, p. 210 n.1, Sordi 2006 p. 299-309). La difficoltà è costituita dal fatto che Senofonte non fornisce indicazioni sufficienti per datare con sicurezza gli eventi di

⁶⁶La proposta è di Beloch 1923 p. 219-220 sulla base di *Xen. Hell.* 4.4.7., dove l'autore afferma che Prassita, proprio per poter compiere l'impresa del Lecheo, aveva fatto in modo che la mora da lui comandata, di stanza a Sicione ma in procinto di partire, vi restasse: se era previsto che la falange fosse sostituita, l'anno spartano doveva volgere al termine e questo porta a collocare l'avvenimento ad agosto. Sono state però proposte anche altre datazioni: Aucello 1964 p. 37 colloca l'evento a maggio-giugno, Strauss 1986 in autunno, poiché secondo Senofonte i due Corinzi che aprirono le porte a Prassita, per incontrarlo in segreto attraversarono a nuoto un torrente (*Hell.* 4.4.7) : questo non sarebbe stato possibile in estate, quando il fiume era in secca. Tuttavia resta dubbia l'affidabilità di Senofonte su questi particolari, dal momento che è stato osservato che l'autore tende a romanzare la vicenda per esaltare l'eroismo dei protagonisti. Sulla questione si veda Bettalli 2012 p 172.

questa fase della guerra⁶⁷: dal suo resoconto si può dedurre una cronologia relativa, ma non quanto tempo passasse tra un avvenimento e l'altro e il confronto con Diodoro non è sufficiente per sciogliere i dubbi: ragion per cui si possono ipotizzare sequenze di eventi con intervalli più o meno ampi tra loro.

§ 19

τοιαῦτα δ' ἔργα ἐπιδειξάμενοι [...] οἱ ἐνίκων μαχόμενοι: è stato più volte osservato quanto Andocide sia parziale nella sua ricostruzione della situazione spartana (si veda, ad es., Cloché 1919 p. 179; Missiou 1992 p. 156). Certamente, infatti, egli presenta di proposito in questo passaggio i Lacedemoni come completamente invitti, fingendo di dimenticare le sconfitte da loro subite; sconfitte che pure dimostra di conoscere in altri passi dell'orazione, quando questo gli risulta utile per fini retorici (la già citata battaglia di Cnido, di cui si parla al § 22; quella di Aliarto, a cui potrebbe alludere al § 25); e sottolineando la loro assoluta supremazia militare anche quando tutti gli alleati riuniti insieme cercano di sconfiggerli (il concetto è ribadito più volte: πάντας πανδημει τοὺς συμμάχους παρόντας [...] ἐν τῷ κρατιστεύειν μόνοι πάντων [...] Ἀργείους μὲν ἅπαντας καὶ Κορινθίους, ἡμῶν δὲ καὶ Βοιωτῶν τοὺς παρόντας.) Lo scopo è quello, da un lato, di far apparire gli Spartani come generosi e interessati al bene comune, anziché spinti a chiedere la pace per il timore di essere battuti dagli avversari; e, dall'altro

⁶⁷Ovvero del periodo compreso tra l'eclissi di sole che si verificò il 14 agosto 394 (e che secondo Senofonte avvenne poco dopo la battaglia di Cnido e poco prima di quella di Coronea, si veda Xen. *Hell.* 4.3.10) e i Giochi Istmici citati a 4.5.1., che avevano luogo tra maggio e giugno negli anni pari. Come si è già detto nell'introduzione (p. 7 ss.), se si ipotizza che Senofonte si riferisca agli agoni del 392 allora lo svolgimento dei fatti precedenti va compresso tra il 394 e il maggio-giugno del 392: dunque la presa del Lecheo andrebbe collocata nell'estate del 393. Altrimenti, se si ipotizza che i Giochi Istmici citati siano stati quelli del 390, gli eventi narrati da Senofonte tra 4.3.10 e 4.5.1. vanno distribuiti su uno spazio di tempo maggiore, tra il 394 e il maggio-giugno del 390: secondo questo sistema la presa del Lecheo si sarebbe quindi verificata nell'estate del 392.

lato, di instillare negli Ateniesi la paura per altre possibili disfatte alle quali sarebbero potuti andare incontro proseguendo la guerra (si veda Missiou 1992 p. 156), ricordando loro sconfitte che erano state particolarmente dure ed eclatanti come quelle di Nemea, Coronea e del Lecheo.

καίτοι ποίας [...] μόνον μάχην ἠττήθησαν: come osserva Missiou (1992 p. 157), la congiunzione καίτοι marca una cesura netta con il resto del paragrafo: il periodo precedente, dedicato ad un'esaltazione della generosità e del valore militare spartani, è posto in forte contrasto con la domanda retorica rivolta agli Ateniesi. Andocide è qui particolarmente duro con i suoi concittadini, che sono ritratti sia come perdenti in battaglia (si confronti con le parole che usa per gli Spartani: τοιαῦτα δ' ἔργα ἐπιδειξάμενοι, οἱ ἐνίκων μαχόμενοι), che come vendicativi e ingenerosi, incapaci di concedere con magnanimità qualcosa agli sconfitti. Il primo punto è dichiarato esplicitamente, perché Andocide si chiede come si sarebbero comportati gli Ateniesi se avessero vinto anche una sola battaglia (lasciando quindi intendere che sono stati ogni volta battuti), il secondo invece è solo insinuato attraverso la domanda: "che pace avrebbero ottenuto da noi?". L'autore, che pure fa un largo utilizzo di ipofore nel corso dell'orazione, in questo caso sceglie di non offrire risposta all'interrogativo da lui posto, lasciando che risuoni nella mente dei suoi ascoltatori con un effetto ancora più incisivo. Bisogna notare come Andocide sia consapevolmente parziale quando presenta questa affermazione, chiaramente iperbolica: che gli Ateniesi non abbiano ottenuto nessuna vittoria è falso, ed egli stesso ne è consapevole quando al paragrafo § 22 allude alla battaglia di Cnido: si tratta quindi di una volontaria esagerazione e semplificazione a scopo retorico, volta a rendere la sua domanda quanto più incisiva possibile.

Si noti anche l'utilizzo dell'iperbato (ποίας τινὸς [...] εἰρήνης), presente anche ai § 1, 9 (due volte), 23 (due volte), 34, 38, 39, 40 (due volte), 41 (due volte). Come osservato da Albin (1964 p. 111) l'aumento della presenza di tale figura retorica nella

parte finale dell'orazione si adatta al tono più sostenuto che caratterizza tale sezione.

ἔργα ἐπιδειξάμενοι: in Q si trova ἔργα ἐπιδειξάμενοι τοῖς Ἑλλησι: si tratta probabilmente di una glossa; gli editori concordano sul fatto che τοῖς Ἑλλησι vada espunto, ad eccezione di Lipsius, che lo lascia a testo (1888).

τὴν ἑαυτῶν ἔχοντες: ellissi di γῆν. Albin (1964 p. 83) nota che si tratta di un caso abbastanza comune (altri esempi: Hdt. 8.70, Thuc. 5.26.5, Antiph. 5.77, Dem. 16.26, Isocr. 5.54, 6.13, 8.118).

Come si può notare dall'analisi di questi paragrafi, al di là delle volontarie omissioni riguardo alle sconfitte subite dagli Spartani e dell'affermazione iperbolica secondo cui a Nemea i Lacedemoni avrebbero vinto da soli (§ 18); Andocide risulta piuttosto corretto nelle informazioni che fornisce a proposito della guerra di Corinto: l'ordine cronologico in cui sono presentate le battaglie è esatto, le informazioni fornite sono limitate ma sostanzialmente corrispondono a quelle riportate dalle altre fonti (ad esempio, è esatta la precisazione che fu Agesilao a comandare l'esercito spartano a Coronea) e i tre scontri sono chiaramente identificabili; si tratta di un dato non scontato, se si pensa alla confusione e alle imprecisioni dei §§ 3-12. Dunque, quando tratta di eventi più vicini temporalmente al suo presente, Andocide si dimostra molto più preciso che negli *excursus* storici, e questo è un elemento che va preso in considerazione quando si mette in discussione la paternità dell'orazione: se si trattasse di un esercizio di scuola opera di un imitatore tardo, come proponeva Harris (2000 e 2021), ci si dovrebbe aspettare altrettanta incertezza anche negli avvenimenti legati alla guerra di Corinto; invece Andocide fornisce delle informazioni per lo più corrette a proposito di tale periodo, e quando queste non lo sono ciò avviene non per scarsa conoscenza dei fatti ma per evidenti fini retorici.

La situazione dei Beoti (§ 20)

Βοιωτοὶ δ' αὖ πῶς τὴν εἰρήνην ποιοῦνται: dopo aver esposto la situazione degli Spartani, avversari di Atene nella guerra, Andocide presenta le posizioni degli alleati. La sua linea argomentativa è basata su una netta dicotomia, esplicitamente esposta al § 28, tra Beoti e Argivi. Atene può scegliere di stringere la pace, come i primi, o proseguire la guerra, insieme ai secondi. Nella ricostruzione presentata dall'autore pare certo che i Beoti siano decisi a trattare: non sono contemplate incertezze rispetto a questo punto (cfr. anche § 24, 25, 28, 32). Tuttavia, come osservava già Cloché (1919 p. 181) questa previsione risulterà falsa: Atene proseguirà la guerra non solo a fianco degli Argivi, ma anche dei Beoti, che non stringeranno alcuna pace con Sparta. Dunque probabilmente Andocide mente quando li presenta come già rassegnati a venire a patti: forse non lo erano affatto, o forse esitavano, o forse si sarebbero persuasi se Atene per prima avesse preso questa decisione; non abbiamo elementi per stabilirlo, quello che però risulta certo è che, come il resto degli alleati, i Beoti abbandoneranno il conflitto solo con la pace di Antalcida.

οἵτινες τὸν μὲν πόλεμον ἐποίησαντο ἔνεκα Ὀρχομενοῦ: affermare che i Beoti fossero entrati in guerra per impedire l'autonomia di Orcomeno è scorretto: infatti già da tempo Tebe, città principale della Confederazione beotica, aveva mostrato la propria insofferenza verso l'egemonia spartana⁶⁸ e i rapporti fra le due città erano molto tesi; un ruolo importante nel far

⁶⁸Ad esempio, rivendicando la propria parte del bottino di guerra (Plut. *Lys.* 27.2); rifiutando di partecipare all'attacco del Pireo guidato da Pausania (Xen. *Hell.* 2.4.30); alla campagna contro Elide (Xen. *Hell.* 3.2.25) e alla spedizione di Agesilao in Asia; inoltre prima della partenza a quest'ultimo era stata negata dai beotarchi la possibilità di compiere il sacrificio rituale sull'altare che si diceva fosse stato utilizzato da Agamennone in procinto di salpare contro Troia (Xen. *Hell.* 3.4.3-4): la brusca interruzione della cerimonia rappresentava non solo un affronto verso Sparta ma anche la negazione di un riconoscimento ufficiale al suo desiderio di instaurare un'egemonia panellenica. Cfr. anche Xen. *Hell.* 3.5.5.

precipitare la situazione venne poi giocato dai Persiani che, volendo arrestare la spedizione di Agesilao in Asia, inviarono Timocrate di Rodi a distribuire oro ad Atene, Tebe, Argo, Corinto, per incoraggiarle a sollevarsi contro Sparta (secondo Xen. *Hell.* 3.5.1-2 Atene non volle il denaro, mentre secondo *Hell. Oxy.* 7.2 Bart., 14.34 Chambers 1993 e Pausania 3.9.8 invece lo accettò). Il *casus belli*, infine, venne fornito dagli stessi Tebani, che, volendo provocare gli Spartani, sostennero i loro alleati Locresi in una disputa territoriale con i Focesi, a loro volta alleati dei Lacedemoni (Xen. *Hell.* 3.5. 3-4). Questi ultimi inviarono dunque due eserciti, uno comandato da Lisandro e uno da Pausania, per punire Tebe (Xen. *Hell.* 3.5.5-6). Il primo, nel suo percorso verso Aliarto dove doveva congiungersi con Pausania per dare battaglia, convinse la città di Orcomeno a uscire dalla Confederazione beotica e a passare dalla parte degli Spartani (Xen. *Hell.* 3.5. 6; sulle diverse motivazioni che portarono allo scoppio della guerra si veda, ad es: Cloché 1941, Kagan 1961, Bruce 1963, Perlman 1964, Buckler 2003 p. 39 ss.).

Dunque, in sostanza, la rivolta di Orcomeno non costituì né una causa reale del conflitto, né un pretesto per l'inizio dello scontro, ma fu piuttosto una conseguenza dell'arrivo di Lisandro in Beozia, quando ormai i rapporti tra Sparta e Tebe erano già inevitabilmente compromessi. Certamente, tuttavia, la sua uscita dalla Confederazione costituì un duro colpo per i Beoti, dal momento che la città, situata allo sbocco del fiume Cefiso nel lago Copaide, occupava una posizione di importanza strategica ed economica grazie al suo controllo sul percorso verso la Grecia Settentrionale.

La scelta di Andocide di presentare in questo modo i fatti è probabilmente dovuta a fini retorici: siccome i Beoti sarebbero stati obbligati dalle condizioni di pace a riconoscere l'indipendenza della città, l'oratore fa di tale punto la causa scatenante della guerra, così da creare un amaro parallelismo tra inizio e fine del conflitto. I Beoti hanno scelto di combattere per mantenere il controllo su Orcomeno, e ora, come in una sorta di contrappasso, sono costretti a riconoscerne l'autonomia: tutti i

loro sforzi sono stati privi di senso. Andocide insiste molto su questo aspetto: scrive che le loro sofferenze sono state vissute invano (ταῦτα μάτην πεπόνθασιν), e aggiunge, con un appunto che suona quasi sarcastico, che avrebbero potuto risparmiarsi la guerra lasciando libera Orcomeno sin dall'inizio. Il lungo elenco delle disgrazie patite durante la guerra (i morti, la terra devastata, le ricchezze perdute) ha un chiaro fine di monito per Atene: se la città dovesse ostinarsi a proseguire lo scontro, invece di accettare le proposte vantaggiose che gli Spartani ora le offrono, il suo destino rischia di somigliare a quello dei Beoti, ovvero, dopo aver sacrificato altre vite umane e beni, di trovarsi infine costretta a concludere la pace senza aver guadagnato nulla rispetto alla situazione di partenza (cfr. § 23: οἱ μὲν τοίνυν ἄλλοι τὴν εἰρήνην ποιοῦνται τῶν ὑπαρχόντων ἀφιέντες, ἡμεῖς δὲ προσλαμβάνοντες αὐτὰ ὧν μάλιστα δεόμεθα).

Ritornando sul tema del συμφέρον e del δίκαιον nel *De pace* (si veda il commento al § 13 p. 153 ss.), si può osservare come Andocide non tenti di contestare la validità delle motivazioni per le quali i Beoti sono entrati in guerra (egli stesso ammette al § 13 che erano stati trattati ingiustamente dagli Spartani) ma ne pone piuttosto in dubbio l'opportunità: dal momento che da questo conflitto non hanno ricavato alcun beneficio, non sarebbe stato ben più vantaggioso, per loro, mantenere la pace sin dall'inizio?

πολεμήσαντες δὲ ἔτη τέτταρα: questa informazione è stata utilizzata, insieme ad altri elementi, per cercare di datare l'orazione. Dal momento che la Guerra Corinzia iniziò nell'estate del 395, un anno prima dell'eclissi di sole che si verificò nell'agosto del 394, e che Senofonte cita in corrispondenza dell'arrivo di Agesilao in Beozia (Xen. *Hell.* 4.3.10, *Ages.* 17.2); il discorso andrebbe collocato temporalmente quattro anni dopo, secondo l'indicazione fornita da Andocide: dunque intorno all'estate del 392/391; questo dato sarebbe inoltre confermato dalla testimonianza di Filocoro, riportata da Didimo (*FGrHist* 328 F 149 a), che indicava come riferimento temporale per l'ambasceria di Andocide l'anno dell'arcontato di Filocle, corrispondente appunto al 392-391. Per

altre argomentazioni a favore e contrarie a questa ipotesi si vedano le pagine dedicate nell'introduzione p. 7 ss.

La situazione degli Ateniesi e la generosità degli Spartani verso Atene (§§ 21-23)

εἴ τις ὑμῶν ἀχθεσθήσεται παραιτοῦμαι <τὰ> γὰρ ὄντα λέξω: il τὰ è integrazione dell'edizione Aldina (1513), accettata da tutti gli editori successivi.

Andocide è consapevole, in questo passaggio, di affrontare un punto delicato, per questo si difende dall'eventuale disapprovazione dell'uditorio affermando che le sue osservazioni potrebbero risultare sgradevoli, ma sono vere (sulla figura retorica dell'*occupatio* nel *De pace* si veda commento al § 10 p. 143). Si allude a un *topos* tipico dell'oratoria, secondo cui il buon oratore non deve preoccuparsi di compiacere i propri ascoltatori, ma dire loro ciò che è necessario (ad es.: Thuc 2.65.8-11, Aesch. 2.70 e 3.127, Isoc. 8.5, Dem. 3.21-22 e 9.2-3; per la richiesta al pubblico di non offendersi a causa della franchezza dell'oratore, ad es: Lys. 21.16; Dem. 19.227).

Il passaggio è scandito da una serie incalzante di domande retoriche (in tutto sei: questo è il paragrafo dell'orazione che ne contiene di più), indizio del desiderio dell'oratore di apparire particolarmente persuasivo, probabilmente perché la tesi da difendere non è facile. Andocide, infatti, torna a trattare delle condizioni di pace stabilite dagli Spartani al termine della guerra del Peloponneso, tema che, come si è detto, costituiva il punto forte dell'argomentazione dei suoi avversari: in quel caso, infatti, la pace con Sparta aveva portato al rovesciamento della democrazia ad Atene (§ 10). Dopo aver affrontato l'argomento tentando di scagionare gli Spartani in tutta la prima parte dell'orazione (prima citando una serie di controesempi in cui altri trattati di pace con i Lacedemoni portarono esiti positivi per Atene ai §§ 3-9; poi precisando che nel caso del 404 non si trattava di un vero patto tra pari, ma delle condizioni che i vincitori hanno il diritto di imporre ai vinti, §§ 10-12), Andocide ritorna sull'episodio della guerra del Peloponneso spingendosi questa volta fino a ritrarre la città avversaria come la vera

protettrice di Atene: ne viene quindi completamente ribaltato il ruolo nella vicenda. Fu infatti Sparta a difendere la città dalla proposta dei Tebani e dei Corinzi, che caldeggiavano come misura punitiva la distruzione di Atene⁶⁹. Paragonate a una vendetta così dura, le condizioni imposte dai Lacedemoni appaiono invece come un esempio di moderazione. L'oratore cerca in questo modo sia di ribadire la superiorità morale di Sparta, sia di screditare gli attuali alleati di Atene. Cloché (1941 p. 180) ha scritto che a proposito dei Beoti Andocide si esprime in un modo meno severo rispetto a quello utilizzato verso gli Argivi; tuttavia, sebbene il tono sia forse meno esplicito, l'oratore non risparmia stoccate anche verso i primi. Escono perdenti da ogni confronto: sono meno abili strategicamente degli Ateniesi, perché non sono stati in grado di ottenere quello per cui avevano iniziato la guerra (§§ 20 e 23); sono meno degni di stima rispetto agli Spartani, perché quando si sono trovati in una posizione di forza, non hanno saputo dimostrare alcuna magnanimità, proponendo per i loro avversari la punizione più dura (accusa che Andocide aveva rivolto velatamente anche agli Ateniesi: § 19), infine si può notare un'allusione sarcastica alla

⁶⁹Così in Xen. *Hell.* 2.2.19. Non tutte le fonti, però, concordano sui particolari della vicenda. Andocide ricorda l'episodio anche in 1.142, senza attribuire la proposta di radere al suolo Atene a una città in particolare ma riferendo che rispecchiava il volere di molti. In Isoc. 14.31-32, Dem. 19.65 e Plut. *Lys.* 15.2-3, invece, la responsabilità è attribuita soltanto ai Tebani. Andocide, Isocrate (anche in 8.78) e Senofonte citano la presa di posizione degli Spartani in difesa di Atene; mentre Demostene ricorda che i Focesi votarono contro la sua distruzione; nella versione di Plutarco, infine, furono tutti gli alleati insieme a respingere la proposta, commossi dall'ascolto della parodo dell'*Elettra* di Euripide. Il ruolo attribuito all'una o all'altra città dipende dal contesto in cui ciascun autore colloca l'episodio: Demostene lo inserisce in un passo dedicato ai Focesi, e per questo ha interesse a ricordarne il voto in difesa di Atene, non citato da altre fonti; Isocrate nel *Plataico* pone l'accento sulle responsabilità dei Tebani, poiché in quel momento sta conducendo un'invettiva nei loro confronti, Andocide nel *De Pace* vuole mettere in luce i meriti di Sparta, Plutarco trasforma l'episodio in un aneddoto in onore di Euripide (cfr. un esempio simile in Plut. *Nic.* 29.3).

doppiezza dei Tebani nel modo in cui li cita in questo passaggio, senza neppure chiamarli per nome ma definendoli sprezzantemente “quelli che oggi sono nostri alleati e che allora lo erano degli Spartani”.⁷⁰

Nel suo tentativo di attribuire agli Spartani un ruolo positivo nella vicenda, Andocide vuole sfruttare a suo favore il rancore che gli Ateniesi avevano nutrito verso i Tebani, e che aveva probabilmente costituito uno dei temi di dibattito al momento di stabilire se sostenerli o meno durante la Guerra Corinzia: ne troviamo traccia, infatti, nel discorso con cui gli ambasciatori di Tebe chiedono l'aiuto di Atene, ricostruito da Senofonte nelle *Elleniche* (3.5.8), dove questo argomento è addirittura citato per primo. I Tebani in quell'occasione tentano di sconfessare le proprie responsabilità nell'episodio del 404, attribuendo la proposta di distruggere Atene soltanto al loro rappresentante nel consiglio degli alleati, che non aveva interpretato l'autentico volere dei suoi concittadini; poi cercano di far ricadere le colpe maggiori sugli Spartani, responsabili di aver favorito l'instaurazione dei Trenta e di aver approfittato della situazione per stanziare una base militare ad Atene. I Tebani, dal canto loro, si rifiutarono di prendere parte all'attacco del Pireo voluto dai Lacedemoni nel 403, inimicandoseli pur di non danneggiare ingiustamente Atene (Xen. *Hell.* 2.4.30: si tratta, naturalmente, di un episodio che Andocide non cita, come in generale soprassiede su quanto patito da Atene per mano spartana nel periodo successivo alla fine della guerra del Peloponneso).

⁷⁰Naturalmente queste parole possono valere anche per i Corinzi, ma ho l'impressione che siano dirette soprattutto ai Tebani per tre ragioni: sia perché sono chiaramente loro il bersaglio polemico di questa sezione; sia perché i Corinzi, come si vedrà nei paragrafi in cui si nomina la loro città (§§ 24-26) non esitano, in questa orazione, come entità politica attiva: Andocide li descrive soltanto come oggetto di conquista o di difesa da parte delle altre città (infatti la scelta che si pone agli Ateniesi è: stringere la pace a fianco dei Beoti, o continuare a combattere insieme agli Argivi; Corinto non viene contemplata); sia perché, infine, sebbene Senofonte attribuisca la proposta ad entrambe le città, nella tradizione la versione che appare più diffusa è quella che ascrive la responsabilità ai Tebani soltanto.

Le due interpretazioni della vicenda si potrebbero definire speculari: ognuna delle due città (Sparta per mezzo di Andocide⁷¹, Tebe nel discorso ricostruito da Senofonte), cerca prima di minimizzare le proprie responsabilità attribuendo all'altra una colpa più grave, e poi di mettere in mostra i propri meriti proponendo un contro-esempio in cui aveva rivestito il ruolo di "protettrice" di Atene (Sparta quando rifiuta la proposta di distruggere la città, Tebe quando sceglie di non partecipare all'attacco del Pireo).

Oltre a questo tema, si possono notare altri interessanti punti di contatto fra i due discorsi — sempre tenendo presente l'ovvia premessa che quello degli ambasciatori tebani è una ricostruzione di Senofonte, e come tale non può essere considerato una testimonianza fedele di quanto venne detto in quell'occasione. Ad esempio, ci si può chiedere se il ritratto fin troppo entusiastico del futuro dominio ateniese presentato dai Tebani non costituisca un'esagerazione di Senofonte per ironizzare sulle ambizioni imperialistiche nutrite dai suoi concittadini: tuttavia, seppur espresse in una forma volutamente accentuata, l'autore deve essersi ispirato a delle opinioni e a delle speranze che circolavano realmente tra gli Ateniesi e di cui gli oratori di certo tentavano di servirsi per influenzare le decisioni dei propri concittadini, come del resto anche il discorso di Andocide ci conferma. Per un'analisi dei temi trattati nel discorso dei Tebani si veda, ad. es. Seager 1967 p. 97-98 e

⁷¹Cfr. anche Xen. *Hell.* 6.5.35: in questo caso sono degli ambasciatori spartani a voler convincere gli Ateniesi ad allearsi con loro contro i Tebani, che avevano invaso la Laconia (370/369): secondo Senofonte una delle argomentazioni che più giocò in favore dei Lacedemoni fu proprio, ancora un volta, il richiamo al famoso episodio del rischio della distruzione di Atene nel 404. Nel corso del medesimo dibattito, anche Procle di Fliunte, che pronuncerà il discorso decisivo per persuadere gli Ateniesi, si serve di questo aneddoto, anche se in una chiave meno lusinghiera verso gli Spartani (6.5.47): egli infatti, per risultare più persuasivo verso il pubblico, precisa che i Lacedemoni salvarono Atene con un voto che non metteva in pericolo le loro vite, mentre gli Ateniesi, prendendo le armi per difenderli, dimostreranno di superarli in nobiltà d'animo.

Tuplin 1993 p. 61 e 63, Steinbock 2013b p. 245-253, Gazzano 2022; io mi soffermo soltanto su quelli che possono costituire dei punti di contatto con il *De pace*:

- 1) il miraggio della riconquista dell' ἀρχή: gli ambasciatori tebani nelle *Elleniche* vogliono convincere Atene a mettersi a capo della spedizione antispartana sostenendo che tale decisione costituirà lo strumento per ottenere un impero ancora più grande di quello che aveva posseduto in passato, tanto da comprendere anche i territori soggetti al Gran Re (3.5.14). Come si è visto, Andocide utilizza la stessa arma di persuasione, ovvero la speranza di ricostruire l' ἀρχή, ma con uno scopo opposto: egli cerca infatti di convincere i suoi concittadini che la miglior garanzia per raggiungere tale obiettivo è accettare la pace con Sparta, che le consentirà il tempo e i mezzi (le mura, le navi) per riconquistare gradualmente il potere perduto; a differenza dei Tebani, l'oratore vuole porre un freno alla speranza di compiere in breve tempo delle grandi conquiste, a suo parere del tutto irrealizzabili nella situazione presente (§ 15) e spingere i suoi concittadini ad attuare una strategia più prudente.
- 2) La difesa di chi ha subito ingiustizia: si è già visto come Andocide affronti questo tema (si veda commento ai §§ 13 p. 154): egli non ne contesta il valore morale, ma strategico, dal momento che coloro che Atene avrebbe dovuto difendere, i Beoti, si ritirano dal conflitto prima di lei e senza aver ottenuto nulla di ciò che desideravano. Dal canto loro, anche i Tebani avevano proposto un'argomentazione basata soprattutto sull'utile piuttosto che su presupposti morali, affermando che farsi paladina delle città oppresse da Sparta costituiva per Atene la sola speranza di riottenere l'impero (3.5.10). L'elenco delle ingiustizie patite da Elei, Corinzi, Arcadi e Achei non mira tanto ad impietosire gli Ateniesi, quanto piuttosto a infondere in loro coraggio, persuadendoli che non sarebbe mancato un vasto appoggio se avessero preso l'iniziativa contro Sparta (3.5.11): la difesa degli

oppressi costituisce quindi la scelta migliore per Atene, ma non tanto per ragioni etiche, quanto per i vantaggi che ne potrebbe derivare (3.5. 14-15). Si noti l'iperbolico elenco di tutti coloro che Atene guiderà / dominerà: gli alleati, i Peloponnesiaci che si saranno ribellati a Sparta, il Gran Re stesso (3.5.14); Andocide, di contro, esclude recisamente la possibilità che Atene possa ricevere un autentico sostegno dalla Persia o dagli alleati nel suo obiettivo di riconquistare l'impero (§ 15): essi le sono amici solo fin tanto che l'alleanza con Atene serve al loro scopo (indebolire Sparta).

- 3) Il dominio spartano e la libertà delle città della Grecia: nel loro discorso gli ambasciatori tebanici evidenziano come l'egemonia spartana abbia causato la perdita della libertà nelle città loro soggette, anzi vi abbia imposto una doppia schiavitù, quella degli armosti e dei decarchi (3.5. 12-13). Andocide, dal canto suo, cerca di rovesciare questa immagine negativa, ribadendo più volte l'associazione tra pace con Sparta e ottenimento della libertà per tutti gli stati della Grecia (si veda commento ai §§ 17, 18 p. 167 ss.).

ἡνίκα ἀπωλέσαμεν τὰς ναῦς ἐν Ἑλλησπόντῳ καὶ τειχίρεις ἐγενόμεθα: la correzione proposta da Blass (1871), τὰς ναῦς <τὰς> ἐν Ἑλλησπόντῳ, sulla base del parallelo con Isoc. 7.64, non è necessaria, come dimostrano gli esempi citati da Fuhr (1913): [Lys.] 2.58 e Isoc. 18.59, pertanto non è stata accolta dagli editori. Con questa perifrasi Andocide si riferisce alla battaglia navale di Egospotami del 405, dove la flotta spartana guidata da Lisandro sconfisse e distrusse quella ateniese, ponendo così fine alla guerra del Peloponneso. Non è l'unico caso in cui gli oratori alludono allo scontro senza nominarlo esplicitamente, si veda, ad. es. lo stesso Andocide in 1.73 e 142, Lys. 12.43, 14.39, Isoc. 14.31 (non occorre necessariamente citare il luogo del combattimento, quando l'avvenimento è molto famoso e altri elementi del contesto ne rendono comunque chiara l'identificazione: avviene lo stesso nel caso della battaglia di Cnido, si veda commento al § 22 p. 190). L'aggettivo

τειχῆρης può significare sia “circondato da mura, fortificato” che, come in questo caso, “assediato”, per l’utilizzo di questa accezione si veda, ad. es.: Hdt. 1.162.2, Thuc. 2.101.1, 4.25.8, Xen. *Hell.* 5.3.2, Pol. 4.55.4, 21.10.6.

§ 22

κακὸν ἀγαπητὸν ἐν ἐκείνῳ τῷ χρόνῳ: uno dei significati del verbo ἀγαπάω è quello di “accontentarsi”, nel senso di accettare il minore tra due mali, provare sollievo per essere sfuggiti ad un destino peggiore (si veda ad. es: Lys. 2.44, 6.45, 12.11-12, 16.16, 22.15, Dem. 9.74, 21.209, 55.19, Aesch. 1.64, 1.174; su questa accezione di ἀγαπάω si vedano le osservazioni di Thompson 1970 p. 147-148). L’espressione ha creato qualche difficoltà nella traduzione: Albini (1964), pur senza argomentare la sua affermazione, non giudica appropriate né la versione di Dalmeyda (1930): «triste parti, mais dont il fallait se tenir alors pour satisfaits», né di Maidment (1941): «a hardship which was welcome enough at that time», e propone, dicendosi non soddisfatto: «male di cui si poteva essere ben contenti in quel tempo». Fra le altre possibili traduzioni: Thompson (1970) «an evil we were glad to get»; Edwards (1995): «an evil to be acquiesced in at that time»; Feraboli (1995): «male del quale potevamo essere soddisfatti in quel momento»; MacDowell (1998): «the least infliction we could expect in the circumstances»; Redondo Sánchez (1991): «desgracia en aquel tiempo digna de contento». Il senso dell’espressione mi sembra chiaro e non ci sono delle vere differenze nell’interpretazione del suo significato da parte degli studiosi (in quella circostanza, stringere la pace a delle dure condizioni come la rinuncia alla flotta e alle mura risulta comunque un male minore rispetto alla punizione proposta dai Tebani, che volevano radere al suolo Atene); la difficoltà consiste piuttosto nel rendere l’icasticità dell’espressione e l’accostamento ossimorico tra i due termini (effetto che ho tentato di rendere usando l’espressione «male preferibile»).

Da notare, inoltre, che in 2.77 Eschine utilizza l’avverbio ἀγαπητῶς proprio in riferimento alla pace del 404: τελευτῶντες δὲ εἰς τοῦτο τὴν πόλιν προήγαγον, ὥστε ἀγαπητῶς τὴν εἰρήνην

ποιήσασθαι. La scelta del termine a mio avviso non è casuale, dal momento che questo passo, pur non costituendo una ripresa alla lettera dell'orazione di Andocide, si ispira ad essa nel contenuto. Secondo Cinzia Bearzot (1985 p. 104-105), l'*excursus* storico a 2.74-2.77 non ha alcun rapporto con Andocide e la studiosa vi vede piuttosto una consonanza con Isocrate 8. 84-85. Effettivamente il breve richiamo alla spedizione in Sicilia in 2.76 presenta un passaggio molto simile al testo di Isocrate in 8.84⁷², tuttavia i due riferimenti non si escludono mutualmente e se l'autore del *Sulla corrotta ambasceria* ha guardato all'orazione isocratea, questo non implica che non possa essersi ispirato anche al *De pace* di Andocide (del resto è sicuro che avesse ben presente l'orazione andocidea al momento della stesura del discorso, visto che la cita quasi alla lettera, come già si è visto, in 2.172-176). Infatti Eschine in 2.74-77 sottolinea l'importanza di guardare al passato non solo per ispirarsi agli atti gloriosi degli antenati, ma anche per apprendere dai loro errori, evitando così scelte imprudenti; è lo stesso ragionamento proposto da Andocide quando presenta la serie di esempi negativi ai §§ 29-32,

Inoltre, gli episodi scelti da Andocide ed Eschine sono molto simili: entrambi citano la spedizione in Sicilia (Aesch. 2.76, And. § 30) e la conclusione della guerra deceleica (2.76-77, §

⁷²Eschine: τὴν δ' εἰς Σικελίαν στρατείαν φυλάττεσθαι, ἣν ἐξέπεμψαν Λεοντίνοις βοηθήσοντες, τῶν πολεμίων ἐμβεβληκότων εἰς τὴν χώραν ἡμῶν καὶ Δεκελείας ἐπιτετειχισμένης [...] Isocrate: ὥστε Λακεδαιμονίων εἰσβεβληκότων εἰς τὴν χώραν καὶ τοῦ τείχους ἤδη τοῦ Δεκελειᾶσιν ἐστηκότος εἰς Σικελίαν τριήρεις ἐπλήρουν [...] (ed. Mathieu 1942). La somiglianza tra i due passi è stata notata anche da Nouhaud (1982 p. 274) ed è particolarmente evidente non tanto a livello lessicale, quanto contenustico, poiché entrambi commettono l'errore di collocare la spedizione in Sicilia dopo la presa di Decelea (che invece avvenne due anni più tardi). Impossibile sapere se si tratti di una distorsione cronologica volontaria, così da far sembrare ancora più sconsiderata la decisione di partire per la Sicilia, o se questa narrazione riflettesse il modo in cui effettivamente una parte degli Ateniesi aveva conservato memoria dell'episodio (per questa ipotesi si veda Steinbock 2013a p. 87-88).

31), anche se in Andocide l'errore degli antenati consiste nell'aver ripreso le ostilità nel 413 sotto consiglio degli Argivi (questo gli consente di lanciare una stoccata nei loro confronti, dal momento che nella situazione presente sono per lui degli avversari); mentre in Eschine lo sbaglio è costituito dall'aver seguito il consiglio di Cleofonte, rifiutando le ultime proposte di pace avanzate dagli Spartani e proseguendo la guerra fino alla sconfitta definitiva (si tratta di un caso più utile al ragionamento che sta conducendo Eschine in questo passo, dal momento che vuole mettere in contrasto i propri consigli accorti e ragionevoli con quelli dei propri cattivi concittadini, che inneggiano alla guerra senza preoccuparsi della sicurezza dello stato). Il risultato dei due errori però è il medesimo, ovvero la perdita del conflitto nel 404, con l'obbligo di accettare le dure condizioni imposte dagli Spartani, che in quella situazione disperata risultano un male preferibile. Dunque, la scelta dei medesimi avvenimenti da utilizzare come esempio (fra i tanti che la storia ateniese poteva offrire) e la medesima cornice in cui sono inseriti (ovvero lo sguardo volto al passato non solo per osservarne gli aspetti positivi ma anche gli sbagli), costituisce un'interessante somiglianza tra l'orazione di Eschine e quella di Andocide. Manca il terzo esempio utilizzato dall'autore del *De pace*, ovvero l'alleanza con Amorge (§ 29), ma questa assenza non è sorprendente: per Andocide costituiva la possibilità di menzionare il ruolo giocato dallo zio Epilico nelle trattative con la Persia; inoltre all'epoca l'evento, anche se non molto famoso, era ancora relativamente recente (la cattura di Amorge ad opera di Tissaferne risale al 412, Thuc. 8.28.2-4) e verosimilmente il suo pubblico poteva ricordarlo, anche se non con precisione; mentre al tempo di Eschine l'episodio era diventato molto remoto e di certo non ben vivo nella memoria degli Ateniesi come la spedizione in Sicilia o la fine della guerra del Peloponneso, così spesso citate dagli oratori (si veda Nouhaud 1982 p. 270-276 per la prima, p. 303-306 per la seconda) — l'episodio di Amorge, invece, non è ricordato in nessuna altra orazione al di fuori del *De pace* e la sola altra fonte di cui disponiamo su questo personaggio è Tucidide (8.5.5, 19.2-3, 28.2-5, 54.3).

τὴν στήλην εὐρόμενοι <παρ'> αὐτῶν στήσαι: παρ' è integrazione dell'edizione Aldina, generalmente accettata dagli editori moderni; non sono state invece accolte le proposte di Valckenaer (1816), che suggeriva di emendare εὐρόμενοι in ἐφιέμενοι; e di Sluiter (1834) che proponeva αἰρούμενοι; tali correzioni non sono necessarie, dal momento che l'uso di εὐρίσκω al medio con il significato di "ottenere" è ben attestato (lo stesso Andocide lo utilizza anche al § 23; per la costruzione accompagnata da infinito cfr. Hdt. 9.28.3 e Plut. *Luc.* 30.4).

εἶτα δὲ συμμαχίαν ποιησάμενοι Βοιωτοὺς [...] δι' ἣν ἀπώλεσαν τὴν ἀρχὴν τῆς θαλάττης;. In questo passo, Andocide ricapitola l'inizio e le prime fasi della Guerra Corinzia. Come si può notare, l'autore presenta avvenimenti a cui aveva già alluso in altri passi dell'orazione in una luce del tutto diversa, giocando a modificare la prospettiva a seconda della sua convenienza, fino al punto di contraddirsi. In questo passo, ciò che egli vuole maggiormente sottolineare è l'ingratitudine e l'atteggiamento aggressivo degli Ateniesi, contrapposto all'indole nobile e all'aspirazione alla pace dei loro avversari. Dopo che gli Spartani li avevano protetti dalla proposta di Tebani e Corinzi, decisi ad abbattere la città, Atene, ironicamente, si allea proprio con i Beoti e con Corinto contro la stessa Sparta (oltretutto rompendo il giuramento che aveva stretto con i Lacedemoni alla fine della guerra). In questa ricostruzione sembra che spetti ai soli Ateniesi la responsabilità dello scoppio della guerra e le loro scelte appaiono improntate a una pura volontà di aggressione, mentre precedentemente Andocide aveva riconosciuto come legittima la richiesta di aiuto rivolta loro dai Beoti (§ 13) e aveva ammesso la durezza delle imposizioni subite da Atene alla fine della guerra, pur giustificandole in quanto era diritto degli Spartani vincitori rifarsi sui vinti (§ 10-12). Infine, in un altro passaggio dell'orazione aveva affermato che gli Spartani non avevano mai subito una sconfitta e che per loro volontà cedevano spontaneamente il proprio dominio sul mare (§ 19), mentre in questo passo riconosce che durante la battaglia di Cnido erano stati battuti e che questo li aveva costretti a rinunciare all'egemonia.

È poi senz'altro un'esagerazione presentare Atene come la sola mente dietro alla rete di alleanze che portarono alla costruzione del fronte antispartano; nella narrazione di Senofonte sono i Tebani a chiedere l'aiuto degli Ateniesi contro Sparta, e nel loro discorso affermano anche di confidare in un largo sostegno, perché l'odio represso contro i Lacedemoni è pronto ad esplodere: gli Argivi sono da sempre loro ostili e i Corinzi⁷³ sono esasperati dalla mancanza di riconoscenza di Sparta, che non ha premiato in alcun modo né loro, né gli altri alleati che l'avevano sostenuta durante la Guerra del Peloponneso (Xen. *Hell.* 3.5.10-12; si veda anche Isoc. 8.95-97). Per quanto riguarda i Beoti, l'insofferenza di Tebe, città principale della Lega, verso l'egemonia esercitata da Sparta era ben nota e risaliva a molto tempo prima (sui vari episodi che resero sempre più tesi i rapporti tra le due città si veda il commento al § 20; sul periodo dell'egemonia spartana e il difficile rapporto con le città che le erano state alleate durante la Guerra del Peloponneso, si veda, ad es: Buckler 2003 p. 3-4, 12-21 con bibliografia precedente). Anche rispetto alla Persia, Andocide attribuisce ad Atene delle responsabilità che non le spettavano: al contrario, erano stati i Persiani a inviare Timocrate con dell'oro da offrire ad Atene, Argo, Tebe, Corinto per incoraggiarle a sollevarsi contro Sparta (secondo Xen. *Hell.* 3.5.1-2 gli Ateniesi non vollero il denaro, mentre in *Hell. Oxy.* 7.2 Bart., 14.34 Chambers 1993 e Pausania 3.9.8 invece lo accettarono) e costringere in questo modo Agesilao ad arrestare la spedizione in Asia.

Ἀργείους δὲ ἀγαγόντες εἰς τὴν ποτὲ φιλίαν: Andocide fa probabilmente riferimento ai rapporti tra le due città durante la Guerra del Peloponneso. Dopo essere rimasta neutrale durante la

⁷³Corinto aveva dimostrato il suo progressivo allontanamento da Sparta in più occasioni: nel 403 aveva negato il proprio sostegno a Pausania per l'attacco al Pireo contro i democratici ateniesi (Xen. *Hell.* 2.4.30), nel 400 non volle prendere parte alla spedizione contro Elide (Xen. *Hell.* 3.2.25; Diod. 14.17.7), nel 396 rifiutò di partecipare alla campagna di Agesilao in Asia (Paus. 3.9.1-2). Sulle ragioni di questa rottura fra Sparta e Corinto si veda Fontana 2010 p. 229-234, con bibliografia precedente.

prima fase della guerra, nel 420 Argo stipulò un'alleanza con Atene, Mantinea ed Elea (Thuc. 5.47-48), che fu però di breve durata: infatti la coalizione antispartana venne sconfitta dai Lacedemoni nel 418 a Mantinea (Thuc. 5. 67-74) e si sciolse. In seguito alla disfatta, ad Argo prese il sopravvento il partito filolacedemone e la città strinse un'alleanza con Sparta (Thuc. 5.76-80), ma dopo qualche mese il gruppo filoateniese rovesciò il governo oligarchico (Thuc. 5.82) e Argo tornò ad unirsi al fronte di Atene.

Osann (1822 p 705) suggeriva di sostituire ποτέ con πρότερον, ma la correzione è stata accolta soltanto da Blass nella sua prima edizione (1871) e non più successivamente; mentre non è stato accettato da nessun editore l'emendamento in τότε proposto da Luzac (si veda Sluiter 1834 p. 139) e poi da Richards (1906 p. 292). Il senso dell'espressione, infatti, è chiaro e non mi sembra sia necessario modificare il testo.

αἴτιοι τῆς ἐν Κορίνθῳ μάχης ἐγενόμεθα αὐτοῖς: si tratta della battaglia di Nemea dell'estate del 394 (si veda commento al § 18 p. 169). Andocide la cita in questo passo in quanto primo grande scontro che vedeva riunito insieme il fronte antispartano, che, secondo l'autore, era stato creato per volontà di Atene. Andocide non ricorda, in questo punto, che la battaglia fu vinta dagli Spartani (come aveva fatto invece al § 18) perché lo scopo del passo è quello di creare l'immagine di un'Atene intraprendente e motore di tutti gli avvenimenti della guerra, mentre i Lacedemoni sono ritratti come le vittime di tale meccanismo (cfr l'inizio del § 23, dopo si dice che gli Spartani ταῦτα πεπονθότες ὑφ' ἡμῶν: il loro ruolo rispetto alla guerra è presentato qui come completamente passivo, un'ingiustizia che è loro imposta dall'ingratitude di Atene, e a cui loro rispondono, invece, con generose offerte di pace).

καὶ Κόνωνι τὴν ναυμαχίαν παρεσκεύασαν: Andocide allude alla battaglia di Cnido⁷⁴, svoltasi nell'agosto del 394, dove la flotta

⁷⁴Non è raro che venga indicata semplicemente come "la battaglia navale", senza specificare il luogo dello scontro, quando altri elementi del contesto ne rendano evidente l'identificazione, come in Xen. *Hell.* 4.3.10, 8.1 e 4; Dem. 22.72 (dove si riporta il testo sulla corona che gli

comandata da Farnabazo e Conone sbaragliò quella spartana guidata da Pisandro, che morì nello scontro. La sconfitta comportò per Sparta la perdita di gran parte della flotta e segnò la fine della sua egemonia sul mare (Xen. *Hell.* 4.3.11-12; Diod. 14.83.4-5; Nepos. *Conon* 4.4; Plut. *Ages.* 17.4; sulla battaglia si veda, ad. es.: Hamilton 1979 p. 228-229, Buckler 2003 p. 72-73).

Alcuni studiosi hanno invece ipotizzato che Andocide non volesse fare riferimento alla battaglia di Cnido e che il testo andasse emendato; nessuna di tali proposte è stata però accolta dagli editori. Emperius (1847 p. 212-213) suggeriva di correggere ναυμαχίαν in ναυαρχίαν, osservando come il contributo diretto degli Ateniesi nello scontro non fosse stato così rilevante: dunque il riferimento al combattimento navale costituirebbe un errore, perché sarebbe stato esagerato da parte dell'autore attribuire loro la responsabilità della vittoria. Eppure, a mio avviso, affermare che Conone sia diventato navarca della flotta persiana grazie agli Ateniesi risulta ancora più inverosimile. Certamente Andocide si esprime in modo iperbolico attribuendo ai suoi concittadini un ruolo così importante nella battaglia: la flotta guidata da Conone e Farnabazo era composta sia da Persiani che da Greci, e non certo da Ateniesi soltanto⁷⁵, ma se si legge il passo nell'insieme, appare chiaro come l'autore stia di proposito accentuando le

Ateniesi avevano dedicato a Conone in onore della vittoria); Isoc. 5.63, 7.12 e 65.

⁷⁵Sulla presenza di Ateniesi inviati in sostegno a Conone: Isoc. 4.142, *Hell. Oxy.* 7. 1 Bart., 14. 28-29 Chambers 1993 (su cui si veda, ad es., il commento di Bruce 1967 p. 54-55 e Valente 2014 p. 23 e 28; Goukowsky 2019 p. 67 e 177 n. 67 ritiene invece che sia il passo delle *Elleniche di Ossirinco* che quello di Andocide facciano riferimento alla fornitura di materiale militare, non di marinai); e Plat. *Menex.* 245a (dove si afferma che Atene negò il suo sostegno ufficiale al Re per rispetto verso il ricordo di Maratona, Salamina e Platea, e permise soltanto a esuli e mercenari di portargli aiuto). Naturalmente, il fatto che Atene avesse inviato dei rinforzi a Conone e Farnabazo non giustifica comunque il fatto di considerare la battaglia di Cnido come una vera e propria vittoria ateniese.

responsabilità dei suoi concittadini in tutti gli episodi che cita: sono loro ad intrecciare la rete di alleanze che porta alla guerra di Corinto, sono loro a causare la battaglia di Nemea, a far nascere l'inimicizia fra il Re di Persia e Sparta e infine a provocare la sconfitta che porta i Lacedemoni a perdere la loro egemonia sul mare.

Successivamente Linder (1859 p. 79 n. 81) ha proposto di correggere ναυμαχίαν in ναυκρατίαν, sulla base della testimonianza del *Lessico* di Fozio, che riporta: ναυκρατίαν· Ἀνδοκίδης Συμβουλευτικῶ (s.v. ναυκρατίαν, Theodoridis 2013). Tuttavia, non sappiamo se con il nome Συμβουλευτικός si indichi il *De pace*, e un secondo frammento di Andocide lascia pensare che non sia così (Εὐωχεῖν: ἀντὶ τοῦ εὐωχεῖσθαι. Ἀνδοκίδης Συμβουλευτικῶ. Bekker *Anecdota Graeca* 1814 p. 94, 21; neanche il verbo εὐωχεῖν è citato nel *De pace*).

È interessante notare come la battaglia di Cnido si sia prestata a interpretazioni profondamente differenti: non si tratta di un episodio con una lettura unilaterale e condivisa. Infatti se gli sconfitti erano, senza dubbio, gli Spartani, non risultava altrettanto chiaro chi fossero i reali vincitori: gli Ateniesi che tornavano ad essere la forza marittima prevalente tra le città della Grecia, o i Persiani che avevano allontanato i Lacedemoni dall'Egeo e potevano ristabilire il proprio controllo sulle città dell'Asia Minore. In alcune opere la battaglia è rappresentata come una vittoria ateniese, da inserire tra le glorie della città (ad es. Din. 1.75), i Persiani agiscono a vantaggio di Atene (Dem 10.34) e il loro ruolo è minimizzato: il vero artefice della vittoria è Conone, che con la sua abilità permette di ottenere un riscatto dalla sconfitta di Egospotami e la rinascita dell'egemonia ateniese sul mare (Isoc. 5.63-64, 7.65, 9.56). Questa fu sicuramente la visione prevalente ad Atene: Conone, infatti, venne celebrato dalla città con due statue, di cui una in bronzo (si trattava del primo Ateniese a ricevere questo onore dopo Armodio e Aristogitone; su questo si veda Shear 2011 p. 280-285), con iscrizioni pubbliche che ne ricordavano la vittoria, gli venne concessa immunità fiscale (Dem. 20. 69-70, Isoc. 9.57, Paus. 1.3.1-2). Tuttavia esiste anche una visione speculare in cui

Cnido è ritratta come una vittoria della Persia sui Greci, e non un successo di Conone, che di fatto ricopre il ruolo di utile strumento per gli scopi del Re (Lys. 2. 59-60, Isoc. 4.119, Plat. *Menex.* 245a; e anche Xen. *Hell.* 4.8.1-4, sia nel discorso di Dercillida, sia nella descrizione della liberazione delle città soggette agli armosi spartani, dove Conone è ritratto come un sottoposto di Farnabazo: si veda Tuplin 1993 p. 78-79. Sulle diverse interpretazioni della battaglia nelle fonti: Seager 1967 p. 99-101; Nouhaud 1982 p. 333-338, Bouchet 2007; su Conone come eroe di Cnido: Strauss 1986 p. 126-129; sulla figura di Conone negli oratori: Gotteland 2012).

La lettura offerta da Andocide è ancora differente: nella sua narrazione sia la Persia che Conone appaiono soggetti alla volontà imperialistica ateniese, delle pedine da utilizzare per realizzare l'obiettivo di strappare a Sparta l'egemonia marittima; la colpa di Atene non è quella di aver favorito gli interessi del Re, ma di aver dimostrato ingratitudine verso Sparta.

§ 23

διδόασιν ἡμῖν τὰ τεῖχη καὶ τὰς ναῦς καὶ τὰς νήσους ἡμῶν εἶναι. ποίαν τίν' οὖν : Dilts – Murphy (2018) pongono una virgola tra εἶναι e ποίαν anziché un punto fermo, come fanno gli altri editori. Nel testo qui riportato si è scelto il punto fermo.

ταῦτὰ ἅπερ οἱ σύμμαχοι [...] οὐ ταῦτὰ παρὰ τῶν πολεμίων εὐρομένους ἅπερ οἱ φίλοι διδόασι: i due ταῦτὰ sono una proposta di Osann (1822 p 705), i codici riportano invece ταῦτα. Per la precisione, Osann voleva modificare anche altri due ταῦτα presenti nel passo (queste le sue proposte: ταῦτὰ τοίνυν πεπονθότες εἶνα ἡμῶν γένηται τῇ πόλει; ταῦτὰ. Come si noterà, è differente anche la punteggiatura; su questo punto si veda il paragrafo che segue). Baiter (1850), pur lasciando a testo la lezione dei codici, segnala in apparato di approvare le prime due proposte di Osann menzionate; in seguito Lipsius (1888) le inserisce a testo e così fanno poi gli editori successivi; ad eccezione di Feraboli (1995), che modifica il primo ταῦτα in ταῦτὰ, mentre il secondo in ταῦτὰ, ma questo è il risultato di una svista.

ἵνα ἡμῶν γένηται τῇ πόλει, ταῦτα; il senso del periodo è comprensibile, ma non è chiaro quale verbo dovrebbe reggere il ταῦτα finale, ragion per cui, come si è visto, Osann proponeva di emendare il testo in ἵνα ἡμῶν γένηται τῇ πόλει; ταῦτᾰ. La sua correzione, tuttavia, non ha riscosso seguito. La virgola dopo ταῦτα è una proposta di Sauppe (1850), che lo suggeriva in apparato, ed è stata inserita a testo da Lipsius (1888), Fuhr – Blass (1913), Dalmeyda (1930; però in apparato proponeva invece di espungere il ταῦτα), Albin (1964), Dilts – Murphy (2018). Non la inseriscono Maidment (1941), Feraboli (1995) Edwards (1995) e Ramírez Vidal (1996). Senza la virgola, ταῦτα fa parte della proposizione finale, se invece la si aggiunge, ταῦτα risulta complemento oggetto di εὐρομένους, dunque è forse meglio mantenere la proposta di Sauppe (in caso contrario, il significato sarebbe: Non abbiamo forse ottenuto dai nemici le stesse cose che ci offrono gli amici e per le quali abbiamo iniziato a combattere, così che la nostra città possedesse queste cose?).

οὐ ταῦτᾰ παρὰ τῶν πολεμίων εὐρομένους: Sluiter (1834 p. 140) proponeva di emendare εὐρομένους in εὐρόμεθα, ma la correzione non è necessaria: il verbo è retto da ἤκειν, così come l'altro participio πρεσβεύοντας.

οἱ μὲν τοίνυν ἄλλοι [...] μάλιστα δεόμεθα: dopo aver descritto, al § 20, la condizione in cui si trovano i Beoti (prostrati dalla guerra, costretti a stringere una pace che non arreca loro nessuno dei guadagni sperati), Andocide ha ricostruito, per contrasto, la situazione ateniese (§§ 21-23) e il confronto tra le due è reso esplicito in queste ultime righe. Lo scopo è duplice: da un lato viene messa in evidenza, attraverso il paragone, la condizione favorevole in cui si trova Atene, a cui è concesso di uscire dalla guerra con delle condizioni tanto vantaggiose (sono le mura, le navi, le isole, come si indica anche ai §§ 12, 14, 39) e che qui addirittura Andocide definisce come le ragioni stesse per cui Atene era entrata in guerra (pur sapendo che in realtà i suoi concittadini avevano speranze assai più ambiziose), così da accentuare ancora di più con il contrasto con i Beoti che, al contrario, hanno iniziato il conflitto per impedire l'autonomia di

Orcomeno, e ora sono costretti a riconoscerla (su questo si veda commento al § 20 p. 176). Dall'altro lato, l'autore vuole probabilmente instillare timore in quanti insistevano nel voler proseguire il conflitto, sottolineando come Atene abbia perso ogni speranza di contare sull'appoggio militare dei Beoti (cfr. § 25) e come la città rischi, ostinandosi nel proseguire le ostilità, di ritrovarsi un giorno nella condizione dei suoi antichi alleati, ridotta a cedere per disperazione.

I Corinzi e gli Argivi (§§ 24-27)

ὄν {ᾶν} ἡμᾶς Ἀργεῖοι προκαλοῦνται: la proposta di espunzione è di Dobree (1883 p. 168), che ha anche suggerito di mutare προσκαλοῦνται (lezione di A e Q) in προκαλοῦνται, come riportato dagli apografi. L'espunzione di ᾶν è stata accettata da tutti gli editori successivi; si tratta probabilmente di una sorta di dittografia dovuta a ὄν che precede, anche perché in alcune scritture minuscole alpha e omega sono scritte in modo molto simile. Sono stati anche proposti degli emendamenti, che però non sono stati accolti in nessuna edizione: Hermann (1831 p. 39) suggeriva di correggere in αῶ, che però non mi sembra adatto a livello di senso, Reiske (1771) in νῶν. Per quanto riguarda la scelta del verbo: scrivono προσκαλοῦνται Albinì (1964), Feraboli (1995), Ramírez Vidal (1996); προκαλοῦνται Fuhr – Blass (1913), Dalmeyda (1930), Maidment (1941), Edwards (1995), Dilts – Murphy (2018). προκαλέω, con il significato di “proporre, invitare” sembra più adatto di προκαλέω, che generalmente al medio significa piuttosto “chiamare a sé” o “convocare”, oppure “citare in tribunale”. L'esempio proposto da Albinì per sostenere che προκαλέω possa avere lo stesso significato di προκαλέω (Dem. 18.166) non mi pare adatto: nel passo di Demostene il verbo ha proprio il senso di “chiamare a sé”, non di “proporre”.

τίνος ἐστὶν ἡμῖν ἀξία Κόρινθος: dopo aver esaminato la posizione degli Spartani (§§ 17-19), dei Beoti (§ 20), degli stessi Ateniesi (§§ 21-23), Andocide affronta il punto di vista di coloro che sono favorevoli alla prosecuzione del conflitto: Corinzi e Argivi (si noti l'inizio fortemente marcato grazie all'uso delle

domande retoriche e dell'apostrofe al pubblico: διδαξάτω μέ τις). Come appare evidente sin da subito, però, i primi sembrano rivestire in questo quadro un ruolo completamente passivo: infatti l'oratore scrive di voler discutere di Corinto e delle offerte degli Argivi (come se i Corinzi, dal canto loro, non avessero avanzato alcuna proposta); al paragrafo 26, immaginando la prosecuzione del conflitto, parla di difendere Corinto e di avere gli Argivi come alleati; poi aggiunge che comunque vada la guerra, la città sarà persa: in caso di sconfitta spetterà agli Spartani, in caso di vittoria agli Argivi. Insomma, quando Andocide si chiede che interesse Corinto possa rivestire per Atene, le espressioni da lui utilizzate sembrano indicare chiaramente che si tratti di un interesse inteso in senso di controllo, non di alleanza e collaborazione. Senza addentrarmi sulla situazione in cui si trovava Corinto e i motivi che ne facevano un oggetto di conquista da parte delle altre città (su questo si veda commento al § 26 p. 201 ss.); vorrei osservare che probabilmente Andocide applica qui un procedimento che gli è consueto: dove si presentino delle motivazioni o delle speranze che possano giustificare il conflitto, egli le nega recisamente, senza argomentare, come se non fossero neppure da prendere in considerazione (si veda, nel commento al § 15, come liquida la possibilità di riconquistare le colonie e i possedimenti all'estero). Se dunque egli sottolinea tanto fermamente che non c'è possibilità, per Atene, di controllare Corinto, ciò vuol dire con ogni probabilità che c'era chi, in città, nutriva proprio questa speranza. Come ben sottolineato da Sordi (2006) il controllo di Argo su Corinto non fu da subito stabile ed esclusivo: per un certo tempo questo fu in parte condiviso con Atene, e l'orazione di Andocide lo rispecchia. Infatti in *Xen. Hell.* 4.5.3, subito dopo le Istmie del 392 o del 390, i Corinzi chiamano Ificrate con i suoi peltasti per ottenere protezione; e qui resterà fino al 389, quando gli Argivi ne pretendono il ritiro (*Xen. Hell.* 4.8.34.) e, probabilmente in questo stesso periodo, stanziavano una propria guarnigione sull'Acrocorinto (*Diod.* 14.92.1). Diodoro (14.92.2) ci dice anche che Ificrate voleva tentare una conquista armata della città, ma la spedizione non fu autorizzata ed egli venne sostituito da Cabria. Dunque questa

notizia sembrerebbe confermare che almeno una parte degli Ateniesi aveva sperato di conquistare militarmente Corinto, ed è probabilmente a loro che si rivolge Andocide quando sostiene con fermezza che, comunque si concluda la guerra, la città non diverrà mai un possesso di Atene (del resto gli eventi gli diedero ragione).

Il punto di vista ateniese sull'unione tra Argo e Corinto è ben descritto in un articolo da Sordi (2006), tuttavia, per quanto riguarda la sua analisi di Andocide come fonte, non condivido il quadro cronologico proposto dalla studiosa per l'orazione. Secondo Sordi (p. 303), questa si collocherebbe dopo il primo attacco di Agesilao in Argolide (Xen. *Hell.* 4.5.1), quando i Beoti iniziano a dubitare di poter vincere il conflitto e vogliono aprire delle trattative con Sparta (Xen. *Hell.* 4.5.6), che verranno poi bloccate in seguito alla vittoria di Ificrate sulla mora spartana (Xen. *Hell.* 4.5.11-17). Dunque, secondo Sordi, i riferimenti di Andocide alla volontà dei Beoti di stringere la pace con Sparta sarebbero dovuti alla fase del conflitto in cui l'orazione si colloca: dopo l'attacco di Agesilao e prima della distruzione della mora. Non condivido quest'analisi per vari motivi. Senza dubbio, l'orazione di Andocide riflette un periodo precedente alla definitiva presa di potere di Argo su Corinto e alla partenza di Ificrate (389), perché il *De pace* sembra rispecchiare, come già si è detto, una fase in cui l'influenza sulla città era ancora in parte condivisa dalle due potenze e probabilmente l'orazione allude alla speranza ancora viva, da parte di alcuni Ateniesi, di ottenere un giorno il controllo esclusivo su Corinto. Tuttavia, non credo che l'opera possa essere datata dopo la spedizione di Agesilao in Argolide: altrimenti non si spiegherebbero i riferimenti di Andocide alle astuzie con cui gli Argivi proteggevano il proprio territorio (si veda commento § 27 p. 205 ss.) e la richiesta che egli pone agli Ateniesi, domandando loro cosa progettino di fare nel caso di un attacco spartano contro Argo (§ 26): il modo in cui è posta la questione lascia pensare che si trattasse di uno scenario nuovo, inedito, ed è per questo che la maggior parte degli studiosi ha sempre ritenuto che l'orazione si collocasse in un periodo cronologicamente anteriore alla prima spedizione di Agesilao

contro l'Argolide (sui criteri per la datazione del *De pace* si veda l'introduzione p. 7 ss.).

In secondo luogo, Sordi, che accetta il 392/391 come anno di composizione, può collocare il *De pace* in prossimità dell'attacco di Agesilao soltanto adottando il sistema di cronologia a maglie strette (quello che condensa negli anni tra il 394 e il maggio-giugno del 392 gli eventi narrati da Senofonte tra *Hell.* 4.3.10 e 4.5.1); anzi, Sordi utilizza questo esempio proprio come prova in sostegno della validità di tale sistema; non bisogna dimenticare però che molti studiosi ritengono più verosimile una cronologia a maglie larghe, che distribuirebbe tali eventi tra il 394 e il maggio-giugno del 390, perché si ritiene che il primo modello presenti una sequenza di fatti troppo compressi e ravvicinati tra loro (non riprendo nel dettaglio l'esposizione dei due sistemi, per cui si veda l'introduzione p. 7 ss.).

Inoltre, non credo che il testo di Senofonte presenti degli elementi tali da richiamare una somiglianza con la situazione descritta da Andocide. Il *De pace* sembra descrivere uno stadio in cui le trattative tra i Beoti e Sparta erano già avviate, mentre nel resoconto di Senofonte non cominciano neppure: quando i Beoti si recano da Agesilao per trattare, egli inizialmente rifiuta sprezzantemente di riceverli (*Xen. Hell.* 4.5.6), poi, all'arrivo poco più tardi della notizia della disfatta della mora spartana, sono i Beoti stessi che non vogliono più negoziare e affermano di essere venuti per un'altra ragione (*Xen. Hell.* 4.5.9). Certo non si può escludere che Andocide stesse fingendo, dal momento che non erano presenti ambasciatori beoti che potessero smentirlo (o almeno non sono nominati); e che l'alleanza che l'oratore dà per sicura, per quel che ne sappiamo, non si verificò mai. Impossibile comprendere a che stadio fossero realmente le trattative tra Beozia e Sparta in quel momento e quanto Andocide fosse sincero; tuttavia, se non sappiamo nulla dell'attitudine dei Beoti verso gli Spartani, conosciamo quella degli Spartani verso i Beoti e gli Ateniesi: i Lacedemoni vogliono la pace, sono venuti ad Atene per trattare. Per questo la scena descritta da Senofonte, dove Agesilao si

rifiuta sdegnosamente di ricevere gli ambasciatori, non mi sembra collimi con la situazione storica che possiamo desumere dal *De pace* e, in definitiva, non ritengo che ci siano abbastanza elementi per affermare che le trattative descritte dall'oratore e quelle citate nelle *Elleniche* appartengano allo stesso periodo.

§ 25

ἀναμνήσθητε [...] ἐπράττομεν: l'obiettivo a cui allude Andocide è, senza dubbio, la riconquista dell'impero (si veda, nel commento al § 21, il confronto tra il *De pace* e il discorso degli ambasciatori tebani per convincere Atene ad entrare in guerra nelle *Elleniche* di Senofonte).

οὐχ ὡς ἱκανὴν [...] ἀνθρώπους ἀμύνασθαι: dietro a questa iperbole, si cela forse un riferimento alla battaglia di Aliarto (così ad. es. Cloché 1919 p. 163-164 e Strauss 1986 p. 121), che segnò l'inizio ufficiale delle ostilità e venne combattuta dai Beoti contro le forze spartane nella tarda estate del 395 (Xen. *Hell.* 3.5.17-21). Sparta aveva inviato due eserciti, uno guidato da Lisandro e uno da Pausania, per punire Tebe (Xen. *Hell.* 3.5.5-6), che da tempo aveva dato prova di non accettare l'autorità spartana. I due eserciti avrebbero dovuto effettuare un attacco coordinato, tuttavia Lisandro giunse prima di Pausania e senza aspettarne l'arrivo tentò da solo di conquistare la città. Questa decisione si rivelò un grave errore: gli abitanti di Aliarto ricevettero l'aiuto di una divisione dell'esercito tebano che si trovava nelle vicinanze, e così gli Spartani furono sconfitti in battaglia e lo stesso Lisandro morì nello scontro. Quando arrivò Pausania col resto dell'esercito, il sopraggiungere delle forze ateniesi venute a sostegno dei Beoti lo spinse a desistere dall'attacco (Xen. *Hell.* 3.5.21-23). La vittoria inaspettata ebbe un grande impatto: dopo Aliarto, Argivi, Corinzi, Locresi si unirono all'alleanza tra Beoti e Ateniesi. Per Atene, l'aiuto prestato in quell'occasione rimase nella memoria come un esempio di valore e di audace generosità, soprattutto perché la città si era esposta per soccorrere gli alleati pur non avendo, a quel tempo, né flotta né fortificazioni che proteggessero il Pireo

(si veda Xen. *Hell.* 3.5.16, Dem. 4.17, 18.96. Sull'uso di questa battaglia nell'oratoria si veda Nouhaud 1982 p. 325-326).

Marchant (1889 p. 157) notava la somiglianza tra questo passaggio e 1. 107, dove Andocide utilizza una frase dalla struttura simile per descrivere la battaglia di Maratona: νομίσαντες τὴν σφετέραν αὐτῶν ἀρετὴν ἰκανὴν εἶναι τῷ πλήθει τῷ ἐκείνων ἀντιτάξασθαι (ed. Dilts – Murphy 2018).

Βοιωτῶν εἰρήνην [...] Λακεδαιμονίοις: come già osservato nel commento al § 20, questa pace tra Sparta e i Beoti, che Andocide dà per certa, non ci è né testimoniata da altre fonti; né, se veramente delle trattative furono fatte in tal senso, portò a risultati positivi, poiché i Beoti proseguirono la guerra al fianco di Atene fino alla fine del conflitto.

Alcuni studiosi hanno voluto cercare una testimonianza di questi negoziati tra Sparta e la Lega Beotica, ma nessuna proposta mi sembra convincente. Rostagni 1926 p. 229-230 (*contra* Momigliano 1936 p. 101-102 n. 1 e Albini 1964 p. 91) citava lo scolio al v. 193 delle *Ecclesiastuse* (*FGrHist* 328, f 148), dove si parla di una pace tra Beoti e Spartani testimoniata da Filocoro; il testo però, secondo la maggior parte degli studiosi è corrotto e va emendato sostituendo Λακεδαιμονίων con Ἀθηναίων. Sordi (2006 p. 303), come si è detto, vi vede un parallelo con Xen. *Hell.* 4.5.6, ma neppure questa proposta mi sembra persuasiva (si veda commento al § 24 p. 197 ss.). Probabilmente delle trattative ci furono, ma non avendo portato ad esiti tangibili le fonti non le citano; Andocide nel descriverle come già giunte ad una conclusione positiva è chiaramente mosso da fini di interesse.

§ 26

μὴ βοηθούτων μὲν [...] βοηθούτων δὲ: malgrado l'antonimia ἀδικεῖν - δικαίως, il ragionamento di Andocide è, ancora una volta, strettamente basato sull'utile: se gli Spartani attaccassero Argo, cosa dovrebbe fare Atene? La città si trova in una situazione di scacco: se, ingiustamente, non presterà aiuto agli alleati, Argo giustamente non sarà tenuta ad aiutare Atene. Se

invece Atene la aiuta, lo farà a fondo perduto, senza ottenere nessun vantaggio: l'unico risultato sarà quello di aver rafforzato Argo e di permetterle di esercitare indisturbata le sue mire espansionistiche.

μη οὐκ ἀδικεῖν καὶ ποιεῖν Ἀργείους ὅποιον ἂν τι βούλωνται δικαίως: la lezione dei codici A e Q è: μη οὐκ ἀδικεῖν Ἀργείους καὶ ποιεῖν ὅποιον ἂν τι βούλωνται δικαίως; che non può essere corretto. Aveva già notato il problema Reiske (1771), che però lasciava a testo la lezione di A e Q. La correzione è di Sluiter (1834 p. 140). Bekker (1823) e Schiller (1835) mantengono la lezione dei codici, Baiter (1850) propone in apparato μη οὐκ ἀδικεῖν, καὶ Ἀργείους ποιεῖν, Dobree (1883) scrive μη οὐκ ἀδικεῖν, Ἀργείους δὲ ποιεῖν, Blass (1880) e Lipsius (1888) scrivono μη οὐκ ἀδικεῖν καὶ ποιεῖν <ἂν> Ἀργείους ὅποιον. A partire da Fuhr – Blass (1913) si afferma la correzione di Lipsius che viene adottata da tutti gli editori successivi.

νικήσαντες δὲ τὴν Κορινθίων Ἀργείων ποιήσωμεν: questo passo, insieme ai §§ 27 e 41, viene utilizzato come fonte sul fenomeno dell'unione fra Argo e Corinto: sebbene l'oratore non ne parli esplicitamente, alcune sue allusioni possono infatti costituire degli indizi per comprendere come si sia svolta la vicenda. Purtroppo non è semplice ricostruire di che natura fosse quest'unione, quando sia avvenuta e secondo quali modalità, poiché le notizie giunteci sono poco chiare e talvolta contrastanti (la fonte principale è Xen. *Hell.* 4.4.1-7, 5.3, 8.34, 5.1.34; insieme a Diod. 14.92.1-2). Senofonte colloca questo avvenimento subito dopo la strage delle Euclee del 392, quando a Corinto un gruppo di membri del partito filoateniese, sostenuti dagli Argivi, compie un massacro degli avversari politici filospartani (Xen. *Hell.* 4.4.2-5, Diod. 14.86.1): molti vengono uccisi, alcuni si salvano abbandonando la città. Successivamente, due sopravvissuti, Pasimelos e Alkimenes, rientrati a Corinto, aprono a tradimento le porte della cinta muraria, permettendo agli Spartani di compiere la prima presa del Lecheo (Xen. *Hell.* 4.4.7-8; su questo episodio si veda commento al § 18 p. 171 ss.). Senofonte narra le ragioni che li

spinsero a tale gesto: coloro che erano al governo avevano iniziato a comportarsi da tiranni e lo stato di Corinto stava scomparendo, poiché i cippi di confine erano stati rimossi, la patria dei Corinzi era ormai chiamata Argo e loro stessi erano stati costretti ad assumere la cittadinanza argiva, mentre nella propria città avevano meno potere dei meteci (Xen. *Hell.* 4.4.6). Questo drammatico quadro sembra in contrasto con tre passi di Andocide, §§ 26, 27 e 41: nel primo viene detto che se gli Ateniesi vinceranno la guerra non otteranno altro che di consegnare Corinto ad Argo; nel secondo Andocide afferma che gli Argivi speravano con la prosecuzione del conflitto di impossessarsi di Corinto (quindi, in entrambi i casi, l'unione non sembra ancora compiuta); nel terzo Andocide cita la presenza ad Atene di ambasciatori sia corinzi che argivi: dunque la città manteneva almeno formalmente una propria autonomia; come sembra confermato da Xen. *Hell.* 4.8.13 dove vediamo in azione, anche in questo caso, ambasciatori provenienti da entrambe le città; e da Diod 14.91.2-92.2, che descrive una presa militare di Corinto da parte degli Argivi, e afferma che la stessa impresa, poi non realizzata, era stata progettata da parte di Ificrate per conto degli Ateniesi. I fatti sono datati al 390/389, come se all'epoca la città fosse ancora un possibile oggetto di contesa tra Argo e Atene.

Griffith (1950) spiegava questo insieme di incongruenze ipotizzando un'unione in due fasi: un primo momento, a partire dal 392, in cui Corinto possedeva ancora la sua identità di *polis* e un secondo momento (dopo la primavera del 389) in cui si compie l'unificazione definitiva e la città deve subire un'occupazione militare. L'inizio della seconda fase è datato in base a Xen. *Hell.* 4.8.34, dove l'autore scrive che Ificrate venne inviato nell'Ellesponto per conto degli Ateniesi, dopo che gli Argivi, una volta compiuta l'unione con Corinto, avevano preteso il suo allontanamento dalla città. Poiché la missione nell'Ellesponto è datata alla primavera del 388, e la distruzione della mora spartana a Corinto da parte di Ificrate è collocata nel 390 (Xen. *Hell.* 4.5.11-17), Griffith supponeva che la definitiva presa di potere degli Argivi su Corinto e la partenza del generale

ateniese andassero datate tra questi due avvenimenti, quindi intorno alla primavera del 389.

La sua teoria, accolta da molti studiosi (ad. es. Ryder 1965 p. 26, Hamilton 1979 p. 268 - 271, Tomlinson 1972 p. 130-139, Whitby 1984, Albini 1964 p. 93, Feraboli 1995 p. 402 n. 45) è stata invece ritenuta da altri non necessaria per risolvere le contraddizioni presenti nelle fonti; diversi studiosi hanno quindi ipotizzato che l'unione tra Argo e Corinto si fosse compiuta già a partire dal 392 (ad. es. Accame 1951 p. 107, Moggi 1976 p. 242-251, Tuplin 1982, Bearzot 2004 p. 235-238, Bettalli 2012).

Come notato da Tuplin (1982 p. 79)⁷⁶, nelle allusioni di Andocide (quindi già nel 392/391, prima dell'inizio della seconda fase teorizzata da Griffith), la città sembra costituire un oggetto di conquista da parte delle altre potenze piuttosto che un vero soggetto politico: effettivamente la scelta che Andocide propone è sempre tra la pace con i Beoti o la guerra insieme agli Argivi (§§ 25-26, 28, 32), mentre Corinto non è contemplata (ad eccezione di un riferimento al § 32, si veda commento p. 267); l'autore non dedica a questa città una parte dell'orazione per descriverne la situazione e gli interessi, come fa con le altre potenze in gioco (Sparta, la Confederazione Beotica, Argo, la stessa Atene). Inoltre aggiungo che anche nell'ambasceria a Sardi descritta in *Xen. Hell.* 4.8.13-15 (ancora datata nel 392) sono sì presenti degli ambasciatori corinzi, ma sembrano non aver voce in capitolo: ad opporsi alla pace sono gli Ateniesi, che non vogliono perdere il controllo su Lemno, Imbro e Sciro; i Tebani, che non vogliono lasciare indipendenti le città della Confederazione beotica; gli Argivi, che vogliono mantenere l'unione con Corinto. Ma che cosa di questo ne pensassero i Corinzi stessi, non viene specificato.

⁷⁶Non entro nel merito di tutte le osservazioni proposte da Tuplin sulle varie fonti, che non sempre mi sembrano convincenti (soprattutto perché lo studioso vuole dimostrare che l'unione Argo-Corinto fu da subito un vero e proprio sinecismo, cosa che mi sembra difficile da provare, anche sulla base della testimonianza di Andocide). Ho quindi citato solo alcune delle sue osservazioni, che condivido, e che mi sembra dimostrino in modo convincente come non sia necessario ipotizzare, secondo la teoria di Griffith, un'unione in due fasi.

Probabilmente, quindi, non si verificò una netta cesura in due fasi, ma si trattò piuttosto di un processo graduale: su un piano ufficiale Argo e Corinto strinsero un trattato di *isopoliteia*⁷⁷ (ovvero un patto secondo cui i cittadini dei due stati che prendono parte all'accordo possono godere dei propri diritti civili in entrambe le città), secondo cui le due *poleis* restavano quindi indipendenti e su un piano di parità formale (come dimostra la presenza di rappresentanze corinzie in varie ambascerie); in realtà, tuttavia, era Argo ad avere concretamente il predominio (come lascia pensare il fatto che in Xen. *Hell.* 4.5.1 nel 390 gli Argivi compiono i sacrifici in onore di Poseidone per i Giochi Istmici, privilegio che normalmente spettava ai Corinzi; e infine la constatazione che gli ambasciatori corinzi nelle ambascerie citate non sembrano giocare un ruolo attivo nelle trattative), esercitando un controllo sempre più soffocante che portò poi all'installazione di una guarnigione argiva sull'Acrocorinto (di questo abbiamo notizia da Xen. *Hell.* 5.1.34, dove si dice che dopo la pace di Antalcida, Agesilao obbligò la guarnigione a ritirarsi; inoltre può essere che proprio all'arrivo di tale presidio armato faccia riferimento Diodoro a 14.91.2-92.2 quando parla di un'occupazione militare di Corinto da parte degli Argivi). Corinto, infatti, occupava una posizione particolarmente delicata negli equilibri della guerra, sia perché il suo territorio costituiva uno dei principali scenari degli scontri, sia perché la forte componente dalle simpatie oligarchiche e filospartane presente in città rendeva necessaria, o comunque scusava, una costante sorveglianza da parte delle potenze alleate (inizialmente sia da parte di Atene che di Argo;

⁷⁷Questa è l'opinione della maggior parte degli studi più recenti (Griffith 1950 la ipotizza solo per la prima fase; Hamilton 1979, Bearzot 2004 p. 235-238, Sordi 2006 p. 304-308, Bettalli 2012); ma molti studiosi sono invece a favore di un vero e proprio sinecismo (Accame 1951 p. 107, Kagan 1962, Moggi 1976 p. 242-251, Tuplin 1982; Di Gioia 1974 la definisce "un'unione libera e paritaria" senza schierarsi nel dibattito tra sinecismo e *isopoliteia* e citando entrambe le ipotesi, anche Buckler 2004 p. 106 parla sia di *isopoliteia* che di *sympoliteia* - con preferenza per quest'ultima).

poi, con il ritiro di Ificrate da Corinto, il predominio di Argo divenne definitivo). Per quanto riguarda il ritratto dell'unione presentato da Senofonte, sebbene l'autore riporti delle informazioni che appaiono verosimili e che sembrano suggerire che tra le due città fosse stato stretto un trattato di *isopoliteia* (per il riferimento all'ottenimento della cittadinanza), contiene senz'altro anche dei tratti inverosimili (in nessun momento Corinto perse il proprio nome e venne chiamata Argo) e corrisponde ad una versione dei fatti tendenziosa, come del resto ci si può aspettare da Pasimelos e dagli altri Corinzi filospartani, dei cui pensieri Senofonte si fa interprete (si veda Sordi 2006 p. 306-307).

ναί, φασί τινες [...] Ἀργείους: si potrebbe definire una via di mezzo tra l'*occupatio* e l'ipofora, poiché Andocide risponde a una propria domanda retorica, ma con le parole del pubblico (per un uso simile si veda [Dem.] 25.72, Aesch. 3.48), creando quasi l'effetto di un dialogo. Andocide si sforza di rendere particolarmente vivace questo passo sugli Argivi, punteggiandolo con diverse domande retoriche, sfruttando l'apostrofe al pubblico (§ 24), e vari richiami agli spettatori (ἀναμνήσθητε γάρ, ὦ Ἀθηναῖοι § 25; σκεψώμεθα δὴ καὶ τοὺς Ἀργείων λόγους § 27).

§ 27

αὐτοὶ δ' ἰδίᾳ εἰρήνην ποιησάμενοι: non è chiaro a che cosa si riferisca Andocide in questo passo. Alcuni studiosi (ad es. Dalmeyda 1930 p. 95, Maidment 1941 p. 519, Buckler 2003 p. 127) hanno pensato che l'oratore potesse fare riferimento alla tregua sacra per il mese Carneio. In quest'occasione, infatti, si tenevano delle festività dedicate ad Apollo Carneio, celebrate da tutte le città di origine dorica, ed era previsto che non avvenissero combattimenti. A Sparta le Carnee terminavano, a seconda delle variazioni del calendario lunare, tra il 16 agosto e il 14 settembre (si veda Richer 2009 p. 221); ad Argo il periodo era ugualmente quello compreso tra agosto e settembre (si veda

Chauvet Garbit 2009 p. 210-212)⁷⁸, tuttavia la festività poteva iniziare in giorni leggermente diversi in base ai calendari delle varie città e questo aveva talvolta permesso agli Argivi di ignorare la tregua, o al contrario di invocarla quando non avrebbe ancora dovuto essere in vigore. Ad esempio in Thuc. 5.54.2-4: nel 419, quattro giorni prima dell'inizio del mese Carneio, gli Argivi attaccano Epidauro, mentre gli Spartani, dal canto loro, prevedendo il vicino inizio della tregua, avevano già ritirato il proprio esercito. Non è del tutto chiara quale fosse la scusa addotta dagli Argivi⁷⁹: secondo alcuni studiosi, avevano aggiunto dei giorni al mese precedente, prolungandolo, e posponendo così l'inizio del mese Carneio (si veda Gomme, Andrewes, Dover 4, 1970 p. 75, Hornblower 2008 3 p. 145, Chauvet Garbit 2009 p. 211); secondo altri, gli Argivi avevano sostenuto che, essendo cominciate le operazioni prima dello scattare del mese, questo rendeva valida tutta la campagna (Payrau 1961 p. 18).

Un caso opposto è testimoniato da Xen. *Hell.* 4.7.2-3 e Paus. 3.5.8, dove nel 388 Agesipoli vuole guidare l'esercito spartano contro il territorio degli Argivi e questi tentano di fermarlo proprio invocando la tregua sacra delle Carnee. Allora Agesipoli si rivolge prima all'oracolo di Olimpia e successivamente a quello di Delfi, ricevendo in entrambi i casi lo stesso responso: la tregua è stata invocata ingiustamente perché il mese non è ancora cominciato, e dunque Sparta non è tenuta a rispettarla. Senofonte dice anche che gli Argivi inviarono degli araldi ad invocare la sospensione dei combattimenti per le Carnee come era loro abitudine fare (ὥσπερ εἰώθεσαν), il che lascia pensare che non fosse la prima volta che una situazione simile si produceva (lo stesso concetto è ripetuto anche a 5.1.29).

⁷⁸*Contra* Iversen 2017 p. 165-171, che propone come periodo per le Carnee in tutte le città di origine dorica una datazione più tarda, tra settembre e ottobre.

⁷⁹Tucidide scrive: τοῦ πρὸ τοῦ Καρνείου μηνὸς ἐξεληθόντες τετράδι φθίνοντος, καὶ ἄγοντες τὴν ἡμέραν ταύτην πάντα τὸν χρόνον ἐσέβαλον ἐς τὴν Ἐπιδαυρίαν.

Alcuni studiosi hanno però osservato che questa frase di Senofonte sembra in contraddizione col fatto che gli Argivi non invocarono la tregua sacra al momento delle due invasioni dell'Argolide compiute da Agesilao (ad. es.: Underhill 1906 p. 151); oppure altri hanno sostenuto che Agesilao si macchiò della colpa di non rispettare la *ἱερομηνία* (ad. es: Dalmeyda 1930 p. 96): insomma queste due spedizioni del re spartano (si veda Xen. *Hell.* 4.4.19 e 4.5.1) sembrano contraddire l'idea che gli Argivi si fossero già protetti altre volte dagli attacchi dei Lacedemoni grazie a tale stratagemma.

Payrau (1961 p. 17-18) propone di risolvere il problema sostenendo che gli Argivi non avessero invocato la tregua delle Carnee al momento dell'arrivo di Agesilao perché non era ancora loro venuto in mente questo espediente (osservazione singolare, se si pensa che gli Argivi se ne erano già serviti, seppur in maniera differente, nell'episodio riportato da Thuc. 5.54.2-4) e che l'espressione di Senofonte *ὡςπερ εἰώθεσαν* andrebbe riferita unicamente agli anni compresi tra il 390 e il 388: solo in quel periodo gli Argivi sfruttarono tale astuzia (finché Agesipoli non vi pose fine consultando gli oracoli), perché prima non ne avevano mai avuto bisogno, essendo protetti da un'altra pace: la pace tradizionale di cui parla Andocide. Secondo lo studioso, dunque, l'oratore farebbe riferimento con tale espressione a uno speciale stato di pace esistente tra le due città, che avrebbe permesso loro di farsi la guerra l'una contro l'altra, ma non di invadere i rispettivi territori. Questo particolare rapporto di non aggressione era stato inizialmente dettato dalla consuetudine, poi formalizzato per la prima volta nel trattato trentennale di pace del 451 (Thuc. 5.14.4) e scrupolosamente rispettato per tutta la durata stabilita, fino al 421. Nel 418 c'era stato un nuovo tentativo di stringere un formale accordo di pace (Thuc. 5.76-80), poi fallito con il ritorno di Argo al fronte ateniese nel 417 (Thuc. 5.82); ma con la fine della guerra del Peloponneso, secondo Payrau, tale *modus vivendi* ormai tradizionale sarebbe ripreso fino al 392, quando gli Spartani — frustrati dal rifiuto di Argo di stringere una pace che avrebbe ufficializzato lo stato di non aggressione e lo avrebbe esteso a tutte le città coinvolte nel conflitto (attraverso

la clausola dell'autonomia) — avrebbero deciso di infrangere la pace tradizionale e attaccare l'Argolide sotto la guida di Agesilao (si veda Payrau p. 22 e seg.)

Albini (1964 p. 94) e Feraboli (1995 p. 402-403 n. 47) nelle loro edizioni presentano in riferimento al passo di Andocide entrambe le letture, senza prendere posizione per l'una o per l'altra: sia la teoria secondo cui l'oratore alluderebbe alla tregua del mese Carneio, sia quella, presentata da Payrau, secondo cui l'oratore si riferirebbe a un accordo tradizionale di non aggressione tra le due città. Missiou 1992 p. 160 n. 36 ed Edwards 1995 p. 198 n. 27 mostrano di approvare la proposta di Payrau.

Tuttavia, quest'ultima teoria a mio avviso non è del tutto convincente per varie ragioni. Per quanto riguarda il problema della mancata invocazione della tregua da parte degli Argivi — o dell'apparente disinteresse di Agesilao verso di essa — ritengo che una spiegazione plausibile possa essere individuata nel fatto che gli attacchi di Agesilao si siano svolti con grande probabilità ben prima dell'arrivo del mese festivo. Purtroppo nella narrazione di Senofonte non sono presenti sufficienti elementi per confermare con completa sicurezza questa ipotesi, poiché dalla sua narrazione, come si è già detto, si può dedurre soltanto una cronologia relativa degli avvenimenti svoltisi in questo periodo della guerra (cioè quello compreso tra l'eclissi di sole del 14 agosto 394 — poco dopo la battaglia di Cnido e poco prima di quella di Coronea, secondo Xen. *Hell.* 4.3.10 — e i Giochi Istmici citati a 4.5.1., che avevano luogo tra maggio e giugno negli anni pari). Supponendo che i Giochi fossero quelli del 392, lo svolgimento dei fatti precedenti va compreso tra il 394 e il maggio-giugno del 392: la prima devastazione dell'Argolide ad opera di Agesilao, dunque, sarebbe avvenuta prima della fine del maggio del 392 e la seconda prima della fine di giugno dello stesso anno, cosa che esclude categoricamente la possibilità, per gli Argivi, di invocare la tregua delle Carnee (che, come si è detto, si svolgevano tra agosto e settembre).

Se invece si suppone che gli agoni fossero quelli del 390, allora i vari accadimenti possono essere distribuiti su uno spazio di tempo più ampio, tra il 394 e il maggio-giugno del 390. La seconda devastazione dell'Argolide resta comunque da datare nella tarda primavera – inizio estate (in questo caso del 390) perché Senofonte ci informa che avvenne al tempo dei Giochi Istmici; ma non si può dire altrettanto della prima spedizione, che si sarà svolta durante la campagna dell'anno precedente, in un periodo non ben precisato. In questo caso non abbiamo che una cronologia relativa dalle maglie molto ampie: l'evento si colloca *dopo* la prima presa del Lecheo (che secondo tale sistema va fissata nell'estate del 392; su questo evento si veda il commento al § 18) e la ricostruzione delle sue mura da parte degli Ateniesi (Xen. *Hell.* 4.4.18); *prima* della seconda presa del Lecheo (4.4.19) e della seconda devastazione dell'Argolide nel maggio-giugno 390. È comunque probabile, a mio avviso, che il saccheggio dell'Argolide sia avvenuto in primavera o nella prima parte dell'estate del 391 e non nella sua fase finale, perché Agesilao doveva poi avere il tempo di attaccare Corinto con Teleutia e riconquistare il Lecheo, e in seguito Teleutia doveva recarsi a Cnido e Rodi nella seconda metà dell'anno (d'altronde, è la datazione che propone lo stesso Payrau, p. 17, si veda anche Pascual 2009 p. 87). Inoltre, al di là delle questioni di cronologia, un elemento che va considerato è che le Carnee, essendo una festa dorica, erano celebrate anche dagli stessi Spartani. Quando Payrau sostiene che gli Argivi nel 391 non avessero ancora avuto l'idea o la necessità di invocare la tregua del mese Carneo, non tiene conto del fatto che gli Spartani stessi difficilmente avrebbero intrapreso di propria iniziativa una spedizione militare in quel periodo. Almeno secondo quanto testimoniato dalle fonti, i Lacedemoni erano molto scrupolosi nel rispettare la tregua; infatti, riconsiderando gli esempi che sono già stati citati dalla prospettiva degli Spartani anziché da quella degli Argivi, si può notare l'attitudine estremamente rispettosa dei primi verso le regole imposte dalla tradizione: in Thuc. 5.54.2-4, a quattro giorni dall'inizio della tregua, Sparta ha già ritirato il proprio esercito; in Xen. *Hell.* 4.7.2 Agesipoli, nel momento in cui gli Argivi lo accusano di compiere

un'azione empia, consulta ben due oracoli prima di procedere con l'attacco⁸⁰. Anche in questo caso, non ci sono elementi sufficienti per stabilire la datazione dell'evento in modo sicuro: sulla campagna militare di terra della primavera/estate del 388 Senofonte ci dice molto poco; gli unici eventi citati sono la progettata spedizione contro gli Acarnani, che poi non avviene perché questi ultimi trattano la pace (4.7.1); e l'attacco contro Argo; successivamente Senofonte passa a descrivere gli eventi della guerra sul mare, tornando indietro al 394 (a partire da 4.8.1). Si può quindi supporre che la resa degli Acarnani sia avvenuta nella primavera del 388 e la spedizione contro Argo nell'estate dello stesso anno (si veda Pascual 2009 p. 88-89; lo studioso propone anche una datazione alternativa, postponendo l'evento alla fine dell'estate 387, ma al di là dell'individuazione dell'anno, che in questo caso non incide sul ragionamento, la stagione resta la stessa).

Dunque, in conclusione, a mio avviso la spedizione di Agesipoli si svolse in estate, e più precisamente proprio in prossimità — ma non in corrispondenza — con l'inizio del mese Carneio. In base alle informazioni che fornisce Senofonte, ritengo probabile che gli Argivi avessero cercato di giocare su uno scarto di qualche giorno o settimana rispetto all'inizio delle Carnee (come in Thuc. 5.54.2-4), che gli Spartani avessero preso molto sul serio l'accusa, trattandosi di un punto realmente delicato, e che avessero pertanto ritenuto necessario rivolgersi all'autorità degli oracoli per avere la garanzia di essere nel giusto⁸¹. Viceversa, nel caso dei due saccheggi compiuti da Agesilao, che si svolsero quasi certamente entrambi in primavera o all'inizio dell'estate,

⁸⁰C'è poi un altro episodio in cui vediamo, probabilmente, gli Spartani rispettare le Carnee: in Hdt. 6.106.3 e 6.120 essi negano il loro sostegno militare agli Ateniesi per la battaglia di Maratona, affermando di essere obbligati ad attendere per delle ragioni religiose; Erodoto non precisa quali, ma è opinione comune si trattasse proprio della tregua delle Carnee (si veda Richer 2009 p 219).

⁸¹Un ulteriore indizio della serietà dell'accusa potrebbe essere individuato nel fatto che Aristotele citi l'episodio come esempio nella *Retorica*: dovette quindi trattarsi di un caso eclatante (si veda *Rhet.* 1398b33-34).

ben lontani dal mese Carneio, né gli Spartani si posero scrupoli a questo proposito, né gli Argivi tentarono di insinuare la scorrettezza dell'azione: sarebbe stato semplicemente ridicolo invocare la tregua più di un mese prima del suo effettivo inizio.

La seconda importante obiezione posta da Payrau (p. 16) alla teoria che Andocide faccia riferimento alla tregua del mese Carneio, consiste nel fatto che l'oratore citi una "paix particulière" tra le due città (così secondo la traduzione di Dalmeyda 1930, che è quella di cui si serve Payrau nell'articolo), espressione che sembra indicare un rapporto privilegiato fra Sparta e Argo; mentre le feste Carneie erano comuni a tutti i Dori. Tuttavia, a mio avviso, il carattere di esclusività che l'oratore descrive risulta più comprensibile se si guarda la questione dal punto di vista ateniese: si tratta di una pace tra Dori, a cui Atene non può appellarsi, da cui è inevitabilmente tagliata fuori. Certo, Andocide nel passo manipola in parte la verità dei fatti, ma lo fa per fini retorici, come gli è consueto: tutto il paragrafo è costruito su un gioco di contrapposizioni che rende necessaria la semplificazione, per raggiungere maggior efficacia. Da una parte vi è una pace esclusiva, che avvantaggia soltanto alcuni; dall'altro c'è una pace generale, valida per tutti i Greci, che gli Argivi rifiutano. Da un lato, questi ultimi affermano che non si possa avere fiducia negli Spartani e si fanno paladini della guerra a oltranza; dall'altro, confidano che Sparta rispetti le tradizioni che mettono al riparo il territorio argivo dai pericoli. Un forte contrasto è costituito dai due avverbi κοινῆ e ἰδίᾳ, e per questo non mi convincono le traduzioni "paix particulière" di Dalmeyda (1930), "private peace" di Maidment (1941) e Edwards (1995), "accordo privato" di Feraboli (1995), "separate peace" di MacDowell (1998), perché, accordando ἰδίᾳ con εἰρήνην, come se fosse un aggettivo, si perde proprio la contrapposizione tra avverbi che rende pungente l'accusa di Andocide; mentre preferisco, in questo caso, la versione di Redondo Sánchez (1991), che la mantiene (traducendo rispettivamente κοινῆ e ἰδίᾳ con: "en conjunto" e "por su parte"). Gli Argivi vogliono che gli Ateniesi combattano insieme a loro, ma separatamente si proteggono (si noti anche l'antistrofe πολεμεῖν - ἐμπολεμεῖν che

scandisce la contrapposizione): da un lato c'è una richiesta di collaborazione, dall'altra la salvaguardia di un vantaggio esclusivo. Si tratta di una protezione parziale, solo per un periodo dell'anno – e Andocide lo sa bene, anche se non lo dice esplicitamente, perché, infatti, al § 26 aveva presentato come un'ipotesi concreta la possibilità che Argo venisse attaccata⁸² – ma quello che l'oratore vuole qui sottolineare è soprattutto l'incoerenza del comportamento degli Argivi, la loro natura opportunistica: mandano avanti Atene ad esporsi al rischio mentre loro si tutelano, vogliono impedirle di stringere accordi con Sparta mentre essi, quando lo ritengono conveniente, ne approfittano. Il senso del ragionamento è reso evidente dalla frase di chiusura, in cui Andocide li accusa di voler prima sconfiggere gli Spartani, e poi assoggettare gli alleati grazie ai quali hanno ottenuto la vittoria. Sono dunque degli amici pericolosi, infidi: il parallelo, implicito, è naturalmente con gli Spartani, che per Atene sono stati sì, dei nemici, ma sempre corretti, leali, generosi.

Infine, un punto interessante sollevato da Payrau (p. 23) è il parallelo con il testo, riportatoci da Tucidide, della proposta di pace tra Sparta e Argo del 418 (5.77.1-8) e del trattato definitivo stabilito tra le due città (5.79.1-4; si veda Piccirilli 1973a p. 137-141): in entrambi i casi viene utilizzata la formula *κατὰ πάτρια*, che lo studioso pone in parallelo con la *πατρία εἰρήνη* citata da Andocide: sarebbe dunque un'ulteriore conferma del fatto che l'autore del *De pace* farebbe riferimento a uno stato di pace esistente fra le due città e conforme a dei costumi ancestrali. Tuttavia, Payrau non cita come fonte il testo di Pausania dove è descritto l'episodio di Agesipoli e la tregua del mese Carneio: *πέμπουσι κήρυκα οἱ Ἀργεῖοι σπεισόμενον πρὸς Ἀγησίπολιν σφισι πατρώους δὴ τινὰς σπονδὰς ἐκ παλαιοῦ καθεστῶσας τοῖς Δωριεῦσι πρὸς ἀλλήλους* (3.5.8 ed. Musti 1991). In questo passo, l'autore definisce la tregua delle Carnee come una pace ancestrale, che fin dai tempi antichi aveva costituito una

⁸²Secondo Payrau, questo si spiegherebbe col fatto che la pace tradizionale non era più in vigore perché gli Argivi avevano rifiutato di partecipare alle trattative del 392; ma allora perché Andocide la presenterebbe nel paragrafo successivo come ancora valida?

consuetudine consolidata fra i Dori: tale descrizione mi sembra collimi bene con la pace a cui allude Andocide, e le corrisponda di più rispetto ai costumi tradizionali che vengono invocati nel trattato di pace del 418. Per tutti questi motivi, tendo a considerare più probabile l'ipotesi che l'oratore alluda alla festa delle Carnee, e a respingere la teoria di Payrau, che mi pare presenti troppi punti poco convincenti⁸³.

καὶ μετὰ μὲν πάντων τῶν συμμάχων τὴν εἰρήνην ποιούμενους οὐκ ἔῶσιν ἡμᾶς: A e Q riportano ποιούμενοις; Reiske aveva inizialmente proposto di sostituirlo in ποιούμενοι ποιούμενοι, come aveva ipotizzato anche Linder (1859 p. 79 n. 82) ma questa correzione pone problemi a livello di senso (perché in questo modo sarebbero gli Argivi a fare la pace con tutti gli alleati); successivamente Reiske (1771) mette a testo ποιούμενους. La correzione è accettata da tutti gli editori successivi a partire da Lipsius (1888).

ἃ δὲ πρὸς τούτους μόνους ἐκείνοι συνέθεντο: Dalmeyda (1930) proponeva in apparato (e poi nel commento, p. 140) di correggere μόνους in μόνοι, per sottolineare l'illogicità dell'argomentazione degli Argivi, che si oppongono a una pace generale, con la scusa della scarsa fiducia che essi ripongono negli Spartani, ma poi affermano che Sparta non abbia mai violato gli accordi stretti a due, con gli Argivi stessi. Tuttavia questo contrasto esiste già nel testo tramandato e la correzione non risulta necessaria; infatti non è stata accolta da nessuno degli editori successivi.

πατρίαν τε εἰρήνην ὀνομάζοντες: in Q si trova πατρίαν τε, in A πατρίαν δὲ. Reiske (1771), Bekker (1823), Schiller (1835), Baiter – Sauppe (1850), Blass (1880) mettono a testo πατρίαν

⁸³Per esempio: se questa pace tradizionale, rispettata da anni e anni, esisteva davvero, perché nel momento in cui Agesilao la infrange, compiendo quindi un gesto eclatante, Senofonte non ne parla, ma presenta l'avvenimento come un semplice fatto di guerra? E come è possibile che nel 420 Agide sia penetrato col suo esercito nel territorio di Argo, se tra le due città esisteva da sempre la regola di non invadere le rispettive terre (Thuc. 5.59)?

δέ; l'edizione di Fuhr – Blass (1913) rivaluta la lezione πατρίαν τε (sulla base del parallelo con § 7, 9, 30, 33, 40) che viene poi adottata da tutti gli editori successivi (Dalmeyda 1930, Maidment 1941, Albin 1964, Feraboli 1995, Edwards 1995, Ramírez Vidal 1996, Dilts – Murphy 2018).

πατρίαν τε εἰρήνην ὀνομάζοντες ἢ χρῶνται, τοῖς δὲ ἄλλοις Ἑλλησιν οὐκ ἔῶσι: Reiske (1771 p. 102 n. 43), proponeva di espungere δέ oppure ἢ. Espungono δέ Ydén (1872 p. 32), Fuhr – Blass (1913), Dalmeyda (1930), Maidment (1941) mentre lo lasciano Bekker (1823), Schiller (1835), Baiter – Sauppe (1850), Lipsius (1888). Albin (1964) difende la presenza della particella perché nella prosa è attestata la presenza del δέ con valore non connettivo dopo una frase participiale (si veda Denniston 1954 p. 181-182); tra le edizioni successive, lo mantengono Feraboli (1995) e Dilts – Murphy (2018), lo espungono Edwards (1995) e Ramírez Vidal (1996).

Κόρινθον ἐλεῖν προσδοκῶσι: Stahl (1907 p. 577) proponeva di scrivere ἐλεῖν ἄν προσδοκῶσι, seguito da Albin (1964). Infatti, generalmente la costruzione di προσδοκάω con infinito aoristo è accompagnata da ἄν (l'unica eccezione nella prosa oratoria è Isae. 7.32; poi si ritrova in Aesch. Ag. f. 675, Philem. fr. 175 Kock). Tuplin (1982 p. 80-83) è contrario all'emendamento, poiché sostiene, sulla base del confronto con Eschilo e Filemone, che προσδοκάω con infinito aoristo senza ἄν avrebbe il significato di “aspettarsi che una cosa sia accaduta”, dunque il senso, in questo caso, sarebbe: “con il prolungarsi della guerra gli Argivi stimeranno di aver (veramente) preso Corinto”; inoltre suggeriva la possibilità di emendare ἐλεῖν in ἔχειν. Queste osservazioni, naturalmente, sono volte a corroborare la teoria dello stesso Tuplin secondo cui all'epoca in cui Andocide compose il *De pace* fosse già avvenuto un completo sinecismo tra Argo e Corinto. *Contra* Whitby (1984 p. 303-305), che respinge sia l'emendamento normalizzatore di Stahl (e nessun'altra edizione oltre a quella di Albin l'ha adottato), sia l'interpretazione di Tuplin, sottolineando come sia ben attestato l'uso dell'infinito aoristo con valore di futuro o di ipotesi dopo verbi o sostantivi che

esprimano speranza, probabilità, desiderio, non necessariamente accompagnato da ἄν (cfr. Classen – Steup 1966 2 p. 287-292), dunque, a suo parere, l'interpretazione da dare al passo rimane quella secondo cui gli Argivi non si erano ancora impossessati di Corinto, e speravano un giorno di riuscirci; non, come ipotizzava Tuplin, che fosse già sotto il loro completo controllo e che volessero mantenerlo.

καὶ τοὺς συννικῶντας ἐλπίζουσι παραστήσεσθαι: i codici riportano il verbo ἀποστήσεσθαι, l'emendamento è di Reiske (1771) ed è stato accettato da tutte le edizioni successive. Infatti il verbo παράστημι nel senso di “sottomettere, asservire” (si veda, ad. es. Thuc. 1.29.5, 4.79.2, Dem. 1.18, 22.15) sembra appropriato in questo contesto.

In conclusione, questa sezione dedicata agli Argivi esplicita in modo evidente l'ostilità di Andocide verso la città alleata (che può però essere colta anche in altri passaggi dell'orazione, si veda §§ 9 e 31 dove le attribuisce ripetutamente la colpa per la rottura della pace di Nicia). Come sottolineato da Missiou (1992 p. 158) Andocide vuol fare di Argo la vera nemica di Atene, liberando Sparta da questo ruolo scomodo. Tuttavia, secondo la studiosa, Andocide si contraddirebbe nell'immagine che offre degli Argivi, presentandoli in questa sezione come degli avversari pericolosi, e poi ai §§ 28-32 come degli alleati non abbastanza forti, e quindi non strategicamente validi. Tuttavia, come ho già cercato di sottolineare, Andocide non cerca tanto di presentare gli Argivi come potenti dal punto di vista militare, poiché questo ruolo spetta senza dubbio agli Spartani (si veda commento ai §§ 17-19 p. 167 ss.), quanto piuttosto come subdoli, indegni di fiducia. Al § 27 l'autore, parlando degli obiettivi degli Argivi, scrive che essi sperano di sconfiggere chi nel passato li aveva sempre sconfitti (ovvero gli Spartani, naturalmente; si noti il poliptoto che rende particolarmente incisiva ed efficace l'immagine): Argo sa bene di non essere abbastanza forte per battere Sparta da sola, per questo ha bisogno di alleati che proseguano la guerra con lei. Quello che Andocide vuole qui insinuare è che gli Ateniesi si stiano

facendo usare da dei falsi amici, che li tradiranno dopo aver raggiunto il loro scopo.

La fiducia è senza dubbio uno dei temi portanti dell'orazione: tutta la prima parte è infatti dedicata a dimostrare agli Ateniesi che possono fidarsi di Sparta, che la città ha sempre stabilito patti equi e non li ha mai trasgrediti. Il contraltare negativo è rappresentato dagli Argivi, che sono dipinti come alleati inaffidabili e come guerrafondai (sia nel caso della guerra del Peloponneso, che nella situazione presente: §§ 27, 31, 41), mentre gli Spartani incarnano i difensori della pace e della correttezza. Certamente per ottenere questo effetto Andocide deve forzare i toni, per esempio con la sua allusione alla tregua del mese Carneio, che presenta come se costituisse uno stratagemma in grado di difendere gli Argivi da ogni attacco, quando aveva la durata di un mese soltanto (inoltre, come nota Cloché 1919 p. 182, proteggendo il proprio territorio, Argo non fa che contribuire al successo di tutta la coalizione; l'argomento usato da Andocide vuole scatenare gelosie e sfiducia tra gli alleati); o con l'allusione al loro comportamento verso gli alleati dopo la fine della guerra, che è una pura illazione. Tuttavia, se di congettura si tratta, bisogna anche ammettere che non risultava del tutto infondata: era cosa nota che gli Argivi aspirassero a diventare la nuova potenza egemone nel Peloponneso, e Atene poteva ragionevolmente chiedersi per quanto tempo, una volta eliminata Sparta, Argo le sarebbe rimasta amica.

Il difetto degli Ateniesi : la scelta di alleati deboli (§§ 28-32)

ἐγὼ μὲν οὖν [...] ἥττους αἰρούμεθα : come già si è visto nel commento al § 13 (p. 154 ss.), il *topos* della propensione alla difesa dei deboli e degli oppressi è largamente presente nell'oratoria ateniese: fa parte, infatti, delle caratteristiche che i cittadini della *polis* riconoscevano come propri tratti distintivi nella rappresentazione idealizzata di loro stessi che l'oratoria epidittica, e l'epitafio in particolare, costantemente perpetuava e rinnovava. In questo passo, però, il tema è presentato non come una caratteristica di cui andare fieri e a cui ispirarsi per le

decisioni del presente; ma al contrario come un aspetto negativo, un errore ricorrente nel passato da evitare per il futuro. I casi generalmente individuati dalla critica che possono costituire un parallelo con il passo di Andocide sono: l'orazione di Nicia per convincere gli Ateniesi a votare contro la spedizione in Sicilia (presente in Tucidide, 6.8.4-14.1) e un brano del *Menesseno* di Platone (244 e).

Iniziamo con il *Menesseno*. Nel corso dell'epitafio, che nella finzione dell'opera è stato composto da Aspasia e viene recitato da Socrate, quest'ultimo afferma che il solo vero difetto che può essere imputato agli Ateniesi è quello di essere sempre stati troppo compassionevoli verso i più deboli. Le somiglianze tra il passo di Andocide e quello di Platone hanno attirato l'interesse della critica, soprattutto perché il brano di Platone ha in comune con il *De pace* alcune scelte lessicali (*Menex.* 244 e: ὡς ἀεὶ λίαν φιλοικτίρμων ἐστὶ καὶ τοῦ ἥττονος θεραπείς⁸⁴. And §3.28: ἀεὶ τοὺς ἥττους αἰρούμεθα) e perché entrambi i passi sono candidabili come possibile riferimento di un passaggio di Isocrate (4.53). In questo brano, l'autore del *Panegirico* afferma che la propensione ateniese a prestare soccorso ai più deboli è stata descritta da alcuni detrattori come un segno di follia, ma in realtà secondo l'oratore tali accuse non fanno altro che accrescere la gloria della città.

Secondo Pohlenz (1913 p. 137 n. 1) Isocrate in questo brano aveva in mente il passo del *Menesseno*, e lo stesso ritiene Wendland (1890 p. 178-179, a sostegno dell'ipotesi fa notare la scelta simile di θεραπείς in Platone e di θεραπεύειν in Isocrate⁸⁵); secondo Treves (1937 p. 137 n. 1), invece, Isocrate stava rispondendo sia a Platone che ad Andocide; Clavaud (1980 p. 151) ritiene che sia il *Menesseno* che il *Panegirico* facciano riferimento al *De pace*.

⁸⁴Ed. Méridier 1931.

⁸⁵διὸ δὴ καὶ κατηγοροῦσιν τινες ἡμῶν ὡς οὐκ ὀρθῶς βουλευομένων, ὅτι τοὺς ἀσθενεστέρους εἰθίσμεθα θεραπεύειν Ed. Mathieu – Brémond 1938.

Per quel che riguarda Isocrate, ritengo sia impossibile stabilire a quale delle due opere stesse pensando: non è neppure detto che l'oratore stesse facendo un riferimento preciso all'una o all'altra, visto che l'accusa stessa era ormai diventata un luogo comune (si veda Albin 1964 p. 97 e Westlake 1977 p 319; questo punto verrà meglio analizzato in seguito). Lo dimostra il fatto che la si ritrova anche nelle tragedie euripidee *Eraclidi* v. 176 e *Supplici* v. 321: nel primo caso la critica è mossa dall'araldo argivo venuto a pretendere la consegna dei figli di Eracle; nel secondo caso Etra, madre di Teseo, afferma che le altre città si beffano di Atene per la sua mancanza di prudenza e la troppa generosità nell'aiutare gli altri. Probabilmente, quindi, questa immagine della *polis* criticata dagli avversari per la sua eccessiva magnanimità era essa stessa un *topos*, frutto della propaganda ateniese.

Anche Demostene muove agli Ateniesi un rimprovero simile, quando osserva che i suoi concittadini sono stati capaci più volte di levarsi in difesa di tutti i Greci, eppure non sono in grado di combattere per proteggere i propri stessi beni (2.24). Difficile quindi indicare quale fosse, e se ci fosse, un bersaglio preciso da parte di Isocrate.

Per quanto riguarda Platone, non escluderei che l'autore possa aver volutamente citato l'orazione di Andocide: in un testo che è ricco di richiami ad altre opere precedenti (come l'epitafio di Pericle in Tucidide e l'*Epitafio* di Lisia: si veda ad. es. Kahn 2018 e Zelcer 2018, entrambi con bibliografia precedente) potrebbero lasciarlo pensare: 1) l'uso comune di alcuni vocaboli (si veda sopra); 2) Platone cita questo *topos* proprio nel brano dell'opera dedicato alla guerra di Corinto, che è il quadro storico in cui l'orazione di Andocide è stata composta; 3) in un altro passo (245e) viene scritto che Atene terminò il conflitto con un esito per lei positivo, poiché possedeva ancora mura, navi e colonie: anche questo brano potrebbe alludere al *De pace* (si veda Pownall 2003 p. 57). Tutti questi elementi potrebbero costituire degli indizi da considerare, anche se nessuno è sufficientemente convincente per affermare con sicurezza che Platone stia facendo un riferimento intenzionale ad Andocide. In

ogni caso, al di là del fatto che il *Menesseno* possa presentare o meno una voluta eco terminologica del *De pace*, il senso della critica che i due autori muovono al popolare *topos* ateniese non è esattamente il medesimo, come si può comprendere analizzando i due passi nel contesto d'insieme delle opere.

Il passo di Platone può essere letto su più livelli: se si considera ad una prima lettura il *Menesseno* come se fosse un tradizionale epitafio, allora si può notare come, secondo le regole che il genere impone, il passo non muove (almeno in apparenza) una critica agli Ateniesi: lo scopo di tali discorsi, infatti, è quello di tessere le lodi e celebrare le virtù del *laudandus*. Il testo non va contro questo canone, semplicemente presenta il *topos* ben noto in un modo più arguto e inaspettato. La critica ha un valore antifrastico, poiché indica come unica pecca di Atene quello che in realtà è un ulteriore pregio (il suo essere fin troppo generosa e compassionevole), così da ottenere un effetto di enfasi (cfr. il già citato passo di Isoc. 4.53, dove l'oratore afferma appunto che per gli Ateniesi accuse del genere non fanno altro che accrescere la gloria della propria città).

Quando poi si va al di là di questo primo livello di lettura, allora emerge la critica, perché tutto il passo appare intessuto di volute contraddizioni che rivelano la natura ironica del testo. La questione dell'interpretazione del *Menesseno* è molto complessa e non può essere riassunta brevemente, accenno qui soltanto alcuni punti che possono essere utili per contestualizzare il passo e per notare somiglianze e differenze con il *De pace* (per un'analisi approfondita si rimanda, ad. es. a Clavaud 1980, Loraux 1981 p. 312-327, Pownall 2003 p. 38-64, Kahn 2018). Sebbene l'autore del discorso avesse esplicitato l'invincibile odio di Atene verso la Persia, affermando che gli Ateniesi ritenevano giusto combattere contro i Persiani fino alla loro distruzione (242 d), nel passo dedicato alla guerra di Corinto si afferma che tra i bisognosi a cui Atene presta il suo aiuto c'è il Re di Persia stesso (244 d). Tuttavia, per rispetto verso Maratona e Salamina, gli concede il proprio aiuto inviandogli soltanto esuli e mercenari (245 a): questa giustificazione così forzata rivela un intento ironico che mette ancora più in luce

l'incoerenza del comportamento degli Ateniesi. Un ulteriore livello di sarcasmo è dato dal fatto che la rappresentazione stessa della Persia come debole e bisognosa del soccorso ateniese risulta piuttosto improbabile nel quadro della guerra di Corinto, dove furono piuttosto gli Ateniesi ad aver bisogno dell'aiuto persiano⁸⁶; di certo non si può affermare che Atene avesse salvato il Re di Persia (245 a), al contrario, la città venne usata dai Persiani, che di volta in volta, nel corso del conflitto, sostennero l'uno o l'altro fronte in base alle proprie convenienze. Successivamente (245 c), si dice che il Re di Persia propose di por fine al conflitto ponendo come condizione il proprio controllo sui Greci d'Asia, e che solo Atene rifiutò questo accordo mentre Argivi, Corinzi e Beoti erano pronti ad acconsentire. Anche questo è falso: nelle prime trattative del 392 (a cui probabilmente si sta riferendo questo passo) anche Argo e Tebe non vollero stringere la pace, non soltanto Atene, e, secondo quanto riporta Senofonte (*Hell.* 4.8.15), ciascuna città rifiutò poiché aveva a cuore i propri interessi personali. La lode di Atene per il suo rifiuto di cedere di fronte alla Persia (che viene poi ribadita nel passaggio sull'autoctonia, 245d, dove si ripete che soltanto gli Ateniesi rifiutarono di compiere un'azione empia e vergognosa come consegnare dei Greci ai Barbari), non fa che accentuare indirettamente il fatto che alla fine del conflitto, nel 386, Atene accettò tutte le condizioni che aveva respinto nel 392, stringendo la Pace del Re e abbandonando i Greci d'Asia alla Persia. Suona quindi sarcastica la conclusione del resoconto della guerra, dove si dice che Atene poteva ritenersi soddisfatta dell'esito del conflitto perché aveva mantenuto le sue mura, le sue navi e le sue colonie (245 e).

Dunque, riletta in questo contesto, la citazione del tradizionale *topos* dell'aiuto ai più deboli si colora di amarezza: nel corso della guerra di Corinto Atene non solo non è riuscita a difendere

⁸⁶Denaro dalla Persia era stato inviato ad Atene, Argo, Tebe e Corinto perché si decidessero ad intraprendere la guerra contro Sparta (*Xen. Hell.* 3.5.1-2, *Hell. Oxy.* 7.2 Bart, 14.34 Chambers 1993, Paus. 3.9.8); le mura di Atene vennero ricostruite con l'oro persiano: (*Xen. Hell.* 4.8.9-10; Dem. 20. 72,74; Diod.Sic. 14.85.3).

la libertà della Grecia ma anzi ha contribuito al suo asservimento, prima profittando dell'aiuto della Persia, poi scendendo definitivamente a patti con essa.

Tornando al paragone con il *De pace*, si può notare come lo stesso *topos* sia messo in discussione da entrambi gli autori, che però, compatibilmente con il diverso genere letterario e i diversi fini di ciascuna opera, impostano la propria critica con un taglio molto differente (in Andocide l'argomento è affrontato in modo diretto, in Platone si tratta di un gioco molto più sottile basato sull'ironia e sul rovesciamento degli elementi tipici dell'epitafio); e per esprimere un diverso messaggio: Andocide prende di mira la scarsa lungimiranza ateniese nel voler proseguire la guerra con gli Argivi anziché allearsi con i più forti Spartani; Platone, invece, ironizza sull'accentuata idealizzazione retorica con cui gli oratori presentavano la storia della città, attribuendo a compassione e generosità azioni che erano invece compiute per l'interesse di Atene. Se dunque in Platone si può leggere in controtela una critica all'imperialismo ateniese e alla retorica con cui questo veniva giustificato (si veda ad. es. Pownall 2003 p. 38-64), non si può dire, a mio avviso, lo stesso di Andocide. Come si è già tentato di argomentare in precedenza, l'oratore è sempre molto attento a non condannare l'imperialismo ateniese e a presentare la riconquista dell'ἀρχή come l'obiettivo comune a cui mirare, cercando di adattare il messaggio che vuole trasmettere (la necessità della pace) alla retorica dominante, anche se talvolta con risultati poco convincenti.

Ha una visione molto differente Missiou (1992), secondo cui la lettura che l'autore presenta di questo *topos* rivelerebbe un pensiero di matrice oligarchica. La studiosa ritiene che l'aiuto prestato ai deboli e a chi ha subito ingiustizia sia un principio fondamentale dell'Atene democratica; a suo avviso, esisterebbero due modelli riconoscibili nella diplomazia greca: il primo, comune alla maggior parte delle città, prevede l'elargimento di un favore con l'aspettativa di ricevere qualcosa in cambio; il secondo, tipico di Atene soltanto, consiste nel non attendersi alcuna reciprocità e nel non pretendere un beneficio

per l'aiuto prestato, poiché l'enfasi è posta sul dovere morale. La testimonianza di questo codice di condotta eccezionale nelle relazioni interstatali si troverebbe in Tucidide (1992 p. 111-113). Andocide, schierandosi quindi contro un principio fondamentale della democrazia ateniese, rivelerebbe le sue intenzioni "sovversive", poiché, invece che sforzarsi di persuadere il suo pubblico ottenendone la simpatia, sceglie di correre un rischio calcolato, rinunciando a un risultato immediato per un fine più grande: mettere in crisi le convinzioni dei suoi ascoltatori e porre le basi per un cambiamento radicale della visione politica dominante, ovvero quella democratica e sostenitrice dell'impero (1992 p. 172-176). Tale lettura di Andocide come oligarchico sovversivo già in passato non ha del tutto persuaso alcuni studiosi (si veda Todd 1993 p. 21, Furley 1996 p. 61 n. 47 e p. 69 n. 64 e 65, Grethlein 2010 p. 136-139) e io non la ritengo convincente, sebbene la studiosa presenti nel suo saggio interessanti spunti di riflessione. Come infatti ho già sottolineato più volte, la mia impressione è che Andocide, al di là delle sue reali simpatie politiche (certamente filospartane e conservatrici) cerchi nel corso dell'orazione di presentare la pace con Sparta come il miglior mezzo per il riottenimento dell'impero: egli non condanna mai apertamente questo obiettivo, anzi lo presenta come il vero fine da raggiungere. Non definirei quindi il suo atteggiamento come rivoluzionario, scopertamente contrario all'opinione comune. Potrà sembrare una puntualizzazione banale, ma mi sembra che Missiou non tenga sufficientemente conto del fatto che dopo tutto Andocide era stato inviato dagli Ateniesi proprio con lo scopo di negoziare una pace con Sparta: i cittadini non potevano essere quindi tanto sorpresi e scandalizzati dal fatto che l'autore sostenesse i vantaggi di un accordo con questa città e invece sottolineasse gli svantaggi di proseguire la guerra con gli Argivi⁸⁷. Quello che

⁸⁷L'avversione di Andocide verso gli Argivi è un punto su cui Missiou si sofferma dettagliatamente nella sua analisi (1992 p. 158-167); secondo la studiosa, il fatto che Sparta, città oligarchica, sia sostenuta da Andocide, mentre Argo, democratica, sia dipinta con estrema durezza dall'autore nel corso dell'orazione, dimostrerebbe le sue evidenti simpatie oligarchiche. Ritengo invece che la ragione

piuttosto li avrà delusi e che avrà causato il fallimento delle trattative e l'esilio di Andocide doveva consistere nelle condizioni ottenute: probabilmente gli Ateniesi si attendevano di ottenere delle concessioni più ampie e ritennero che Andocide avesse mal svolto il proprio ruolo di ambasciatore, vanificando un'opportunità preziosa e non difendendo in modo adeguato gli interessi dei suoi concittadini. Certamente l'atteggiamento dell'autore è ambiguo, eccessivamente parziale verso Sparta; tuttavia non mi sembra voglia risultare provocatorio o scopertamente antidemocratico e non direi che l'orazione non persuade perché non voleva persuadere (Missiou 1992 p. 176). Penso piuttosto che l'autore si sia trovato a dover difendere una tesi molto impopolare e difficile da accettare per gli Ateniesi (ritirarsi dalla guerra, dopo molti sacrifici, senza aver ottenuto quanto sperato) e che quindi necessariamente le sue argomentazioni siano risultate poco persuasive: alcune sono certamente discutibili e l'autore doveva essere consapevole della loro tendenziosità (come il suo sostenere convintamente che in passato la pace con Sparta non avesse mai danneggiato la democrazia); altre però sollevano dei punti di riflessione ragionevoli, anche se certamente non piacevoli da ascoltare per i suoi concittadini (come l'ammonimento a non fare affidamento nell'aiuto della Persia, o il tentativo di ridimensionare le speranze ateniesi sostenendo che al momento la città non abbia le forze per proseguire il conflitto e vincerlo: dopotutto la storia gli darà ragione, perché Atene non vincerà e dovrà piegarsi ad accettare le condizioni che aveva sdegnosamente rifiutato nel 392).

Per quanto riguarda la critica di Andocide al principio dell'aiutare i deboli e chi ha subito ingiustizia, vorrei far notare

dell'avversione di Andocide verso Argo sia più semplicemente dovuta al fatto che in quel momento essa rappresenta la principale sostenitrice della prosecuzione della guerra: se avesse accettato di trattare, come avevano fatto i Beoti, Andocide probabilmente l'avrebbe descritta diversamente, con toni meno scopertamente ostili (come fa con questi ultimi), ma dal momento che gli Argivi sono lì presenti per sostenere attivamente la tesi opposta a quella che Andocide deve difendere (§ 41), come potrebbe l'autore non cercare di screditarli?

che essa costituisce un esempio singolare nel quadro di quello che ci resta dell'oratoria dell'ateniese, ma non rappresenta un caso isolato: oltre al *Menesseno* esiste, come si è detto, un secondo esempio, che Missiou nella sua analisi del *topos* cita, ma non commenta (1992 p. 113): è quello del discorso di Nicia per persuadere gli Ateniesi a non partire per la spedizione in Sicilia (Thuc. 6.8.4 -14.1).

Nicia ammette che gli abitanti di Segesta sono alleati di Atene e che hanno subito un'ingiustizia (6.10.5), tuttavia sconsiglia ai suoi concittadini di andare a soccorrerli e sostiene che gli Ateniesi debbano piuttosto pensare a difendere se stessi (6.11.7). I Segestani non meritano che si corra un pericolo per loro, perché in caso di vittoria non mostreranno alcuna gratitudine verso chi li ha soccorsi, e in caso di sconfitta trascineranno i loro alleati con sé nella rovina (6.12.1). Nicia invita quindi gli Ateniesi a votare contro la guerra, senza farsi scoraggiare da possibili accuse di codardia, perché le vittorie non si ottengono con gli ideali ma con le previsioni accorte (6.13.1), e infine aggiunge che gli Ateniesi per il futuro non devono più, come sono abituati a fare, scegliersi degli alleati che vanno aiutati nel bisogno, ma che non potranno mai ricambiare Atene quando a sua volta si troverà in difficoltà (6.13.2).

Come si può vedere, le argomentazioni utilizzate da Nicia sono molto simili a quelle di Andocide: in entrambi i casi vi è la condanna dell'abitudine degli Ateniesi a scegliere male i propri alleati (μη ποιῆσθαι ὥσπερ εἰώθαμεν 6.13.2, τὸ εἰθισμένον κακόν § 28); l'appello a valutare in modo accorto (cfr. 6.13.1 e § 32) e a dare la priorità alla propria sicurezza anziché pensare a fare la guerra per il vantaggio di altri (cfr. 6.11.7 e § 28). Anche Nicia si oppone al principio della necessità morale di aiutare chi ha subito ingiustizia: egli, infatti, ammette che i Segestani si trovano in questa condizione (6.10.5), tuttavia gli Ateniesi prima di decidere di soccorrerli dovrebbero considerare anche le ragioni di convenienza personale e non sprecare le proprie forze con chi non li ricambierà in caso di vittoria. Su questo punto vanno notati due elementi: 1) l'insinuazione della futura assenza di gratitudine che verrà dimostrata dal beneficiario dell'aiuto

ateniese è la stessa arma che usa Andocide contro gli Argivi (si veda commento al § 27 p. 215 e ss.); 2) Nicia propone un ragionamento basato non sul principio dell'aiuto gratuito, ma sull'attesa di un favore in cambio del bene ricevuto: quindi questo esempio va contro la teoria di Missiou sulla specificità del comportamento ateniese. Non credo, infatti, che si possa definire Nicia un oligarchico sovversivo, né che si potrebbe affermare che il suo discorso voglia suonare provocatorio: si tratta piuttosto di un appello al buon senso che non fa presa sull'uditorio.

Si potrebbe osservare che non possiamo sapere se e in che misura il discorso di Nicia che si trova in Tucidide corrispondesse alle parole che furono realmente pronunciate in assemblea al momento di votare in favore della spedizione in Sicilia; tuttavia in tal caso la stessa obiezione va applicata anche agli esempi citati da Missiou, che basa tutta la propria teoria a proposito della condotta eccezionale degli Ateniesi unicamente su passi tratti da Tucidide, seguendo un procedimento che trovo rischioso per due ragioni: sia perché, come si è detto, non sappiamo quanto nei discorsi ricostruiti dallo storico corrisponda alle parole pronunciate realmente dai vari personaggi e quanto alla personale interpretazione dell'autore e al messaggio che voleva trasmettere; sia perché è in generale difficile avanzare una teoria su una specificità ateniese rispetto alle altre città quando le fonti oratorie che abbiamo sono tutte ateniesi.

L'immagine della città come patria accogliente degli oppressi e paladina di chi aveva subito ingiustizie era un *topos* molto amato dagli Ateniesi e che ben si prestava, pertanto, ad essere utilizzato dai fautori di una politica interventista e aggressiva⁸⁸

⁸⁸Bisogna notare, inoltre, che tale argomentazione morale, senza dubbio molto popolare in questa città, non era però un'esclusiva dei democratici ateniesi: anche altre *poleis* ne facevano uso. Ad esempio, nelle *Elleniche*, Agesilao giustifica il suo intervento a Fliunte con lo scopo di aiutare chi aveva subito ingiustizia (Xen. *Hell.* 5.3.14); e l'ambasciatore spartano che vuole persuadere gli Ateniesi a sostenere Sparta a Leuttra sottolinea la tradizione spartana di prestare soccorso alle città che ne hanno bisogno (Xen. *Hell.* 4.5.33-34). Sul legame tra

(del resto, ancora oggi si giustificano guerre e ingerenze in altri paesi con la ragione o il pretesto di portare loro aiuto e di combattere delle ingiustizie). Un oratore che avesse voluto incitare i suoi concittadini a cominciare una spedizione o a stringere un'alleanza in vista di una guerra non poteva non menzionare questo luogo comune: in questo modo le considerazioni legate alla convenienza potevano sposarsi con richiami alla giustizia e alla nobile vocazione di Atene ad aiutare i deboli, che fornivano il vantaggio di mettere in pace le coscienze⁸⁹.

Necessariamente, chi invece doveva sostenere la tesi opposta (senza per forza essere un oligarchico), si trovava nella scomoda posizione di suggerire la prudenza e il calcolo dei rischi anziché fare appello a speranze gloriose e ideali lusinghieri. Si trattava di un genere di discorso che aveva un fascino persuasivo molto inferiore, e per l'oratore costituiva senza dubbio un compito arduo (del resto Nicia non riesce a convincere gli Ateniesi, e così neppure Andocide). Tuttavia quello che ho cercato di sottolineare è che, se i richiami alla prudenza erano probabilmente poco amati dagli Ateniesi, non credo però che dovessero suonare per loro come scandalosi, sovversivi e del

politica interventista e ideologia nella Grecia classica si veda Low 2007 p. 175-211.

⁸⁹Tucidide mostra scopertamente questo gioco tra convenienza di Atene e pretesti basati sul principio di giustizia nella replica di Alcibiade al discorso di Nicia, durante il dibattito a proposito della partenza per la spedizione in Sicilia: «Cosicché, insomma quali sono i plausibili argomenti per cui potremmo essere noi stessi titubanti o presentare ai nostri alleati siciliani un pretesto in virtù del quale non portar loro soccorso? A quegli alleati cui bisogna, dal momento che abbiamo sottoscritto un patto con loro, portare aiuto, e non opporre l'argomento che neppure loro lo hanno fatto con noi [...] L'impero, poi, è così che l'abbiamo conquistato, noi come tutti gli altri che ne ebbero uno, presentandoci sollecitamente a sostenere coloro che di volta in volta, barbari o greci che fossero, ci invocavano; e ciò perché, se tutti dovessero starsene in pace o scegliersi secondo la stirpe coloro cui bisogna portar soccorso, l'avremmo accresciuto ben poco» (Thuc. 6. 18. 1-2 trad. Corcella 1996).

tutto inattesi: questa alternanza di punti di vista faceva inevitabilmente parte del gioco della retorica politica. Possiamo vedere un meccanismo del genere in atto tra Demostene e Eschine (certo, l'episodio è molto successivo, ma i luoghi comuni utilizzati sono simili a quelli che si ritrovano nel discorso di Nicia e in quello di Andocide): nel *Sulla corrotta ambasceria* Demostene, tra le varie accuse che muove al collega, lo rimprovera perché, dopo aver parlato di Maratona, di Salamina, di battaglie e di trofei, al suo ritorno dalla Macedonia (corrotto da Filippo) aveva esortato gli Ateniesi a non essere più memori degli avi, a non curarsi di chi ricordava loro trofei e vittorie navali, a dimenticare il proprio nobile passato e a non prestare soccorso a nessuno (Dem. 19.16, 307, 311). Eschine ribatte all'attacco (2.74-77) sostenendo che egli non aveva mai invitato i suoi concittadini a non onorare il proprio passato glorioso; ma che dovendo confrontarsi con degli oratori guerrafondai che non affrontavano neppure la questione della sicurezza dello stato e che non facevano altro che indicare i Propilei e le tombe degli avi, egli aveva invece risposto sollecitando gli Ateniesi a trarre insegnamenti non solo dalle proprie vittorie, ma anche dai propri errori e dalle ambizioni inopportune. Eschine aveva poi citato come esempi, a dimostrazione della sua tesi, due episodi: la spedizione in Sicilia e la decisione di seguire il consiglio di Cleofonte (ovvero di rifiutare le ultime proposte di pace che erano state avanzate dagli Spartani, proseguendo la guerra del Peloponneso fino alla sconfitta). Possiamo quindi vedere contrapposte in questo passo le due diverse strategie precedentemente descritte. Chi è contrario alla pace ricorda ad Atene il suo passato glorioso: qui si citano le guerre persiane, che tradizionalmente richiamano il ruolo della città come paladina della libertà dei Greci, mentre non si evoca esplicitamente il tema dell'aiuto prestato ai deboli, ma i due luoghi comuni, come già aveva osservato Ziolkowsky (1981 p. 103-106), sono collegati (cfr. Arist. *Rhet.* 1396 a 11-14, che cita come esempi per lusingare gli Ateniesi e persuaderli ad entrare in guerra proprio le battaglie di Maratona e Salamina e l'episodio degli Eraclidi, che tradizionalmente evoca il tema del soccorso prestato da Atene agli oppressi: su questo si veda

commento al § 13 p. 154 ss.). I fautori della pace, dal canto loro, devono esortare Atene a mettere da parte gli ideali, le ambizioni, le glorie degli avi, a riflettere sui propri errori passati (tra cui spiccano, come esempi negativi, la spedizione in Sicilia e la guerra deceleica, citate sia da Andocide che da Eschine) e a prendere prima di tutto in considerazione la salvezza dello stato⁹⁰.

Dunque, ritengo che il punto di vista sollevato da Andocide non dovesse risultare inusitato per l'assemblea ateniese (lo ritroviamo nel Nicia descritto da Tucidide come in Eschine); lo stesso Aristotele nella *Retorica* (1359b 39, 1360a 1-2) afferma che l'oratore che voglia ben consigliare per la guerra o per la pace deve conoscere la forza della propria città e quella delle altre, così che si rimanga in pace con i più potenti e si faccia guerra contro i deboli; mentre Demostene (20.3) descrivendo delle circostanze in cui il popolo è stato ingannato dagli oratori e indotto a prendere decisioni sbagliate cita, fra altri esempi, anche il fatto che talvolta sia stato convinto a scegliere alleati deboli piuttosto che forti.

Diversamente da quello che ritiene Missiou, credo che la citazione di questo luogo comune, sebbene in forma di critica, più che risultare un'affermazione sovversiva costituisca un tentativo di ingraziarsi gli ascoltatori, confermando un'idea positiva che essi nutrivano nei propri confronti e nel contempo giustificando un'eccezione (Atene è sempre generosa con tutti, anche troppo, anche con chi non lo merita, dovrebbe in questo

⁹⁰Clarke (2008 p. 280) sottolinea come Eschine difenda in questo passo un uso del passato fatto con discernimento; anche Westwood (2020 p. 251) evidenzia come l'approccio critico verso la storia presentato da Eschine gli conferisca autorevolezza: il politico interessato al bene reale di Atene sa scegliere i migliori esempi da utilizzare secondo la necessità. Hesk (2012 p. 225-226) inoltre sottolinea l'importanza della citazione dei familiari dell'oratore (il padre e lo zio, 2.78) presentati come la fonte di prima mano delle sue conoscenze: questo gli permette di difendere l'affidabilità della sua ricostruzione storica e di sottolineare come i suoi antenati abbiano lottato per il bene della città, guadagnando così la simpatia degli ascoltatori.

caso pensare a se stessa). La critica al *topos* dell'aiuto agli oppressi è insomma soltanto l'altra faccia dello stesso luogo comune: come già aveva osservato Isocrate si tratta di un biasimo che in realtà è un complimento e che tutto sommato lusinga gli Ateniesi; lo stesso Platone, come si è visto, gioca ironicamente su questo meccanismo. Se Andocide avesse voluto risultare provocatorio avrebbe potuto accusare i suoi concittadini per la loro eccessiva ambizione, indicando come reale motivazione per l'inizio della guerra la loro brama di potere (Senofonte lo lascia intravedere, come si è visto, nel discorso degli ambasciatori tebani per persuadere gli Ateniesi ad entrare in guerra: i messaggeri, pur presentando tutte le motivazioni relative alla giustizia che il caso richiede, non mancano anche di lusingare gli Ateniesi, prospettando loro il ruolo di guida della coalizione che ricopriranno e il futuro ottenimento di un impero ancora più vasto di quello che avevano posseduto, a tal punto da comprendere anche i territori soggetti al Gran Re; si veda Xen. *Hell.* 3.5. 8-15). Andocide, invece, quando deve esporre le ragioni per cui la città si è impegnata nel conflitto, mostra di prendere per valida quella che doveva essere la giustificazione ufficiale, ovvero la volontà di aiutare i Beoti, vittime di ingiustizia, sostenendo che si tratti in teoria di una motivazione legittima, ma che non sia più sensata nella situazione presente, visto che essi ormai si ritirano dalla guerra (§ 13). Dunque l'oratore non cerca apertamente di mettere in discussione la vocazione di Atene come paladina degli oppressi, ma lascia intendere che la città dovrebbe concedere il suo aiuto soltanto a chi veramente lo merita. Gli Argivi non rispondono certo a questa descrizione, poiché sono degli alleati inaffidabili che vogliono soltanto sfruttare Atene per i propri fini e intendono, una volta battuti gli Spartani, liberarsi di chi li ha aiutati a sconfiggerli (§ 27). Si tratta di una critica tutto sommato compiacente verso Atene, poiché non ne mette in dubbio le buone intenzioni e si adatta alle giustificazioni che probabilmente dovevano essere state presentate dalla retorica dominante per motivare la guerra; l'unico difetto dei suoi concittadini consiste nel dare fiducia a chi non ne è degno: gran parte del peso della disapprovazione ricade quindi sugli Argivi.

Missiou (1992 p. 138) interpreta la scelta del termine ἥττων in Andocide e Platone come una forma di sarcasmo, che suggerisce l'appartenenza a gruppi oligarchici dove l'alleanza di Atene con Argo, Corinto e Tebe era vista come un aiuto prestato a degli inferiori (inteso in senso deteriore). La studiosa mette poi a confronto questi due passi con altri che trattano il tema dell'aiuto prestato ai più deboli (1992 p. 138 n. 70), sottolineando le diverse scelte lessicali, ad esempio, di Isocrate e di Demostene, che non parlano di inferiori ma di vittime di ingiustizia (Isoc. 4.52 e Dem. 16.15), utilizzando il termine ἀδικούμενοι. Tuttavia se questa lettura può adattarsi a Platone, che effettivamente attribuisce l'aggettivo ad Argivi, Beoti e Corinzi – e probabilmente con un intento sarcastico visto che precedentemente li aveva definiti Ἑλλήνων οἱ πρῶτοι (244 d) – rispetto ad Andocide va notato che egli utilizza il termine esclusivamente nei confronti degli Argivi. Se del sarcasmo c'è, questo è rivolto soltanto verso questi ultimi: l'oratore non si permette mai di criticare l'intera coalizione antispartana, anzi, come si è già ripetuto più volte, i Beoti sono descritti proprio come ἀδικούμενοι (§ 13).

Missiou vede nel *De pace* lo sprezzo di un uomo con simpatie oligarchiche verso un'alleanza con una città democratica come Argo; a me sembra invece che Andocide stia cercando di condurre un ragionamento di convenienza politica, chiedendo agli Ateniesi di non proseguire in una guerra con degli alleati che non possono vincerla. La città è in una condizione di vulnerabilità, l'impero perduto da tempo va recuperato con fatica e con accortezza, Atene non si trova nella condizione di elargire favori in leggerezza ma deve calcolare ogni mossa se non vuole perdere anche quel poco che ha riottenuto; e soprattutto non può permettersi di compiere il medesimo errore che aveva fatto durante la Guerra del Peloponneso (infatti sarà il terzo degli esempi negativi proposti da Andocide, § 31) ostinandosi in una guerra destinata alla disfatta anziché negoziare in tempo una pace vantaggiosa.

Come osserva Seager (1967 p. 106), se si legge l'argomentazione nel suo insieme (§§ 28-32), senza concentrarsi

soltanto sul § 28, si vedrà come Andocide continui a sviluppare in questa sezione la sua teoria secondo cui la salvezza dell'impero è legata alla pace e che la guerra è legata alla sua distruzione (su questo si veda anche Grethlein 2010 p. 134): come infatti la serie di esempi positivi ricostruiva una storia dello sviluppo dell' ἀρχή ateniese attraverso le varie paci e i benefici che gradualmente esse avevano portato; specularmente osserviamo attraverso questa serie di esempi negativi l'impero che si sgretola: l'alleanza con Amorge fa sì che la Persia decida di finanziare gli Spartani perché annientino gli Ateniesi in guerra (§ 29); il disastro in Sicilia (§ 30) fa perdere ad Atene uomini, navi e forze (mentre la pace aveva permesso ogni volta ad Atene di guadagnarli); infine la rottura della pace di Nicia trascina inevitabilmente la città verso il disastro e le costa l'abbattimento delle mura e la consegna delle navi (§ 31). Preciso ancora una volta che non possiamo sapere quanto Andocide credesse sinceramente che la pace fosse la miglior soluzione per riottenere l'impero; tuttavia va notato il suo sforzo di costruire l'argomentazione principale intorno a questo punto, di proporre un ragionamento che in qualche modo potesse piacere ai fautori di una politica imperialista o che almeno li spingesse a riflettere, proponendo un ideale conciliatore che frenasse le loro mire aggressive nell'immediato, in vista di un momento più propizio.

Ritorno ora alle argomentazioni di Missiou sulla specificità ateniese nelle relazioni diplomatiche. Il tema è davvero molto ampio e merita senz'altro una trattazione assai più accurata di quella che qui propongo: mi limito a qualche accenno in merito ai tre esempi tucididei citati dalla studiosa per avvalorare la sua ipotesi, cercando di concentrarmi sugli aspetti che possono essere utili per comprendere se la teoria da lei proposta a proposito del *De pace* possa risultare convincente.

Il caso di Corcira (Thuc. 1.31-44)

Nel 433 si recano ad Atene ambasciatori da Corcira e da Corinto: i primi, che rischiano di essere attaccati dai secondi,

vogliono convincere Atene a stipulare un'alleanza, per ottenerne l'aiuto; i Corinzi, dal canto loro, vogliono impedire che questo avvenga. Gli Ateniesi si consultano in due assemblee: al termine della prima si dicono favorevoli ai Corinzi, ma dopo la seconda scelgono di stringere con Corcira un'alleanza difensiva (*epimachia*; i Corciresti avevano invece chiesto una *symmachia*, alleanza sia difensiva che offensiva): in caso di un attacco contro Corinto Atene non parteciperà, ma se i Corinzi dovessero attaccare Corcira, gli Ateniesi la difenderanno (Thuc. 1.44; sul contesto storico di questo dibattito si veda Parmeggiani 2016).

Secondo Missiou (1992 p. 122 e 126), oltre alle motivazioni basate sull'utile, Atene si lascia persuadere soprattutto dalla forte argomentazione morale offerta dai Corciresti, ovvero il dovere di aiutare i deboli e gli oppressi; anziché da quella proposta dai Corinzi, che sostengono la necessità di ricambiare un favore ricevuto (gli Ateniesi, dal loro punto di vista, avrebbero il dovere di sostenerli perché così hanno fatto i Corinzi nei loro confronti in passato). Tuttavia, osservando i discorsi presentati dalle due ambascerie ritengo che tale lettura non sia convincente.

I Corciresti presentano questa struttura argomentativa:

1) ammettono di non poter vantare nessun credito nei confronti degli Ateniesi; dunque sarà loro dovere dimostrare loro che: a) l'alleanza sarà utile, o almeno non dannosa; e b) gli Ateniesi otterranno da loro sicura riconoscenza (Thuc. 1.31.1).

2) L'alleanza sarà utile per Atene perché a) presterà soccorso a delle vittime di ingiustizia: questo le procurerà fama di virtù b) sarà d'aiuto ai Corciresti: questo le procurerà la loro riconoscenza c) i Corciresti hanno la seconda flotta più grande dopo Atene: l'unione delle due le procurerà forza. (Thuc. 1.33.1-2).

3) i Corciresti pronosticano il futuro scoppio della guerra del Peloponneso e mettono in guardia gli Ateniesi dal pericolo imminente rappresentato dagli Spartani e dai Corinzi stessi, che dopo aver assoggettato Corcira si volgeranno probabilmente

contro Atene. Un forte alleato le sarà prezioso in caso di scoppio del conflitto. (1.33.3-4, 36.2).

4) Ribadiscono che i Corinzi sono stati ingiusti nei loro confronti, e questo deve servire da ammonimento ad Atene, che osservando il loro comportamento non deve dare loro fiducia (1.34).

5) Atene non deve temere di violare il trattato della pace di Trent'anni alleandosi con Corcira, perchè i patti stabiliscono che le città che non siano alleate con nessuna delle due parti possano scegliere liberamente a chi avvicinarsi (1.35.1-3)

6) i Corcirei ribadiscono ad Atene che le offrono molti vantaggi, ma il principale è che le due città hanno gli stessi nemici, e unite saranno una potenza in grado di fronteggiare gli avversari. I Corcirei hanno una flotta potente e per Atene conviene avere amico chi è più forte, anziché averlo come rivale (1.35.5).

I Corinzi, dal canto loro, non hanno nulla da controbattere alle lusinghe dei Corcirei, non fanno alcuna promessa ad Atene, non le chiedono neppure di essere dalla loro parte: quello che preferirebbero è che ne restasse fuori (1.40.4). Forse proprio per riparare a questa mancanza, si approfondono nel ricordare i propri meriti passati verso gli Ateniesi, che i Corcirei, per loro stessa ammissione, non possono vantare (1.40. 5, 41, 43.1). Atene deve rispettare il diritto di Corinto di punire Corcira, così come i Corinzi rispettarono il diritto di Atene di punire Samo. Affermano che la neutralità dei Corcirei sia stata un mezzo da loro utilizzato per agire soltanto in funzione dei propri interessi (1.37). Sono i Corinzi, in realtà, vittime delle ingiustizie e delle scorrettezze perpetrate dai Corcirei (1.38-39, 43.3). Se Atene sosterrà questi ultimi verrà meno alle condizioni sancite dal trattato di pace (1.42.1). Inoltre non è affatto certo che in futuro scoppi una guerra, perciò non bisogna lasciarsi convincere a compiere un'azione scorretta spinti da questo timore (1.42.2).

Ho voluto stilare tutti i punti toccati nei due discorsi per mostrare che:

a) il tema morale dell'aiuto alle vittime di ingiustizia è sì presente, ma tutto sommato non così preponderante nel corso dell'argomentazione dei Corcirei, che è incentrata soprattutto sul tema dell'utile: il discorso si apre e si chiude con l'esposizione dei vantaggi materiali che Atene potrà ottenere dall'alleanza. I riferimenti al tema del giusto sembrano piuttosto una tattica per anticipare quello che diranno i Corinzi (si veda Crane 1992 p. 13): i Corcirei, infatti, sanno che i loro avversari si concentreranno soprattutto su questo punto, ponendo ad esempio la pesante obiezione che Atene, alleandosi con Corcira, avrebbe dimostrato un comportamento scorretto, poiché avrebbe inevitabilmente violato il trattato di pace del 446. I Corinzi, dal canto loro, utilizzano la medesima strategia, ma in modo speculare: incentrano il proprio discorso sul tema del giusto, ma aggiungendo un riferimento a quello dell'utile, per rispondere ai Corcirei. Essi osservano che all'apparenza dalla loro parte sta il δίκαιον e da quella dei loro avversari il συμφέρον, ma in realtà un vantaggio autentico si ottiene sempre commettendo meno colpe: per questo Atene dovrebbe sostenere Corinto e non, ascoltando i Corcirei, macchiarsi di un'ingiustizia (venendo meno al trattato di pace), per il miraggio di un guadagno che non otterrà, dal momento che lo scoppio della guerra non è affatto sicuro (1.42.1-2).

b) Missiou si riferisce al dovere morale di prestare aiuto ai deboli e a chi ha subito ingiustizia; ma in realtà questa definizione non è corretta perché i Corcirei non vogliono affatto apparire deboli, non giocano sulla retorica del piccolo che chiede protezione dall'attacco del più forte; al contrario essi ribadiscono quanto sono potenti, quanto l'alleanza con loro sarà preziosa per Atene in vista della guerra, e insinuano anche che sia molto meglio avere la seconda potenza navale come amica piuttosto che come nemica: insieme saranno invincibili, separate si faranno concorrenza e si esporranno al pericolo rappresentato da Spartani e Corinzi. Stadter (1983 p 132), infatti, scrive che entrambe le città partono dall'assunto di trovarsi in una posizione di *parità* con Atene: Corcira, grazie alla sua grande flotta, propone un'alleanza per ottenere reciproci vantaggi, Corinto si presenta come uno stato egemone, come Atene, e

perciò rivendica il rispetto dei reciproci ruoli. Crane (1992 p. 15-17) scrive, a proposito di Corcira: «to adopt the moral position of the weaker party would be to lose the whole game»; Debnar (2011 p. 128-129) osserva che i Corcirei, nel chiedere un'alleanza ad Atene, si comportano quasi come se le stessero offrendo un favore. Inoltre sottolinea che quando i Corcirei affermano: «Dovete soprattutto, se potete, impedire a chiunque altro di possedere navi, e se non potete, dovete avere amico quello che è più forte.» (1.35.5) risulta evidente che essi vogliono ritrarsi come gli alleati più potenti che Atene possa scegliere e, inoltre, lascino intendere che gli Ateniesi non sono abbastanza forti da impedire loro di avere una flotta.

Se si ripensa ai §§ 27 e 28 del *De pace*, si vedrà come in entrambi i casi gli oratori consiglino ad Atene un'alleanza con chi è forte e affidabile. Andocide cerca di convincere gli Ateniesi che Sparta sia un'alleata migliore degli Argivi perché più potente militarmente e perché ha sempre tenuto fede ai patti, mentre gli Argivi sono inaffidabili e pericolosi; allo stesso modo i Corcirei sottolineano l'interesse di unire la loro grande flotta con quella ateniese e gettano discredito sui Corinzi, presentandoli come alleati a cui non prestare fiducia.

Dunque, in conclusione, l'invito andocideo a schierarsi con il più forte suonerebbe sicuramente stonato nel contesto idealizzato di un'orazione epidittica, ma non lo è di certo in un'orazione deliberativa (come dimostrava anche il già citato passo di Aristotele *Rhet.* 1359b 39, 1360a 1-2). Chi voglia consigliare in favore di un accordo, ha tutto l'interesse a mostrare che l'alleato da lui suggerito è quello più potente. Al contrario, invocare aiuto e clemenza perché si è in una posizione di debolezza è un mezzo da utilizzare solo quando non restino altre possibilità, ed oltretutto si tratta di una strategia che spesso non paga (come dimostra, ad esempio, il caso di Platea, Thuc. 3.53-68; o l'episodio dell'isola di Melo, Thuc. 5. 84-114, 116; in quel caso Atene non si lasciò convincere dall'argomentazione morale di aiutare i deboli, anzi la sua durezza in quella circostanza divenne proverbiale: cfr. Xen. *Hell.* 2.2.3, Isoc. 12.63).

c) Come si può vedere, non vi è, nelle due orazioni una contrapposizione tra dovere morale di aiutare le vittime di un'ingiustizia (Corcira) e dovere morale di ricambiare un favore ricevuto (Corinto); come riteneva Missiou. In realtà, entrambe le città insistono per presentarsi come vittime l'una dell'altra, entrambe le città sostengono che Atene agirà giustamente sostenendole e ingiustamente accordando la sua preferenza alla rivale (anzi, secondo Crane 1992 p. 12-13, il tema della giustizia permea tutto il discorso dei Corinzi, e la loro pretesa di essere stati trattati ingiustamente dai Corciresi è la loro arma principale: tanto che il termine ἀδικέω ricorre ben sette volte nella loro argomentazione). Piuttosto, vi è una contrapposizione tra vantaggi ricevuti in passato (rivendicati dai Corinzi) e vantaggi che si otterranno in futuro (prospettati dai Corciresi)⁹¹. Ma gli Ateniesi non si lasciano scuotere né dai primi né dai secondi: non si preoccupano del loro debito verso Corinto e nemmeno vogliono davvero unire le loro forze con quelle di Corcira. Secondo quanto afferma Tucidide (1.44), Atene sceglie la soluzione dell'alleanza difensiva perché 1) non vuole veramente aiutare né gli uni né gli altri contendenti, ma lasciare che si logorino a vicenda e così vengano indeboliti allo stesso tempo due pericolosi rivali; 2) l'epimachia le permette di non violare apertamente la pace del 446; 3) è convinta che la guerra con i Peloponnesiaci sia inevitabile e non vuole rischiare di abbandonare Corcira e la sua potente flotta ai futuri avversari; 4) è interessata all'importanza strategica di Corcira per la rotta verso l'Italia e la Sicilia. Tra tutte queste considerazioni, la sola che riprende un argomento usato dai Corciresi nel loro discorso è la 3, e si tratta di un argomento strettamente basato sull'utile. In quanto al tema morale di aiutare le vittime di ingiustizia, non viene affatto citato da Tucidide come ragione della scelta ateniese, e questo mi sembra un punto non privo di importanza.

⁹¹Tra l'altro si noti che, così facendo, i Corciresi utilizzano il meccanismo della richiesta di un'εὐεργεσία (si veda Crane 1992 p. 20): proprio quella struttura che, secondo Missiou non risultava persuasiva per gli Ateniesi.

Il caso di Mitilene (Thuc. 3.36-50)

Nel 428, gli Ateniesi devono decidere come punire gli abitanti di Mitilene, colpevoli di aver dato inizio ad una rivolta contro l'impero e di aver tentato di unificare l'isola di Lesbo sotto il proprio controllo. Nel corso del primo giorno di discussione, gli Ateniesi stabiliscono di condannare a morte l'intera popolazione maschile di Mitilene e di destinare alla schiavitù donne e bambini, in modo che la durezza della punizione serva da monito contro future ribellioni. Inviano quindi una nave a Lesbo per annunciare il loro verdetto. Il giorno seguente, tuttavia, vari cittadini cominciano ad avere dei ripensamenti e a chiedere un riesame della situazione; per questo motivo viene convocata una seconda assemblea e il dibattito riprende (Thuc. 3.36). Cleone, sostenitore della fazione più radicale, vuole che la decisione presa venga mantenuta (Thuc. 3.37-40). Diodoto, invece, propone di condannare a morte soltanto i responsabili della rivolta, risparmiando gli altri (Thuc. 3.41-48). Infine, la proposta di quest'ultimo ha la meglio e viene inviata una seconda nave per comunicare il mutamento della decisione.

Missiou vede, anche in questo episodio, un contrasto fra due mentalità: quella basata sul dovere morale di ricambiare un favore ricevuto (sostenuta da Cleone, che sottolinea nel suo discorso come gli abitanti di Mitilene abbiano mancato a tale principio e vadano pertanto puniti), e quella basata sul principio di generosità (sostenuta da Diodoto), che, secondo la studiosa, sarebbe caratteristica della politica democratica ateniese (1992 p. 127-130).

A me sembra però che questo esempio citato dalla studiosa smentisca la sua stessa teoria. È vero che Diodoto basa il proprio discorso sulla convenienza, per Atene, di mostrarsi generosa e di infliggere punizioni moderate, ma è allo stesso modo vero il fatto che il giorno precedente i cittadini avevano votato per la decisione più dura. La tentazione di mostrarsi implacabili e di punire i rivoltosi con una punizione esemplare era stata molto forte e in un primo tempo i discorsi degli oratori che promuovevano questa soluzione avevano riscosso successo, almeno in una parte della cittadinanza. Solo successivamente gli

Ateniesi decidono di ridiscutere del caso: il dibattito è molto acceso e la decisione finale non scontata, infatti la proposta di Diodoto vince di misura (Thuc. 3.49.1). Quella sostenuta da Cleone, insomma, non era certamente una posizione minoritaria. Inoltre bisogna notare che quest'ultimo si presentava come un democratico radicale: dunque non è corretto il collegamento, proposto da Missiou, tra democrazia ateniese e morale della generosità e dell'aiuto gratuito. Questo era sicuramente uno dei temi di punta della propaganda democratica ateniese – che si ritrova ben testimoniata nelle orazioni epidittiche – ma quando si trattava di prendere una decisione pratica la città non si faceva necessariamente guidare da questo principio, e anche i politici che si presentavano nello schieramento democratico invocavano talvolta la necessità, per Atene, di ottenere rispetto con la forza e non soltanto con la generosità⁹². Inoltre va notato che Cleone, nelle parole che gli attribuisce Tuciddide, muove agli Ateniesi delle accuse dirette e dure quanto e più di quelle di Andocide, pur non essendo certo un oligarchico, ma un demagogo molto amato dal popolo (3.36.6): rimprovera loro di cedere alla compassione, di non rendersi conto che mostrarsi deboli è pericoloso per loro e inutile per procurarsi il favore degli alleati (3.37.1-2), li accusa di essere dei cattivi giudici e di farsi sedurre dai bei discorsi degli oratori invece di pensare al bene della città (3.38; per un'analisi della retorica demagogica utilizzata da Cleone in questo discorso si veda ad. es. Mader 2017; per un commento generale a questo episodio, ad es: Andrewes 1962,

⁹²Cfr. il discorso di Pericle del 430 (Thuc. 2.63.1-3), dove lo stratega, citando l'ostilità che Atene ha attirato su di sé a causa dell'impero, afferma che proprio per questo la città non può e non deve rinunciarvi: il potere va mantenuto come una tirannide, anche se possederlo sembra ingiusto, abbandonarlo sarebbe pericoloso. Certamente l'uso della forza imposto dalla necessità che Pericle sostiene nel suo discorso è cosa ben diversa rispetto alla prepotenza spregiudicata difesa da Cleone; tuttavia va rilevato che, diversamente, da quanto sostiene Missiou, anche nei discorsi dei democratici ateniesi erano ammesse considerazioni legate strettamente all'utile della città e alla necessità di prendere decisioni dure nei confronti degli alleati per salvaguardare il potere.

Gomme 3 1962 p. 297-332, Connor 1984 p. 79-91, Hornblower 1991 1 p. 420-438, Debnar 2000, Morrison 2006 p. 120-132, Bearzot 2017 p. 270-271).

Concludo brevemente con il caso di **Platea** (Thuc. 3.53-68): in questo episodio, nel 427, sono gli Spartani che devono decidere come punire gli abitanti di Platea, alleati di Atene arresi dopo un lungo assedio. Prima di tutto viene concesso ai Plateesi di difendersi davanti ai giudici spartani (Thuc. 3.53-59), poi parlano i Tebani, sostenitori della distruzione della città (3.60-67; per un'analisi dei discorsi di Plateesi e Tebani, ad es. Gomme 3 1962 p. 337-358, Debnar 1996, Morrison 2006 p. 65-80, Steinbock 2013b p. 120-123, 135-136, Bruzzone 2015, Fragoulaki 2016, Gazzano 2019 p. 61-62). Questi ultimi avranno la meglio e Platea verrà rasa al suolo. Tucidide scrive che gli Spartani scelsero di prestare ascolto ai Tebani perché avevano bisogno del loro appoggio durante la guerra (3.68.4).

Il contrasto creato dalla giustapposizione dell'episodio di Mitilene con quello di Platea è famoso (si veda, ad es, Hornblower 1991 p. 462): certamente Tucidide colloca i due eventi uno dopo l'altro innanzitutto per ragioni cronologiche, ma il fatto che abbia dedicato ampio spazio ad entrambi gli episodi, raccontandoli dettagliatamente, costituisce il risultato di una scelta precisa. La conclusione delle due vicende è opposta: gli Ateniesi avevano scelto di punire crudelmente Mitilene, ma poi, dopo un secondo dibattito, si ricredono; mentre gli Spartani appaiono inamovibili nella loro decisione di radere al suolo la città nemica e, da come lo storico li descrive, non sembrano per nulla smossi dalle parole dei Plateesi. La giustapposizione dei due episodi permette quindi a Tucidide di suscitare una riflessione tra uso della forza e ricorso alla clemenza come strumenti per il mantenimento del potere. Tuttavia, non ritengo questo caso sufficiente per avvalorare la teoria di Missiou. La studiosa (1992 p. 136-137) vede nell'esempio di Platea il contrasto fra la mentalità ateniese (basata sulla generosità e sull'aiuto offerto senza chiedere nulla in cambio) e quella spartana, fondata sul conseguimento di un guadagno: la loro decisione, infatti, è motivata dalla certezza di venir ricompensati

dai Tebani. Tuttavia, ritengo che i due esempi analizzati in precedenza dimostrino come tale visione di Atene non corrisponda alla realtà: nell'episodio dei Corcirei, gli Ateniesi scelgono di sostenere questi ultimi non certo per una forma di generosità (né sincera, né di facciata) ma perché sperano che Corcira e Corinto si indeboliscano a vicenda; e i Corcirei, dal canto loro, non avevano proposto l'alleanza formulandola come una richiesta d'aiuto, ma presentandola come la vantaggiosa unione delle due flotte più potenti della Grecia e promettendo ad Atene il conseguimento di un guadagno, ovvero il proprio sostegno nella guerra futura. Dunque vedo nell'episodio di Corcira delle dinamiche non diverse da quelle che influenzano gli Spartani nel caso dei Plateesi, basate in entrambi i casi su considerazioni legate all'utile della propria città e su ragioni strategiche (si veda Connor 1984 p. 94). Anche la durezza della punizione, come si è visto, non era prerogativa soltanto del fronte spartano, poiché la stessa Atene si era lasciata in un primo momento vincere dalla tentazione di compiere una strage a Mitilene e imporre una punizione esemplare, e solo dopo un acceso dibattito era prevalsa una soluzione più mite; inoltre va osservato che Mitilene era una città alleata di Atene, che aveva tentato di ribellarsi, appare quindi del tutto ragionevole la strategia di Diodoto di punire i colpevoli della rivolta e lasciare in vita gli altri cittadini, che non hanno responsabilità dell'accaduto, nella convinzione che da quel momento in poi resteranno fedeli ad Atene. Diverso invece è il caso di Platea, che dall'inizio della guerra militava nel fronte opposto a quello spartano. La stessa Atene, del resto, si dimostrerà implacabile verso l'isola di Melo, che chiedeva soltanto di restare neutrale (Thuc. 5.85-113): in quel caso gli Ateniesi rifiutano di considerare argomentazioni di carattere etico e sostengono senza tentennamenti il diritto del più forte di esercitare la propria volontà. Anzi, si tratta piuttosto di una necessità: mostrarsi magnanimi li esporrebbe al rischio di sembrare deboli e quindi di perdere il rispetto dei propri alleati. È una visione radicalmente opposta rispetto a quella che Missiou attribuisce ai democratici ateniesi. Inoltre, come nota Bruzzone (2015 p. 298) se gli appelli alla clemenza dei Plateesi verso gli Spartani

cadono nel vuoto, è pur vero che neppure Atene interviene per salvarli; Tucidide lo sottolinea in due punti, quando fa dire ai Plateesi che nessuno dei loro alleati verrà in loro soccorso (3.57.4), e poi con la lapidaria chiusa dell'episodio, in cui afferma che i fatti di Platea terminarono così (cioè con la città rasa al suolo), novantadue anni dopo che i suoi cittadini si erano alleati con gli Ateniesi. Malgrado l'antica alleanza che le univa, malgrado la situazione di debolezza e bisogno in cui si trovava Platea, essa non ha ricevuto alcun aiuto. Dunque, piuttosto che vedere un contrasto fra mentalità ateniese e mentalità spartana, ritengo piuttosto che il susseguirsi degli episodi, da Mitilene, a Platea, a Melo, mostri piuttosto, col progredire della guerra, un aumento della violenza spregiudicata da parte di entrambi i fronti.

Un punto su cui invece concordo con la studiosa, è che Atene, per convenienza politica, si mostrava particolarmente disposta ad ascoltare le richieste di aiuto o a stringere alleanza con le città che avevano come lei un governo democratico (lo osservava già lo Pseudosenofonte, si veda *Ath. Pol.* 1.14) ma non condivido l'osservazione di Missiou secondo cui Andocide, sostenendo la pace con Sparta anziché l'alleanza con Argo (democratica), dimostri così la sua vicinanza ideologica al modello oligarchico (1992 p. 139). È chiaro che Atene, quando si trova in condizione di scegliere, esprime solitamente una preferenza verso le città che condividono il suo regime di governo. Ma un conto è valutare se offrire aiuto a una città che lo domanda (in questo caso, se si accetta si corre un rischio in previsione di un futuro guadagno; mentre se non si accetta non si guadagna e non si perde nulla); un altro conto, invece, è accettare o respingere una proposta di pace durante una guerra (come nella situazione in cui si trova Atene nel *De pace*): in questo caso rifiutare non è senza prezzo, ed è proprio su questo rischio che pone l'accento Andocide. Egli ritiene che Atene si esponga a un grave pericolo, perché Argo non è un'alleata abbastanza forte per proseguire il conflitto con la certezza di una vittoria. Missiou sostiene che sia insincero, e questo è possibile, ma non ritengo che nell'orazione siano presenti evidenti elementi che lo dimostrino.

καὶ πόλεμον ποιούμεθα δι' ἑτέρους, ἐξὸν δι' ἡμᾶς αὐτοὺς εἰρήνην ἄγειν : si noti la struttura a chiasmo con i due verbi agli estremi (πόλεμον ποιούμεθα e εἰρήνην ἄγειν) e al centro coloro per cui si compie l'azione (δι' ἑτέρους, δι' ἡμᾶς) che rende particolarmente incisiva la chiusa. Questo contrasto tra “noi e gli altri” riassume il ragionamento compiuto da Andocide nel corso dell'orazione: dopo aver mostrato quanto la pace sia vantaggiosa per Atene, e aver osservato se ci siano e quali siano le ragioni per continuare la guerra, Andocide conclude che non ne esistono; se Atene proseguirà la guerra sarà soltanto “per gli altri”, non ne otterrà alcun beneficio personale. Non concordo pertanto con la traduzione proposta da Albini (1964 p. 97): “con l'aiuto altrui [...] senza l'aiuto di nessuno”, che mi sembra non corrisponda al senso che l'autore voleva dare a questo passo.

χρὴ γὰρ ἀναμνησθέντας τὰ γεγενημένα καλῶς βουλευέσασθαι: è il *topos* della storia come *magistra vitae* che si ritrova anche ai §§ 2 e 32. Andocide presenta tre esempi storici per illustrare come Atene nel passato abbia scelto male i suoi alleati.

Come notato da Grethlein (2010 p. 130-131) questa sezione è costruita per fare da specchio alla prima parte, che presentava anch'essa tre esempi. Nella prima sezione gli episodi citati mostravano i benefici portati dalla pace (e il loro accumularsi permetteva la creazione e l'espansione dell'impero); la seconda mostra invece i risultati negativi della guerra (e con essi l'inesorabile dissoluzione dell'impero). L'esempio negativo, che non viene naturalmente contemplato nella retorica idealizzata dell'epitafio, è invece permesso e consigliato nell'oratoria deliberativa (cfr. gli esempi negativi presentati in Arist. *Rhet.* 1396a 16-21 per persuadere l'uditorio a non entrare in guerra; su questa differenza tra epitafio e oratoria deliberativa si veda anche Grethlein 2010 p. 133).

Primo esempio: l'alleanza con Amorge (§ 29)

Blass (1913) proponeva in apparato di scrivere <περὶ τῶν παρόντων> dopo καλῶς βουλευέσασθαι ma l'integrazione non è

necessaria e non è stata inserita da nessuno degli editori successivi.

Come si è già detto, Harris, in un articolo recente (2021 p. 32), ha ripreso l'ipotesi dell'inautenticità dell'opera aggiungendo altre argomentazioni rispetto a quelle esposte nel suo precedente contributo sul tema (2000). Egli sostiene che l'autore dell'orazione compia degli errori sulla politica e gli eventi storici che dovrebbero essere a lui contemporanei, cosa che mostrerebbe come in realtà si tratti di un imitatore tardo e non del vero Andocide. A proposito dell'episodio descritto in questo paragrafo, lo studioso osserva che non è disposto nel corretto ordine cronologico: l'alleanza con Amorge è del 412 (Thuc. 8.28.2-4), la decisione di sostenere Segesta del 415 (Thuc. 6.6-8), quella di seguire Argo del 414 (Thuc. 6.105). Ma Andocide non si sbaglia: il primo esempio da lui citato si conclude nel 412, ma ha inizio con la pace di Epilico (la cui datazione è discussa, ma che solitamente viene collocata al 424/423 o poco successivamente) per questo l'autore l'ha posto per primo: i negoziati condotti dallo zio sono l'evento che risale più indietro nel tempo tra quelli citati.

ἐπρέσβευσεν Ἐπίλυκος (ὁ) Τεισάνδρου: il nome corretto Τεισάνδρου (cfr. And. 1.117) è una correzione di Blass (1871), i codici riportano Τισάνδρου. Baiter (1850) ha proposto di inserire l'articolo e scrivere Ἐπίλυκος ὁ Τισάνδρου (sempre sulla base del paragone con 1.117, dove l'articolo è presente). L'aggiunta è stata accolta soltanto da Lipsius (1888) e Dalmeyda (1930); anche se Dilts – Murphy (2018) non lo integrano nella loro edizione, nel testo qui riportato si è scelto di inserirlo.

Di Epilico, zio materno di Andocide, abbiamo altre informazioni proprio grazie al *De mysteriis*: l'oratore racconta che l'uomo morì in Sicilia lasciando due figlie nubili, che quindi dovevano andare in spose, con la loro eredità, ai parenti più prossimi. La prima, destinata ad Andocide, morì prima del matrimonio, la seconda invece toccava al cugino Leagro. Callia cercò di corrompere Leagro perché rinunciasse a sposare la donna e la facesse maritare con il proprio figlio, ma Andocide si oppose

(1.117-123). L'oratore racconta questa vicenda per dimostrare che le accuse da cui si difende nel *De mysteriis* sono in realtà solo dei pretesti e coloro che lo attaccano non sono altro che dei sicofanti pagati da Callia (sull'episodio si veda MacDowell 1962 p. 11-15).

1) *Il problema della menzione di familiari nell'oratoria deliberativa*

Harris (2021 p. 29 e 2016) ritiene che l'autore dell'orazione (che a suo avviso non è Andocide, ma un imitatore tardo), vada contro alle convenzioni dell'oratoria deliberativa citando i suoi parenti (lo zio Epilico e il nonno Andocide § 6), poiché, a differenza dell'oratoria giudiziaria, dove era normale e frequente citare i meriti propri e della propria famiglia, o attaccare i familiari dell'avversario, nelle demegorie questo non era permesso. Tuttavia un'abitudine non è una regola, e anche se in effetti sono pochi i casi simili attestati, questo non significa necessariamente che nominare i propri antenati in assemblea fosse rigidamente interdetto (al punto da mettere in dubbio l'autenticità dell'opera), al massimo si può ipotizzare che Andocide andasse contro le consuetudini ateniesi (e anche in questo caso, non si può parlare che di ipotesi, vista la scarsa quantità di orazioni deliberative che ci rimangono). A differenza dell'epitafio, dove generalmente (ma non sempre) si evita di citare personaggi specifici poiché lo scopo è celebrare l'intera collettività in una forma idealizzata (si veda Loraux 1981 p. 42, Grethlein 2010 p. 133), l'orazione deliberativa deve presentare esempi concreti che aiutino gli ascoltatori a compiere una scelta: dunque perché Andocide non potrebbe citare i propri antenati, dal momento che erano stati coinvolti in avvenimenti importanti per la storia della città e pertinenti con il caso presente? Lo zio e il nonno, che furono ambasciatori come lui, rappresentano per l'autore dei modelli (Grethlein 2010 p. 131) e l'esempio stesso acquisisce maggior valore persuasivo in quanto parte della storia familiare: l'autore chiede implicitamente agli ascoltatori di dargli fiducia come giustamente avevano fatto in passato con i suoi parenti. Harris (2016) sostiene che l'unica eccezione

ammessa alla regola di non citare i propri antenati fosse costituita dal caso dagli ambasciatori in missione all'estero, che potevano ricorrere a questo mezzo per aumentare la propria credibilità nella città che li ospitava. Ad esempio Callia si presenta ai Lacedemoni nel 371 menzionando il proprio nonno, che aveva esercitato il ruolo di prosseno di Sparta ad Atene, ed aveva trasmesso questa carica ai propri discendenti; e aggiungendo che la città, ogni volta che desidera la pace, invia come intermediari membri della sua famiglia: lui stesso ha già svolto il ruolo di ambasciatore a Sparta due volte (Xen. *Hell.* 6.3.4). Nel 375 Polidamante di Farsalo si presenta come prosseno e εὐεργέτης di Sparta, così come lo sono stati i suoi antenati (Xen. *Hell.* 6.1.2); quando Alcibiade giunge a Sparta nel 415 ricorda che i propri avi erano stati prosseni della città, e anche se ad un certo punto la carica era stata abbandonata dalla sua famiglia, egli l'aveva ripresa, rendendo servizio ai Lacedemoni dopo la disfatta di Pilo e in altre occasioni (Thuc. 6. 89.2-6). Vorrei però osservare che questi esempi citati da Harris depongono a favore, piuttosto che contro, al caso di Andocide. Dimostrano infatti che, quando possibile, al momento di intavolare delle trattative venivano preferiti come intermediari dei cittadini che avessero già svolto tale ruolo nella medesima città o i cui parenti avessero già ricoperto incarichi simili, che avessero insomma un tradizionale legame di fiducia con l'interlocutore⁹³. Probabilmente, al momento di essere votati, i

⁹³Cfr. anche i casi di Melanopo inviato a Sparta nel 371 (Xen. *Hell.* 6.3.2) il cui padre Lachete trattò la pace con Sparta nel 423 (Thuc. 4.118.11); e di Teramene, che condusse le trattative di resa nel 404 (Xen. *Hell.* 2.2.19), ed era figlio di Agnone che firmò la pace nel 421 (Thuc. 5.19.2; 24.1). Oltre ai possibili legami personali con la città interlocutrice (es. precedenti missioni diplomatiche, o ruolo di prosseno svolte dal candidato o dai suoi familiari: su questo punto si veda Mack 2015 p- 69-70), si considerava per la scelta del ruolo anche l'autorevolezza e il prestigio sociale (potevano essere selezionati personaggi politici e militari di spicco, magistrati, oratori, poeti, filosofi, attori, atleti), l'età (generalmente sopra i quarant'anni), la capacità oratoria, la disponibilità economica (sia per questioni pratiche relative alle spese del viaggio, solo in parte pagate dalla città, sia di prestigio), la prestanza fisica. Sui criteri per la scelta degli

candidati all'incarico presentavano in assemblea⁹⁴ come proprie credenziali i risultati ottenuti da loro stessi⁹⁵ e dalla propria famiglia nello svolgimento di ruoli diplomatici: si tratta di informazioni importanti perché, come dimostrato dai casi citati da Harris, potevano poi essere utilizzate per stabilire un legame di fiducia con la città in cui andavano svolte le trattative⁹⁶. Andocide, dunque, non sta facendo altro che ricordare agli Ateniesi perché era stato scelto da loro per svolgere l'incarico, ribadisce quelle informazioni che probabilmente avevano costituito la ragione della sua scelta.

Volendo dare per valida la teoria di Harris, secondo cui non fosse concesso agli oratori in assemblea di vantarsi delle nobili azioni dei propri antenati, nulla impedisce di ampliare l'eccezione da lui teorizzata a tutti coloro che ricoprivano il mandato di ambasciatori: non necessariamente solo quando si trovavano all'estero, ma anche in patria. Lo scopo, dopo tutto è

ambasciatori si veda Briant 1968 p. 23, Mosley 1973, Piccirilli 2001 e 2002, Cuniberti 2017, in particolare sulla scelta di poeti e attori come ambasciatori si veda Gazzano 2020a p. 165-182. Cfr. anche l'analisi di Lenfant 2011 sulle caratteristiche che influenzavano a Tebe la scelta degli inviati in Persia.

⁹⁴Le candidature venivano innanzitutto presentate al Consiglio e poi confermate dal voto in Assemblea (sulla procedura di elezione dei magistrati si veda Briant 1968).

⁹⁵Sembra alludere ad un dibattito sulla scelta degli ambasciatori anche [Arist] *RhAL*. 1435 a 15-18: "Questi è incapace di svolgere trattative a vostro favore; quell'altro invece è un amico della città di Sparta e sarà senz'altro in grado di fare ciò che voi volete" (trad. Ferrini 2015). Il passo lascia intendere l'importanza dei legami dell'ambasciatore con la città in cui avrebbe dovuto svolgere l'ambasceria: questi infatti potevano anche essere utilizzati come criteri di valutazione nella scelta della persona da inviare (si veda Rubinstein 2016 p. 84-85, 123).

⁹⁶Non sempre tali credenziali erano sufficienti: Tucidide e Plutarco raccontano la frustrazione con cui Alcibiade si rende conto che, malgrado ricoprisse la carica di prosseno di Sparta e si fosse occupato personalmente della sorte dei prigionieri lacedemoni catturati a Pilo, gli Spartani considerassero come loro interlocutore privilegiato ad Atene il suo rivale Nicia (Thuc. 5. 43. 2-3, Plut. *Alc.* 14).

lo stesso: non si tratta di una vanitosa esibizione delle proprie glorie personali e familiari⁹⁷, fine a se stessa, che potrebbe effettivamente indisporre l'uditorio, ma dell'esposizione dei risultati propri e dei propri antenati nell'esercizio della stessa carica o di incarichi analoghi, non certo per esprimere un vano compiacimento o nel tentativo suscitare ammirazione, ma per dimostrare la propria autorevolezza e conquistare la fiducia degli ascoltatori.⁹⁸

2) *Il problema dell'esistenza della pace di Epilico*

La pace negoziata da Epilico non è menzionata altrove. Forse Andocide si riferiva alla delegazione inviata nel 425/424 citata

⁹⁷Come nel caso di Alcibiade, che pretende di meritare il comando nella spedizione in Sicilia in ragione della vittoria dei carri da lui fatti gareggiare ad Olimpia e dalla munificenza con cui ha finanziato le liturgie (Thuc. 6.16.6). Questo poteva in effetti suonare inappropriato in assemblea e, come osserva Harris (2016 p. 153), ben si adatta al ritratto che Tucidide fa di Alcibiade, descrivendolo come un personaggio che non temeva di scandalizzare i suoi concittadini e di sfidare le convenzioni (cfr. Thuc. 6.15.4). Va notato però che Alcibiade ha una ragione precisa per aprire il proprio discorso in questo modo: sta rispondendo alla frecciata di Nicia (6.12.2) che, senza nominarlo, aveva alluso a lui descrivendolo come un giovane interessato soltanto a farsi ammirare per il suo allevamento di cavalli e incapace di ricoprire un ruolo di responsabilità. La genialità della risposta di Alcibiade sta nel fatto che, invece di negare l'accusa, la accoglie e anzi rincarare la dose, sostenendo che proprio la magnificenza dei suoi carri e la sua disponibilità a spendere costituiscono una delle ragioni per cui merita il comando: si tratta insomma di una voluta provocazione.

⁹⁸Come nota Thomas (1989 p. 108) l'oratore non vanta aristocraticamente i suoi antenati mitici (si diceva infatti che la sua famiglia discendesse da Odisseo ed Hermes: si veda introduzione p. 3). Nel *De pace* Andocide non cita neppure i servizi resi dai suoi antenati alla città in altre occasioni (cfr. gli episodi menzionati a 1.106 e 2.26): i riferimenti che l'oratore fa a alla sua famiglia sono relativi soltanto all'ambito molto specifico delle precedenti missioni diplomatiche.

da Thuc. 4.50 (come pensano ad. es. Maidment 1941 p. 520, Gomme 1945 1 p 333-334, Feraboli 1995 p. 403); però nel resoconto di Tucidide non avviene alcuna trattativa, perché gli ambasciatori, una volta giunti ad Efeso, scoprono che il Re Artaserse era morto da poco. Più probabilmente Andocide fa riferimento ad un'altra ambasceria, forse inviata nel 424/423, quando, dopo alterne vicende, prese infine posto sul trono il figlio Dario II; o qualche anno più tardi. Il fatto che in *IG I³* 369.26 potrebbe essere letto il nome di Epilico come segretario nella prima pritanìa del 424/423 (la ricostruzione in Meritt 1932 p. 138), è stato interpretato da alcuni come un ulteriore indizio che confermerebbe l'ambasceria nel medesimo anno (es. Wade-Gery 1958, Andrewes 1961, Blamire 1971, Meiggs 1984 p. 37, Rung 2008 p. 35). Tuttavia alcuni studiosi hanno osservato che è improbabile supporre che il medesimo personaggio ricoprisse l'incarico di segretario della *Boulé* e nello stesso anno venisse anche inviato come ambasciatore (obiezione posta per la prima volta da Gomme 1945 1 p. 333 n. 3). Si è quindi ipotizzato che la missione diplomatica sia avvenuta qualche anno dopo il 424/423 (si veda Thompson 1971, Rhodes 2016 p. 180, 182; Hyland 2018 p. 185 n. 35; meno persuasiva la proposta di Raubitschek 1964, che postdata l'avvenimento al 415, congetturando che Atene avesse stabilito un accordo con la Persia nella speranza di ottenere finanziamenti in vista della spedizione in Sicilia).

Un altro possibile indizio è costituito da un'iscrizione (*IG I³* 227) che riporta le onoreficenze dedicate dagli Ateniesi a un personaggio chiamato Eraclide per aver collaborato alla negoziazione di un trattato con il Re. Köhler (1892) aveva proposto di identificare Eraclide con Eraclide di Clazomene⁹⁹ (la sua supposizione è stata poi confermata dal ritrovamento di un nuovo frammento della stele, dove si legge il nome di Clazomene, si veda Walbank 1982); e la pace da lui negoziata

⁹⁹Di questo personaggio sappiamo che in seguito ricevette la cittadinanza ateniese, ricoprì la carica di stratego (*Plat. Ion.* 541d) e che aumentò la paga per la partecipazione all'Assemblea da uno a due oboli (*Arist. Ath. Pol.* 41.3).

con quella di Epilico citata da Andocide (ipotesi giudicata valida da molti studiosi, ad. es. Wade–Gery 1958, Raubitschek 1964, Blamire 1975, Meiggs 1972 p. 134-135, Grethlein 2010 p. 131 n. 12, Rhodes 2016). Si è provato a datare il testo dell’iscrizione al 424/423 sulla base dell’identificazione di alcuni personaggi citati, come il segretario e il proponente degli onori per Eraclide (si veda Wade–Gery 1958 p. 207-211) ma tali tentativi sono stati smentiti dagli studi successivi (si veda Culasso Gastaldi 2004 p. 35-55 e Rhodes 2016 p. 180) e d’altronde, come si è visto, è più probabile che la pace non sia stata negoziata l’anno esatto dell’insediamento di Dario II, ma qualche tempo più tardi. Sono state ipotizzate anche altre possibili datazioni per l’iscrizione: Culasso Gastaldi propende per una collocazione intorno ai primi anni del IV secolo¹⁰⁰ (*contra* Rhodes 2016 p. 181); Mattingly (1965 p. 273 n. 2), invece, propone di datarla dopo il 389 (*contra* Lenfant 2010 p. 92 n. 6). Quest’ultima ipotesi, però, sarebbe in contrasto con la testimonianza di *Ath. Pol.* 41.3, che ci informa di come Eraclide, dopo aver ottenuto la cittadinanza ateniese, fece aumentare l’indennità da uno a due oboli: tale evento va collocato infatti prima del 392, quando l’indennità passò a tre oboli (secondo la testimonianza delle *Ecclesiastazuse* v. 309), dunque poiché l’iscrizione fa riferimento a un periodo precedente al conferimento della cittadinanza, non può avere una datazione così tarda.

Harris (1999) sostiene che la formula παρά βασιλέως ἦκοντες – utilizzata nell’iscrizione per designare gli ambasciatori che testimoniano il ruolo svolto da Eraclide nelle trattative – dimostrerebbe che questi erano dei Persiani giunti ad Atene perché inviati dal Re (o meglio, degli stranieri inviati da un

¹⁰⁰Secondo la studiosa, la formularità dell’iscrizione segue l’uso di inizio IV secolo: l’espressione ἀνὴρ ἀγαθός si trova in seconda posizione (anziché in prima, secondo l’uso di V secolo); è presente la formula di concessione del possesso di terra e casa all’onorato (*enktesis*), molto rara nei decreti di V secolo; l’espressione per indicare la formula di protezione segue l’uso di IV secolo, con il rimando alla sola città degli Ateniesi e non anche alle città dell’impero; è presente il proscritto.

re)¹⁰¹, non degli Ateniesi mandati in Persia e di ritorno in patria (per indicare i quali si sarebbe dovuto utilizzare invece il verbo πέμπω). *Contra* l'ipotesi di Harris, si veda Lenfant 2010, che riporta diversi esempi, sia epigrafici che letterari, in cui l'espressione παρά τινος ἦκοντες può indicare gli ambasciatori di ritorno dalla propria missione diplomatica. Inoltre Lenfant osserva anche che: 1) sono attestati casi di Ateniesi che onorano stranieri per aver aiutato i propri ambasciatori in una missione; ma non sono noti esempi di Ateniesi che rendono onore a qualcuno per aver aiutato ambasciatori stranieri in missione presso di loro; 2) gli ambasciatori riferiscono dell'aiuto fornito da Eraclide durante le trattative con il Re: pertanto non possono che essere Ateniesi di ritorno in patria al termine della missione, dal momento che non si tratta certamente di Persiani venuti a trattare ad Atene (i negoziati, come si è detto, sono già avvenuti); e non si vede il senso della presenza di ambasciatori persiani che abbiano il compito di rappresentare il Re durante delle negoziazioni che si erano svolte con la partecipazione del Re stesso. 3) l'iscrizione testimonia pur sempre un trattato stabilito tra il Re e i cittadini di Atene; dunque, anche se l'ipotesi di Harris fosse corretta, nulla impone di escludere che si trattasse di quello negoziato da Epilico (si veda anche Hyland 2018 p. 43).

In conclusione, le obiezioni avanzate da Harris non sono da considerarsi valide; tuttavia va precisato che l'ipotesi di Köhler non può in alcun modo essere dimostrata con sicurezza (non ci sono abbastanza elementi per ricollegare tra loro in modo certo le trattative a cui partecipò Eraclide e quelle a cui prese parte Epilico) e la datazione di inizio IV secolo proposta da Culasso Gastaldi rimane una possibilità da prendere in considerazione.

Infine, a un trattato tra Atene e Dario allude un frammento di Teopompo (*FGrHist* 115 f 153); pertanto alcuni studiosi ritengono che possa trattarsi dello stesso avvenimento citato da Andocide (Wade-Gery 1940 p. 125-131, Raubitschek 1964, Lewis 1977 p. 76-7 Cawkwell 1997 p. 120), ma sono state

¹⁰¹Questa osservazione mi sembra poco convincente: verosimilmente ci si riferisce al Re di Persia, quando non ci sono altre specificazioni.

proposte anche altre soluzioni (ad. es.: Jacoby nel commento al frammento aveva pensato alla pace di Callia; Krentz 2009 propone un trattato con Dario I nel 507/506, sulla base di Hdt. 5.73). Il frammento fornisce delle informazioni troppo scarse per poter individuare con sicurezza a quale avvenimento Teopompo stesse facendo riferimento (si veda *BNJ* 115 f 153).

Il passo di Tucidide (4.50) racconta che l'ambasceria fallita per la morte del Re era stata inviata a seguito della cattura di un messaggero persiano diretto verso Sparta, Artafarne. Egli recava con sé delle lettere in cui si diceva che il Re aveva ricevuto molte ambascerie da parte degli Spartani, ma che in ognuna gli si domandavano cose diverse, e il sovrano non capiva quali fossero le loro reali intenzioni. Il Re li invitava dunque ad inviare una nuova ambasceria insieme ad Artafarne, perché ci fosse una chiarificazione. Gli Ateniesi, avendo letto il messaggio del sovrano, fanno tornare Artafarne in Persia con dei propri ambasciatori, ma, come si è detto, non avviene alcuna trattativa perché nel frattempo Artaserse muore.

Anche se le informazioni sui rapporti diplomatici tra la Persia e la Grecia in questa fase sono molto scarse, la testimonianza di Tucidide dipinge il quadro di una situazione poco chiara per tutte le parti in causa, in cui sia Spartani che Ateniesi, con lo scoppio della guerra del Peloponneso, avevano messo da parte il loro antico rancore verso la Persia e si contendevano il favore del Re. Il passo di Tucidide allude alle numerose ambascerie inviate dagli Spartani (e alle incomprensioni tra questi e il sovrano), ed è quindi verosimile immaginare che anche gli Ateniesi, dal canto loro, ne inviassero diverse con risultati più o meno fruttuosi. Forse l'ambasceria di Epilico non fu così determinante nel quadro delle relazioni fra Atene e la Persia (il che spiegherebbe perché non la troviamo citata altrove), ed è Andocide che ne ingigantisce il peso, così da aumentare i meriti della sua famiglia e la sua autorità come diplomatico: secondo alcuni studiosi, si trattò forse di un semplice rinnovamento della pace di Callia del 449, che si voleva riconfermare in seguito all'insediamento del nuovo sovrano. Per questa ipotesi, si veda:

Wade-Gery 1940 p. 131; Andrewes 1961, Albini 1964 p. 98; Thomas 1989 p. 120, Feraboli 1995 p. 403; *contra* Raubitschek 1964, Blamire 1975, Rung 2008 p. 35, che pensano ad un nuovo trattato con condizioni differenti (un indizio potrebbe essere l'espressione φιλίαν εἰς τὸν ἅπαντα χρόνον, usata da Andocide, che non sembra appropriata per un rinnovamento delle condizioni della pace di Callia; tuttavia non è da escludere che possa anche trattarsi di una voluta esagerazione da parte dell'oratore). D'altro canto, l'esistenza della pace di Callia stessa è stata talvolta messa in dubbio da una parte degli studiosi, che l'hanno ritenuta una costruzione propagandistica di IV secolo, si veda ad. es. Sealey 1955; Stockton 1959, Meister 1982 (Stockton e Meister, inoltre, mettono in dubbio anche l'esistenza della pace di Epilico); ma la critica più recente tende a sostenerne l'autenticità, si veda: Wade-Gery 1940; Meiggs 1972, p. 129-151, 487-495; Badian 1987 (che ipotizzava ci fossero stati diversi trattati di pace, il primo nel 466, poi rinnovato nel 464 e nel 449), Cawkwell 1997 e 2005 p. 140-141, 280-281, Rung 2008 p. 33-34, Hyland 2018 p. 15-18, Parmeggiani 2020.

(μετὰ) ταῦτα Ἀμόργη: l'integrazione necessaria di μετὰ è di Reiske (1771) ed è stata generalmente accolta dagli studiosi. Amorge era il figlio illegittimo di Pissutne, satrapo di Lidia. Quest'ultimo aveva guidato una rivolta contro il Gran Re; per tale motivo, dopo il suo arresto, la sua satrapia era stata assegnata a Tissaferne, uno dei tre generali incaricati da Dario II di occuparsi della cattura (si veda Ctes. fr. 15 § 53 ed. Lenfant 2004). In seguito Amorge aveva portato avanti la ribellione avviata dal padre (così ritiene ad. es. Wade-Gery 1958 p. 222, *contra* Westlake 1972 p. 322, che pensa a due rivolte indipendenti) fino a che la città di Iaso, dove aveva il suo quartier generale, non venne presa ed egli fu consegnato come prigioniero a Tissaferne nel 413/412.

Tucidide riporta diversi particolari della vicenda: nell'inverno del 413/412 Tissaferne strinse un'alleanza con gli Spartani sia per contrastare gli Ateniesi, che lo ostacolavano nella riscossione dei tributi nelle città greche d'Asia, sia per avere un

sostegno contro la minaccia rappresentata da Amorge (8.5.4-5). Successivamente lo storico riporta la notizia che i Chii, alleati degli Spartani, avevano inviato delle navi verso Anea, per indurre le città della zona alla defezione, ma avevano rinunciato all'impresa perché erano stati informati dell'arrivo per via terra di Amorge con il suo esercito (8.19.2). Infine avviene la cattura, a Iaso, in Caria: Amorge viene colto di sorpresa dalle navi dell'esercito dei Peloponnesiaci, che erano state scambiate per alleate ateniesi. La città viene saccheggiata e il ribelle, insieme a tutti gli altri prigionieri, consegnato a Tissaferne; ai molti mercenari di origine peloponnesiaca che militavano nell'esercito di Amorge viene lasciata la libertà, a patto che entrino nelle fila dell'esercito della coalizione spartana. (8.28.1-5). L'ultima volta in cui il personaggio viene citato nell'opera è per un fatto di politica interna: Tucidide ci riferisce che Frinico era stato rimosso dal suo incarico di generale a causa dell'accusa, mossagli da Pisandro, di aver tradito Iaso e Amorge. Secondo lo storico si trattava in realtà di un pretesto per danneggiare Frinico, che era contrario alle trattative, sostenute da Pisandro, per richiamare Alcibiade in patria e per condurre un riavvicinamento con la Persia (8.54.3).

Il resoconto di Andocide è stato generalmente considerato affidabile dalla critica (ad es: Andrewes 1961, Blamire 1975, Badian 1987 p. 35, Cawkwell 1997 p. 121, Hyland 2018 p. 42) e in effetti molti particolari da lui riportati sembrano confermati da altre fonti: 1) l'alleanza fra la Persia e Sparta 2) l'alleanza fra Atene e Amorge: Tucidide conferma indirettamente questa informazione, quando afferma che l'esercito di Amorge, a Iaso, scambia le navi dell'esercito peloponnesiaco, nemiche, per quelle ateniesi e amiche (8.28.1-5) e quando riporta l'accusa mossa a Frinico di non aver fatto abbastanza per salvare Iaso e Amorge (8.54.3); 3) la somma di cinquemila talenti inviati dal Re agli Spartani perché sconfiggano gli Ateniesi è citata anche da Isocrate 8.97 (anche se alcuni ritengono sia una cifra esagerata: si veda Hyland 2018 p. 118 e p. 203 n. 128, con bibliografia precedente).

Tuttavia Andocide non può essere considerato completamente affidabile su tutti i particolari della vicenda: Westlake (1977 p. 326) ha osservato che l'oratore compie probabilmente una voluta distorsione della cronologia ponendo la rottura dei rapporti fra il Re ed Atene al momento dell'alleanza con Amorge: infatti a 8.5.4-5 Tucidide riporta che Tissaferne era stato incaricato da Dario II di riscuotere i tributi delle città greche d'Asia; ma se la pace fra la Persia ed Atene fosse stata ancora valida, queste avrebbero dovuto risultare esenti dal tributo. Evidentemente, quindi, i rapporti si erano già guastati e la pace di Epilico non era più in vigore, anche se non è chiaro quale potrebbe essere il motivo. Hyland (2018 p. 43) ritiene probabile che Atene avesse precedentemente offerto il suo sostegno anche a Pissutne, rompendo in quell'occasione il trattato di pace: l'interpretazione è possibile, ma non abbiamo prove per affermare ciò con certezza. Il fatto che il capo dei mercenari di Pissutne, Licone, fosse ateniese (si veda Ctes. fr. 15 § 53), non è una dimostrazione che la città avesse ufficialmente appoggiato la rivolta (come già notava Andrewes 1971 p. 4 n. 10); d'altronde, come si è visto in Thuc. 8.28.4-5, dei mercenari peloponnesiaci militavano nell'esercito di Amorge anche se la coalizione peloponnesiaca era sua nemica. Inoltre, come nota giustamente Westlake (1977 p. 326), quando Tucidide presenta i motivi per cui Tissaferne si allea con Sparta, indica come due punti separati il problema rappresentato dagli Ateniesi (per il tributo), e da Amorge (per la rivolta): quindi l'alleanza di Atene e Amorge deve essersi verificata successivamente. Probabilmente, dopo che era stato stretto il patto tra Sparta e Tissaferne per danneggiarli, gli Ateniesi trovarono naturale unirsi al ribelle per combattere contro i comuni nemici.

Harris (2021 p. 33-36) ha preso spunto da questo articolo di Westlake per ottenere un ulteriore indizio dell'inautenticità del *De pace*. Come si è detto, infatti, lo studioso ritiene che l'orazione sia piena di errori riferiti alla storia passata e recente, che dimostrerebbero come l'autore sia un imitatore vissuto, in realtà, molto più tardi. Su questo passo, Harris propone le seguenti osservazioni: 1) come già aveva notato Westlake,

l'alleanza fra la Persia e Sparta è dovuta all'interferenza degli Ateniesi nella riscossione dei tributi, non all'alleanza di questi con Amorge; 2) l'alleanza della Persia con Sparta precede quella di Atene con Amorge; 3) se Dario II pretendeva dei tributi dalle città greche d'Asia, allora non c'era un trattato di pace valido fra la Persia e Atene; 4) probabilmente la pace di Epilico non è mai esistita, perché Tucidide non la menziona.

Tratterò questi punti insieme, perché sono strettamente collegati, ad eccezione del punto 4.

Probabilmente è vero che l'alleanza fra la Persia e Sparta precede quella tra Atene e Amorge, diversamente da come racconta Andocide; ma ritengo, come del resto faceva già Westlake (e così anche Grethlein 2010 p. 132), che si tratti di una voluta distorsione cronologica, di un procedimento retorico, non di un errore maldestro di qualcuno che non ricordava la storia recente. Andocide, per la scelta dei suoi esempi, aveva bisogno di casi con caratteristiche molto specifiche, poiché dovevano prevedere che: 1) Atene avesse stretto una pace con un alleato forte (o che le fosse stata proposta) 2) la abbandonasse/rifiutasse a vantaggio di un alleato più debole 3) alla fine venisse sconfitta 4) che si trattasse di casi poco contestabili, che non sollevassero polemiche, episodi in cui Atene aveva manifestamente avuto torto. Il secondo e il terzo episodio evocano due tra i più famosi errori ateniesi: la spedizione in Sicilia (cfr. il giudizio di Tucidide a 2. 65.11 e 7.87.5-6) e la sconfitta della guerra del Peloponneso (e anche nel caso della spedizione in Sicilia, come si vedrà nel commento al § 30, Andocide deve forse in parte manipolare i fatti per renderlo un esempio calzante ai suoi scopi). Questo primo esempio risulta più singolare: Amorge non è un personaggio che ha avuto fortuna nella retorica successiva, lo troviamo citato solo in Tucidide. Con ogni probabilità Andocide lo scelse perché costituiva la scusa per citare la missione diplomatica dello zio, (così da evidenziare le capacità e i meriti della propria famiglia), e poi adattò l'episodio in base alle caratteristiche di cui aveva bisogno perché gli servisse da esempio: la pace di Epilico era stata pur sempre l'ultima pace negoziata fra Atene e

la Persia, dunque di fatto l'unica menzogna di Andocide consiste nel fingere che fosse stata infranta al momento dell'alleanza con Amorge, mentre con ogni probabilità, per ragioni che non sappiamo, nel 413/412 non era già più considerata valida. È un'omissione che poteva passare inosservata, visto che si trattava di un fatto avvenuto venti anni prima, e soprattutto gli consentiva di ottenere la struttura di cui aveva bisogno, ovvero un legame di causa – effetto fra: l'abbandono di un alleato molto forte (la Persia), l'alleanza con uno più debole (Amorge), la sconfitta.

Non credo che l'autore dell'opera non fosse a conoscenza di come erano realmente andati i fatti, ma piuttosto che non trovasse conveniente ammettere che Atene aveva scelto Amorge come reazione all'alleanza fra Tissaferne e Sparta: questo avrebbe reso l'episodio inservibile come esempio.

Per quanto riguarda il punto 4, ovvero il silenzio di Tucidide sull'esistenza della pace di Epilico, e sulla sua violazione, non ritengo questo un argomento valido: ormai la critica ha riconosciuto come non sia un criterio sufficiente per smentire l'esistenza di un evento storico la sua assenza nell'opera di Tucidide. Inoltre ritengo improbabile che l'autore dell'orazione abbia inserito un fatto completamente inventato, soltanto allo scopo di attribuire dei meriti a un proprio antenato, quando nel resto dell'opera non sono presenti altri eventi di completa finzione: tutti gli altri episodi, sebbene talvolta con alcune imprecisioni (per i casi più lontani temporalmente) e alcune distorsioni esercitate per fini retorici, sembrano trovare conferma nelle altre fonti. Ritengo più probabile che l'autore sia veramente Andocide e che lo dimostri proprio il fatto che citi degli eventi relativi ai suoi parenti, attingendo alla sua tradizionale familiare (su questo si veda Thomas 1989 p. 119-120 e p 143) e magari ingigantendone l'importanza.

Infine, se il *De pace* fosse davvero stato scritto da un imitatore tardo che poco conosceva della storia ateniese, perché avrebbe scelto un esempio così poco noto come l'episodio di Amorge, che, per quel che possiamo sapere, è testimoniato solo da Tucidide? E in che modo ne era venuto a conoscenza?

Certamente non potrebbe essersi basato su Tucidide stesso, altrimenti l'evento sarebbe stato descritto correttamente. Se invece vogliamo ammettere che le scorrettezze presenti nel resoconto sono dovute ad un voluto fine retorico, non c'è ragione di attribuirle ad un imitatore anziché ad Andocide stesso (*contra* Harris si veda anche Hyland 2018 p. 184 n. 31).

τῷ δούλῳ τῷ βασιλέως καὶ φυγάδι: si tratta della lezione di Q, mentre A riporta τῷ δούλῳ τοῦ βασιλέως (scelta da Reiske 1771, Bekker 1823 Sluiter in Dobson 1828, Schiller 1835, Baiter – Sauppe 1850, Maidment 1941). La lezione corretta è quella di Q (messa a testo da Lipsius 1888, Fuhr – Blass 1913, Dalmeyda 1930, Albini 1964, Feraboli 1995, Edwards 1995, Ramírez Vidal 1996, Dilts – Murphy 2018) perché il termine βασιλεύς in questo caso non è utilizzato come nome di categoria ma come nome proprio per indicare il Re di Persia, dunque solitamente non va accompagnato dall'articolo (è attestata anche la forma ὁ βασιλεύς, ma è molto meno frequente, es: Hdt. 1.132, 137, Arist. *Pol.* 1304b13), infatti tutte le altre volte in cui viene citato durante l'orazione è sempre indicato come βασιλεύς, senza articolo (si veda §§ 5, 15, 22); o in un solo caso, ancora al § 29, si trova la formulazione βασιλεύς ὁ μέγας (cfr. Hdt. 1.188, Lys. 19.25, Isoc. 8.47.68).

L'appellativo di δοῦλος è usato frequentemente per indicare con sprezzo il rapporto di sudditanza al Re¹⁰², altrettanto spregiativo è l'aggettivo φυγάς; Andocide connota con tratti fortemente negativi il personaggio di Amorge, su cui ricade la colpa di aver fatto perdere agli Ateniesi il potente appoggio del Re (τὴν μὲν βασιλέως δύναμιν), da cui deriverà poi la perdita del loro stesso potere (ἕως κατέλυσεν ἡμῶν τὴν δύναμιν). Secondo Andocide, la scelta della pace e dei giusti alleati rappresenta il solo modo per proteggere l'impero.

¹⁰²Il vocabolo δοῦλος non indica quindi in questo contesto lo schiavo nel senso giuridico del termine, ma viene usato per sottolineare in modo polemico il contrasto tra il potere assoluto esercitato dal Re sui suoi sottoposti e la libertà di cui godono i Greci (si veda Lenfant 2015 p. 102-104).

ἕως κατέλυσεν ἡμῶν τὴν δύναμιν: Reiske (1771) proponeva di correggere il verbo alla forma plurale (κατέλυσαν) e di riferirlo agli Spartani. Sluiter (in Dobson 1828) proponeva in apparato di correggere ἕως κατέλυσεν in οἷς κατέλυσαν (*contra* Albinì 1964 p. 99 con bibliografia precedente). Ad eccezione di Dalmeida (1930), che accoglie la proposta di Reiske, gli altri editori mantengono il testo tradito: la lezione κατέλυσεν, infatti, ha senso se riferita a πόλεμος.

ἐν μὲν βούλευμα τοιοῦτον ἐβουλευσάμεθα: in questo caso εἷς ha valore di πρῶτος, come notava Albinì (1964 p. 100). Per questo uso cfr. And. 1.74, Dem. 18.136, 41.7. Si noti l'utilizzo del complemento oggetto interno (βούλευμα [...] ἐβουλευσάμεθα) che nel *De pace* si ritrova anche ai §§ 7, 38 (τεῖχος [...] ἐτειχίσθη, τειχισάμενοι τὰ τεῖχη) e §§ 12, 35 (ἐξ αὐτῶν τῶν γραμμάτων, ἃ [...] γέγραπται, γράμματα τὰ γεγραμμένα).

Secondo esempio: l'alleanza con Segesta (§ 30)

Συρακόσιοι δ' ὅτε ἦλθον ἡμῶν δεόμενοι: Questo episodio è considerato dalla maggior parte della critica come un errore o un'invenzione dell'autore (ad es. Andrewes 1961 p. 3, Albinì 1964 p. 100, Westlake 1977 p. 325, Kagan 1987 p. 30, Missiou 1992 p. 109, Edwards 1995 p. 199, Rhodes 2016 p. 185, Harris 2020 e 2021 p. 33), poiché, se è nota la richiesta d'aiuto da parte di Segesta contro Selinunte e Siracusa (416, Thuc. 6.6.2) non si trova in altre fonti notizia di un'ambasceria siracusana volta ad impedire l'intervento ateniese.

In questo panorama, rappresentano delle eccezioni Thomas (1989) e Piccirilli (1994 e 1997), che hanno entrambi osservato come il semplice fatto che Tucidide non parli dell'ambasceria non sia un motivo sufficiente di per sé per escluderne l'esistenza. Secondo Thomas (1989 p. 120), l'oratore potrebbe essere stato informato sulla vicenda grazie alla sua famiglia: sappiamo infatti che lo zio Epilico morì in Sicilia (1. 117); tuttavia non sono sicura che in questo caso l'informazione sia pertinente, perché l'oratore sembra alludere ad un'ambasceria svoltasi proprio ad Atene, non sull'isola.

Secondo Piccirilli (1994 e 1997), il passo di Andocide farebbe riferimento ad una fase in cui la spedizione aveva già avuto inizio: lo dimostrerebbe il fatto che l'oratore parli di un'alleanza con Segesta e Catania, poiché la seconda città si unì al fronte ateniese non fin dall'inizio, ma nell'estate del 415 (6.51.2, 7.14.2).

L'evento riferito da Andocide potrebbe essersi verificato dopo che i Siracusani, trovandosi in difficoltà nel fronteggiare i nemici, avevano chiesto aiuto ai Corinzi e agli Spartani. Questi ultimi tentennavano e volevano semplicemente inviare degli ambasciatori a Siracusa per convincerla a non accordarsi con Atene (6.73.2, 88.10). Nell'estate del 414 i Siracusani arrivano a pensare di non avere alcuna speranza di vincere la guerra, e, scoraggiati dall'assenza di aiuti dal Peloponneso, cominciano a considerare l'ipotesi dell'armistizio. Se ne discute in città, vengono fatte delle proposte a Nicia (6.103.3-4), finché l'arrivo dei rinforzi inviati dai Corinzi e dagli Spartani dà loro nuovo coraggio e l'idea di chiedere la pace viene abbandonata (7.2.1). Piccirilli suppone quindi che in quella fase concitata prima dell'arrivo dei Lacedemoni, Nicia potesse aver persuaso i Siracusani ad inviare un'ambasceria ad Atene.

Nell'articolo del 1994, Piccirilli esaminava anche un passo del dialogo pseudoplatonico *Erissia*, utilizzandolo per ipotizzare l'esistenza di trattative avviate dai Siracusani anche prima della partenza della spedizione. Tucidide testimonia che Siracusa era spaccata tra quanti sostenevano Ermocrate, che riteneva sicuro il pericolo dell'intervento ateniese e sollecitava pertanto a inviare ambascerie a Cartaginesi, Spartani, Corinzi e chiunque altro potesse offrire loro sostegno (6.33.1-34.3); e quanti appoggiavano invece Atenagora, che Tucidide descrive come il più ascoltato dalla maggioranza (6.35.2-41.1), egli sosteneva che il timore di un imminente attacco ateniese fosse infondato e che la città non corresse alcun pericolo.

Visto che i Segestani nell'inverno del 416/415 erano giunti ad Atene per chiedere aiuto contro la città nemica (Thuc. 6.6.2) non ci sono motivi per escludere che Siracusa avesse tentato, da parte sua, di inviare dei propri rappresentanti per comprendere

che intenzioni avessero gli Ateniesi e tentare di dissuaderli dal proposito di aiutare gli avversari. Questa supposizione potrebbe essere confermata dall'esordio del dialogo pseudoplatonico *Erissia* (392 a-d) dove Eristrato narra a Socrate di un suo recente viaggio in Sicilia, prospetta la necessità di una spedizione ateniese contro i Siracusani e aggiunge che questi ultimi hanno inviato degli ambasciatori in città, con lo scopo, a suo avviso, di trarre in inganno gli Ateniesi. Il passo testimonierebbe dunque la presenza di delegati siracusani ad Atene nel 415, in una fase in cui la spedizione in Sicilia era già progettata ma non ancora ufficialmente stabilita. Piccirilli non pone questo passo in collegamento con quello di Andocide, poiché ritiene, come si è detto, che l'allusione a Catania indichi una fase più tarda. Non escluderei però che la citazione della città sia un'imprecisione dell'autore, e che egli stesse piuttosto facendo riferimento a queste prime trattative che si svolsero prima della partenza (se vogliamo fidarci della testimonianza dell'*Erissia*).

La ricostruzione proposta da Piccirilli delle possibili trattative avvenute tra Siracusa ed Atene durante la spedizione in Sicilia ha avuto il merito di rivalutare un episodio che gran parte della critica aveva per lo più archiviato senza tentennamenti come falso, semplicemente sulla base della sua assenza in Tucidide. Tuttavia, conoscendo la tendenza di Andocide a manipolare i fatti per ottenere degli esempi adatti alla sua necessità, ritengo che non si possa escludere che l'episodio sia in parte un'invenzione dell'oratore (del resto, che si voglia credere all'esistenza di un'ambasceria siracusana o meno, resta sicura una voluta distorsione cronologica: Atene non scelse l'alleanza con Segesta nel 416, le due città erano già alleate almeno dal 427, anno in cui venne probabilmente rinnovata un'alleanza che era stata stipulata ancora precedentemente, si veda Thuc. 3.86.3 e 6.6.2). Dopo tutto si trattava di eventi verificatisi circa venti anni prima, uno spazio di tempo sufficiente perché l'uditorio potesse non ricordare con precisione le trattative che si erano svolte. Si è già visto come Andocide non abbia esitato a manipolare l'episodio di Amorge (§ 29), fingendo che in quel momento l'alleanza con la Persia fosse ancora valida (anche questo episodio risaliva a circa vent'anni prima); dunque ritengo

che non ci siano abbastanza elementi per stabilire se l'oratore stia attingendo a delle informazioni che Tucidide non riporta (e di cui forse aveva conservato memoria grazie alla sua tradizione familiare); oppure se abbia ingigantito un momento di debolezza dei Siracusani (che probabilmente c'era stato, anche se non della portata che lui descrive) per ottenere un esempio adatto alla sua necessità. Come si è detto nel commento al § 29, l'oratore aveva bisogno di esempi con caratteristiche molto specifiche, non così semplici da trovare: una proposta di pace con un alleato forte, un rifiuto a vantaggio di uno più debole; in conclusione la sconfitta di Atene. E oltretutto, siccome si trattava di toccare un tasto delicato (ovvero di muovere una critica alla propria città) bisognava scegliere esempi che non costituissero oggetto di irritazione o dibattito, casi in cui Atene aveva senza dubbio avuto torto. La spedizione in Sicilia costituiva uno degli episodi migliori da questo punto di vista: il plateale errore compiuto da parte di Atene diventerà per gli oratori il paradigma di quello che non bisogna fare (si veda Nouhaud 1982 p. 270-275). Va notato che nel discorso di Nicia per persuadere gli Ateniesi a non partire per la spedizione in Sicilia è presente una parte che ricorda molto il passo di Andocide (Thuc. 6.13.2): Nicia, infatti, chiede agli Ateniesi di smettere di concludere alleanze, come sono abituati a fare, con popoli ai quali devono portare soccorso quando si trovano in difficoltà, ma da cui non otterranno aiuto quando saranno loro a richiederlo. L'argomentazione è la stessa, anche se al discorso di Nicia manca ovviamente l'opposizione alleato forte-debole che nell'orazione di Andocide viene creata dall'ambasciata siracusana.

Secondo Harris (2000 p. 496), è improbabile che Andocide possa aver mentito su degli eventi verificatisi così recentemente, abbastanza vicini nel tempo perché alcuni partecipanti all'assemblea potessero averli vissuti di persona. Tuttavia l'esempio stesso che egli propone per sostenere la sua tesi, in un certo senso la smentisce. Lo studioso cita il diverso modo in cui Eschine descrive il proprio ruolo nelle trattative per la pace di Filocrate in tre diverse orazioni: 1.174, 2.20-78 e 3.62-81. Nella prima, composta nel 346, l'anno stesso dei negoziati con la Macedonia, Eschine sostiene di aver concluso la pace insieme a

Filocrate; nella seconda, datata al 343, l'oratore cerca di dissociarsi dal collega (e qui Harris osserva che Eschine ridimensiona il proprio ruolo, ma non nega il fatto principale, ovvero che gli Ateniesi avessero stretto un'alleanza con Filippo: certamente, come avrebbe potuto mentire su un evento avvenuto soltanto tre anni prima?); nel 330, sedici anni dopo, sostiene di non essere mai stato a favore di un'alleanza con Filippo, ma solo della pace. Harris, dunque, pone a paragone Eschine, che varia soltanto dei particolari dello stesso evento, con l'autore del *De pace*, che invece presenta dei fatti di pura invenzione; così da mostrare come i due autori trattino diversamente episodi della storia recente.

Mi sembra che questo esempio supporti, anziché smentire, l'autenticità dell'orazione di Andocide. Se Eschine, con il passare degli anni, presenta versioni sempre differenti dello stesso episodio, perché Andocide non avrebbe potuto adattare alla propria convenienza degli eventi ancora più lontani nel tempo, verificatisi più di venti anni prima? Del resto, però, il ragionamento di Harris si basa sul fatto che egli ritiene quasi tutte le informazioni riportate dall'oratore in questi passi come delle complete invenzioni (§§ 29-30), mentre io ritengo che si tratti piuttosto di rielaborazioni di eventi realmente avvenuti, operate con lo scopo di ottenere degli esempi validi a sostenere la sua tesi.

Nouhaud (1982 p. 270-271), analizzando la narrazione di Andocide, gli rimprovera di descrivere solo il pretesto per cui la spedizione venne compiuta (ovvero la contesa tra Segesta e Siracusa) e lo accusa di compiere così una semplificazione eccessiva. Da Tucidide sappiamo infatti che la vera ragione dell'intervento ateniese consisteva nella speranza di estendere il proprio dominio a tutta la Sicilia (6.6.1 e 6.15.2). Lo studioso aggiunge che, dal momento che Andocide voleva scrivere un discorso in favore della pace, la sua argomentazione sarebbe risultata più convincente sottolineando come la spedizione in Sicilia fosse nata a causa delle eccessive e irragionevoli mire espansionistiche ateniesi. Eppure Andocide non usa tale arma: ancora una volta ritengo che questo sia un indizio del fatto che,

malgrado le simpatie filospartane dell'autore, egli non volesse (a differenza di quanto sostenuto da Missiou 1992) apparire come un oligarchico e un nemico dell'impero. Come si è già potuto osservare, Andocide non muove mai, neppure qui, dove in effetti ne avrebbe l'occasione, critiche all'imperialismo ateniese. La sua linea argomentativa è basata sul fatto che la pace sarà lo strumento per riacquisire il potere perduto: Atene merita di riconquistare ciò che le spetta, deve soltanto agire con accortezza, evitare l'impulsività e scegliere dei validi alleati, ovvero gli Spartani. L'oratore non vuole attirarsi l'antipatia del pubblico criticando apertamente le sue mire espansionistiche presenti e passate, piuttosto cerca di indurlo a considerare l'ipotesi della pace utilizzando un argomento che, come si è visto, era consueto nella propaganda democratica ateniese: quello dell'eccessiva generosità nel prestare soccorso ai deboli. Egli cerca dunque di utilizzare quella stessa retorica, piegandola però ai propri fini.

φιλότητα: forma più ricercata rispetto a φιλία, si trova più comunemente in poesia ma si riscontrano anche casi nella prosa (ad. es. And. 1.145, Hdt. 1.172.1, Plat. *Leg.* 757a).

τῆς Ἐγεσταιῶν καὶ Καταναίων: i codici riportano τῶν Ἐγεσταιῶν καὶ τῶν Καταναίων, Reiske (1771) aveva notato l'assenza di τῆς e proponeva quindi di scrivere τῆς τῶν Ἐγεσταιῶν. La correzione definitiva è di Francke (1876 p. 32): lo studioso osserva correttamente che Andocide di solito non utilizza l'articolo con gli aggettivi sostantivati di provenienza (cfr. la correzione di Spengel ai §§ 2, 4, 10 e di Pertz al § 31). L'unica eccezione è rappresentata da οἱ Ἕλληνες (cfr. 1.32, 33, 107, 108, 130, 128, 143; 3. 5, 17, 27, 34, 37, 38), che si trova sempre con articolo perché va interpretato come denominazione di categoria (si veda Albin 1964 p. 53), così come, ad esempio, οἱ βάρβαροι. Il primo a mettere a testo la correzione di Francke è Lipsius (1888) e poi la si ritrova in tutte le edizioni successive.

εἰ βουλόμεθα πρὸς αὐτοὺς: si tratta della lezione dei codici, che però è stata corretta in due diversi modi. L'edizione aldina riporta ἦν βουλόμεθα, Reiske ha invece proposto εἰ βουλοίμεθα (1771). La soluzione di Reiske è stata accolta da molte edizioni:

Bekker (1823), Sluiter in Dobson 1828, Schiller (1835), Baiter – Sauppe (1850), Lipsius (1888), Dalmeyda (1930), Maidment (1941), Edwards (1995), Feraboli (1995). Stahl (1907 p. 679) difende la lezione dei codici, sostenendo che si possa mantenere l'indicativo al posto dell'ottativo, poiché si tratta di una subordinata condizionale del primo tipo. Per questa ragione scelgono di conservare βουλόμεθα Blass – Fuhr (1913), Albini (1964), Ramírez Vidal (1996), Dilts – Murphy (2018). Dal punto di vista dei Siracusani (e di Andocide), se gli Ateniesi sceglieranno loro al posto dei Segestani stringeranno senza dubbio l'alleanza migliore: è una certezza, non un'eventualità.

ἡμεῖς τοίνυν εἰλόμεθα: si tratta di un uso di τοίνυν poco comune: la particella è inserita nella frase principale di un lungo periodo in cui la costruzione rischia di diventare difficile da seguire, con lo scopo di legare la principale con la sua subordinata (commento a questo passo e altri casi simili in Denniston 1954 p. 577).

ἀντὶ τοῦ μένοντες οἴκοι: i codici riportano μένοντας, forse a causa del συμμαχούς che viene poco dopo. La lezione corretta è al nominativo, perché il participio va concordato il soggetto ἡμεῖς. L'emendamento è stato proposto da Blass (1913) e viene accettato da tutti gli editori successivi ad eccezione di Feraboli (1995), che mantiene la lezione dei codici.

πολλοὺς μὲν Ἀθηναίων [...] οἱ σωθέντες αὐτῶν: il triste bilancio della spedizione in Sicilia, che tante speranze aveva suscitato fra gli Ateniesi, sembra un rovesciamento degli elenchi di benefici che Andocide aveva ripetutamente proposto nella prima parte dell'orazione (§§ 5, 7, 9): se la pace aveva permesso di accrescere l'esercito, costruire nuove navi, accumulare ricchezze e potenza, la guerra con Siracusa ha invece causato molte inutili morti tra gli Ateniesi e i loro alleati, la perdita di navi, di beni, di forza. Anche i superstiti vengono salvati in modo vergognoso (αἰσχρῶς): Tucidide dice infatti che dopo otto mesi nelle latomie i sopravvissuti furono venduti (Thuc. 7.87.2-3, si veda Gomme, Andrewes, Dover 4 1970 p. 464). L'avverbio ἀριστίνδην non è comune, ma lo si ritrova ad es. in Isoc. 4.146, Plat. *Leg.* 855c, Arist. *Pol.* 1273a23.

Terzo esempio: l'alleanza con Argo (§ 31)

ὕστερον δὲ ὑπ' Ἀργείων ἐπέισθημεν [...] πλεύσαντες ἐπὶ τὴν Λακωνικὴν: Andocide non si sta riferendo, come pensano Dalmeyda (1930 p. 97 n. 1), Maidment (1941 p. 523 n. b), Albin (1964 p. 101) all'alleanza fra Atene, Argo, Elide e Mantinea, in virtù della quale Alcibiade con mille opliti ateniesi sostenne gli Argivi nel loro attacco contro Epidauro del 419 (Thuc. 5.55). Questo trattato, infatti, non eliminava quello fra Atene e Sparta, che formalmente restavano in pace; inoltre, come osserva Thompson (1970) Epidauro non è in Laconia. Come scrive lo studioso (seguito da Edwards 1995 p. 199 n. 31 e Feraboli 1995 p. 405 n. 52), si tratta più probabilmente di un episodio del 414 (Thuc. 6. 105. 1-2), dove si dice che gli Ateniesi, dopo aver varie volte rifiutato di attaccare le coste della Laconia (come chiedevano loro gli Argivi), si decisero ad attaccare le città di Epidauro Limeria e Prasie, trasgredendo così gli accordi presi con Sparta. I Lacedemoni reagirono invadendo il territorio di Argo e a loro volta gli Ateniesi vennero in soccorso degli Argivi contro gli Spartani: Tucidide definisce questa decisione un'aperta violazione del trattato di pace. Come si può vedere, i resoconti di Andocide e Tucidide corrispondono: entrambi citano il ruolo di istigatori giocato dagli Argivi, entrambi indicano l'attacco ateniese alle coste della Laconia come la prima aperta trasgressione al trattato di pace: dopo questo gesto gli Spartani sono pronti a riprendere la guerra addossando agli Ateniesi la colpa di non aver rispettato i patti (cfr. anche Thuc. 7.18.3).

ἤκουσι πείθοντες: è la lezione di A, Q invece riporta ἤκοντες πείθουσι. Si noti l'insistenza nel passo del verbo πείθω (ἐπέισθημεν, πείθοντες, πείσαντες), sempre associato agli Argivi: essi hanno eseguito in passato un ruolo di cattivi consiglieri, persuadendo Atene a suscitare la collera degli Spartani e provocando così l'inizio della guerra deceleica, poi però non le sono stati d'aiuto nel momento della sconfitta. Se, come afferma ripetutamente Andocide, bisogna valutare quello che avverrà in futuro giudicando in base a quello che è successo

in passato, allora il comportamento degli Argivi è chiaramente prevedibile: anche adesso stanno pungolando Atene perché prosegua la guerra, ma di certo, come hanno già fatto durante la guerra del Peloponneso, non difenderanno la loro alleata nel momento del pericolo.

τὰ τεῖχη κατασκάπτειν [...] τοὺς φεύγοντας καταδέχεσθαι: è lo stesso elenco che si trovava al § 11 (con la sola differenza del verbo καθαιρεῖν al posto di κατασκάπτειν). Si noti come Andocide ritorni ben tre volte sulla fine della guerra del Peloponneso, che rappresenta per i suoi avversari la più forte argomentazione da presentare contro la prospettiva di una pace con Sparta (cfr. §§ 1 e 10). Andocide sviluppa la sua risposta in più passaggi dell'orazione: ai §§ 10-12 giustifica la condotta degli Spartani sostenendo che le dure condizioni imposte nel 404 erano dovute alla situazione: i Lacedemoni avevano vinto la guerra e quindi spettava loro il diritto di dettare le regole, mentre in questo momento propongono ad Atene un accordo equo, tra pari; al § 21 viene aggiunto un elemento in più: non solo gli Spartani nel 404 avevano il diritto di imporre le condizioni che volevano, ma furono anche misericordiosi nello sceglierle, perché i Tebani avevano invece proposto di radere al suolo la città: anzi, furono i Lacedemoni ad imporsi perché venisse risparmiata. Infine, al § 31 avviene un completo rovesciamento delle responsabilità: in definitiva, la vera ragione per cui Atene ha dovuto abbattere le sue mura e ha perso le sue navi è costituita dagli Argivi, che hanno insistito per spingere gli Ateniesi a rompere la pace di Nicia (cfr. § 9).

ἐκτεῖναι τὸν θυμόν: l'espressione non è comune e neppure del tutto chiara (a chi andrebbe riferito θυμός?), per questa ragione sono stati proposti vari emendamenti, tra i quali: Reiske (1771) suggeriva ἐκείνων κινεῖν θυμόν, Sluiter (in Dobson 1828) κινεῖν αὐτῶν θυμόν, Blass (1871) ἐκκαλεῖν αὐτῶν θυμόν (ma nell'edizione del 1913 viene messa a testo la lezione dei codici), Lipsius (1888) ἐντεῖναι αὐτῶν θυμόν, accettato da Dalmeyda (1930) e parzialmente da Maidment (1941), che proponeva ἐντεῖναι ἐκείνων θυμόν. Le edizioni successive hanno scelto di

mantenere la lezione dei codici (anche sulla base del confronto con l'espressione di Erodoto προθυμίην ἐκτείνειν 7.10). Va segnalato inoltre che la maggior parte delle traduzioni interpreta θυμόν come riferito agli Spartani: «ce qui dechaîna leur colère» Dalmeyda, «a esasperarne l'animo» Albini (1964), «to arouse Sparta's anger» Maidment, «il che esasperò l'animo di questi ultimi» Feraboli (1995), «to excite their anger» Edwards (1995), «para desencadenar su ira» Ramírez Vidal (1996) (e a favore di questa interpretazione andavano anche le varie proposte di inserire αὐτῶν ο ἑκείνων nel testo), mentre MacDowell (1998) traduce con «display our spirits», ipotizzando quindi che θυμός vada riferito agli Ateniesi.

ἀρχὴν πολλῶν κακῶν: Si tratta di un'espressione solenne, drammatica, molto utilizzata (ad. es.: *Il.* 5.62-63 e 11.603-604, *Hdt.* 5.97.3, *Thuc.* 2.12.3).

ὑπὲρ {τῶν} Ἀθηναίων ἐποιήσαντο: l'espunzione è stata proposta da Pertz (1857 p. 7) e la si ritrova in tutte le edizioni a partire da Lipsius (1888), ancora una volta per adattare il testo all'uso di Andocide, che generalmente non mette l'articolo con gli aggettivi sostantivati di provenienza (cfr. le correzioni di Spengel ai §§ 2, 4, 10 e di Francke al § 30).

Conclusione della sezione (§ 32)

Κορινθίων δὲ τοὺς νῦν ἔχοντας τὴν πόλιν: si tratta di una perifrasi poco chiara, infatti Reiske (1771) ha pensato che il testo andasse emendato e aveva proposto come possibili soluzioni: τοὺς νῦν οὐδ' ἔχοντας τὴν πόλιν oppure τοὺς νῦν ἐρῆμον ἔχοντας τὴν πόλιν. Probabilmente Andocide si stava riferendo alla fazione che aveva in quel momento il potere a Corinto, ovvero al partito favorevole alla guerra che, con il sostegno degli Argivi, aveva compiuto la strage delle Euclee (*Xen. Hell.* 4.4. 2-5, *Diod.* 14.86.1; si veda commento ai §§ 18 e 26 p. 171 ss., 201 ss.), uccidendo gli avversari del partito filospartano e favorevole alla pace (sostengono questa interpretazione, ad es: Cloché 1919 p. 181, Dalmeyda 1930 p. 140, Griffith 1950 p. 243, Albini 1964 p. 103, Whitby 1984 p.

303). Non credo si tratti, come riteneva Tuplin (1982 p. 80), di una perifrasi per indicare gli Argivi (l'espressione andrebbe quindi tradotta: «Coloro che adesso tengono la città dei Corinzi», facendo dipendere Κορινθίων da πόλιν e non da τοὺς). Il dubbio sussiste a causa del complesso episodio dell'unione tra Argo e Corinto (si veda commento al § 26 p. 201 ss.), che probabilmente consisteva dal punto di vista formale in un trattato di *isopoliteia* tra le due città, ma in cui di fatto Argo si impose per esercitare il predominio. L'ipotesi è plausibile, tuttavia ritengo più probabile la prima possibilità: gli Argivi sono già stati citati e non avrebbe senso rinominarli. Forse Andocide sceglie di utilizzare questa espressione per sottolineare il suo disprezzo verso il partito favorevole alla guerra e, come sostiene Whitby (1984 p. 303) potrebbe servirsene per creare un contrasto ancora più forte fra le due opzioni che si pongono davanti ad Atene: la pace con i Beoti o la guerra insieme agli infidi Argivi; la pace con Sparta o la guerra al fianco di una parte degli abitanti di Corinto, anziché della città intera. Si tratta, insomma, di un sostegno parziale e forse anche momentaneo: come osserva Dalmeida (1930 p. 140) quel *vōv* potrebbe alludere alla possibilità che il partito filospartano un giorno riprenda il potere.

μη δῆτα [...] μηκέτι ἀμαρτάνειν: la chiusa del ragionamento vuole essere particolarmente coinvolgente, con l'apostrofe agli Ateniesi e la *gnome* finale sull'importanza di apprendere dalla storia, che crea una doppia *Ringkomposition* con l'apertura dell'orazione (§ 2, dove la storia serviva da guida per indicare esempi positivi da cui trarre ispirazione) e con l'apertura della sezione che ora si sta concludendo (§ 29), dove la storia aveva invece il ruolo di maestra che indica gli errori da non ripetere mai.

Perorazione, difesa dell'operato degli ambasciatori

1) I quaranta giorni di dibattito (§ 33-35)

τετραράκονθ': A riporta la lezione τεσσαράκονθ', ma questo non rispetta l'uso andocideo: il *De pace*, infatti, presenta 17 forme in

ττ (si veda Dilts – Murphy 2018 p. XVI). La prima edizione in cui si trova a testo la forma τεττάρωνθ' è quella di Lipsius (1888), seguita da tutte le edizioni successive.

ἐν αἷς ὑμῖν ἔξεστι βουλευέσθαι: i codici riportano ἡμῖν, la correzione in ὑμῖν, necessaria a livello di senso, è di Bekker (1823), accettata in tutte le edizioni successive. Anche al § 34 i codici riportano ἡμῖν per ὑμῖν, ma in questo caso la lezione corretta è conservata dagli apografi. Al § 35, invece, Q riporta ἡμετέρους, ἡμεῖς, ἔστιν ἡμῖν al posto dei corretti ὑμετέρους, ὑμεῖς, ἔστιν ὑμῖν conservati da A, ma in A si trovano τις ἡμῖν e ἀγαθὰ ἡμῖν mentre Q mantiene le forme corrette τις ὑμῖν, ἀγαθὰ ὑμῖν.

αὐτοκράτορας γὰρ πεμφθῆναι: come già illustrato nel commento al § 6 (p. 117 ss.), una delle prerogative che distinguevano gli ambasciatori plenipotenziari consisteva nel fatto che il testo prodotto durante i negoziati non doveva più essere sottoposto alla discussione popolare (questo secondo l'analisi di Magonato 2013 p. 234-235, cfr. i casi descritti in Thuc 5. 27-28, Xen. *Hell.* 2.2.22 , 5.3.26, 7.1.1-14). Gli accordi stabiliti entravano quindi immediatamente in vigore, anche se al termine della loro missione gli αὐτοκράτορες dovevano comunque fornire un resoconto del loro operato al consiglio e all'assemblea per ricevere l'approvazione definitiva (Magonato 2013 p. 237). Evidentemente, dunque, Andocide contravviene alle regole stabilite dal suo mandato chiedendo una nuova discussione in assemblea: per questo ha bisogno di giustificarsi. Gli accordi negoziati a Sparta non sono già entrati in vigore e nessuna decisione ufficiale è stata ancora presa. La delegazione è tornata ad Atene per presentare le proposte valutate durante le trattative, chiedendo che vengano ridiscusse e approvate dai cittadini. In caso di opinione favorevole, la pace sarà finalmente ufficializzata grazie alla presenza degli ambasciatori plenipotenziari lacedemoni che accompagnano Andocide e i suoi colleghi (§ 39).

διὰ ταῦθ', ἵνα: ταῦθ' è una correzione di Reiske (1771); i manoscritti riportano ταύτην, che si trova a testo nelle edizioni di Bekker (1823), Schiller (1835) e Sluiter (in Dobson 1828;

che però segnala in apparato di apprezzare la correzione di Reiske). Lipsius (1888) ha invece emendato in τοῦθ', ma la sua proposta non è stata accolta in nessuna altra edizione. Baiter – Sauppe (1850) accettano la correzione di Reiske, così come Fuhr – Blass (1913) e tutte le edizioni successive.

λέγοντες ὡς οὐδεὶς πώποτε [...] ἐξαπατήσαντας αὐτὸν εὖ ποιῆσαι: Andocide difende il proprio operato presentandolo non come una trasgressione al mandato ricevuto, ma come una forma estrema di correttezza e di trasparenza, a differenza di coloro che invece agiscono in segreto e con l'inganno (la coppia di verbi λανθάνω e ἐξαπατάω viene ripetuta tre volte nei §§ 33-34). Grethlein (2010 p. 137) osserva che Andocide in questo punto rifiuta la visione oligarchica secondo cui il popolo sia incapace di prendere decisioni per il bene della città, e vada quindi tenuto all'oscuro e imbrogliato. Effettivamente il passo può richiamare alla mente, ad esempio, le critiche mosse dallo Pseudosenofonte all'atteggiamento volubile dell'assemblea, sempre pronta, seguendo il proprio interesse, a sconfessare le decisioni prese e a ricusare ogni responsabilità addossando tutte le colpe a chi aveva espresso la proposta ([Xen.] *Ath. Pol.* 2. 17, si veda commento Lenfant 2017 p. 139-146, Zunino 2009). Bisogna però precisare che la critica ai meccanismi decisionali dell'assemblea era un luogo comune sfruttato spesso dagli oratori e non necessariamente solo da chi aveva simpatie oligarchiche; si tratta ancora una volta di una questione di opportunità del momento piuttosto che di convinzioni politiche. Il tema, ad esempio, viene affrontato nel dibattito per decidere la sorte degli abitanti di Mitilene (su questo episodio si veda commento al § 28 p. 237): Cleone, che voleva mantenere la decisione presa il giorno precedente e avrebbe preferito che non si aprisse una nuova discussione, attacca l'amore degli Ateniesi per le belle parole e sostiene che i membri dell'assemblea, invece che uomini che discutono per il bene della città, sembrano piuttosto degli spettatori di una disputa sofistica, interessati soltanto al piacere di lasciarsi intrattenere (Thuc. 3.38. 1-7). Diodoto, dal canto suo, ribatte che Atene è la sola città in cui è impossibile fare del bene senza usare l'inganno, perché chi, come lui, offre saggi consigli apertamente si attira le

accuse di agire per tornaconto personale (3.43. 3, la somiglianza tra questo passo e quello di Andocide era già stata notata da Dobree 1883 p. 169). Albini (1964 p. 104) menzionava anche [Dem.] 13.13, dove si dice che chi voglia fare il bene di Atene dovrebbe prima purificare le orecchie degli Ateniesi, che ormai sono state avvelenate dall'abitudine di ascoltare menzogne piuttosto che buoni consigli; in un altro passo Demostene (8.31-32) descrive come un pericolo per la democrazia gli oratori abili e senza scrupoli, che possono manipolare il popolo spingendolo a prendere cattive decisioni; ma molti altri esempi si potrebbero citare (sulla presenza di questi temi nei *Prologhi* di Demostene si veda Gotteland 2016). Isocrate (8.52) ritrae l'incoerenza dei suoi concittadini, che prima di entrare in assemblea criticano una proposta, poi in seguito la votano, e, una volta di ritorno a casa, si lamentano della decisione che è stata presa (questo tema si ritrova anche nella commedia: cfr. ad. es. Aristoph. *Eccl.* vv. 193-195). Demostene in diversi passi, a seconda della necessità, ora critica la volubilità del popolo nel mutare opinione — quando ad essere rimessa in discussione è una mozione a cui egli è favorevole — ora invece si mostra sostenitore della riapertura del dibattito, se ne è oggetto una decisione che non condivide e che spera sia cambiata (si veda Pasini 2016 p. 201-202, 210 – 211 con vari esempi).

Le principali debolezze del sistema assembleare ateniese, dunque, erano spesso citate dagli oratori — le più comuni: 1) la volubilità 2) la propensione dei cittadini a farsi sedurre dalle parole degli oratori più abili e spregiudicati, senza esercitare il proprio senso critico¹⁰³ 3) la tendenza a rovesciare interamente la colpa di una decisione sbagliata su chi l'aveva proposta,

¹⁰³Anche questo tema si ritrova nella commedia: in particolare viene affrontato da Aristofane nei *Cavalieri*, dove il padrone di casa Demo (che rappresenta il popolo stesso) viene continuamente ingannato dal servo adulatore Paflagone; due servitori fedeli riusciranno ad estromettere quest'ultimo con l'aiuto di un salsicciaio, capace di avere la meglio perché ancora più ignorante, cinico e scaltro del rivale. L'intera trama costituisce una metafora grottesca della situazione politica ateniese, mostrando come i politici ottengano il consenso e l'approvazione del popolo adulandolo, manipolandolo, ingannandolo.

deresponsabilizzando la maggioranza che l'aveva votata (su questo si veda Bearzot 2017 p. 265-272) — e potevano essere sfruttate in base alla convenienza del momento: sia per sostenere la propria argomentazione; sia per un fine parenetico, provocatorio, così da suscitare nel pubblico una reazione in senso contrario (si veda Pasini 2016 p. 211-212). A quest'ultimo scopo si può ascrivere il caso del passo di Andocide (così come al § 35), dove l'oratore, avendo probabilmente ricevuto delle accuse in merito all'irregolarità della procedura da lui seguita, risponde alle critiche con una provocazione: il popolo preferisce forse essere ingannato e tenuto all'oscuro, oppure vuole prendere parte alle decisioni?

§ 34

πολέμου μὲν ὄντος ἄνδρα στρατηγόν: il paragone tra il comandante e l'ambasciatore permette ad Andocide di ribadire l'opposizione cardine di tutta l'orazione, quella tra la guerra e la pace. Il generale ha bisogno talvolta di utilizzare l'inganno o di tenere i soldati all'oscuro dei suoi piani perché li porta ad affrontare rischi mortali; l'ambasciatore che viene a negoziare la pace, invece, non ha nulla da nascondere, perché nella pace non c'è mai alcun pericolo; o almeno è questo che suggerisce implicitamente il paragone, anche se nella realtà non è tutto così semplice e Andocide conosce bene i timori nutriti dai suoi concittadini riguardo al rischio di stringere accordi con Sparta (cfr. § 1).

ὅ τι πράττει: si tratta di una correzione di Richards (1906 p. 292). I codici riportano ὅ τι πράττοι (che si trova a testo nelle edizioni di Bekker 1823, Sluiter in Dobson 1828, Schiller 1835, Baiter – Sauppe 1850). Lipsius (1888) sceglie ὅ τι πράττη, correzione che era stata proposta da Ydén (1872 p. 34) e che poi viene accolta anche da Blass – Fuhr (1913), Dalmeyda (1930), Maidment (1941), Edwards (1995). La correzione di Richards è stata invece messa a testo da Albin (1964), Feraboli (1995), Ramírez Vidal (1996), Dilts – Murphy (2018). Albin (p. 104-105) motiva la sua scelta della forma all'indicativo sostenendo che quella al congiuntivo, pur essendo grammaticalmente

corretta, risulta meno efficace a causa del suo valore più sfumato.

εἰρήνης δὲ περὶ πρεσβεύοντας κοινῆς: Kingsbury (1899 p. 22) segnala questo come unico esempio di anastrofe in Andocide (altri casi di anastrofe della preposizione in prosa si trovano ad es. in Thuc. 1.23.3, Antiph. 1.21, Plat. *Leg.* 855c). Sull'espressione κοινή εἰρήνη si veda commento al § 17 p. 167.

ἔτι ἀποδώσομεν: il codice A riporta τὶ ἀποδώσομεν, Q soltanto ἀποδώσομεν. Reiske (1771) propone in apparato di non inserire il τὶ oppure di emendarlo in ἔτι. Mantengono la lezione di A Bekker (1823), Sluiter (in Dobson 1828), Schiller (1835), Baiter – Sauppe (1850). Lipsius (1888) invece sceglie di non mettere a testo il τὶ.

L'emendamento di Reiske è stato poi giudicato convincente e accolto da tutte le edizioni successive. Ha creato dubbi negli studiosi anche la forma al futuro ἀποδώσομεν, che Lipsius (1888) ha proposto di correggere in ἀποδίδομεν e Blass prima in ἀπεδώκαμεν (1871; l'emendamento era stato approvato da Ydén 1872 p. 34), poi in ἀπέδομεν (1913). Tutte le edizioni successive hanno invece scelto di mantenere la lezione dei codici.

οἷς δ' ἂν ὁμόσωμεν καὶ συνθώμεθα, τούτοις ἐμμένειν: Dalmeyda (1930 p. 98 n. 1) osserva che la chiusa turba l'ordine del ragionamento; ma a mio parere Andocide inserisce questa precisazione come un'ulteriore forma di giustificazione del suo operato. Non soltanto l'ambasciatore non ha bisogno di agire in segreto perché la pace presenta solo vantaggi e non nasconde rischi; ma anche perché è importante, quando si stringe un accordo, che tutti siano consenzienti e pronti a rispettare le condizioni stabilite: questo spiega quindi il suo scrupolo di prudenza nel voler ridiscutere i vari punti dell'accordo di pace in assemblea. Inoltre la frase riprende il tema dei §§ 3-12 e 29-31, dove i vari esempi storici citati da Andocide mostravano come la decisione di rompere un trattato di pace e iniziare una nuova guerra avesse sempre portato effetti disastrosi per la città. Atene

deve quindi scegliere in modo saggio e mettersi al riparo da questo errore, che ha più volte corso in passato.

§ 35

πρὸς γράμματα {τὰ} γεγραμμένα: Dilts – Murphy (2018) espungono l'articolo sulla base delle osservazioni di Albini (1064 p. 106), che aveva proposto questa soluzione nel commento, ma aveva poi scelto di mettere a testo πρὸς τὰ γράμματα τὰ γεγραμμένα (seguito da Feraboli 1995). Tutte le altre edizioni hanno invece mantenuto il testo così come è stato conservato dai codici. Secondo Albini la lezione πρὸς γράμματα τὰ γεγραμμένα non è accettabile, perché τὰ γεγραμμένα non designa una particolare categoria, ma è un semplice rafforzativo di γράμματα. A suo avviso la lezione πρὸς γράμματα γεγραμμένα, riportata da alcuni apografi, sarebbe interessante per il contrasto con τοὺς τρόπους τοὺς ὑμετέρους (seguendo questo criterio si potrebbe però formulare anche l'ipotesi inversa e ipotizzare che l'autore abbia scritto πρὸς τὰ γράμματα τὰ γεγραμμένα per simmetria. Ma è anche possibile che la presenza dell'articolo sia invece dovuta a un errore di diplografia).

περὶ μὲν τῶν ἐτοίμων ὑμῖν ὑπονοεῖν εἰώθατε: Andocide presenta l'atteggiamento abituale dell'Assemblea – sospettoso verso ciò che è semplice e ragionevole da ottenere, attratto da quanto è difficile o impossibile – con una funzione parenetica: lo scopo è esortare il pubblico ad agire diversamente da come, secondo la provocazione dell'oratore, è solito fare. In molti autori la citazione di questo *topos* permette anche di attaccare gli avversari politici, rappresentati come degli incantatori che, incuranti del bene dello stato, manovrano il popolo per i propri fini dandogli solo quello che vuole: promesse grandiose e miraggi (ad es.: Lys. 34.2, Aeschin. 3. 221, 234; Dem. 3. 21-22, 31; 23.147). Il buon oratore, conoscendo il carattere dell'assemblea ateniese, ha invece il compito di controbilanciarne l'emotività, anziché di appagarne i desideri irrazionali (si veda Pasini 2016 p. 200-204), così come sa fare Pericle nella descrizione che di lui propone Tucidide: quando i suoi concittadini si comportano in modo spavaldo ed arrogante li riporta alla ragione, quando sono sconfortati e preda di paure

immotivate li incoraggia, non teme di contraddirli e non si preoccupa di compiacerli (2.65.8-11). Proprio nell'opera dello storico si trovano diversi riferimenti alla natura capricciosa dell'assemblea, pronta ad entusiasinarsi per tutto ciò che è nuovo e incerto e a disprezzare le scelte ragionevoli e sicure, in un ritratto che può ricordare quello qui presentato da Andocide; per citare qualche esempio, nel discorso di Cleone nel dibattito sulla sorte degli abitanti di Mitilene: «E siete insuperabili nel farvi raggirare dalla novità di una tesi, e nel rifiutarvi di seguirne una consolidata, schiavi come siete di ogni nuova stranezza e spregiatori delle tradizioni [...] siete per così dire alla ricerca di un mondo diverso da quello in cui viviamo» (Thuc. 3.38.5-7 trad. Cagnetta 1996) o in quello di Nicia per persuadere gli Ateniesi a non partire per la spedizione in Sicilia: «Ma avendo a che fare con un'indole quale la vostra, il mio discorso sarebbe privo di ogni forza se io vi esortassi a salvaguardare l'esistente e a non mettere a repentaglio ciò di cui già disponiamo in vista di cose ignote e future» (Thuc. 6. 9. 3, trad. Corcella 1996) o ancora nel rimprovero di Pericle: «Io sono sempre lo stesso, non cambio idea: voi invece siete mutevoli, perché quando ancora non avevate subito perdite, vi è capitato di darmi ragione, ma una volta nei guai, ecco che vi pentite della decisione presa» (Thuc. 2.61.2 trad. Cagnetta 1996). Come mostra quest'ultimo passo, gli Ateniesi non solo si lasciano facilmente prendere dall'entusiasmo, ma altrettanto facilmente si scoraggiano quando gli eventi non corrispondono alle loro rosee previsioni (cfr. anche le parole di Nicia in Thuc. 7.14.4): le decisioni prese sulla base dell'emotività vengono presto rimpiante se non sono sostenute dalla valutazione razionale dei vantaggi e dei rischi e da un'attenta osservazione degli errori del passato, come Andocide ha invitato gli ascoltatori a fare nel corso dell'orazione (cfr. §§ 28-32). La sua proposta di ridiscutere i termini della pace in assemblea è quindi motivata dalla conoscenza del carattere dei concittadini: come afferma nella chiusa del § 34, lo scopo dell'oratore non è quello di ingannarli o di agire tenendoli all'oscuro, ma è quello di far sì che la decisione finale venga presa in modo consapevole e condiviso

da tutti, in modo che gli Ateniesi restino poi fedeli agli accordi stabiliti e non rimpiangano le scelte che hanno compiuto.

λογοποιεῖν: ho reso semplicemente con «parlare» per non appensantire la traduzione, ma il verbo ha il significato di «diffondere notizie false, dicerie» cfr. And. 1.54, Thuc. 6.38, Lys. 16.11, Isoc. 5.75, 11.38, Dem. 4.49.

κἂν μὲν πολεμεῖν δέη, τῆς εἰρήνης ἐπιθυμεῖτε: da notare, ancora una volta, come lo stesso luogo comune possa costituire uno strumento duttile nelle mani dell'oratore, utilizzabile per sostenere una tesi o il suo esatto opposto. L'accusa di prendere decisioni capricciose e contrarie a ciò che è necessario e ragionevole può essere mossa all'assemblea sia quando l'oratore voglia invitarla alla pace (come nel caso di Andocide), sia quando voglia spronarla per la guerra, come, ad esempio, fa Isocrate, cfr. 6. 51.

λογίζεσθε τὸν πόλεμον ὅσα ἀγαθὰ ὑμῖν κατηγοράσατο. È il contrario di quanto Andocide ha cercato di dimostrare nel corso l'orazione. Per la prima volta nell'opera il possesso di vantaggi viene associato alla guerra anziché alla pace (cfr. §§ 4, 5, 7, 8, 9).

2) L'importanza delle mura e delle navi (§§ 36-39)

ὅπου καὶ νῦν ἤδη τινὲς [...] γενήσονται τῇ πόλει: per affrontare l'ultima obiezione a cui Andocide risponde nell'orazione (ovvero: sono davvero vantaggiose le condizioni proposte da Sparta?) l'autore si ricollega alla chiusa del paragrafo precedente, in cui aveva affermato: «Se qualcuno negozia per voi la pace, pensate a quanti vantaggi vi procurerebbe la guerra». Da un discorso generale sull'indole caratteristica degli Ateniesi, si passa alla situazione presente: alcuni dei concittadini di Andocide, infatti, ritengono che sia più vantaggioso per Atene proseguire la guerra e non vedono quali benefici possano

trarre da un accordo con Sparta; l'oratore si propone dunque di rispondere a questo interrogativo.

τὰ γὰρ ἴδια [...] σφίσι τροφήν: commentando questo passo, Cloché (1919 p. 178) scrive: «certains gens déclarent se soucier peu d'un traité que tout en restituant à Athènes ses remparts, ne leur rende pas leur domaines situés hors de l'Attique : ce ne sont pas les murs, disent-ils, qui les nourriront». In realtà credo che Cloché non abbia individuato correttamente a chi Andocide sta prestando voce in questo passo; lo stesso problema in Missiou che scrive: « "walls cannot feed us" might be identified as a social demand supported by the members of the lower classes in Athens [...] in contrast, oligarchs were not in favour of this degree of dependence upon imports» (1992 p. 76, cfr. anche p. 85-86). A mio avviso, invece, l'oratore sta fingendo che gli Ateniesi scontenti dell'accordo con Sparta siano coloro che non erano interessati al commercio e all'impero navale, ovvero i ricchi proprietari terrieri (proprio quelli che, probabilmente, dalla pace guadagnavano di più)¹⁰⁴: infatti egli scrive che alcuni Ateniesi considerano inutile l'offerta dei Lacedemoni (cioè la possibilità di ottenere le navi e le mura) perché: 1) non traggono i loro guadagni dall'estero e 2) perché le mura non servono a procurarsi il cibo. Non esiste nel passo l'opposizione che vi vede Cloché (la pace restituisce le mura, ma non i domini al di fuori dell'Attica), al contrario, gli interlocutori fittizi descritti da Andocide non sono interessati né all'una né all'altra cosa: né alle fortificazioni, né ai possessi esteri, che le navi permetterebbero di riacquisire. È vero, come scrive Albin (1964

¹⁰⁴Sul fatto che ad Atene fossero fautori della pace soprattutto i possidenti di terre cfr. [Xen.] *Ath. Pol.* 2.14 (si veda Lapini 1997 p. 213, cfr. Aristoph. *Ec.* vv. 197-198, *Pax* vv. 296, 508, 511, 550 ss., 587 ss; anche se, come osservato da Lenfant 2017 p. 135-136 quella dello Pseudosenofonte è una ricostruzione tendenziosa: l'autore afferma che il popolo ateniese non teme le razzie delle campagne effettuate dai nemici, poiché questi ultimi non possono danneggiare i beni che gli appartengono; in realtà, però, facevano parte del popolo di Atene anche molti contadini che vivevano del frutto delle proprie terre.

p. 108) che si tratta di un puro controsenso: Andocide sostiene la necessità di una pace, ma indicando come vantaggio essenziale di tale pace l'ottenimento dei mezzi per l'imperialismo futuro. Eppure, proprio su questo controsenso si basa tutta l'orazione: Andocide non vuole convincere coloro che sono già favorevoli alla pace, ma mira a portare dalla sua parte i fautori di una politica aggressiva, coloro che sperano di ricondurre Atene al suo antico ruolo di potenza marittima. Per questo nel corso di tutta l'opera egli sottolinea l'importanza dell'acquisizione delle mura e delle navi, che permetteranno alla città di riconquistare la talassocrazia: è l'unica arma che ha per rendere la pace attraente agli occhi dei sostenitori del partito della guerra.

§ 37

Nella perorazione finale Andocide ribadisce il legame tra i frutti della pace (ovvero le mura e la navi) e l'impero: questi costituiscono (e hanno costituito in passato) l'inizio delle fortune di Atene, le fondamenta del suo successo (cfr. Seager 1967 p. 106, Grethlein 2010 p. 137-140). Per ribadire questo messaggio Andocide presenta l'ultimo breve *excursus* storico dell'orazione, dedicato proprio allo sviluppo dell'ἀρχή ateniese.

Marchant (1889 p. 157-158) osservava che questo passaggio sembra modellato su 1.108, dove, al termine di un passo dedicato alle guerre persiane, Andocide afferma: τὴν πόλιν ἀνάστατον παραλαβόντες ἱερά τε κατακεκαυμένα τεῖχη τε καὶ οἰκίας καταπεπτωκυίας, ἀφορμὴν τε οὐδεμίαν ἔχοντες, διὰ τὸ ἀλλήλοισι ὁμονοεῖν τὴν ἀρχὴν τῶν Ἑλλήνων κατηργάσαντο καὶ τὴν πόλιν ὑμῖν τοιαύτην καὶ τοσαύτην παρέδοσαν (ed. Dilts – Murphy 2018). In entrambi i passi viene sottolineato come Atene, partendo da una condizione di estrema debolezza, priva delle sue mura e di risorse, riesce a trovare le forze per riscattarsi e diventare la città più potente della Grecia. Si possono individuare nelle due orazioni alcune scelte lessicali comuni, che ho evidenziato (fa eccezione l'espressione τὴν ἀρχὴν τῶν Ἑλλήνων, che non c'è nel § 37 ma che ho segnato ugualmente perché si ritrova al § 38); tuttavia l'immagine che

Andocide presenta nel *De pace* è più pragmatica e meno idealizzata che nel *De mysteriis*, dove il mezzo per costruire l'impero era la concordia comune; qui, invece, lo sono la persuasione, la segretezza, la corruzione e la forza usate contro i nemici. Si tratta ancora una volta di una differenza dettata dalle esigenze dell'argomentazione: tutto l'*excursus* storico del *De mysteriis* (1.106-109) è dedicato proprio al tema della concordia cittadina, che è funzionale alla difesa di Andocide. L'oratore vuole invitare i suoi concittadini ad agire nei suoi confronti imitando il comportamento nobile e magnanimo degli antenati: essi, infatti, permisero agli esiliati di rientrare in patria, rinunciando al risentimento nei loro confronti e perdonando tutti i loro errori. Nel *De pace*, invece, l'oratore ha un altro scopo. Egli vuole sottolineare l'intraprendenza e lo sforzo con cui gli avi costruirono la potenza di Atene: l'impero è stato ottenuto a prezzo di grandi fatiche, battendosi con ogni mezzo, dalla forza all'astuzia, e si è trattato di un processo che ha richiesto tempo e pazienza (cfr. § 38). Leggerei in questa chiave la serie di participi che terminano il paragrafo, e non, come fa Missiou (1992 p. 79), in senso spregiativo: la studiosa ritiene infatti che la scelta di accostare alla forza e alla persuasione anche la segretezza e la corruzione crei un'immagine volutamente non lusinghiera di Atene. Non mi sembra tuttavia che l'autore voglia esprimere critica o ironia, al contrario, il passo è ricco di espressioni volte a conferire un certo *pathos*, come si addice generalmente a una perorazione (il richiamo al passato e agli antenati: γάρ ποτε χρόνος; οἱ πατέρες ἡμῶν; l'apostrofe agli Ateniesi; la descrizione solenne del successo di Atene: τὴν ἀρχὴν ἐποιησάμεθα τῶν ἀγαθῶν; δύναμιν τοσαύτην ὅσην οὐπω τις ἄλλη πόλις ἐκτήσατο); da notare inoltre che l'utilizzo sia dell'inganno, che della segretezza, era stato presentato da Andocide come ammissibile e persino necessario per un uomo di guerra, anche nei confronti dei suoi stessi soldati (§ 34; cfr. un passaggio simile in Isoc. 3.22). Se si agisce per un fine più alto, ovvero la salvezza dello stato, tutto è permesso (anche se ovviamente, ed è questo il punto su cui Andocide si concentrava al § 34, questi due strumenti non si addicono a un diplomatico, la cui arma deve essere la persuasione). Una simile disincantata

visione dell'impero stonerebbe in un'orazione epidittica, ma non è fuori luogo in un'orazione deliberativa (e in generale mi sembra coerente con il punto di vista strettamente basato sull'utile che l'oratore ha portato avanti nel corso di tutta l'opera: Andocide vuole sembrare pragmatico, non moraleggiante). Certo può stupire, ad una prima lettura, che l'oratore citi sotterfugi, manovre politiche, addirittura corruzione, anziché magnificare, con una retorica a cui siamo più abituati, le battaglie nelle quali gli Ateniesi si erano distinti (appena alluse da βιασάμενοι δὲ τοὺς ἐναντίους al § 38) ma non bisogna dimenticare che l'orazione si regge sull'idea che l'impero di Atene sia stato costruito grazie alla pace e durante i periodi di pace (come l'oratore ha già evidenziato nel primo *excursus* §§ 3-12), dunque, non potendo esibire gli Ateniesi come vincitori in guerra (questo contraddirebbe la sua tesi) li mostra vincitori in scaltrezza, e costruisce l'immagine di un impero nato dall'astuzia piuttosto che dalla forza (che pure viene citata, ma è l'ultima dell'elenco e si ritaglia un magro posto rispetto ad una serie di concetti che rimandano invece all'abilità politica, alla volpe piuttosto che al leone, per usare la metafora di Machiavelli). In base al modo in cui i verbi sono disposti potrebbe anche trattarsi di una *climax*: dallo strumento più pacifico (persuasione, diplomazia) a quello più violento (la forza), che va usata come ultimo mezzo. Si tratta di una visione coerente con il messaggio che l'autore vuole trasmettere nel corso dell'orazione: Andocide sta chiedendo agli Ateniesi di fare una scelta non di coraggio ma di intelligenza, di calcolo, di agire col cervello e non con la pancia (cfr. l'*excursus* ai §§ 28-32) e ritengo che la decisione di rappresentare l'impero in questo modo, come il frutto di una politica astuta, ambiziosa e spregiudicata (piuttosto che come il risultato di imprese militari) sia funzionale alla trasmissione di tale messaggio. Inoltre, l'autore sottolinea in questo modo il fatto che gli antenati sono stati pronti a lottare per l'ottenimento dell'impero con ogni mezzo e a prezzo di grandi sforzi, mentre nella situazione presente gli Ateniesi potrebbero ricevere dagli Spartani la possibilità di avere le mura e le navi semplicemente accettando di stringere la pace.

οὐκ ἐκεκτῆμεθα: i codici riportano οὐ κεκτῆμεθα, che Bekker (1823) aveva corretto in οὐκ ἐκτῆμεθα (accettata Sluiter in Dobson 1828, Schiller 1835, Baiter – Sauppe 1850). Hirschig (1850 p. 320) ha invece preferito emendare in οὐκ ἐκεκτῆμεθα. La sua proposta è stata messa a testo da Lipsius (1888) e poi da tutte le edizioni successive. La correzione di Bekker ha il pregio di essere più economica, però è vero che negli altri passi del *De pace* in cui si trova κτάομαι, la forma al perfetto è sempre col raddoppiamento (cfr. κέκτηνται § 38, κεκτῆσθαι § 12, 14, 39).

§ 38

πέισαντες [...] Ἑλληνοταμίας: gli ellenotami, tesoreri della lega delioattica, avevano il compito di esigere e custodire i tributi delle città federate. La sede della lega fu spostata da Delo ad Atene nel 454, anche se secondo Tucidide fin dall'inizio la carica era riservata agli Ateniesi (1.96.2): ne venivano eletti annualmente dieci, uno per tribù.

λαθόντες δὲ Πελοποννησίους τειχισάμενοι: i codici riportano ἐτειχίσασμεν, τειχισάμενοι è una correzione di Emperius (1847 p. 313). Il primo a mettere a testo l'emendamento è Lipsius (1888), seguito da tutte le edizioni successive, ad eccezione di Feraboli (1995). La forma al participio è necessaria perché la costruzione di λανθάνω la richiede. In questo passo si allude alla ricostruzione delle mura di Atene, che erano andate distrutte durante la seconda guerra persiana e che furono rapidamente ripristinate (probabilmente in meno di un anno, tra il 479 e il 478) grazie a uno stratagemma messo in atto da Temistocle (Thuc. 1.90-93 e Diod. 11.39-40.4). Gli Spartani avevano inviato un'ambasceria ad Atene per convincerla a non erigere le mura, con la scusa di evitare, in caso di un nuovo attacco persiano, che i nemici occupassero la città fortificata e la utilizzassero come base (questo era accaduto a Tebe nel 480); anche se in realtà, secondo Tucidide, la reale motivazione consisteva nel timore per la costante crescita della potenza ateniese. Temistocle si propose allora per recarsi a Sparta in qualità di ambasciatore e discutere dell'argomento; in verità,

tuttavia, si trattava di un trucco per tenere occupati i Lacedemoni mentre i suoi concittadini edificavano in gran fretta le mura, impegnando nei lavori anche donne e bambini e utilizzando resti di altri edifici e materiale di recupero così da avanzare più velocemente. Inviato a Sparta, Temistocle riuscì con varie scuse a rimandare l'incontro con le autorità: si presentò in ritardo; disse di dover attendere i suoi colleghi che erano partiti dopo di lui; quando giunse voce che la costruzione era in corso, smentì e invitò i Lacedemoni a inviare degli osservatori ad Atene perché vedessero con i propri occhi che si trattava di calunnie. Infine, gli Ateniesi riuscirono a terminare i lavori in tempo e i Lacedemoni si trovarono costretti ad accettare il fatto compiuto.

πριάμενοι [...] τούτων δίκην: l'origine di questo passo deve essere la versione alternativa dell'episodio della costruzione delle mura, riportata da Plutarco (*Them.* 19.1) che cita a sua volta Teopompo (*BNJ* 115 F 85), secondo cui Temistocle riuscì nel suo obiettivo non ingannando gli Spartani (si veda sopra), ma corrompendo gli efori perché non ostacolassero Atene. Andocide, tuttavia, presenta una versione rielaborata dell'episodio, come se fossero stati utilizzati entrambi i mezzi: l'inganno per realizzare la costruzione, la distribuzione di denaro per evitare le conseguenze della collera spartana. Quest'ultimo punto è certamente falso: i Lacedemoni non si trovavano in quel momento nella condizione di imporre le proprie decisioni ad Atene o di punirla in caso di disobbedienza: infatti, secondo la narrazione di Tucidide, nel momento in cui si trovano davanti al fatto compiuto non possono che nascondere il proprio disappunto e affermare che non avevano mai inteso ostacolare gli Ateniesi, ma solo consigliarli. Si è giustamente osservato che la versione dell'episodio secondo cui Temistocle sia riuscito a fermare gli Spartani corrompendoli doveva venire da un ambiente aristocratico (es. Albini 1964 p. 109 e Missiou 1992 p. 79-82; sull'uso della corruzione da parte di Temistocle si veda anche Hdt. 8.4-5.: si tratta dell'episodio della battaglia di Capo Artemisio, nel 480, dove l'uomo paga Spartani e Corinzi per impedire che la flotta si ritiri senza combattere). Anche il

fatto che Temistocle, protagonista di vari episodi citati nel *De pace* (fortificazione del Pireo § 5, mura di Atene § 39), non venga mai nominato, è sospetto e rivela le simpatie politiche dell'autore, che preferisce ricordare Milziade/Cimone (§ 3) e Nicia (§ 8) ma evita di menzionare Temistocle o Pericle (a cui si deve la costruzione delle Lunghe Mura Meridionali o di Mezzo, citate al § 7 e la fondazione di cleruchie nel Chersoneso, § 9). Se a questo si aggiunge il frammento del Πρὸς τοὺς ἑταίρους riportato da Plutarco (*Them.* 32.3) in cui Andocide afferma che i resti di Temistocle furono rubati dalla tomba e gettati al vento dai suoi concittadini, appare chiaro come l'autore del *De pace* non dovesse nutrire simpatia per il generale ateniese.

Le ricostruzioni storiche presentate da Andocide rivelano senz'altro, per la scelta degli episodi e dei personaggi messi in evidenza, un'impronta aristocratica e conservatrice; vorrei però anche precisare che l'oratore non prende posizione per la versione che prevedeva l'atto di corruzione, ma le presenta entrambe, in sequenza. Mi sembra che tale scelta sia motivata soprattutto dalla necessità di trovare degli episodi celebri nei quali gli Ateniesi avessero sfruttato la corruzione e l'inganno per il bene dell'impero: siccome a questo evento erano attribuiti entrambi i mezzi, costituiva l'esempio perfetto da citare; oltre al fatto, naturalmente, che in quell'occasione gli Ateniesi si erano procurati le mura, ovvero quello stesso vantaggio che ora gli Spartani stanno offrendo loro in cambio della pace. L'oratore sta indicando ai suoi concittadini l'esempio degli antenati come modello da seguire (cfr. § 37), evidenziando però come tutti questi beni siano stati ottenuti in passato con grande fatica e sfruttando ogni stratagemma possibile, mentre adesso Sparta è disposta semplicemente a concederli, purché Atene accetti la pace.

Dalmeyda (1930 p. 99 n. 1 e p. 141), trovando la descrizione dell'evento poco rispondente a quella riportata da Tucidide (Andocide non dice che le mura erano state precedentemente abbattute dai Persiani e cita una possibile punizione spartana di cui Tucidide non parla) ipotizza che si alluda invece alla costruzione delle Mura Meridionali o di Mezzo voluta da Pericle

(Plat. *Gorg.* 455e, Plut. *Per.* 13.5) e che sia stato quest'ultimo a corrompere gli Spartani per non venire ostacolato. Mi sembra però un'ipotesi improbabile per varie ragioni: 1) l'episodio di Temistocle è più famoso e alcune fonti lo ricollegano a un caso di corruzione, non così quello di Pericle; 2) le differenze con Tuciddide si possono facilmente spiegare con la volontà di semplificare e di adattare l'episodio allo scopo dell'autore; 3) Andocide sta ricostruendo in questo passaggio la nascita e lo sviluppo dell'impero ateniese, per cui ritengo molto più sensato che abbia voluto ricordare la ricostruzione delle mura della città (ovvero il momento in cui Atene si risollewa dopo il disastro lasciato dall'attacco persiano, un episodio cruciale che Andocide cita anche a 1.108) piuttosto che l'edificazione delle Mura di Mezzo, evento certamente importante ma con un minor valore simbolico.

τὴν ἀρχὴν τῶν Ἑλλήνων κατηργασάμεθα: l'espressione ricorda quella del paragrafo precedente (κατηργάσαντο τῇ πόλει δύναμιν), con cui l'oratore aveva dato inizio alla spiegazione sui mezzi utilizzati da Atene per conquistare l'impero: inizio e fine del ragionamento, quindi, si richiamano (è un effetto che Andocide utilizza più volte nel *De pace*, cfr: §§ 1, 4, 6, 10; §§ 5, 7, 12; §§ 29 e 32). Da notare che soltanto qui e al § 22 si trova ἀρχή nel senso di "impero, egemonia"; nel resto dell'orazione Andocide preferisce il termine δύναμις (cfr. §§ 5, 7, 12, 29, 37, 39).

ἐν ὀγδοήκοντα καὶ πέντε: verosimilmente Andocide ha indicato questa cifra collocando il periodo dell'egemonia ateniese tra la battaglia di Maratona (490) a quella di Egospotami (405); ma a seconda del momento in cui si vuole formalmente stabilire l'inizio dell'espansione ateniese, si ottengono diverse cifre: ad esempio in Dem. 9.23 e 25, [Lys.] 2.55, Isoc. 4.106 viene indicata una durata di circa settant'anni (partendo a contare, probabilmente, dal periodo della creazione della lega delio-attica); in Licurgo (1.72), invece, si trova la cifra di novant'anni.

§ 39

κρατηθέντες [...] ἀπολέσαμεν: la descrizione della nascita gloriosa dell'impero viene bruscamente interrotta dal verbo κρατηθέντες in posizione incipitaria (cfr. Missiou 1992 p. 79): di colpo si precipita ai risultati disastrosi della guerra del Peloponneso, che Andocide enfatizza ulteriormente con l'espressione τὰ τε ἄλλα ἀπολέσαμεν, oltre che con quello che è il danno più grave, ovvero la perdita delle mura e delle navi, autentica base dell'impero. Rinunciare ad esse implica il crollo della potenza ateniese.

καὶ τὰ τεῖχη καὶ τὰς ναῦς ἔλαβον ἡμῶν ἐνέχυρα: sull'uso dell'iperbato nel *De pace* si veda nota al § 19 (qui ἡμῶν separato dalle mura e dalle navi a cui si riferisce); come si è detto, l'utilizzo di questa figura retorica, piuttosto raro nel resto del discorso, aumenta nella perorazione, che ha un tono più solenne.

Harris (2000 p. 497 e 2021 p. 29-31) sostiene che questo passo presenti un errore dal punto di vista storico, poiché la scelta del termine ἐνέχυρα indicherebbe che gli Spartani nel 404 avessero preso e conservato le navi ateniesi “as a security for their good conduct” e che ora, nel 392, fossero disposti a renderle alla città. Siccome questo non corrisponde a quanto riferito da Senofonte (*Hell.* 2.2.20) lo studioso ritiene che l'autore dell'opera, un imitatore tardo, abbia compiuto uno sbaglio. Ma se l'interpretazione da dare al passo fosse questa, non ci sarebbe tanto, o non solo, un errore di correttezza storica, quanto di logica: gli Spartani avrebbero offerto agli Ateniesi delle navi usurate da più di dieci anni di utilizzo? O forse nel 404 avrebbero deciso di sobbarcarsi la spesa della manutenzione di tutta la flotta ateniese, conservandola intatta e in buono stato per garantirsi la futura buona condotta dei propri nemici?

Ritengo più probabile l'ipotesi di Rhodes (2016 p. 185) secondo cui l'autore sta utilizzando in questo passo un linguaggio figurato: le navi non sono letteralmente prese in garanzia (ovvero custodite per tutelarsi in caso di inadempienza), ma sono sottratte ad Atene così da avere la garanzia che non possa

ricostruire il proprio impero. Del resto, nel caso il concetto non fosse chiaro, è l'autore stesso che specifica il significato dell'espressione ἔλαβον ἐνέχυρα con i due participi che seguono (le mura sono distrutte, le navi sono portate via), e anche lo scopo per cui l'azione viene compiuta (affinché gli Ateniesi non possano rifondare la propria potenza). La frase può essere intesa solo in senso non letterale anche perché, se si può con fatica immaginare che gli Spartani offerissero ad Atene la restituzione delle navi portate via dodici anni prima, è del tutto impossibile che potessero renderle le mura abbattute, a cui pure è altrettanto riferito ἐνέχυρα. Nella seconda parte del paragrafo, infatti, quando l'autore scrive che gli Spartani ἐνέχυρα ἡμῶν ἀποδιδόντες, l'espressione viene di nuovo chiarita nella seconda parte della frase: Sparta restituisce ad Atene ciò di cui l'aveva privata nel senso che le rende la possibilità di avere mura e navi (ἔδωκτες κεκτηῆσθαι), ma di certo non le restituisce materialmente la flotta (e tanto meno le mura). Ricostruendo le proprie fortificazioni (Xen. *Hell.* 4.8.9-10; Dem. 20. 72,74; Diod. 14.85.3) e l'armata navale (Xen. *Hell.* 4.8.12) grazie all'oro concesso da Farnabazo, Atene aveva platealmente infranto le regole imposte dal trattato del 404 (alla città erano state concesse soltanto dodici triremi cfr. § 12, Xen. *Hell.* 2.2.20; Plut. *Lys.* 15.1) ma tali azioni, ormai, erano legittimate dallo stato di guerra con Sparta (all'inizio del conflitto, infatti, Atene non aveva ancora mura che proteggessero il Pireo: cfr. Xen. *Hell.* 3.5.16, Dem. 4.17, 18.96). Al momento di proporre la pace, i Lacedemoni precisano che non vogliono imporre ad Atene lo stato di cose precedente all'inizio della guerra e che le riconoscono il diritto di possedere le mura e la flotta. Se invece la città dovesse proseguire la guerra e perderla, il rischio è di ritrovarsi nelle stesse condizioni del 404. Questo a mio avviso è il significato che va dato al passo.

καὶ τὰ τεῖχη καὶ τὰς ναῦς [...] τὰς μὲν παραλαβόντες, τὰ δὲ καθελόντες: si tratta ovviamente di un chiasmo: παραλαβόντες è riferito alle navi e καθελόντες alle mura. Gli articoli impediscono che ci sia ambiguità: τὰ δὲ sottintende per forza τεῖχη e τὰς μὲν, invece, ναῦς. Questa però è la lezione di A, in

Q, invece, si legge: τὰ δὲ καθελόντες, τὰς μὲν παραλαβόντες, il chiasmo viene quindi eliminato. Tutti gli editori scelgono la versione di A, che è *difficilior*.

ταῦτ' ἔχοντες ἀφορμὴν δύναμιν τῇ πόλει κατασκευάσαιμεν: si tratta della lezione dei codici, che Hirschig (1850) aveva proposto di emendare in ταύτην ἔχοντες ἀφορμὴν. La proposta di Hirschig è motivata dal fatto che in questo modo la formulazione risulterebbe molto simile a quella che si trova al § 37 (ταύτην δὲ λαβόντες ἀφορμὴν), però non è necessaria a livello di senso: la lezione dei codici funziona. L'emendamento è stato accolto per la prima volta da Lipsius (1888), poi da Fuhr – Blass (1913), Dalmeyda (1930), Maidment (1941), Edwards (1995). Non lo inseriscono Albin (1964), Feraboli (1995), Ramírez Vidal (1996), Dilts – Murphy (2018).

Fondamentale è il legame tra ἀφορμὴ e δύναμις, già presentato al § 37 e concetto chiave della perorazione: le mura e le navi sono state in passato il punto di partenza per la costruzione dell'impero ateniese; ad Atene sono state sottratte per privarla del suo potere; ora ha l'occasione di riacquisirle.

Non è stato accolto da nessuna edizione successiva l'emendamento di Dalmeyda (1930), che voleva correggere in <τῆν> δύναμιν: anche se nella traduzione ho inserito l'articolo per necessità di resa in italiano, non c'è bisogno di aggiungerlo in greco, perché Andocide intende dire che gli Spartani volevano impedire ad Atene di riconquistare una sua nuova potenza.

<τὰς> ναῦς: integrazione proposta in apparato da Fuhr (1913) e accolta da tutte le edizioni successive; cfr. §§ 11, 23, 31 dove ναῦς accostato a τείχη è sempre accompagnato da articolo.

Conclusione (§§ 40-41)

ἀρχὴν ἀγαθῶν: è un'espressione molto solenne, quasi iperbolica. È speculare ad ἀρχὴν κακῶν al § 31: in quel passo l'espressione era riferita alla guerra deceleica, qui alle mura e alle navi che grazie alla pace verranno ottenute; in questo modo viene

ulteriormente sottolineato il legame tra: guerra con Sparta e dissoluzione dell'impero, da una parte; pace con Sparta e ricostruzione dell'impero, dall'altra.

ἀκτέον [...] τὴν εἰρήνην: Naber (1905 p. 286) proponeva di correggere in δεκτέον, ma il verbo δέχομαι non è appropriato in questo contesto: l'assemblea non è semplicemente invitata ad accettare la pace, ma è chiamata da Andocide a prendere parte attiva alle trattative, ridiscutere le clausole, aggiungere o togliere dei punti. L'oratore cerca di presentare una sua "colpa" – ovvero il fatto di aver contravvenuto alle regole imposte dal mandato di ambasciatore plenipotenziario – come un'occasione vantaggiosa per gli Ateniesi, che non devono subire decisioni altrui ma si trovano il potere tra le mani (nel paragrafo successivo dirà che ha reso tutti loro ambasciatori). Avrebbe più senso (e sarebbe anche un emendamento più economico) il πρακτέον proposto da Albinus in apparato (1964; accolto da Edwards 1995 e Dilts – Murphy 2018); ma in realtà credo che l'espressione ἀκτέον τὴν εἰρήνην non sia un errore da correggere, visto che più avanti, sempre al § 40, si trova ancora εἰρήνην ἄγειν. Tuttavia, la scelta di questo verbo è singolare. Ha ragione Albinus (1964 p. 112) nell'osservare che le traduzioni di ἀκτέον [...] τὴν εἰρήνην in Dalmeyda (1930 «faire cette paix») e Maidment (1941 «acquiesce in this peace») non sono appropriate, perché non corrispondono all'esatto significato che ha quest'espressione nel *De pace* e nelle altre fonti (si veda anche: «questa pace non si deve fare» Feraboli 1995, «acceptar esta paz» Ramírez Vidal 1996): quando Andocide parla di stringere una pace scrive εἰρήνην ποιῆσθαι (§§ 1, 2, 8, 12, 13, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 27, 28, 30); mentre εἰρήνην ἄγειν significa "vivere in pace, mantenere la pace, godere della pace" (si veda §§ 20 e 28; cfr: Aristoph. *Av.* v. 386, Xen. *An.* 2.6.6., Plat. *Rep.* 465b, Dem. 8.5; non c'entra nulla il terzo esempio citato da Albinus a p. 111, ovvero σπονδὰς ἄγειν del § 22, perché questa espressione, sia nel *De pace* che nelle altre fonti, ha il significato di "stipulare un accordo" cfr. Thuc 6.7.4.). Inoltre va notato che tutti gli studiosi, pur avendo reso ἀκτέον con "fare" o altre accezioni simili, poi traducono con "vivere in pace" l'

εἰρήνην ἄγειν che segue. Se Andocide ha utilizzato lo stesso verbo a così breve distanza, vuol dire che si trattava di un concetto che intendeva sottolineare e quindi credo sarebbe meglio tradurre le due espressioni allo stesso modo, con significato ben attestato di “godere, beneficiare della pace”. Anche se istintivamente, dato il contesto, ci aspetteremmo che l’autore stia parlando di “stringere la pace”, forse la scelta di questa espressione, anziché della comune e ben più utilizzata εἰρήνην ποιεῖσθαι, sta ad indicare che Andocide voleva porre l’accento proprio sui benefici della pace: non tanto sull’atto di stipularla, quanto sul piacere del possederla. L’autore dichiara di aver procurato agli Ateniesi la fonte delle loro fortune, la stessa che un tempo avevano conquistato (e poi perduto) i loro antenati, e di fronte a questa offerta meravigliosa ci sono alcuni che si sdegnano, che la respingono, che rifiutano il bene di Atene e impediscono ai propri concittadini di beneficiare dei frutti tanto desiderati della pace.

Da notare inoltre i due iperbati, tra loro intrecciati ταύτην [...] τὴν εἰρήνην; φασὶ [...] τινές.

ἐξουσίαν [...] τετταράκοντα ἡμέρας βουλευσασθαι: nella parte finale della perorazione, Andocide riprende e collega tra loro i due temi affrontati in quest’ultima sezione dell’opera: i quaranta giorni di dibattito e l’importanza delle mura e delle navi. Dopo aver ribadito il ruolo fondamentale di queste ultime, l’autore incalza coloro che sono contrari all’ottenimento di tali vantaggi e della pace stessa, ad esprimersi e a tentare di convincere gli Ateniesi: anche a questo servono i quaranta giorni di dibattito. Ancora una volta Andocide tenta di presentare quella che era un’infrazione del suo mandato come un segno di trasparenza e di fiducia verso i suoi concittadini, ai quali viene rimessa la decisione. Coloro che sono contrari alla pace avranno modo di parlare, chi vuole proporre delle modifiche potrà esprimersi e farle inserire nel testo dell’accordo.

παριόντες [...] προσγραψάτω: si noti la struttura a chiasmo, con participio e imperativo posti all’inizio (παριόντες οὖν αὐτοὶ διδασκόντων) e alla fine del periodo (πείσας ὑμᾶς

προσγραψάτω) e al centro le due possibilità: da una parte togliere degli elementi al testo dell'accordo, dall'altra aggiungerli.

τίς (τι) προσθεῖναι: il τι, che nei manoscritti manca, è stato inserito per la prima volta da Sluiter (in Dobson 1828), che lo poneva dopo il verbo προσθεῖναι, Baiter – Sauppe (1850) lo collocavano prima di τις; l'emendamento τίς (τι) è stato proposto da Blass (1871) e poi seguito da tutte le edizioni successive.

§ 41

ὁ τι ἄν βούλησθε ἔλεσθε: i codici riportano ἔλεσθαι, la correzione risale all'edizione aldina (1513). Si tratta di un errore dovuto alla pronuncia bizantina, così come, ad esempio, λογίζεσθαι per λογίζεσθε al § 35, dove la forma corretta è stata aggiunta a margine; e κατεργάσασθαι per κατεργάσασθε al § 37 (errore presente soltanto in Q, con correzione di prima mano).

Ἀργεῖοι καὶ Κορίνθιοι διδάξοντες: da notare la presenza di ambasciatori corinzi insieme a quelli argivi: questo passo è stato utilizzato da Griffith (1950 p. 243) come argomentazione per la teoria secondo cui l'unione fra Argo e Corinto si sarebbe verificata in due fasi: una prima in cui Corinto mantiene la propria identità di *polis*, e una seconda, a partire dal 389, in cui si verifica un vero e proprio sinecismo e la città passa sotto il controllo completo di Argo. Va notato però che, pur essendo presenti, gli ambasciatori corinzi non sembrano esercitare alcun peso nella decisione ateniese: questa è la prima volta nel corso dell'orazione in cui viene nominata la loro presenza e nel resto del *De pace* Corinto sembra esercitare un ruolo passivo nello schema della guerra: non è vista come un'alleata ma come un possibile oggetto di conquista (si veda commento al § 26 p. 201 ss.).

τούτων δ' ἐστὶ τὸ τέλος παρ' ὑμῖν, ἀλλ' οὐκ ἐν Λακεδαιμονίοις, δι' ἡμᾶς.: ancora una volta Andocide vuole giustificare la decisione di richiedere un nuovo dibattito in assemblea, presentandola come un gesto che restituisce potere ai suoi concittadini: non è agli Spartani che spetta l'ultima parola, ma

agli Ateniesi. Da notare la *variatio* παρ' ὑμῖν, ἐν Λακεδαιμονίῳς.

πρεσβευτὰς οὖν πάντας ὑμᾶς ἡμεῖς οἱ πρέσβεις ποιοῦμεν : dal momento che le forme plurali di πρεσβευτής sono rare nelle fonti di di V e IV secolo, Naber (1905 p. 286) proponeva di correggere πρεσβευτὰς in πρεσβεύοντας. Πρεσβευτής, infatti, è la forma canonica testimoniata per l'ambasciatore unico (comunque usata raramente in età classica, perché le missioni erano in genere svolte da più inviati), mentre quando si tratta di più ambasciatori viene utilizzato solitamente πρέσβεις (ad. es. in Tucidide si registrano 114 occorrenze di πρέσβεις, 6 di πρεσβευτής, 2 di πρεσβευταί, ma si sospetta che si tratti di interpolazioni; in Senofonte 79 occorrenze di πρέσβεις, 6 di πρεσβευτής, nessuna di πρεσβευταί; anche nelle testimonianze epigrafiche prevale la forma πρέσβεις fino all'età ellenistica e romana, dove si afferma invece il termine πρεσβευταί; si veda Gazzano 2020a p. 134-136). Tuttavia, la proposta di Naber non è stata accolta da nessuna edizione; infatti la forma πρεσβευταί è più rara ma comunque attestata (ad. es: Dem. 12.8, 24.12; Din. 1.20, Arist. *Pol.* 1299 a 19), la scelta del termine meno usuale si spiega con la volontà di variare rispetto al πρέσβεις che viene subito dopo; inoltre, trattandosi del vocabolo solitamente utilizzato per designare l'ambasciatore unico, potrebbe avere lo scopo di sottolineare la responsabilità individuale di ogni singolo cittadino, facendo sentire partecipi della decisione tutti i presenti. L'immagine creata da Andocide è molto efficace e mira ad ottenere il coinvolgimento del pubblico: non solo all'assemblea viene restituita la facoltà di decidere, ma tutti i suoi membri sono simbolicamente resi ambasciatori della propria città. Si noti anche il chiasmo costituito da πρεσβευτὰς [...] ὑμᾶς e ἡμεῖς οἱ πρέσβεις.

οὗτος ὁ πρεσβεύων ἐστίν: come osserva Albini (1964 p. 114) la scelta della perifrasi col participio e il verbo essere, anziché del verbo semplice, serve a mettere in rilievo il concetto ed è una struttura che si ritrova più volte in Andocide (§ 21, 1.12, 17, 19; 2.15).

Appendice: Andocide ed Eschine, la rielaborazione del primo *excursus* storico del *De pace*

Come è noto, i §§ 3-9 del *De pace* sono citati quasi testualmente da Eschine in 2.172-176, con alcune differenze. Molte di queste sono segnalate nel commento, tuttavia ho ritenuto utile affiancare i due testi per mostrare in modo più chiaro le scelte operate da Eschine nel riutilizzare il materiale andocideo.

3. ἡνίκα τοίνυν ἦν μὲν ὁ πόλεμος ἡμῖν ἐν Εὐβοίᾳ, Μέγαρα δὲ εἶχομεν καὶ Πηγὰς καὶ Τροζήνα, εἰρήνης ἐπεθυμήσαμεν, καὶ **Μιλτιάδην τὸν Κίμωνος** ὠστρακισμένον καὶ ὄντα ἐν Χερρονήσῳ κατεδεξάμεθα δι' αὐτὸ τοῦτο, **πρόξενον ὄντα** Λακεδαιμονίων, ὅπως πέμψαιμεν εἰς Λακεδαίμονα **προκηρυκευσόμενον** περὶ σπονδῶν.

4. καὶ τότε ἡμῖν εἰρήνη ἐγένετο πρὸς Λακεδαιμονίους ἔτη πέντε, καὶ ἐνεμείναμεν ἀμφοτέρω τὰς ταῖς σπονδαῖς **ἔτη τριακαίδεκα**. ἐν δὴ τοῦτο, ὃ Ἀθηναῖοι, πρῶτον σκεψόμεθα. ἐν ταύτῃ τῇ εἰρήνῃ ὁ δῆμος ὁ {τῶν} Ἀθηναίων ἔσθ' ὅπου κατελύθη; οὐδεὶς ἀποδείξει. ἀγαθὰ δὲ ὅσα ἐγένετο διὰ ταύτην τὴν εἰρήνην, ἐγὼ ὑμῖν φράσω.

172. πρότερον ἢ πόλις ἡμῶν εὐδόξησε μετὰ τὴν ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχίαν πρὸς τὸν Πέρσην, καὶ τῶν τειχῶν ὑπὸ τῶν βαρβάρων πεπτωκότων, εἰρήνης δ' ὑπαρχούσης πρὸς Λακεδαιμονίους, διέμεινεν ἡμῖν τὸ τῆς δημοκρατίας πολίτευμα. συνταραχθέντες δὲ ὑπὸ τινῶν, καὶ καταστάντες πρὸς Λακεδαιμονίους εἰς πόλεμον, *πολλὰ καὶ παθόντες κακὰ καὶ ποιήσαντες*, **Μιλτιάδου τοῦ Κίμωνος προκηρυκευσαμένου** πρὸς Λακεδαιμονίους, **ὄντος προξένου**, σπονδὰς πενηκονταετῆς ἐποιήσαμεθα, ἐχρησάμεθα **δὲ ἔτη τριακαίδεκα**

Andocide inizia il proprio *excursus* storico in *medias res*: gli Ateniesi sono già in guerra con Sparta e di colpo vengono presi dal desiderio di stringere la pace. Non c'è enfasi sul conflitto (non ne conosciamo neppure le ragioni), ma piuttosto sulla speranza di porvi fine (il desiderio di pace è, naturalmente, uno dei punti che Andocide vuole mettere in evidenza; la medesima espressione si ritrova anche al § 5). Il marcatore temporale utilizzato (gli Ateniesi al tempo possedevano Megara, Pege, Trezene) mira a sottolineare quello che Atene possedeva in passato e che poi ha perduto con la guerra: tutta la narrazione dell'oratore, infatti, è basata su un bilancio di beni ottenuti e persi, in base alla scelta incauta di combattere o a quella avveduta di stringere la pace. Si tratta però di un errore storico compiuto da Andocide: Atene dovette cedere Megara, Pege e Trezene non con la pace di Cimone, ma alla stipula della pace dei Trent'anni, nel 446. Nel *Sulla corrotta ambasceria* Eschine non cita questo punto, probabilmente notando che si tratta di un errore (ma non coglie un altro sbaglio compiuto dall'autore del *De pace*, che conserva: ovvero lo scambio tra Milziade e Cimone). Egli inserisce quindi, come indicazione temporale, l'affermazione che la guerra con Sparta ebbe inizio dopo Salamina: l'informazione è corretta, ma poco precisa, perché la seconda guerra persiana è molto anteriore ai fatti presi in esame. Forse la scelta di un'indicazione così vaga è dovuta al fatto che Eschine non aveva riconosciuto, dalla narrazione così piena di errori del *De*

pace, di quale evento si stesse trattando; lo lascia pensare anche il fatto che abbia sostituito i cinque anni come durata stabilita per la pace, riportati da Andocide, con cinquanta. Bisogna però anche notare che il diverso inizio, in Eschine, è funzionale sia al messaggio che l'autore vuole trasmettere nella propria orazione, sia a dei criteri di simmetria e di richiami interni. Egli, a differenza di Andocide, non deve convincere gli Ateniesi a stringere la pace tramite il suo discorso; lo scopo dell'orazione è quello di scagionare l'autore dall'accusa di aver scorrettamente svolto il proprio ruolo di ambasciatore durante le trattative per la pace di Filocrate (346) e di aver mal consigliato i propri concittadini al momento della decisione. L'inizio di questo *excursus* storico, proprio grazie alla menzione di Salamina, richiama quello precedente, a 2. 74-78, dove Eschine aveva risposto alla critica, mossagli da Demostene (Dem. 19.16, 307, 311), di aver invitato gli Ateniesi a non onorare le imprese degli antenati. A questo attacco egli aveva ribattuto che certo, le glorie militari passate (tra cui Salamina) vanno ricordate e imitate, ma un uomo saggio sa che è altrettanto necessario rammentare anche gli errori, così da evitarli: tra questi errori figurano soprattutto le guerre sconsiderate. Si noti quindi come il riferimento a Salamina sia, da un lato, un marcatore temporale corretto, a differenza di quello proposto da Andocide; dall'altro abbia anche lo scopo di instaurare un collegamento con il tema della precedente digressione storica, che era già stata richiamata dalla stoccata rivolta al rivale (2.171: «non vi impedisco di imitare gli antenati di Demostene, perché non li ha»), e poi, in questo paragrafo, dall'espressione *συνταραχθέντες ὑπό τινων*: sono i cattivi consiglieri che, eccitando l'orgoglio degli Ateniesi, li spingono a combattere invece che godere della pace. Da segnalare ancora: l'espressione *πολλὰ καὶ παθόντες κακὰ καὶ ποιήσαντες* si trova anche nel *De pace* ma al § 6. Infine si noti come Eschine riassume il testo andocideo evitando alcune informazioni che non gli sembrano essenziali (ad. es. i dati biografici di Cimone): lo si vedrà anche nei passi successivi.

5. *πρῶτον μὲν τὸν Πειραιᾶ ἐτειχίσαμεν ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ, εἶτα τὸ μακρὸν τεῖχος τὸ βόρειον· ἀντὶ δὲ τῶν τριήρων αἱ τότε ἡμῖν ἦσαν παλαιαὶ καὶ ἄπλοι, αἷς βασιλέα καὶ τοὺς βαρβάρους καταναυμαχῆσαντες ἠλευθερώσαμεν τοὺς Ἕλληνας, ἀντὶ τούτων τῶν νεῶν ἑκατὸν τριήρεις ἐναυπηγησάμεθα, καὶ πρῶτον τότε τριακοσίους ἰππείας κατεστησάμεθα, καὶ τοξότας τριακοσίους Σκύθας ἐπριάμεθα. καὶ ταῦτα ἐκ τῆς εἰρήνης τῆς πρὸς Λακεδαιμονίους ἀγαθὰ τῇ πόλει καὶ δύναμις τῷ δήμῳ τῷ Ἀθηναίων ἐγένετο.*

173. *ἐν δὲ τούτῳ τῷ χρόνῳ ἐτειχίσαμεν (μὲν) τὸν Πειραιᾶ καὶ τὸ βόρειον τεῖχος ὠκοδομήσαμεν, ἑκατὸν δὲ τριήρεις πρὸς ταῖς ὑπαρχούσας ἐναυπηγησάμεθα, τριακοσίους δ' ἰππείας κατεσκευασάμεθα, καὶ τριακοσίους Σκύθας ἐπριάμεθα, καὶ τὴν δημοκρατίαν βεβαίως εἴχομεν. παρεμπεσόντων δ' εἰς τὴν πολιτείαν ἡμῶν οὐκ ἐλευθέρων ἀνθρώπων καὶ τοῖς τρόποις οὐ μετρίων, πάλιν πρὸς (Λακεδαιμονίους δι') Αἰγινήτας εἰς πόλεμον κατέστημεν,*

I due passi dedicati ai vantaggi della pace di Cimone sono molto simili tra loro, ma si può notare il tentativo, da parte di Eschine, di limitare alcune delle volute esagerazioni compiute da Andocide: le triremi sono aggiunte alla flotta anziché costituire la prima sostituzione dai tempi di Salamina; il corpo dei trecento cavalieri e quello dei trecento arcieri sciti non sono istituiti per la prima volta, ma semplicemente aggiunti all'esercito. Alcuni errori invece non vengono notati e sono mantenuti: i lavori di fortificazione del Pireo, infatti, non avvennero dopo la pace di Cimone, ma molto prima,

tra il 493 e il 479; non è vero che la guerra successiva iniziò a causa di Egina (probabilmente Andocide si era confuso con le circostanze di inizio della guerra precedente). Si noti un'altra allusione, da parte di Eschine, ai cattivi consiglieri che spingono gli Ateniesi a entrare in guerra: anche in questo caso le aggiunte che l'oratore compie sul testo del *De pace* sono funzionali al rafforzamento del messaggio che vuole trasmettere.

6. μετὰ δὲ ταῦτα δι' Αἰγινήτας εἰς πόλεμον κατέστημεν, καὶ πολλὰ κακὰ παθόντες πολλὰ δὲ ποιήσαντες ἐπεθυμήσαμεν πάλιν τῆς εἰρήνης, καὶ ἠρέθησαν δέκα ἄνδρες ἐξ Ἀθηναίων ἀπάντων πρέσβεις εἰς Λακεδαίμονα περὶ εἰρήνης αὐτοκράτορες, ὧν ἦν καὶ Ἀνδοκίδης ὁ πάππος ὁ ἡμέτερος. οὗτοι ἡμῖν εἰρήνην ἐποίησαν πρὸς Λακεδαιμονίους ἔτη τριάκοντα. καὶ ἐν τοσοῦτῳ χρόνῳ ἔστιν ὅπου, ὧ Ἀθηναῖοι, ὁ δῆμος κατελύθη; τί δέ; πράττοντές τινες δήμου κατάλυσιν ἐλήφθησαν; οὐκ ἔστιν ὅστις ἀποδείξει.

7. ἀλλ' αὐτὸ τὸ ἐναντιώτατον· αὕτη γὰρ ἡ εἰρήνη τὸν δῆμον τὸν Ἀθηναίων ὑψηλὸν ἦρε καὶ κατέστησεν ἰσχυρὸν οὕτως, ὥστε πρῶτον μὲν ἐν τούτοις τοῖς ἔτεσιν εἰρήνην λαβόντες ἀνηνέγκαμεν χίλια τάλαντα εἰς τὴν ἀκρόπολιν, καὶ νόμῳ κατεκλήσαμεν ἐξαιρέτα εἶναι τῷ δήμῳ, τοῦτο δὲ τριῆρεις ἄλλας ἑκατὸν ἐναυπηγησάμεθα, καὶ ταύτας ἐξαιρέτους ἐψηφισάμεθα εἶναι, νεωσοίκους τε ὠκοδομησάμεθα, χιλίους τε καὶ διακοσίους ἰππέας καὶ τοξότας τοσοῦτους ἑτέρους κατεστήσαμεν, καὶ τὸ τεῖχος τὸ μακρὸν τὸ νότιον ἐτειχίσθη. ταῦτα ἐκ τῆς εἰρήνης τῆς πρὸς Λακεδαιμονίους ἀγαθὰ τῇ πόλει καὶ δύναμις τῷ δήμῳ τῷ Ἀθηναίων ἐγένετο.

174. κάνταῦθα οὐκ ὀλίγα βλαβέντες, τῆς μὲν εἰρήνης ἐπεθυμήσαμεν, Ἀνδοκίδην δ' ἐκπέμψαντες πρὸς τοὺς Λακεδαιμονίους καὶ τοὺς συμπρέσβεις, εἰρήνην ἔτη τριάκοντα ἠγάγομεν, ἢ τὸν δῆμον ὑψηλὸν ἦρεν· χίλια μὲν γὰρ τάλαντα ἀνηνέγκαμεν νομίσματος εἰς τὴν ἀκρόπολιν, ἑκατὸν δὲ τριῆρεις ἑτέρας ἐναυπηγησάμεθα καὶ νεωσοίκους ὠκοδομήσαμεν, χιλίους δὲ καὶ διακοσίους ἰππέας κατεστήσαμεν καὶ τοξότας ἑτέρους τοσοῦτους, καὶ τὸ μακρὸν τεῖχος τὸ νότιον ἐτειχίσθη, καὶ τὸν δῆμον οὐδεὶς ἐνεχείρησε καταλῦσαι.

Mentre i paragrafi precedenti avevano una lunghezza tra loro simile, questa sezione viene notevolmente riassunta da Eschine. Manca, ad esempio, l'insistente sottolineatura, compiuta da Andocide, del fatto che la pace con Sparta ha portato ad Atene solo benefici e che non ha mai causato un pericolo per la democrazia: si tratta di elementi che Eschine può e deve omettere, dal momento che il suo è un discorso generico sulla pace e sulla guerra, e i rapporti tra Sparta e Atene non gli interessano; mentre per Andocide, naturalmente, questi sono punti fondamentali da ribadire (anche Thompson 1968 p. 274, confrontando i due passi, notava questa assenza nel *Sulla corrotta*

ambasceria, analizzandola però solo dal punto di vista del ritmo, a suo avviso più efficace e meno piatto in Andocide rispetto ad Eschine). Mancano anche molti particolari sulla missione di Andocide III per negoziare la pace dei Trent'anni (il numero degli ambasciatori, la loro carica): per il nipote si tratta di un episodio importante, poiché dimostra l'esperienza di lunga data posseduta dalla sua famiglia nel guidare negoziati con Sparta; per Eschine, ovviamente, si tratta di informazioni trascurabili.

Ancora con lo scopo di abbreviare il testo del *De pace*, Eschine scrive che gli Ateniesi accumularono 1000 talenti nel tesoro dell'Acropoli: in questo caso la volontà dell'oratore di riassumere il brano aggiunge un errore che nell'originale non c'è poiché Andocide non si riferiva alla cifra totale, che era ben più alta, ma alludeva al deposito messo da parte per le emergenze (cfr. Thuc.2.24.1-2).

8. **πάλιν δὲ διὰ Μεγαρέας** πολεμήσαντες καὶ **τὴν χώραν τμηθῆναι προέμενοι, πολλῶν ἀγαθῶν στερηθέντες** αὖθις τὴν εἰρήνην ἐποιησάμεθα, ἦν ἡμῖν **Νικίας ὁ Νικηράτου** κατηγοράσατο. οἶμαι δ' ὑμᾶς ἅπαντας εἰδέναι τοῦτο, ὅτι διὰ ταύτην τὴν εἰρήνην **ἑπτακισχίλια μὲν τάλαντα** νομίσματος εἰς τὴν **ἄκρόπολιν ἀνηνέγκαμεν,**

9. ναῦς δὲ πλείους ἢ **τετρακοσίας ἑκτησάμεθα,** καὶ **φόρος προσήει** κατ' ἐνιαυτὸν πλεόν ἢ **διακόσια καὶ χίλια τάλαντα,** καὶ **Χερρόνησόν τε εἶχομεν καὶ Νάξον καὶ Εὐβοίας** πλεόν ἢ τὰ δύο μέρη· τὰς τε ἄλλας **ἀποικίας** καθ' ἕκαστον διηγείσθαι μακρὸς ἂν εἴη λόγος.

Ταῦτα δ' **ἔχοντες τὰ ἀγαθὰ πάλιν** κατέστημεν εἰς **πόλεμον πρὸς Λακεδαιμονίους,** πεισθέντες καὶ τότε **ὑπ' Ἀργείων.**

175. **πάλιν** δὲ εἰς πόλεμον **διὰ Μεγαρέας** πεισθέντες καταστῆναι, καὶ **τὴν χώραν τμηθῆναι προέμενοι καὶ πολλῶν ἀγαθῶν στερηθέντες,** εἰρήνης ἐδεήθημεν, καὶ ἐποιησάμεθα διὰ **Νικίου τοῦ Νικηράτου.** καὶ **πάλιν ἐν τῷ χρόνῳ τούτῳ ἑπτακισχίλια τάλαντα ἀνηνέγκαμεν εἰς τὴν ἀκρόπολιν** διὰ τὴν εἰρήνην ταύτην, τριῆρεις δ' **ἐκτησάμεθα** πλωίμους καὶ ἐντελεῖς οὐκ ἐλάττους ἢ **τριακοσίας, φόρος** δ' ἡμῖν κατ' ἐνιαυτὸν **προσήει πλεόν ἢ χίλια καὶ διακόσια τάλαντα,** καὶ **Χερρόνησον καὶ Νάξον καὶ Εὐβοίαν** εἶχομεν, πλείστας δ' **ἀποικίας** ἐν τοῖς χρόνοις τούτοις ἀπεστείλαμεν.

176. καὶ ταῦτ' **ἔχοντες τὰ ἀγαθὰ, πάλιν πόλεμον πρὸς Λακεδαιμονίους** ἐξηνέγκαμεν **πεισθέντες ὑπ' Ἀργείων,** καὶ τελευτῶντες ἐκ τῆς τῶν ῥητόρων ἀψιμαχίας εἰς φρουρὰν τῆς πόλεως καὶ τοὺς τετρακοσίους καὶ τοὺς ἀσεβεῖς τριάκοντα ἐνεπέσομεν, **οὐκ εἰρήνην** ποιησάμενοι, **ἀλλ' ἐκ προσταγμάτων** ἠναγκασμένοι. **πάλιν** δὲ σωφρόνως πολιτευθέντες, καὶ τοῦ δήμου κατελθόντος ἀπὸ Φυλῆς, Ἀρχίνου καὶ Θρασυβούλου προστάντων τοῦ δήμου, καὶ τὸ μῆμησικακεῖν πρὸς ἀλλήλους ἔνορκον ἡμῖν καταστησάντων, ὅθεν σοφωτάτην ἅπαντες τὴν πόλιν ἠγήσαντο εἶναι, [177]

Altri errori vengono compiuti da Eschine a causa della volontà di riassumere il testo di partenza: a proposito delle colonie scrive che furono fondate da Atene dopo la pace di Nicia (falso), mentre Andocide afferma soltanto che in quel periodo la città le possedeva; nel *Sulla corrotta ambasceria* viene detto che Atene controllava tutta l'Eubea, nel *De pace* soltanto due terzi (si tratta comunque di un'esagerazione, ma meno forte). Un ultimo errore presente in Eschine (trecento triremi invece che quattrocento, che è la cifra corretta) è probabilmente dovuto ad un errore di trasmissione.

Dopo la descrizione dei vantaggi della pace di Nicia, Andocide interrompe la narrazione, idealmente conclusa, per rispondere ad un'obiezione che gli è stata posta dai suoi avversari (§ 10): la pace seguita alla guerra del Peloponneso causò la caduta della democrazia e la rovina per Atene. Egli affronta questo evento storico separatamente dagli altri, come un'eccezione: infatti, a suo parere, non si trattò di una vera pace. Eschine, invece, si discosta dal modello e inserisce la guerra deceleica direttamente nel flusso della narrazione. Anche se viene conservata la teoria andocidea secondo cui la pace del 404 va considerata come un trattato imposto dopo la sconfitta, per Eschine questo non è un aspetto che vada sottolineato con particolare intensità: il fatto che la pace con Sparta sia stata sempre, o meno, un bene per Atene è un punto che non gli interessa dimostrare (allo stesso modo, non ha imbarazzo nel ricordare l'imposizione della guarnigione spartana, che Andocide naturalmente evita di menzionare). Coglie invece ancora una volta l'occasione per addossare la colpa della ripresa del conflitto, oltre che agli Argivi, allo spirito guerrafondaio di alcuni uomini politici ateniesi. Questo gli fornirà poi l'aggancio, nei paragrafi successivi (§§ 177 e ss.), per ricollegarsi alla politica contemporanea e ai suoi accusatori, che descrive come fautori della guerra perpetua, sempre pronti a spingere la città nel pericolo; solo a questo punto egli cita, una sola volta e in una versione rielaborata, la frase chiave dell'*excursus* andocideo (§ 177, cfr. And. 3.12), riferendola ai suoi avversari: καταλύοντες δὲ τὴν εἰρήνην, ἐξ ἧς ἡ δημοκρατία σφύζεται, συναγωνιζόμενοι δὲ τοῖς πολέμοις, ἐξ ὧν ὁ δῆμος καταλύεται. La scelta di questa chiusa riassume in modo evidente l'operazione di adattamento svolta da Eschine sul materiale andocideo. Il legame stabilito dal *De pace* tra pace (con Sparta), salvezza della democrazia ed espansione dell'impero è mantenuto da Eschine, che però, grazie ad una serie di aggiunte al testo di partenza, sposta l'accento dell'*excursus* sulla politica interna ateniese e in particolare sulla responsabilità di quei politici che mettono in pericolo tale legame.

Bibliografia

- Accame 1941 = S. Accame, *La lega ateniese del secolo IV a. C.*, Roma, 1941.
- Accame 1951 = S. Accame, *Ricerche intorno alla guerra corinzia*, Napoli, 1951.
- Adams 1958 = *The speeches of Aeschines*. With an English translation by C. D. Adams, Cambridge-London., 1958³.
- Adcock – Mosley 1975 = F. Adcock, D. J. Mosley, *Diplomacy in ancient Greece*, London 1975.
- Adler 1971 = *Suidae Lexicon*, recensuit A. Adler, Lipsiae, 1971².
- Albini 1964 = Andocide, *De Pace*, a cura di U. Albini, Firenze 1964.
- Alonso Troncoso 2003 = V. Alonso Troncoso, *La κοινή εἰρήνη ateniese del 371 y el sistema griego de alianzas*, «LEC» 71, 2003, 353-377.
- Andrewes 1961 = A. Andrewes, *Thucydides and the Persians*, «Historia» 10, 1, 1961, 1-18.
- Andrewes 1962 = A. Andrewes, *The Mytilene Debate: Thucydides 3.36-49*, «Phoenix» 16, 2, 1962, 64-85.
- ATL III = *The Athenian Tribute Lists III*, by B. D. Meritt, H. D. Wade Gery, M. F. McGregor, Princeton, 1950.
- Aucello 1964 = E. Aucello, *Ricerche sulla cronologia della guerra corinzia*, «Helikon» 4, 1964, 29-45.
- Aurenche 1974 = O. Aurenche, *Les groupes d'Alcibiade, de Léogoras et de Teucros, Remarques sur la vie politique athénienne en 415 avant J.-C.*, Paris, 1974.
- Badian 1987 = E. Badian, *The Peace of Callias*, «JHS» 107, 1987, 1-39.
- Badian 1991 = E. Badian *The King's Peace*, «BICS» 58, 1991, 25-43.
- Badian 1993 = E. Badian, *From Plataea to Potidaea: studies in the history and historiography of the Pentecontaetia*, Baltimore, 1993.
- Baiter – Sauppe 1850 = *Oratores attici, recensuerunt, adnotaverunt J. G. Baiterus, Hermannus Sauppius*, Turici, 1850.
- Barbato 2017 = M. Barbato, *Using the past to shape the future: ancestors, institutions and ideology in Aeschin. 2.74-8* in E. Franchi – G. Proietti (edd.), *Conflict in Communities. Forward-looking Memories in Classical Athens*, Trento, 2017.
- Bart. = *Hellenica Oxyrhynchia* recensuit V. Bartoletti, Lipsiae, 1959².
- Bearzot 1985 = C. Bearzot, *Da Andocide ad Eschine: motivi ed ambiguità del pacifismo ateniese nel IV sec. a. C.*, in M. Sordi (ed.) *La pace nel mondo antico*, Milano, 1985, 86-107.

Bearzot 2004 = C. Bearzot, *Politeia cittadina e politeia federale in Senofonte* in S. Cataldi (ed.), *Poleis e politeiai. Esperienze politiche, tradizioni letterarie, progetti costituzionali* (atti del convegno internazionale di storia greca, Torino, 29 maggio -31 maggio 2002), Alessandria, 2004, 229-257.

Bearzot 2017 = C. Bearzot, *Processo decisionale e assunzione di responsabilità nella democrazia ateniese*, 2017, «Hormos» 9, 263-280.

Bekker 1814 = I. Bekker, *Anecdota Graeca*, Berlin, 1814.

Bekker 1823 = *Oratores attici, ex recensione Immanuelis Bekkeri. Tomus I. Antiphon, Andocides, Lysias*, Oxonii, 1823.

Beloch 1923 = J. Beloch *Griechische Geschichte* 3², 2, Strassburg, 1923.

Bettalli 2012 = M. Bettalli, *Guerra e violenza a Corinto, 392 a.C. Senofonte*, *Elleniche, IV 4.1-13* in S. Cataldi – E. Bianco – G. Cuniberti (edd.) *Salvare le poleis. Costruire la concordia. Progettare la pace*, Alessandria, 2012.

Blackman 1969 = D. Blackman, *The Athenian Navy and Allied Naval Contributions in the Pentecontaetia*, «GRBS» 10, 1969, 179-216.

Blamire 1975 = A. Blamire, *Epilycus' Negotiations with Persia*, «Phoenix» 29, 1, 1975, 21-26.

Blass 1871 = *Andocidis Orationes edidit Fridericus Blass*, Lipsiae, 1871.

Blass 1880 = *Andocidis Orationes edidit Fridericus Blass, editio altera correctior*, Lipsiae, 1880.

Blass 1887 = F. W. Blass, *Die attische Beredsamkeit, erste abtheilung: von Gorgias bis zu Lysias*, Leipzig, 1887.

Blass 1896 = *Aeschinis Orationes* post F. Frankium curavit F. Blass, Lipsiae, 1896.

BNJ = *Brill's New Jacoby (2006-2021)*, edited by I. Worthington, <https://scholarlyeditions.brill.com/bnjo/>.

Bouchet 2007 = C. Bouchet, *Conon navarque perse à Cnide en 394 ?* «RCCM» 49, 2, 2007, 231-247.

Briant 1968 = P. Briant, *La Boulé et l'élection des ambassadeurs à Athènes au IV^e siècle*, «REA» 70, 1968, 7-31.

Briant 1996 = P. Briant, *Histoire de l'empire perse de Cyrus à Alexandre* in P. Briant – A. Kuhrt – M. C. Root – H. Sancisi-Weerdenburg – J. Wiesehöfer (edd.), *Achemenid History*, Leide, 1996.

Bruce 1963 = I. A. F. Bruce, *Athenian foreign policy in 396-395 B.C.*, «CJ» 58, 7, 1963, 289-295.

- Bruce 1966 = I. A. F. Bruce, *Athenian embassies in the early fourth century B. C.* «Historia» 15, 1966.
- Bruce 1967 = I. A. F. Bruce, *An historical commentary on the Hellenica Oxyrhynchia*, Cambridge 1967.
- Brunt 1966 = P. A. Brunt, *Athenian settlements abroad in the fifth century b.C.* in *Ancient society and institutions. Studies presented to Victor Ehrenberg*, Oxford, 1966, p. 71-92.
- Bruzzone 2015 = R. Bruzzone *Killing the Past in Thucydides' Plataean Debate*, «CPh» 110, 4, 2015, 289-300.
- Buckler 1999 = J. Buckler, *A note on Diodorus 14.86.1*, «CPh», 94, 2, 1999, 210-214.
- Buckler 2003 = J. Buckler, *Aegean Greece in the fourth century BC*, Leiden – Boston, 2003.
- Bugh 1982 = G. R. Bugh, *Andocides, Aeschines and the Three Hundred Athenian Cavalrymen* «Phoenix» 36, 4, 1982, 306-312.
- Cagnetta 1996 = *Tucidide, La guerra del Peloponneso*, a cura di L. Canfora, traduzione libri II-III di M. Cagnetta, Torino, 1996.
- Canevaro 2017 = M. Canevaro, *La memoria, gli oratori e il pubblico nell'Atene del IV secolo a.C.* in E. Franchi – G. Proietti (edd.), *Conflict in Communities. Forward-looking Memories in Classical Athens*, Trento, 2017.
- Canfora 1991 = L. Canfora, *Una riflessione sulla Koine Eirene*, in R. Uglione (ed.), *La pace nel mondo antico*, Torino, 1991, 61-71.
- Canter 1571 = W. Canter, *De ratione emendandi Graecos auctores, syntagma recens auctum*, Antverpiae, 1571.
- Carey 2000 = *Aeschines* translated by C. Carey, Austin, 2000.
- Cavaignac 1908 = E. Cavaignac, *Etudes Sur l'histoire financiere d'Athenes au V^e siècle*, Paris, 1908.
- Cawkwell 1976 = G. L. Cawkwell, *The imperialism of Thrasybulus*, «CQ» 26, 2, 1976, 270-277.
- Cawkwell 1981 = G. L. Cawkwell, *The King's Peace*, «CQ» 31, 1, 1981, 69-83.
- Cawkwell 1997 = G. L. Cawkwell, *The Peace between Athens and Persia*, «Phoenix» 51, 2, 1997, 115-130.
- Cawkwell 2005 = G. L. Cawkwell, *The Greek Wars: the Failure of Persia*, Oxford, 2005.
- Chambers 1993 = *Hellenica Oxyrinchia*, edidit M. Chambers, Stutgardiae – Lipsiae, 1993.
- Chauvet Garbit 2009 = J. Chauvet Garbit, *Le calendrier sacré des Argiens* «REG» 122, 1 2009, 201-217.

- Clarke 2008 = M. Clarke, *Making time for the past. Local history and the polis*, Oxford, 2008.
- Classen – Steup 1966 = J. Classen – J. Steup, *Thukydides 2*, Berlin, 1966.
- Clavaud 1980 = R. Clavaud, *Le Ménexène de Platon et la rhétorique de son temps*, Paris, 1980.
- Clinton 1834 = H. F. Clinton, *Fasti Hellenici 2*, Oxford, 1834.
- Cloché 1919 = P. Cloché, *Les conflits politiques et sociaux à Athènes pendant la guerre corinthienne (395-387 avant J.-C.)*, «REA» 21, 3, 1919, p. 157-192.
- Cloché 1941 = P. Cloché, *Notes sur la politique athénienne au début du IV^e siècle et pendant la guerre du Péloponèse*, «REA» 43, 1-2, 1941, 16-32.
- Connor 1963 = W. R. Connor, *Theopompos' treatment of Cimon* «GRBS» 4, 2, 1963, 107-114.
- Connor 1984 = W. R. Connor, *Thucydides*, Princeton, 1984.
- Corcella 1996 = *Tucidide, La guerra del Peloponneso*, a cura di L. Canfora, traduzione libri VI-VII di A. Corcella, Torino, 1996.
- Crane 1992 = G. Crane, *Power, Prestige, and the Corcyrean Affair in Thucydides 1*, «CA» 11, 1, 1992, 1-27.
- Croiset 1925 = *Démosthène, Harangues*, texte établi et traduit par M. Croiset, Paris, 1925.
- Culasso Gastaldi 2004 = E. Culasso Gastaldi, *Le prossenie ateniesi del IV sec. a. C. Gli onorati asiatici*, Alessandria, 2004.
- Cuniberti 2017 = G. Cuniberti *Traître ou bienfaiteur ? Le citoyen "spécial" devant le peuple et la loi d'Athènes*, «DHA» 17, 2017, 677-693.
- Dalmeyda 1930 = Andocide, *Discours*, texte établi et traduit par G. Dalmeyda, Paris 1930.
- Davies 1971 = J. K. Davies, *Athenian propertied families 600-300 B. C.*, Oxford, 1971.
- Debnar 1996 = P. A. Debnar, *The Unpersuasive Thebans (Thucydides 3.61-67)*, «Phoenix» 50, 2, 1996, 95-110.
- Debnar 2000 = P. A. Debnar, *Diodotus' paradox and the Mytilene debat (Thucydides 3.37-49)*, «RhM», 143, 2, 2000, 161-178.
- Debnar 2011 = P. Debnar *Rhetoric and character in the Corcyra debate in Thucydides – a violent teacher?*, *History and its representations*, ed. G. Rechenauer – V. Pothou (edd.), 2011, 115-130.
- De Jong – Nünlist – Bowie 2004 = I. De Jong – R. Nünlist – A. M. Bowie (edd.), *Narrators, narratees, and narratives in ancient Greek literature*, Leiden, 2004.

- Denniston 1954 = J. D. Denniston, *The Greek particles*, Oxford, 1954².
- De Romilly 1947 = J. De Romilly, *Thucydide et l'impérialisme athénien. La pensée de l'historien et la genèse de l'œuvre*, Paris, 1947.
- de Ste. Croix 1972 = G. E. M. de Ste. Croix, *The origins of the Peloponnesian war*, London, Duckworth, 1972.
- Diels – Schubart 1904 = (edd.), *Didymos Kommentar zu Demosthenes*, bearbeitet von H. Diels – W. Schubart, Berlin, 1904.
- Di Gioia 1974 = N. Di Gioia, *L'unione Argo-Corinto*, in M. Sordi (ed.) *Propaganda e persuasione occulta nell'antichità 2*, Milano, 1974, 36-44.
- Dilts 1997 = *Aeschines Orator, Orationes*, recensuit M. R. Dilts, Stuttgartiae, 1997.
- Dilts – Murphy 2018 = *Antiphontis et Andocidis Orationes*, recognoverunt, apparatu testimoniorum ornaverunt, adnotatione critica instruxerunt M. R. Dilts et D. J. Murphy, Oxford, 2018.
- Dobree 1883 = P. P. Dobree, *Adversaria I*, Berlin, 1883.
- Dobson 1828 = G. S. Dobson, *Oratores Attici et quos sic vocant sophistae 1*, Londini, 1828.
- Edwards 1995 = *Greek orators IV: Andocides*, edited and translated by M. J. Edwards, Warminster 1995.
- Edwards 2004 = M. J. Edwards, *Andocides* in I. F. de Jong, R. Nünlis, A. Bowie (edd.) *Narrators, Narratees, and Narratives in ancient greek literature*, Leiden, 2004, 325-332.
- Emperius 1847 = A. Emperius, *Opuscula philologica et historica*, Gottingae, 1847.
- Feraboli 1972 = S. Feraboli, *Lingua e stile dell'orazione dell'orazione «Contro Alcibiade» attribuita ad Andocide*, «SIFC» 44, 1972, 5-37.
- Feraboli 1995 = *Oratori attici minori 2*, a cura di M. Marzi e S. Feraboli, Torino, 1995.
- Ferrini 2015 = [Aristotele] *Retorica ad Alessandro* introduzione, traduzione e note a cura di M. F. Ferrini, Milano, 2015.
- Figueira 1981 = T. J. Figueira, *Aeginetan membership in the Peloponnesian League*, «CPh», 76, 1, 1981, 1-24.
- Fontana 2010 = F. Fontana, *Crisi della lega peloponnesiaca e autonomia delle poleis in Senofonte: il caso di Fliunte e di Corinto*, «AncSoc» 40, 2010, 215-237.
- FGrHist* = *Die Fragmente der griechischen Historiker*, I-III C2 hrsg. Von. F. Jacoby, Berlin – Leiden, 1923-1958.
- Foxhall 2012 = L. Foxhall, *Family time, temporality, gender and materiality in ancient Greece*, in J. Marincola – L. Llewellyn-Jones – C. Maciver (edd.), *Greek notions of the past in the archaic and classical eras. History without historians*, Edinburgh, 2012.

- Fragoulaki 2016 = M. Fragoulaki, *Emotion, persuasion and kinship in Thucydides: the Plataian Debate (3.52-68) and the Melian Debate (5.85-113)*, in E. Sanders – M. Johncock (edd.), *Emotion and Persuasion in Classical Antiquity* London, 2016, 113-32.
- Francke 1876 = W. Francke, *De Andocidis oratione quae est de pace. Dissertatio inauguralis philologica*, Halis Saxonum, 1876.
- Frenzel 1866 = W. Frenzel, *De Andocidis de pace oratione*, Regimonti, 1866.
- Früchtel 1960 = Clemens Alexandrinus, *Stromata Buch I-VI*, recensuit L. Früchtel, Berlin, 1960.
- Fuhr 1907 = K. Fuhr, Rec. a Blass 1906 «Berl. Philol. Wochenschr.» 27, 1906.
- Fuhr – Blass 1913 = *Andocidis Orationes*, ed. F. Blass. Editio quarta correctior. Curavit C. Fuhr, Lipsiae, 1913.
- Furley 1996 = W. D. Furley, *Andokides and the Herms* London, 1996.
- Gazzano 1999 = *Pseudo-Andocide, Contro Alcibiade*, introduzione, traduzione e commento storico a cura di F. Gazzano, Genova, 1999.
- Gazzano 2019 = F. Gazzano, *Greek Ambassadors and the Rhetoric of Supplication, Some Notes* «Ktèma» 44, 2019, 53-69.
- Gazzano 2020a = F. Gazzano, *Fra polemos ed eirene. Studi su diplomazia e relazioni interstatali nel mondo greco*, Alessandria, 2020.
- Gazzano 2020b = F. Gazzano, *Lettere dal fronte. Diplomazia e trame personali nei primi anni della guerra ionica (413–410 a.C.)*, «Histos» 14, 2020, 35-69.
- Gazzano 2021 = F. Gazzano, *Bridging the gap. Using the past to shape good faith in Greek diplomatic speeches*, in F. Mari, C. Wendt (edd.), *Shaping good faith. Modes of communication in ancient diplomacy*, Stuttgart, 2021, 49-79.
- Gernet – Bizos 1924 = *Lysias, discours*, tome I, I-XV, texte établi et traduit par L. Gernet – M. Bizos, Paris, 1924.
- Gill 2006 = D.W.J. Gill, *Hippodamus and the Piraeus*, «Historia» 55, 1, 2006, 1-15.
- Giovannini 2007 = A. Giovannini, *Les relations entre États dans la Grèce antique. Du temps d'Homère à l'intervention romaine (ca. 700 – 200 av. J.-C.)*, Stuttgart, 2007.
- Glotz 1948 = G. Glotz, *Histoire grecque, tome 2, La Grèce au v^e siècle*, Paris, 1948.
- Gomme 1945 = A. W. Gomme, *A Historical commentary on Thucydides*, 1, Oxford, 1945.
- Gomme 1962 = A. W. Gomme, *A Historical commentary on Thucydides*, 3, Oxford, 1962².
- Gomme, Andrewes, Dover 1970 = A. W. Gomme, A. Andrewes, K. J. Dover, *A Historical commentary on Thucydides* 4, Oxford 1970.

Gotteland 1997 = S. Gotteland, *La rumeur chez les orateurs attiques: vérité ou vraisemblance?*, «AC» 66, 1997, 89-119.

Gotteland 2012 = S. Gotteland, *L'invention d'un héros paradigmatique : la figure de Conon chez les orateurs attiques*, in S. Dubel, S. Gotteland, E. Oudot (edd.), *Éclats de littérature grecque d'Homère à Pascal Quignard. Mélanges offerts à Suzanne Saïd*, Paris, 2012, 63-87.

Gotteland 2016 = S. Gotteland, *Passions et raison dans les Prologues de Démosthène*, «REG» 129, 1, 1-16.

Goukowsky 2019 = P. Goukowsky, C. Feyel, *Le profil d'une ombre. Études sur les Helléniques d'Oxyrhynchos*, Paris 2019.

Grethlein 2010 = J. Grethlein, *The Greeks and their past, Poetry, Oratory and History in the Fifth Century BCE*, Cambridge - New York, 2010.

Griffith 1950 = G.T. Griffith, *The union of Corinth and Argos (392-386 B.C.)*, «Historia» 1, 1950, 236-256.

Hamilton 1979 = C. D. Hamilton, *Sparta's bitter victories. Politics and diplomacy in the Corinthian war*. Ithaca – London, 1979.

Hammond 1955 = N. G. L. Hammond, *Studies in Greek chronology*, Oxford, 1955.

Harding 2006 = *Didymos on Demosthenes*, introduction, text, translation by P. Harding, Oxford, 2006.

Harris 1999 = E. M. Harris, *IG I³ 227 and the So-Called Peace of Epilykos*, «ZPE» 126, 1999, 123-128.

Harris 2000 = E. M. Harris *The authenticity of Andokides' De Pace: a subversive essay* in P. Flensted-Jensen – T. H. Nielsen – L. Rubinstein (edd.), *Polis and politics. Studies in ancient Greek history*, Copenhagen, 2000, 479-505.

Harris 2016 = E. M. Harris, *Alcibiades, the ancestors, liturgies and the etiquette of addressing the Athenian assembly* in V. Liotsakis - S. Farrington, *The Art of History. Literary Perspectives on Greek and Roman Historiography*, Berlin – Boston, 2016, 145-155.

Harris 2021 = E. M. Harris *Major Events in the Recent Past in Assembly Speeches and the Authenticity of [Andocides] On the Peace*, «Tekmeria» 16, 2021, 19-68.

Heath 1987 = M. Heath, *The poetics of Greek tragedy* London, Duckworth 1987.

Heath 1990 = M. Heath, *Justice in Thucydides Athenian speeches*, «Historia» 39, 1990, 385-400 1990.

Hermann 1831 = *Godofredi Hermanni Opuscula*, 4, Lipsiae, 1831.

Hesk 2012 = J. Hesk, *Common knowledge and the contestation of history in some fourth-century athenian trials* in J. Marincola – L. Llewellyn-Jones – C. Maciver (edd.), *Greek*

notions of the past in the archaic and classical eras. History without historians, Edinburgh, 2012.

Hirschig 1850 = W.A. Hirschig, *Coniectanea critica (in Aristoph. Plutum, Xenophontis Anabasin, oratores atticos, Plutarchi Moralia)* «Philologus» 5, 1850, 276-358.

Hölkeskamp 1997 = K.-J. Hölkeskamp, *La guerra e la pace* in S. Settis (ed.), *I greci. Storia, cultura, storia, arte, società*, 2, *Una storia greca II, Definizione*, Torino, 1997, 481-539.

Hornblower 1991 = S. Hornblower, *A commentary on Thucydides, vol. I, books I-III*, Oxford, 1991.

Hornblower 2008 = S. Hornblower, *A commentary on Thucydides, vol. III, books 5.25-8.109*, Oxford, 2008.

Hyland 2018 = J. Hyland, *Persian Interventions: the Achaemenid Empire, Athens, and Sparta, 450-386 BCE*, Baltimore, 2018.

*IG*² = *Inscriptiones Graecae*, consilio et auctoritate Academiae litterarum Borussicae editae, editio minor, Berolini 1913 sgg.

*IG*³ = *Inscriptiones Graecae*, consilio et auctoritate Academiae Scientiarum Rei Publicae Democraticae Germanicae editae, Berolini – Novi Eboraci, 1981 sgg.

Iglesias Zoido 1994 = J. C. Iglesias Zoido, *Aproximación a la oratoria deliberativa en el paso del siglo V al IV a.C: el discurso de Andócides: Sobre la paz con los lacedemonios*, «Minerva» 8, 1994, 115-134.

Iversen 2017 = P. A. Iversen, *The calendar on the Antikythera mechanism and the Corinthian family of calendars*, «Hesperia» 86, 2017, 129-203.

Jebb 1893 = R. C. Jebb, *The Attic orators from Antiphon to Isaeus I*, 1893, London – New York.

Jehne 1996 = M. Jehne, *Koine Eirene*, Stuttgart, 1996.

Judeich 1925 = W. Judeich, *Die Zeit der Friedensrede des Andokides* «Philologus» 81, 1925, 141-154.

Kagan 1961 = D. Kagan, *The economic origins of the Corinthian war* «PP» 16, 1961, 321-341.

Kagan 1962 = D. Kagan *Corinthian Politics and the Revolution of 392 B.C.* «Historia» 11,4, 1962, 447-457.

Kagan 1987 = D. Kagan, *The fall of the Athenian Empire*, Ithaca – London, 1987.

Kahn 2018 = C. H. Kahn, *Plato's Funeral Oration. The Motive of the Menexenus* in H. Parker – J. M. Robitzsch (edd.), *Speeches for the Dead, Essays on Plato's Menexenus*, Berlin, 2018, 9-28.

- Keaney 1991 = *Harpocraton, Lexeis of the ten orators* edited by J. J. Keaney, Amsterdam, 1991.
- Keen 1995 = A. G. Keen, A "Confused" Passage of Philochoros (F 149a) and the Peace of 392/1 B.C. «Historia» 44, 1, 1995, 1-10.
- Keen 1998 = A.G. Keen, *Philochoros F 149 A & B: A Further Note* «Historia» 47, 3, 1998, 375-378.
- Keil 1916 = B. Keil, *EIPHNH. Eine philologisch-antiquarische Untersuchung*, Leipzig, 1916.
- Kennedy 1958 = G. A. Kennedy, *The oratory of Andocides*, «AJP» 79, 1958.
- Kennedy 1959 = G. A. Kennedy, *Focusing on arguments in Greek deliberative oratory* «TAPHA» 90, 131-138.
- Kennedy 1963 = G. A. Kennedy, *The Art of Persuasion in Greece*, Princeton 1963.
- Kienast RE = D. Kienast s. v. Presbeia in *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, hrsg. von G. Wissowa, W. Kroll, K. Mittelhaus und K. Ziegler, Stuttgart-München 1893-1978.
- Kingsbury 1899 = S. S. Kingsbury *A rhetorical study of the style of Andocides*, Baltimore 1899.
- Kirchner 1861 = F. Kirschner, *De Andocidea quae fertur tertia oratione*, Berolini, 1861.
- Kock 1884 = *Comicorum atticorum fragmenta, volumen II, novae comoediae fragmenta pars I*, edidit T. Kock, Lipsiae 1884.
- Köhler 1882 = U. Köhler, *Herakleides der Klazomenier* «Hermes» 27, 1, 1892, 68-78.
- Krentz 2009 = P. Krentz, *The Athenian treaty in Theopompos F 153*, «Phoenix» 63, 3-4, 2009, 231-238.
- Lapini 1997 = W. Lapini, *Commento all'Athenaion politeia dello Pseudo-Senofonte*, Firenze 1997.
- Lenfant 2004 = *Ctésias de Cnide, La Perse; L'Inde; Autres fragments*, texte établi, traduit et commenté par D. Lenfant, Paris, 2004.
- Lenfant 2010 = D. Lenfant, *Ambassadeurs d'Athènes ou ambassadeurs du Roi? Note sur le décret honorant Héracléidès de Clazomènes (IG I³ 227)* «ZPE» 173, 2010, 91-96.
- Lenfant 2011 = D. Lenfant, *Isménias et les ambassadeurs de Thèbes à la cour perse* «Ktéma» 2011, 36, 331-347.
- Lenfant 2015 = D. Lenfant, *Le satrape et l'Œil du Roi. Les hommes du pouvoir perse passés au filtre grec* in F. Colin, O. Huck, S. Vanséveren (edd.), *Interpretatio. Traduire l'altérité culturelle dans les civilisations de l'Antiquité*, Paris 2015, p. 95-122.

- Lenfant 2017 = *Pseudo-Xénophon, Constitution des Athéniens*, texte établi, traduit et commenté par D. Lenfant, Paris, 2017.
- Leone 1977 = *Oratori attici minori 1, Iperide, Eschine, Licurgo*, a cura di M. Marzi, P. Leone, E. Malcovati, Torino, 1977.
- Lewis 1977 = D. Lewis, *Sparta and Persia. Lectures Delivered at the University of Cincinnati*, Leiden, 1977.
- Linder 1859 = C. G. Linder, *De rerum dispositione apud Antiphontem et Andocidem oratores atticos commentatio*, Upsaliae, 1859.
- Lipsius 1888 = *Andocidis orationes edidit Iustus Hermannus Lipsius*, Lipsiae, 1888.
- Longo 2008 = F. Longo, *L'impianto urbano del Pireo tra dati reali e proiezioni immaginarie*, in *Atene e la Magna Grecia. Dall'età arcaica all'ellenismo*, *Atti Taranto* 47, p. 137-155.
- Loroux 1981 = N. Loroux, *L'Invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la «cité classique»*, Paris, 1981.
- Low 2007 = P. Low, *Interstate Relations in Classical Greece. Morality and Power* Cambridge, 2007.
- Macdonald 1983 = B. R. Macdonald, *The Megarian decree*, «*Historia*» 32, 4, 1983, 385-410.
- MacDowell 1962 = *Andokides, On the mysteries*, the text edited with introduction, commentary and appendixes by D. MacDowell, Oxford, 1962.
- MacDowell 1965 = D. M. MacDowell, *An expansion of the Athenian navy*, «*CR*» 15, 3, 1965, 260.
- MacDowell 1998 = *Antiphon & Andocides*, translated by M. Gagarin, D. M. MacDowell, Austin 1998.
- Mader 2017 = G. Mader, *Demagogic Style and Historical Method. Locating Cleon's Mytilenean Rhetoric (Thucydides 3.37–40)*, «*Rhetorica*» 35, 1, 2017, 1-23.
- Mack 2015 = W. Mack, *Proxeny and Polis. Institutional networks in the ancient Greek world*, Oxford, 2015.
- Magnetto 2013 = A. Magnetto, *Ambasciatori plenipotenziari delle città greche in età classica ed ellenistica: terminologia e prerogative*, «*Studi Ellenistici*» 27, 2013, 223-241.
- Maidment 1941 = *Minor Attic Orators I, Antiphon, Andocides*, with an english translation by K. J. Maidment, Cambridge – London, 1941.
- Manuzio 1513 = *Orationes horum rhetorum*, recensuit A. Manutius, Venezia, 1513.
- Marchant 1889 = *Andocides, De Mysteriis and De Reditu* edited by E. C. Marchant, London 1889.

- Martin – De Budé 1927 = *Eschine, Discours tome I*, texte établi et traduit par V. Martin – G. De Budé, Paris, 1927.
- Martin 1944 = V. Martin, *Le traitement de l'histoire diplomatique dans la tradition littéraire du IV^e siècle avant J.-C.*, «MH» 1, 1944, 13-30.
- Mathieu 1914 = G. Mathieu, *Survivances des luttes politiques du V^e. siècle chez les orateurs attiques du IV^e. siècle*, «RPh» 38, 1914, 190-194.
- Mathieu – Brémond 1938 = *Isocrate, Discours, tome II*, texte établi et traduit par G. Mathieu et É. Brémond, Paris, 1938.
- Mathieu 1942 = *Isocrate, Discours, tome III*, texte établi et traduit par G. Mathieu, Paris, 1942.
- Mathieu 1946 = *Démosthène, plaidoyers politiques, tome III, Sur les forfaitures de l'ambassade*, texte établi et traduit par G. Mathieu, Paris, 1946.
- Mattingly 1965 = H. B. Mattingly, *The Peace of Kallias*, «Historia» 14, 3, 1965, 273-281.
- Meiggs 1972 = R. Meiggs, *The Athenian Empire*, Oxford, 1972.
- Meiggs 1984 = R. Meiggs, Rec. a K. Meister 1982, «Gnomon» 56, 1, 1984, 35-38.
- Meister 1982 = K. Meister, *Die Ungeschichtlichkeit des Kalliasfriedens und deren historische Folgen*, Wiesbaden, 1982.
- Méridier 1931 = *Platon, œuvres complètes, tome V, Ion, Ménexème, Euthydème*, texte établi et traduit par L. Méridier, Paris, 1931.
- Meritt = B. D. Meritt, *Athenian Financial Documents of the Fifth Century*, Ann Arbor, 1932.
- Meritt – Wade-Gery 1957 = B. D. Meritt – H. T. Wade-Gery, *Athenian resources in 449 and 431 b.C.*, *Hesperia* 26, 3, 1957, 163-197.
- Meyer 1899 = E. Meyer *Forschungen zur alten Geschichte II*, Halle, 1899.
- Missiou-Ladi 1987 = A. Missiou-Ladi, *Coercive diplomacy in Greek interstate relations*, «CQ» 37, 2, 1987, 336-345.
- Missiou 1992 = A. Missiou, *The subversive oratory of Andokides. Politics, ideology and decision-making in democratic Athens*, Cambridge, 1992.
- Mitford 1829 = W. Mitford, *History of Greece vol. 2*, London, 1829.
- Moggi 1976 = M. Moggi, *I sinecismi interstatali greci*, Pisa, 1976.
- Moggi 2005 = M. Moggi, *Fra particolarismo e panellenismo; la difficile ricerca di un equilibrio* in C. Bearzot – F. Landucci Gattinoni – G. Zecchini (edd.) *L'equilibrio internazionale dagli antichi ai moderni*, Milano, 2005, 3-27.

- Momigliano 1934 = A. Momigliano, *La κοινὴ εἰρήνη dal 386 al 338 a.C.*, «RFIC», 62, 482-514.
- Momigliano 1936 = A. Momigliano, *Per la storia della pubblicistica sulla κοινὴ εἰρήνη nel IV sec a. C.*, «ASNP» 2, 5, 1936, p. 97-123.
- Morrison 2006 = J. V. Morrison, *Reading Thucydides*, Columbus, 2006.
- Mosley 1965 = D. J. Mosley, *The size of embassies in ancient Greek diplomacy* «TAPhA» 96, 1965, 255-266.
- Mosley 1973 = D. J. Mosley, *Envoys and Diplomacy in Ancient Greece*, Wiesbaden, 1973.
- Musti 1991 = *Pausania, Guida della Grecia, Libro III, La Laconia*, testo e traduzione a cura di D. Musti, commento a cura di D. Musti e M. Torelli, Milano, 1991.
- Naber 1905 = A. S. Naber, *Adnotationes criticae ad Andocidis orationes*, 33, 3, 1905, 269-292.
- Nouhaud 1982 = M. Nouhaud, *L'utilisation de l'histoire par les orateurs attiques*, Paris, 1982.
- Ober 1989 = J. Ober, *Mass and elite in democratic Athens*, Princeton, 1989.
- Osann 1822 = F. Osann, *Lectiones andocidae*, in F. T. Friedemann – J. D. G. Seebode (edd.) in *Miscellanea maxima partem critica*, Hildesiae, 1822.
- Ostwald 1989 = M. Ostwald, *From popular sovereignty to the sovereignty of law: law, society, and politics in fifth-century Athens*, Berkeley, 1989.
- Parmeggiani 2016 = G. Parmeggiani, *Atene e l'epimachia con Corcira (433 a.C.)*, «Erga-Logoi» 4, 2016, 29-47.
- Parmeggiani 2020 = G. Parmeggiani, *Notes on the Tradition of the Peace of Callias*, «Erga-Logoi» 8, 2, 2020, 7-23.
- Pascual 2009 = J. Pascual, *Xenophon and the Chronology of the War on Land from 393 to 386 B.C.*, «CQ» 59, 1, 2009, 75-90.
- Pasini 2016 = G. Pasini, *Le considerazioni dell'oratore Demostene sui meccanismi decisionali collettivi nell'Atene del IV sec.*, «RIFL» 2016, 199-218.
- Payrau 1961 = S. Payrau, *Sur un passage d'Andocide (Paix, 27)*, «REA» 63, 1-2, 1961, 15-30.
- Payrau 1971 = S. Payrau, *Eirenika: considérations sur l'échec de quelques tentatives panhelléniques au IV^e siècle avant Jésus-Christ*, «REA» 73, 1-2, 1971, 24-79.
- Pearson 1941 = L. Pearson, *Historical allusions in the Attic Orators*, «CPh» 36, 1941, p. 209-229.

- Pearson – Stephens 1983 = L. Pearson and S. Stephens (edd.), *Didymi in Demosthenem Commenta*, Stuttgart, 1983.
- Perlman 1961 = S. Perlman, *The historical example. Its use and importance as political propaganda in the Attic orators* «Scripta Hierosolymitana» 7, 1961, 150-166.
- Perlman 1968 = S. Perlman, *Athenian Democracy and the Revival of Imperialistic Expansion at the Beginning of the Fourth Century B.C.* «CPh» 63, 4, 1968, 257-267.
- Pertz 1857 = K. A. F. Pertz, *Quaestionum Lysiacarum caput primum*, Clausthal, Schweiger 1857.
- Piccirilli 1973a = L. Piccirilli, *Gli arbitrati interstatali greci*, Pisa, 1973.
- Piccirilli 1973b = *Su alcune alleanze fra poleis: Atene, Argo e i Tessali – Atene e Megara – Sparta e Megara* «ASNP» 3, 3, 1973, 717-730.
- Piccirilli 1987 = L. Piccirilli, *Temistocle, Aristide, Cimone, Tucidide di Melesia fra politica e propaganda*, Genova, 1987.
- Piccirilli 1994 = L. Piccirilli, *Per una nuova lettura di due passi andocidei*, «QS» 20, 40, 1994, 161-168.
- Piccirilli 1997 = L. Piccirilli, *Le iniziative diplomatiche fra Atene e Siracusa prima e durante la grande spedizione in Sicilia*, «Serta antiqua et mediaevalia» 1 Roma 1997 p. 1-7.
- Piccirilli 2001 = L. Piccirilli, *La diplomazia nella Grecia antica: temi del linguaggio e caratteristiche degli ambasciatori*, «MH» 58, 2001, 1-31.
- Piccirilli 2002 = L. Piccirilli, *L'invenzione della diplomazia nella Grecia antica*, Roma 2002.
- Plassart 1913 = A. Plassart, *Les archers d'Athènes*, «REG» 26, 117, 1913, 151-213.
- Pohlenz 1913 = M. Pohlenz, *Aus Platos Werdezeit*, Berlin, 1913.
- Poland 1885 = F. Poland, *De legationibus graecorum publicis*, Lipsiae, 1885.
- Pownall 1995 = F. A. Pownall, *Presbeis autokratores: Andocides' De Pace* «Phoenix» 49, 2, 1995, 140-149
- Pownall 2003 = F.A. Pownall, *Lessons from the Past. The Moral Use of History in Fourth-Century Prose*, Ann Arbor, 2003.
- Ramírez Vidal 1991 = G. Ramírez Vidal, *Sobre los supuestos errores históricos en And. III 3.9* in «Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia I Studi Classici» 29, 1991, 121-165.
- Ramírez Vidal 1996 = *Andócides. Discursos*, introducción, edición, traducción y notas de G. Ramírez Vidal, México, D.F. 1996.
- Raubitschek 1964 = A. E. Raubitschek, *The Treaties between Persia and Athens*, «GRBS» 5, 3, 1964, 151-159.

- Redondo Sánchez 1991 = *Antifonte. Andócides. Discursos y fragmentos*, introducción, traducción y notas de J. Redondo Sánchez, Madrid, 1991.
- Reiske 1771 = *Oratorum graecorum volumen quartum, Aeschinis secundum*. Curavit J. J. Reiske, Lipsiae 1771.
- Reiske 1772 = *Oratorum graecorum volumen sextum, Lysiae secundum, tenens fragmenta, indices, alia*. Curavit J. J. Reiske, Lipsiae 1772.
- Rhodes 2016 = P. J. Rhodes, *Heraclides of Clazomenae and an Athenian Treaty with Persia* «ZPE» 200, 2016, 177-186.
- Richards 1906 = H. Richards, *Notes on the Attic Orators*, «CR» 20, 6, 1906, 292-301.
- Richer 2009 = *Les Karneia de Sparte (et la date de la bataille de Salamine)*, «BSA» 16, 2009, 213-223.
- Roberts 1980 = J. T. Roberts, *The Athenian conservatives and the impeachment trials of the Corinthian War*, «Hermes» 108, 1980, 100-114.
- Roisman – Worthington 2015 = J. Roisman – I. Worthington, *Lives of the Attic Orators. Texts from Pseudo-Plutarch, Photius, and the Suda* (with translation by R. Waterfield), Oxford, 2015.
- Rubinstein 2015 = L. Rubinstein, *Envoys and ethos. Team speaking by envoys in classical Greece*, in P. Derron (ed.), *La rhétorique du pouvoir. Une exploration de l'art oratoire délibératif grec*, Vandœuvres, 2016, 79-128.
- Rung 2008 = E. Rung, *War, peace and diplomacy in Graeco-Persian relations from the sixth to the fourth century BC* in P. de Souza – J. France (edd.), *War and Peace in Ancient and Medieval History*, Cambridge, 2008, 28-50.
- Ryder 1965 = T. T. B. Ryder, *Koine Eirene. General peace and local independence in ancient Greece*, London – New York – Toronto, 1965.
- Sanders 2016 = E. Sanders, *Persuasion through emotions in Athenian deliberative oratory* in E. Sanders – M. Johncock (edd.), *Emotion and Persuasion in Classical Antiquity*, 2016, 57-74.
- Santi Amantini 1985 = L. Santi Amantini, *Semantica storica dei termini greci relativi alla pace nelle epigrafi anteriori al 387/6 a. C.* in M. Sordi (ed.) *La pace nel mondo antico*, Milano, 1985, 45-68.
- Santi Amantini 1986 = L. Santi Amantini, *La terminologia degli accordi di pace nella tradizione letteraria greca fino alla conclusione delle guerre persiane* «SHA» 1, 1986, 99-111.
- Santi Amantini 2012 = L. Santi Amantini, *Eirene: una parola dai molti volti* in S. Cataldi, E. Bianco, G. Cuniberti (edd.), *Salvare le poleis, progettare la concordia, costruire la pace. (Atti del Convegno Internazionale di Storia greca, Torino 4-6 aprile 2006)*, Alessandria, 2012, 516-529.

Schiller 1835 = *Andocidis orationes quattuor recensuit et lectionum varietate instruxit* Dr. Carolus Schiller, Lipsiae, 1835.

Schmitz 2000 = T. A. Schmitz, *Plausibility in the Greek Orators*, «AJPh» 121, 1, 2000, 47-77.

Schultz 1865 = *Aeschinis orationes e codicibus partim nunc primum excussis, edidit, scholia ex parte inedita adiecit F. Schultz*, Lipsiae, 1865.

Seager 1967 = R. Seager, *Thrasybulus, Conon, and Athenian Imperialism 396-386 B. C.*, «JHS» 87, 1967, 95-115.

Seager, Tuplin 1980 = R. Seager, C. Tuplin, *The freedom of the Greeks of Asia: on the origins of a concept and the creation of a slogan*, «JHS» 100, 1980, 141-154.

Sealey 1955 = R. Sealey, *The peace of Callias once more*, «Historia» 3, 3, 1955, 325-333.

Sealey 1956 = R. Sealey, *Callistratos of Aphidna and his contemporaries*, «Historia» 5, 2, 1956, 178-203.

Shear 2011 = J.L. Shear, *Polis and revolution. responding to oligarchy in classical Athens*, Cambridge, 2011.

Shear 2013 = J. L. Shear, «*Their memories will never grow old*»: the politics of remembrance in the Athenian funeral orations, «CQ» 63, 2013, 511-536.

Sluiter = J. O. Sluiter, *Lectiones andocideae*, Lipsiae, 1834.

Sordi 1998 = M. Sordi, *Panellenismo e «koine eirene»* in S. Settis (ed.), *I Greci. Storia, cultura, arte, società*, 2, *Una storia greca*, III, *Trasformazioni*, Torino, 1998, 5-20.

Sordi 2006 = M. Sordi, *Atene e l'unione fra Argo e Corinto* in C. Bearzot – F. Landucci Gattinoni (edd.), *Argo una democrazia diversa*, Milano, 2006, p. 299-309.

Spengel 1841 = L. Spengel, rev. of Maetzner 1838 and Baiter and Sauppe, *Antiphon*, «Münch gelehrter Anzeiger», 7, 1838.

Stadter 1983 = P. Stadter, *The Motives for Athens' Alliance with Corcyra (Thuc. 1.44)*, «GRBS» 24, 131-136.

Stadter 1993 = P. Stadter, *The form and the content of Thucydides' Pentecontaetia (1.89-117)*, «GRBS» 34, 1993, p. 35-72.

Stahl 1907 = J. M. Stahl, *Kritisch-historische Syntax des griechischen Verbums der klassischen Zeit*, Heidelberg, 1907.

Steinbock 2013a = B. Steinbock, *Contesting the lessons from the past : Aeschines' Use of Social Memory* «TAPhA» 143, 1, 2013, 65-103.

Steinbock 2013b = B. Steinbock, *Social memory in Athenian public discourse: uses and meanings of the past*, Ann Arbor, 2013.

- Stockton 1959 = D. Stockton, *The Peace of Callias*, «Historia» 8, 1, 1959, 61-79.
- Strauss 1986 = B. S. Strauss, *Athens after the Peloponnesian War. Class, Faction and Policy 403-386 B.C.*, Londra - Sydney 1986.
- Strauss 2000 = B. S. Strauss, *Democracy, Kimon and the evolution of Athenian naval tactics in the fifth century BC* in P. Flensted – Jensen – T. H. Nielsen – L. Rubinstein (edd.), *Polis and politics. Studies in ancient Greek history*, Copenhagen, 2000, 315-326.
- Theodoridis 2013 = *Photii Patriarchae Lexicon. Volumen III, Ν-Φ*, recensuit C. Theodoridis, Berlin – Boston, 2013.
- Thomas 1989 = R. Thomas, *Oral Tradition and Written Record in Classical Athens*, Cambridge 1989.
- Thompson 1967 = W. E. Thompson, *Andocides and Hellanicus*, «TAPhA» 98, 1967, 483-490.
- Thompson 1968 = W. E. Thompson, *Γοργότης nell'orazione De Pace di Andocide*, «Maia» 20, 1968, p. 271-275.
- Thompson 1970 = W. E. Thompson, *Notes on Andocides*, «AC» 13, 1970, 141-148.
- Thompson 1971 = W. E. Thompson, *The Athenian Treaties with Haliai and Dareios the Bastard* «Klio» 53, 1971, 119-124.
- Thompson 1984 = W. E. Thompson, *Andocides and the peace of Cimon*, «Phoenix» 38, 1984, 216-220.
- Todd 1993 = S. C. Todd, Rec. a Missiou 1992, «CR», 43, 1, 1993.
- Tomlinson 1972 = R. A. Tomlinson, *Argos and the Argolid. From the end of the Bronze Age to the Roman occupation*, London, 1972.
- Treves 1937 = P. Treves, *Note sulla guerra corinzia*, «RFIC» 15, 1937. p. 113-140.
- Tuci 2005 = P. A. Tuci, *Gli arcieri sciti nell'Atene del V sec. a.C.* in M. G. Angeli Bertinelli, A. Donati (edd.), *Serta antiqua et mediaevalia VII, Il cittadino lo straniero, il barbaro tra integrazione ed emarginazione nell'antichità*, Atti del I Incontro Internazionale di Storia Antica (Genova 22-24 maggio 2003), Genova, 2005 p. 375-389.
- Tuci 2019 = P. A. Tuci, *The Speeches of Theban Ambassadors in Greek Literature (404-362 B.C.)*, «Ktèma» 44, 2019, 33-52.
- Tuplin 1982 = C. J. Tuplin, *The date of the union of Corinth and Argos*, «CQ» 32, 1982, 75-83.
- Tuplin 1993 = C. J. Tuplin, *The The Failings of Empire: A Reading of Xenophon Hellenica 2.3.11-7.5.27*. Stuttgart, 1993.
- Underhill 1906 = *Xenophon's Hellenica*. Text by E. C. Marchant; notes by G.E. Underhill, Oxford, 1906.

- Usher 1999 = S. Usher, *Greek oratory. Tradition and originality*, Oxford, 1999.
- Valckenaer 1816 = *Herodoti Musae: Sive Historiarum Libri IX*, vol. 6, recensuerunt J. Schweighäuser, L. C. Valckenaer, P. Wesseling, Argentorati et Parisiis, 1816.
- Valente 2014 = M. Valente, *I prodromi della guerra di Corinto nelle testimonianze delle Elleniche di Ossirinco e delle Elleniche di Senofonte*, Alessandria, 2014.
- van Meurs 1624 = J. van Meurs, *Athenae Atticae. Sive, De praecipuis Athenarum Antiquitatibus, Libri III*, Leiden 1624.
- Wade-Gery 1940 = H. T. Wade-Gery, *The peace of Kallias*, «HSPH» 51, 1940, 121-156.
- Wade-Gery 1958 = H.T. Wade-Gery, *Essays in Greek history*, Oxford, 1958.
- Walbank 1982 = M. B. Walbank, *A Correction to IG ii² 65*, «ZPE» 48, 1982, 261-263.
- Weidner 1872 = *Aeschinis orationes*. Recensuit A. Weidner, Berolini, 1872.
- Wendland 189 = P. Wendland, *Die Tendenz des platonischen Menexenus*, «Hermes» 25, 1890, 171-195.
- West 1925 = A. B. West, *Aristidean tribute in the assessment of 421 b. C.* «AJA» 29, 2, 1925, 135-151.
- Westlake 1977 = H. D. Westlake, *Athens and Amorge*, «Phoenix» 32, 1977, 319-329.
- Westwood 2020 = G. Westwood, *The Rhetoric of the past in Demosthenes and Aeschines. Oratory, history, and politics in classical Athens*, Oxford 2020.
- Whitby 1984 = M. Whitby, *The union of Corinth and Argos: a reconsideration*, «Historia» 33, 3, 1984, 295-308.
- Whitehead 1979 = D. Whitehead, *ἌΝΤ<Ι>ΑΛΚΙΔΑΣ, or, the case of the intrusive iota* «LCM» 4, 9, 1979, 191-193.
- Worthington 1994 = I. Worthington, *History and oratorical exploitation*, in I. Worthington (ed.), *Persuasion: Greek Rhetoric in Action*, London – Routledge, 1994, pp. 109–29.
- Ydén 1872 = G. M. Ydén, *Andocidis oratio de pace cum Lacedaemoniis ineunda, latine reddita et adnotationibus instructa*, Upsaliae, 1872.
- Zelcer 2018 = M. Zelcer *Reading the Menexenus Intertextually* in in H. Parker – J. M. Robitzsch (edd.), *Speeches for the Dead, Essays on Plato's Menexenus*, Berlin, 2018, 29-51.
- Ziolkowski 1981 = J. E. Ziolkowski, *Thucydides and the tradition of funeral speeches at Athens*, New York, 1981
- Zunino 2009 = M. L. Zunino, *[Xen.] Ἀθηναίων Πολιτεία 2.17: il δῆμος assente, gli altri e il fallimento della pace di Nicia*, Hermes 137, 3 2009, 285-301.

Ringraziamenti

Ringrazio il professor Lapini per aver dimostrato infinita pazienza e gentilezza nel correggere la mia tesi ed accettare i miei cronici ritardi nelle consegne dei capitoli. Gli sono profondamente grata per avermi dato fiducia e per avermi lasciato grande libertà nello svolgere questo lavoro.

Je remercie Madame Lenfant de m'avoir accueillie à l'Université de Strasbourg et d'avoir lu ma thèse avec beaucoup de disponibilité et d'attention. Je lui suis infiniment reconnaissante de m'avoir donné la possibilité de vivre cette expérience à l'étranger qui a été si enrichissante pour moi.

Ringrazio la professoressa Gazzano, punto di riferimento fondamentale per me in questi anni. A lei che mi ha guidato a partire dai miei primi maldestri tentativi (come la tesina di storia greca del primo anno) fino alla tesi magistrale, va la mia più sincera riconoscenza per l'incoraggiamento, i preziosi consigli, la disponibilità ad offrire aiuto ogni volta in cui ce n'è stato bisogno.

Ringrazio Marco per avermi aiutato in mille modi, dalle consulenze filologiche, a quelle grafiche a quelle psicologiche... per aver dato risposta a tutti i miei dubbi, placato molte delle mie ansie (tutte è impossibile), domato i numeri di pagina che non volevano obbedirmi e soprattutto per avermi insegnato tantissimo. Senza le nostre pause a base di litri di tisana e senza il nostro ormai consolidato repertorio di canzoni, scrivere questa tesi sarebbe stato probabilmente molto più difficile e senza dubbio molto meno divertente.

Ringrazio Francesco che è stato testimone delle mie bizzarrie nell'arco di tutto questo dottorato, a partire dal topo in stazione appena ci siamo conosciuti, fino a quando mi aggiravo in stato confusionale per il dipartimento con il computer in mano poco prima della consegna. Gli sono grata per tutte le risate, i confronti e le chiacchierate di questi anni, per avermi ascoltato e capito. È stata una fortuna averti come compagno di questo viaggio.

Ringrazio Giulia e Chiara che ormai mi sopportano da una vita e pur conoscendo tutti i miei difetti hanno coraggiosamente accettato di vivere con me. Sono loro grata per tutte le cene deliziose e le tazze di tisana che mi hanno preparato mentre scrivevo, per le molte chiacchiere sul divano e le feste in Corso Sardegna che, ricordiamo, può ospitare fino a trenta persone. Per avermi sostenuto sempre in questo anno passato insieme.

Ringrazio la mia famiglia che mi ha sempre incoraggiato a scrivere e a credere nelle mie capacità anche se mi riesce difficile. Per avermi supportato nei miei viaggi pazzi, accompagnandomi o venendomi a trovare con la macchina piena di scatoloni di vestiti e di pacchi di pasta. Per esserci sempre per me.

Ringrazio gli amici Carl, Chiara, Franz, Francesca, Elisa, Euge, Michele per tutte le avventure, le risate, le gite, le serate di capodanno che abbiamo condiviso e per aver bevuto l'imbevibile margarita della mia festa di compleanno.

Ringrazio Marianna, compagna della mia avventura di Strasburgo, per avermi accolto in una fredda sera di novembre nella città più bella del mondo. La ringrazio per avermi convinto ad affittare la mia prima bici, per avermi fatto da allenatrice in palestra, per tutte le riflessioni stimolanti e le discussioni che continuano ancora anche se ormai siamo distanti, come un lungo dialogo che non si interrompe mai davvero.

Ringrazio Martina per le tante chiacchierate, le confidenze, le passeggiate in giro per Strasburgo. Per aver condiviso con me una bellissima estate alsaziana. Per avermi offerto ospitalità e ascolto ogni volta in cui ne ho avuto bisogno.

À mes colocataires Arthur, Camille, Erwan et Lauren pour tous les bons moments passés à l'appartement. Pour les brunchs, les chansons, les fêtes de Noël, les pains au chocolat du samedi matin. Pour ne jamais m'avoir fait sentir seule, même pendant le confinement dans un pays qui n'était pas le mien.

À toute la bande de la Misha et au staff des JIMA va ma plus sincère gratitude pour m'avoir accueillie parmi eux. Je vous remercie pour avoir partagé avec moi tant de jours d'étude et surtout tant de pauses café, de bières et de tartes flambées. Vous êtes des amis spéciaux. Je porte chacune et chacun d'entre vous dans mon cœur.

À Maxime qui, le soir d'Halloween, est rentré à pied à mes côtés malgré le mauvais temps, et bien qu'il n'avait pas de parapluie.